

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Le dernier passage

MacLean, Alistair

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE DERNIER PASSAGE

Le
LIVRE
de
POCHE

ALISTAIR
MACLEAN



Texte intégral

Aux Éditions Plon :

H.M.S. Ulysses

Les Canons de Navarone

Les Rescapés de Singapour

Dans Le Livre de Poche :

Les Canons de Navarone

H.M.S. Ulysses

ALISTAIR MACLEAN

Le dernier passage

**ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
YVES RIVIÈRE**

PLON

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre THE LAST
FRONTIER

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y
compris l'U.R.S.S.

CHAPITRE PREMIER

LE vent du nord soufflait, régulier, inlassable ; la nuit était tombée ; il faisait un froid mordant. Sur la neige, rien ne bougeait. Sous les étoiles froides et distantes, la plaine s'étendait, glacée, vide, désolée, interminable, avant de disparaître dans le lointain imprécis d'un horizon dégarni. Le silence de la mort régnait, absolu.

Mais ce vide, Reynolds le savait, n'était qu'une illusion. Comme n'en étaient qu'une la désolation et le silence. Il n'y avait que la neige à être réelle, la neige, et ce froid glacial, pénétrant jusqu'aux os, ce gel qui l'enserrait des pieds à la tête dans une carapace rigide, tandis que son corps était pris de violents, d'irrépressibles frissons comme s'il avait eu la fièvre. Cette vague torpeur qui commençait à le gagner n'était peut-être qu'une illusion elle aussi. Mais non, il savait que ce n'était pas une illusion, il savait que c'était réel, et il ne savait que trop bien, en fait, ce que signifiait cet affadissement de la conscience. Résolument, désespérément presque, il chassa de son esprit et le froid et la neige et le sommeil pour se concentrer sur le seul problème de sa propre survie.

Lentement, laborieusement, évitant tout geste, tout bruit inutiles, il glissa sa main raide de froid à l'intérieur de son imperméable, tira son mouchoir de sa poche intérieure, et en fit une boule qu'il se mit dans la bouche : Reynolds savait que les autres n'arriveraient à le retrouver que s'ils le voyaient ou s'ils l'entendaient ; avec un mouchoir dans la bouche, il n'avait plus à craindre ni la condensation de sa respiration ni le claquement de ses dents. L'un et l'autre seraient étouffés.

Puis il se tourna lentement sur lui-même, au fond de ce fossé comblé par la neige, au bord de la route, au fond duquel il était allongé ; il tendit le bras – et vit que sa main était maintenant marbrée de blanc et de bleu – pour récupérer le feutre qu'il avait perdu lorsqu'il s'était laissé tomber de la branche de l'arbre, au-dessus de lui ; il sentit le chapeau, rampa lentement dans sa direction. Pour autant que le lui permirent ses doigts gourds et presque insensibles, il tassa sur le chapeau une épaisse couche de neige.

Ensuite il s'en coiffa la tête – tache noire reconnaissable de loin – et commença, à se redresser, très lentement, comme dans un film au ralenti ; le bord du chapeau, puis les yeux arrivèrent au niveau de la plaine.

Pendant quelques secondes, il attendit, le corps, les nerfs tendus à

se rompre, malgré ses frissons ; il attendit le cri brutal des policiers l'apercevant, ou simplement la détonation, ou plus simplement encore, le choc suivi de l'oubli total – l'impact de la balle et son crâne qui explosait. Mais rien, pas de cri, pas de détonation ; et à chaque seconde qui passait, sa conscience se faisait plus vive de sa situation.

Il avait maintenant terminé un premier tour d'horizon, et il n'avait plus aucun doute ; il n'y avait personne, tout au moins à proximité, personne en vue.

Avec la même prudence, avec la même lenteur, mais en relâchant sa respiration qu'il avait retenue jusqu'ici, Reynolds se redressa un peu plus. Il se retrouva finalement à genoux dans le fossé. Il avait toujours aussi froid, il frissonnait toujours autant, mais il n'en était plus conscient, et sur ses paupières, la lourdeur avait disparu, comme s'il ne s'était agi que d'un rêve. Il se mit à inspecter une deuxième fois le terrain autour de lui, mais plus lentement, fouillant tous les détails cette fois-ci ; rien n'échappa à ses yeux bruns, vifs. Pour la deuxième fois il se rendit compte qu'il était bien seul. Il n'y avait personne en vue. Il n'y avait rien en vue, rien d'autre que le clignotement des étoiles glacées sur le velours noir du ciel, la plaine plate et blanche, quelques bosquets d'arbres, isolés, et, à côté de lui, la route, qui tournait un peu plus loin, revêtue de blanc, de la neige tassée par les « pneus neige » de lourds camions.

Reynolds se recoucha dans la tranchée creusée par son corps dans la neige soufflée par le vent dans le fossé. Il lui fallait du temps. Il lui fallait le temps de retrouver sa respiration ; son souffle était court, ses poumons réclamaient de l'air. Dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis que le camion à l'arrière duquel il s'était caché avait été arrêté par le barrage de police. La brève bagarre, sèche, à coups de crosse de pistolet, pour échapper aux deux policiers qui, sans se douter de rien, étaient venus fouiller le camion, la pointe de vitesse jusqu'au tournant providentiel, la longue course pendant deux kilomètres jusqu'à ce bosquet d'arbres où il était maintenant, allongé dans la neige, l'avaient presque fait tomber d'épuisement. Il fallait qu'il ait le temps de réfléchir à la raison pour laquelle les policiers avaient si vite renoncé à le poursuivre – ils avaient sûrement deviné qu'il serait obligé de suivre la route ; dans les champs de neige profonde et vierge qui s'étendaient de chaque côté, sa marche aurait été lente et difficile et il aurait laissé derrière lui des traces facilement reconnaissables sous la clarté de ce ciel piqué d'étoiles. Par-dessus tout, il lui fallait du temps pour se décider sur ce qu'il allait faire maintenant.

Michael Reynolds ne perdit pas une minute à s'en vouloir à lui-même de ce qui était arrivé, ou à se demander ce qui serait arrivé s'il avait agi autrement. Il n'y avait rien d'étonnant à cela ; il avait suivi

l'entraînement d'une école dure et sans pitié, où les faiblesses, les regrets sur ce qui appartient déjà au passé, les éloges funèbres, les pleurs tardifs, étaient rigoureusement interdits, de même que toutes les spéculations de l'imagination gratuite, et toutes les manifestations d'émotivité : elles ne pouvaient que nuire à l'efficacité de l'individu.

Reynolds passa cinq secondes au maximum à revoir en esprit les douze dernières heures, puis il leur tourna le dos, définitivement. S'il avait eu à recommencer, il aurait agi exactement comme il l'avait fait. Il avait eu toutes les raisons de croire son informateur de Vienne : impossible d'aller à Budapest en avion – actuellement, c'est-à-dire pendant la quinzaine précédant le Congrès scientifique international, aux aéroports, la surveillance policière était plus stricte que jamais. C'était la même chose dans les grandes gares ; tous les trains de voyageurs à grande distance étaient fouillés et surveillés par les hommes de la police. Ce qui n'avait laissé que la solution de la route : d'abord passer la frontière en fraude – ce qui n'avait rien de très difficile si on disposait de l'aide nécessaire, et Reynolds avait eu les appuis les plus sûrs qu'on pût avoir – et ensuite, se cacher dans un camion roulant vers l'est. À Vienne, le même informateur l'avait averti qu'il y aurait presque certainement un barrage de police sur la route en arrivant dans la banlieue de Budapest ; Reynolds s'y était attendu, mais ce qu'il n'avait pas prévu, et ce dont aucun de ses informateurs n'avait pu l'avertir, ç'avait été ce barrage à l'est de Komamo, à une soixantaine de kilomètres avant la capitale. Ce n'était que l'un de ces incidents qui peuvent arriver à n'importe qui ; il s'était tout simplement trouvé que c'était à lui que c'était arrivé. Reynolds, philosophiquement, eut un haussement d'épaules mental et le passé cessa complètement d'exister pour lui.

Typique également de Reynolds – ou, plus exactement, résultat typique de cette préparation mentale à laquelle il avait été soumis pendant sa longue période d'entraînement – le fait que maintenant, dans son effort de réflexion, il ne prenait en considération, il n'était intéressé que par un seul objet : la réussite de la mission qu'il avait entreprise. Encore une fois, les réactions sentimentales qu'il aurait dû normalement avoir à l'idée de la réussite ou de l'échec éventuel de sa mission, avec toutes leurs conséquences, étaient totalement absentes de son esprit ; elles n'existaient pas ; elles ne gênaient pas plus qu'elles n'aidaient son effort de réflexion. Il restait tout simplement allongé là, dans la neige glacée, à penser, à calculer, à préparer ses plans, à peser ses chances, avec une sorte de détachement froid et distant. « La mission, la mission, toujours la mission en cours », lui avait répété le colonel une fois, deux fois, mille fois. « Le succès ou l'échec de ce que vous êtes en train de faire peuvent avoir une importance capitale pour d'autres personnes, mais vous, c'est une chose à laquelle vous ne

devez pas penser. Pour vous, Reynolds, les conséquences n'existent pas, et vous ne devez jamais leur permettre d'exister, et ceci pour deux raisons : y réfléchir nuirait à votre maîtrise sur vous-même et à votre faculté de décision – et toute seconde passée à penser à ces choses est une seconde dont vous devez vous servir pour accomplir la mission dont vous êtes chargé. »

La mission en cours. Toujours la mission en cours. Malgré lui, malgré sa situation, toujours allongé dans la neige à reprendre son souffle, Reynolds eut un sourire d'amusement. Il n'avait jamais eu qu'une chance sur cent de réussir et maintenant, les risques d'échec s'étaient multipliés de façon astronomique. Mais la mission existait toujours. Il fallait trouver Jennings, cet homme dont la science, dont les connaissances étaient d'une valeur inestimable, il fallait le mettre en sécurité ; c'était la seule chose qui comptait. Mais si lui, Reynolds, échouait, il échouait, et c'était tout. Les choses s'arrêtaient là. Il risquait d'échouer ce soir même, au premier jour de l'action, après dix-huit mois de l'entraînement le plus dur, le plus strict que l'on pût donner à un spécialiste pour le préparer à une mission précise ; mais ceci n'avait aucune importance.

Reynolds était dans une forme parfaite – il devait l'être, tous les membres du petit groupe de spécialistes du colonel devaient l'être. Sa respiration avait pratiquement retrouvé son rythme normal. Pour ce qui était des policiers du barrage routier, ils devaient être une demi-douzaine. Reynolds avait juste eu le temps d'en apercevoir quelques-uns sortant de leur baraquement au moment où il disparaissait derrière le tournant de la route. Ils représentaient un risque, mais Reynolds ne pouvait rien faire d'autre. Ces policiers ne cherchaient peut-être dans les camions que des marchandises de contrebande et n'étaient pas chargés de s'occuper des passagers clandestins qui pouvaient s'enfuir dans la nuit – mais il avait dans l'idée que les deux hommes qu'il avait laissés derrière lui, à moitié assommés, allaient sûrement s'intéresser d'un peu plus près à sa personne. Et pour ce qui était de l'avenir immédiat, il ne pouvait pas rester allongé indéfiniment dans la neige au risque de geler sur place ou d'être découvert par les chauffeurs des voitures ou des camions qui pourraient passer sur la route.

Il fallait se diriger vers Budapest à pied – pendant la première partie du trajet en tout cas. Couper à travers champs dans la neige épaisse pendant cinq ou six kilomètres, ensuite rejoindre la route – il fallait être au moins à cette distance-là du barrage de police avant de pouvoir songer à arrêter une voiture.

Vers l'est, avant le barrage, la route tournait vers la gauche ; il aurait lui aussi avantage à prendre sur la gauche, de façon à court-

circuiter ce tournant, en suivant en quelque sorte la base d'un triangle. Mais sur la gauche, pas très loin, il y avait aussi le Danube, et Reynolds n'avait nulle envie de se trouver coincé entre le fleuve et la route.

Il n'avait pas le choix : il allait d'abord faire un détour vers le sud, le plus loin possible du sommet du triangle, de façon à ne pas risquer d'être aperçu – mais, par une nuit aussi claire que celle-ci, le détour risquait d'être long. Il en avait pour des heures.

Ses dents se remettant à claquer – il avait enlevé son mouchoir de sa bouche pour pouvoir respirer à grands coups et retrouver plus vite son souffle normal – glacé jusqu'à l'os, les mains et les pieds complètement engourdis et complètement insensibles, Reynolds se releva et commença à broser les plaques de neige glacée qui s'étaient collées à ses vêtements, tout en continuant à surveiller la route dans la direction du barrage de police. Une seconde plus tard, il plongeait à plat ventre dans la neige, son cœur bondissant dans sa poitrine, essayant désespérément de dégager, de sa main droite, son revolver de la poche de son imperméable. Il l'avait mis là pendant sa course de fond, après la rapide bagarre avec les policiers.

Il comprenait maintenant pourquoi ils avaient pris tout leur temps. Ils pouvaient se le permettre. Et ce que Reynolds ne pouvait pas comprendre, c'était sa propre stupidité, ce qui avait pu le pousser à s'imaginer que les autres ne le retrouveraient que s'il faisait du bruit ou s'il se faisait voir. Il avait oublié son odeur, la trace qu'il laissait derrière lui. Il avait oublié les chiens. La demi-obscurité ne l'avait pas empêché de reconnaître le chien de tête, qui tirait sur sa laisse, là-bas, le museau sur la route : il ne faut pas beaucoup de lumière pour reconnaître un chien policier.

L'un des hommes poussa brusquement un cri ; tous les policiers se mirent à parler en même temps, comme surexcités. Reynolds se releva. En trois bonds, il avait rejoint les arbres, derrière lui. Contre cette toile de fond parfaitement blanche, les autres ne pouvaient pas faire autrement que le voir. Reynolds, jetant un regard par-dessus son épaule, avait vu qu'il y avait quatre hommes, chacun tenant un chien en laisse, et les trois autres chiens n'étaient pas des chiens policiers, il en était sûr.

Il se cacha derrière le tronc de l'arbre auquel il avait grimpé un peu plus tôt, sortit son revolver de sa poche et l'examina un moment. C'était une version faite sur commande d'un 6,35 belge automatique ; une petite arme précise et mortelle, avec laquelle il pouvait toucher, dix fois sur dix, à vingt pas, une cible plus petite que la main d'un homme. Mais ce soir, il savait qu'il aurait du mal à toucher un homme

à la moitié de cette distance tellement ses mains, contractées et engourdis, lui obéissaient peu.

Mais une sorte d'instinct lui fit lever le canon du revolver à la hauteur de ses yeux ; ses mâchoires se contractèrent. À la faible lumière des étoiles, il venait de voir que le canon de l'automatique était bouché par de la neige et de la boue gelée.

Il enleva son chapeau, et le tenant par le bord à la hauteur de ses épaules, il le fit lentement dépasser d'un côté du tronc. Il attendit deux ou trois secondes. Il se baissa autant qu'il le pouvait tout en tenant le chapeau à la même hauteur à bout de bras, et jeta un regard rapide dans la direction des policiers. Ils étaient à cinquante pas de lui au maximum, s'avancant tous les quatre de front, les chiens tirant sur leurs laisses. Reynolds se redressa, sortit de sa poche intérieure un crayon à bille et, avec des gestes rapides mais précis, se mit à déboucher le canon de son automatique. Mais ses doigts raides tenaient mal le crayon ; il glissa de sa main et tomba dans la neige, à ses pieds, la pointe en avant. Reynolds comprit tout de suite qu'il était inutile d'essayer de le récupérer ; il était trop tard pour essayer quoi que ce soit.

Il pouvait maintenant entendre le craquement de la neige dure sur la route, à chaque pas des policiers chaussés de bottes à talons ferrés. Trente pas ; peut-être même moins. Il passa un index raide et blanc dans la garde de la détente de l'automatique, appuya son poignet contre l'écorce rêche de l'arbre, prêt à avancer le bras. Il savait qu'il lui faudrait prendre appui de toutes ses forces contre le tronc pour pouvoir dominer le tremblement de son bras. Avec sa main gauche, il sortit de sa ceinture son poignard à lame rétractile.

L'automatique était pour les hommes, le poignard pour les chiens. Les chances étaient à peu près égales car les policiers marchaient dans sa direction épaule contre épaule sur toute la largeur de la route, les canons de leurs fusils posés dans le creux de leurs bras, l'allure d'amateurs inexpérimentés, ignorant tout de la guerre et de la mort.

Ou plutôt les chances auraient été à peu près égales si son automatique avait été en bon état : le premier coup pouvait tout aussi bien libérer le canon que lui faire sauter la main. En fin de compte, les chances étaient nettement contre lui, mais dans une mission telle que celle-ci, les chances ne pouvaient manquer d'être contre lui ; la mission en cours était toujours en cours et sa réussite justifiait tous les risques, à l'exception du suicide pur.

Il fit jouer le ressort du poignard. La lame claqua. C'était une lame de douze centimètres, en acier bleui, à double tranchant, et qui brillait sourdement sous la lumière des étoiles. Reynolds se découvrit

lentement, sur le côté de l'arbre. Il mit en joue avec son automatique le plus proche des quatre policiers.

Son doigt se contracta sur la détente ; il resta un moment sans bouger ; son doigt se déplia et une seconde plus tard, il s'était remis à l'abri derrière l'arbre. Sa main avait recommencé à trembler et sa bouche était brusquement sèche. Il venait de distinguer les trois autres chiens.

Des policiers de province, inexpérimentés, malgré tout leur armement, ne l'inquiétaient pas outre mesure. À des chiens policiers, il pouvait s'attaquer avec une certaine chance de succès. Mais il aurait fallu être fou pour vouloir se mesurer avec trois Dobermann entraînés ; les chiens les plus terribles, les plus sauvages qui soient. Aussi rapides que les loups, aussi puissants que les bergers d'Alsace, des tueurs qui ne savent pas ce qu'est la peur, il n'y a que la mort pour pouvoir les arrêter. Reynolds n'hésita pas une seconde ; se battre dans ces circonstances, ce n'était pas courir un risque, c'était marcher au suicide certain. La mission en cours comptait seule. Prisonnier mais vivant, il y aurait toujours de l'espoir, mais avec la gorge ouverte par un Dobermann, ni Jennings ni ses secrets ne risqueraient plus d'être récupérés.

Reynolds appuya la pointe de son poignard contre l'écorce, fit rentrer la lame dans le fourreau de cuir et plaça l'arme sous son feutre qu'il s'enfonça sur les oreilles. Puis il lança son automatique aux pieds des policiers stupéfaits et s'avança sur la route, en plein sous la lumière des étoiles, les deux mains en l'air au-dessus de sa tête.

*

Vingt minutes plus tard, ils arrivaient au baraquement des policiers. Aucun incident particulier n'avait marqué l'arrestation et la longue marche dans le froid. – Reynolds s'était attendu au mieux à être passé à tabac et au pire à être assommé à coups de crosse et de bottes, mais les policiers s'étaient comportés de façon neutre, presque polie à son égard ; ils n'avaient manifesté aucune animosité, aucune haine, pas même l'homme dont la mâchoire commençait à bleuir et à enfler, en souvenir du coup de crosse que Reynolds lui avait donné un peu plus tôt quand il s'était sauvé du camion. Ils l'avaient rapidement fouillé pour voir s'il n'avait pas d'autre arme que l'automatique, mais en dehors de cela, ils ne l'avaient absolument pas brutalisé, ne lui avaient posé aucune question, ne lui avaient même pas demandé ses papiers. Cette réserve, cette minutie avaient mis Reynolds mal à l'aise ; dans un état policier, il ne s'attendait pas à un traitement aussi doux.

Le camion d'où il s'était échappé était toujours là, avec le chauffeur en train de gesticuler et de crier avec passion, essayant de convaincre deux policiers de son innocence, Reynolds se douta qu'on le soupçonnait d'avoir été au courant de la présence de son passager clandestin. Il voulut s'arrêter pour innocenter le chauffeur, mais ne put rien faire : deux des policiers, rapides, efficaces maintenant qu'ils se retrouvaient à leur quartier général, à proximité de leur chef, le prirent chacun par un bras et le firent entrer dans le baraquement sans lui laisser le temps de prononcer un seul mot.

Il se trouvait dans une pièce petite, carrée, de construction grossière ; des fentes dans les murs étaient bouchées avec du papier journal humide. Il n'y avait presque pas de meubles dans la pièce : un poêle à bois dont le tuyau sortait par le toit, un téléphone, deux chaises et un petit bureau délabré. Derrière ce bureau, l'officier responsable était assis. Un petit homme gras, de quarante à cinquante ans, la figure rouge, insignifiant. On voyait qu'il essayait de donner à ses petits yeux porcins un regard glacé et pénétrant, mais ses efforts étaient inutiles. L'air d'autorité qu'il affichait lui allait comme un déguisement de carnaval. Un zéro, se dit Reynolds ; peut-être même, dans certaines circonstances – telles que les circonstances actuelles – un petit zéro dangereux, mais prêt à se dégonfler comme un ballon d'enfant au premier contact avec quelqu'un de vraiment dur. Un peu de mise en scène ne pourrait pas faire de mal.

Reynolds, l'air furieux, se libéra des deux policiers qui lui tenaient toujours les bras, en deux pas arriva au centre de la pièce et donna un violent coup de poing sur le bureau sous le nez du petit homme. Dans le téléphone, un timbre résonna faiblement.

« C'est vous le responsable de ce poste ? » demanda Reynolds d'une voix agressive.

L'autre, de l'autre côté du bureau, eut un réflexe de défense ; il ferma les yeux, se recula dans son fauteuil, leva à moitié les bras comme pour se protéger. Il se contrôla et reprit sa dignité ; mais il avait vu que ses hommes avaient remarqué son geste de peur instinctive, et ses joues et son cou rouge en prirent une teinte violacée.

« Évidemment que je suis le chef de poste ! » hurla-t-il d'une voix aiguë.

Mais sa voix se cassa, descendit d'une octave lorsqu'il reprit, retrouvant son équilibre :

« Qu'est-ce que vous vous imaginez ? »

— Qu'est-ce que veut dire cette agression ridicule ? – coupa Reynolds en sortant son passeport et ses papiers d'identité de son

portefeuille et en les lançant sur la table. Allez ! Examinez ces papiers ! Vérifiez la photo, les empreintes digitales ! Dépêchez-vous ! Je suis déjà en retard et je n'ai pas toute la nuit pour discuter avec vous ! Allez-y, dépêchez-vous ! »

S'il n'avait pas été impressionné par cette confiance en soi et par cet air de vertu outragée, le petit homme derrière le bureau n'aurait pas eu des réactions normales ; et il avait des réactions normales, très normales, Reynolds le sentait.

Lentement, comme à contrecœur, il prit les papiers sur le bureau et se mit à les lire.

« Johann Buhl, dit-il à haute voix. Né à Linz en 1923, résidant à Vienne, homme d'affaires, importateur-exportateur de pièces détachées pour machines-outils. »

— Et voici l'invitation personnelle de votre ministère des Affaires économiques », ajouta Reynolds d'une voix radoucie. La lettre qu'il lançait sur la table avait été écrite sur le papier à en-tête officiel du ministère ; le timbre sur l'enveloppe avait été oblitéré quatre jours plus tôt à Budapest. D'un air négligent et parfaitement décontracté, Reynolds tira à lui une chaise, s'assit, alluma une cigarette. La cigarette, l'étui, le briquet, tout était de fabrication autrichienne. Il pouvait se permettre d'avoir l'air parfaitement à l'aise. « Je me demande ce que vos supérieurs à Budapest penseront de votre conduite de ce soir, dit-il d'une voix négligente. Vos chances d'avancement n'en bénéficieront guère, j'imagine.

— Le zèle, même le zèle malheureux ou mal placé, n'est pas considéré comme un crime dans notre pays. » L'officier arrivait à contrôler le ton de sa voix, mais ses petites mains blanches et grasses tremblaient légèrement tandis qu'il remettait la lettre dans son enveloppe et repoussait les papiers dans la direction de Reynolds. Il croisa ses mains à plat devant lui sur le bureau, les regarda un moment puis fixa Reynolds. Son front était plissé de rides. « Pourquoi vous êtes-vous sauvé ?

— Bon Dieu ! » s'écria Reynolds, l'air exaspéré. Il savait que cette question allait venir, et il avait eu le temps de s'y préparer. « Qu'est-ce que vous feriez si une bande d'hommes vous sautaient dessus dans le noir en brandissant des fusils ? Vous les laisseriez vous assassiner sans rien faire ?

— C'étaient des officiers de police. Vous auriez pu...

— C'étaient des officiers de police, le coupa Reynolds d'une voix acide. Je le sais maintenant – mais il faisait noir comme dans un four à l'arrière de ce camion. »

Il était à moitié allongé sur sa chaise, l'air de l'homme le plus décontracté du monde, calme, à son aise, en apparence mais son esprit galopait. Il fallait que cet interrogatoire se termine le plus vite possible. Le petit bonhomme derrière le bureau était après tout un lieutenant de police, ou l'équivalent, et il n'était sûrement pas aussi bête qu'il en avait l'air. D'une seconde à l'autre, il pouvait poser une question gênante. Reynolds se dit que la meilleure façon de se tirer de là, c'était de faire preuve d'audace. Il abandonna son air d'hostilité, et ce fut sur un ton amical qu'il dit à l'officier :

« Bon. Oublions cette histoire. Je ne pense pas que vous soyez à blâmer. Vous ne faisiez que votre devoir – aussi désagréables que risquent d'être pour vous les conséquences de votre zèle intempestif. Mettons-nous d'accord : vous me fournissez le moyen d'arriver à Budapest et j'oublie toute l'affaire. Il n'y a aucune raison pour que ceci doive arriver aux oreilles de vos supérieurs.

— Merci. Vous êtes très aimable. » Mais l'officier de police accueillait la proposition avec moins d'enthousiasme que ne s'y était attendu Reynolds, qui eut même l'impression de sentir une certaine sécheresse dans le ton. « Maintenant, Buhl, que faisiez-vous dans ce camion ? C'est un moyen de transport qui n'est ni très courant ni très normal pour un homme d'affaires de votre importance. Et vous n'en avez même pas parlé au chauffeur.

— Il aurait sans doute refusé de me prendre – il y avait dans la cabine une plaque qui disait qu'il n'avait pas le droit de prendre des passagers. » Dans l'esprit de Reynolds, une petite sonnette d'alarme commençait à s'agiter. « Je suis pressé.

— Mais pourquoi...

— Le camion ? fit Reynolds avec un sourire supérieur. Vos routes ne sont pas fameuses. J'ai dérapé sur la glace, je suis tombé dans le fossé. Et voilà, c'est tout ; ma Borgward est en panne avec l'essieu avant cassé.

— Vous êtes venu en voiture ? Un homme d'affaires pressé...

— Je sais ! Je sais ! s'écria Reynolds avec une certaine impatience dans la voix. Ils viennent en avion. Mais moi, j'ai 350 kilos d'échantillons avec moi. Je les ai dans mon coffre et sur le siège arrière. C'est beaucoup trop lourd pour qu'on transporte ça par avion. » Dans un geste de colère, il écrasa sa cigarette. « Cet interrogatoire est ridicule ! J'ai prouvé mon identité et je suis très pressé. Alors maintenant, ce moyen de transport ?

— Encore deux petites questions, et vous êtes libre », lui dit l'officier. Il s'appuyait en arrière contre le dossier de son fauteuil, les

bras croisés sur la poitrine ; Reynolds sentit son malaise s'accroître.
« Vous êtes venu directement de Vienne ? Par la grande route ?

— Naturellement ! Comment est-ce que je serais venu autrement ?

— Ce matin ?

— Ne dites pas de bêtises. » Vienne était à moins de deux cents kilomètres de l'endroit où ils se trouvaient. « Cet après-midi.

— À quatre heures ? À cinq heures ?

— Plus tard. À six heures dix exactement. Je me rappelle que j'ai regardé ma montre juste au moment où je quittais la douane.

— Vous pourriez le jurer ?

— Si c'est nécessaire, oui. »

Le mouvement de tête de l'officier, son brusque clin d'œil prirent Reynolds par surprise et avant qu'il ait eu le temps de faire un mouvement, trois hommes l'immobilisaient par-derrière, le mettaient debout, lui ramenaient les bras en avant et faisaient claquer autour de ses poignets une paire de menottes en acier brillant.

« Que veut dire cette stupidité ? » Malgré le coup de surprise, le ton de Reynolds était celui même de l'homme outragé en proie à une crise de rage froide.

« Tout simplement qu'avant de mentir, il faut toujours se renseigner à fond », fit l'officier ; il essayait de s'exprimer sur un ton supérieur, mais on sentait qu'il éclatait de plaisir. « J'ai une surprise pour vous, Buhl – si c'est vraiment là votre nom, ce que je ne crois pas une seule minute. La frontière autrichienne a été complètement fermée pour vingt-quatre heures – une mesure de routine – à trois heures cet après-midi. À six heures dix à votre montre ! Elle est bien bonne ! » Avec un sourire de triomphe il tendit la main vers le téléphone. « Vous allez avoir votre moyen de transport pour Budapest, c'est sûr – à l'arrière d'un car de police, oui ! Il y a longtemps que nous n'avons mis les mains sur un espion occidental, et je suis sûr qu'ils vont être ravis d'envoyer une voiture rien que pour vous. »

Mais il se tut brusquement, fronça les sourcils, secoua le combiné du téléphone, écouta pendant un moment, grogna quelque chose entre ses dents, et finalement claqua le combiné sur son support avec un geste furieux.

« Encore en panne ! Ce sacré truc est encore en panne ! » Il était incapable de cacher sa déception. Annoncer lui-même la grande nouvelle aurait été un des grands moments de sa vie. Il fit signe au policier le plus proche de lui.

« Où est le téléphone le plus proche ?

— Dans le village. À trois kilomètres.

— Allez-y. Aussi vite que possible. » Il griffonna quelque chose sur une feuille de papier. « Voilà le numéro et le message. Et n'oubliez pas de dire que ça vient de moi. Allez, vite. »

L'homme plia la feuille de papier, la mit dans sa poche, boutonna sa capote jusqu'au cou et sortit de la pièce. Par la porte qui resta ouverte pendant une seconde, Reynolds vit que depuis qu'il était prisonnier, le ciel s'était couvert de nuages. Dans le rectangle de ciel délimité par la porte, il vit de gros flocons de neige qui commençaient à tomber, lourds et lents. Il frissonna involontairement, puis se retourna vers l'officier.

« Je crains que vous ne payiez cher ce que vous êtes en train de faire, dit-il d'une voix calme. Vous êtes en train de commettre une grave erreur.

— La suite dans les idées est une chose admirable en elle-même, mais l'homme sensé sait s'arrêter à temps. » Le petit bonhomme grassouillet était aux anges ; il ne s'en cachait pas. « La seule erreur que j'aie commise a été de croire un seul mot de ce que vous avez dit. » Il jeta un coup d'œil sur sa montre. « Dans une heure et demie, deux heures au plus, avec ces routes couvertes de neige, votre – heu – moyen de transport va arriver. Nous pouvons mettre intelligemment à profit ce délai. Bon. Au travail maintenant. Nous allons commencer par votre nom – votre vrai nom, cette fois-ci, si cela ne vous fait rien.

— Vous le connaissez déjà. Vous avez déjà vu mes papiers. » Sans qu'on l'y invite, Reynolds se rassit sur la chaise, éprouvant en même temps la résistance de ses menottes. Mais elles étaient solides et serraient les poignets. Il n'y avait aucun espoir de ce côté. Même avec les mains attachées, il aurait pu facilement se débarrasser de l'officier. Il avait toujours son poignard sous son feutre, mais ce n'était pas la peine d'y penser, avec dans son dos trois policiers armés. « Ces renseignements, ces papiers sont authentiques, exacts. Je ne peux pas vous raconter de mensonges uniquement pour vous faire plaisir.

Personne ne vous demande de dire de mensonges, mais simplement, comment dirais-je ? de retrouver la mémoire. Elle a sans doute malheureusement besoin qu'on l'agite avant de pouvoir servir. » Il repoussa son fauteuil, se leva lentement – il était encore plus petit et encore plus rond qu'il n'en avait l'air assis – et contourna son bureau. « Votre nom, s'il vous plaît ?

— Je vous ai dit... » commença Reynolds.

Mais un grognement de douleur lui échappa. Du plat et du revers de sa main, qui portait une grosse bague, l'officier de police venait de

lui envoyer une paire de gifles. Reynolds se secoua un moment la tête pour retrouver sa clarté d'esprit, puis, du revers de la main, s'essuya le sang qui coulait lentement au coin de sa bouche. Ses traits étaient complètement dépourvus d'expression.

« Rien de tel que de prendre le temps de réfléchir avant de parler, fit le petit homme, l'air ravi. J'ai l'impression de voir poindre en vous le commencement de la sagesse. Bien ; maintenant, s'il vous plaît, mettons-nous à parler sérieusement. »

Reynolds le gratifia d'un qualificatif très cru. Les bajoues du petit homme prirent une teinte d'un rouge foncé, comme si on avait brusquement tourné un interrupteur ; il fit un pas en avant, la main déjà levée pour frapper une autre fois Reynolds, mais il s'écroula à la renverse contre son bureau, le souffle coupé, la bouche crispée de douleur, plié en deux par le coup de genou de Reynolds. Pendant un bon moment, l'officier de police resta dans la même position, geignant, essayant de retrouver son souffle, à moitié allongé, à moitié agenouillé sur son propre bureau, tandis que ses hommes restaient immobiles, comme paralysés par la rapidité et l'imprévu de la réaction du prisonnier.

Juste à ce moment la porte du baraquement s'ouvrit brutalement ; un courant d'air glacé pénétra brusquement dans la pièce.

Reynolds se retourna sur sa chaise. L'homme qui venait d'ouvrir la porte resta un moment immobile sur le seuil, sa silhouette se découpant contre le ciel obscur, ses yeux glacés, d'un bleu pâle et inquiétant – très pâles – enregistrant immédiatement tous les détails de la scène. Il était mince, les épaules larges, et si grand que ses cheveux épais et bruns – il avait la tête découverte – frôlaient presque le linteau de la porte. Il portait un imperméable de coupe militaire, au col très haut, avec une ceinture et des épaulettes, d'un gris verdâtre qui se devinait vaguement sous la neige, et si long qu'il cachait le haut de ses bottes de cavalerie luisantes. Sa figure correspondait exactement à ses yeux : des sourcils épais, un nez nerveux, une fine moustache, des lèvres minces, tout donnait à cette tête belle et dure en même temps cet air indéfinissable d'autorité glacée que possède tout homme habitué depuis longtemps à une obéissance immédiate et sans discussion.

Deux secondes lui suffirent pour avoir tout vu – Reynolds se dit que cet homme n'avait sûrement jamais besoin de plus de deux secondes pour prendre une décision ; aucune question inutile, ni de « Qu'est-ce qui se passe ici ? », ni de « Qu'est-ce que cela veut dire ? » Il s'avança, dégageant son pouce passé dans la bretelle de cuir à laquelle était attaché son revolver, la crosse en avant, sur le côté

gauche de sa poitrine, se baissa et remit l'officier de police sur ses pieds, sans avoir seulement l'air de remarquer sa pâleur, ses grimaces de douleur, son souffle haletant.

« Idiot ! » dit-il. La voix correspondait au personnage. Elle était froide, glacée, sans passion. « La prochaine fois que vous – que vous interrogez un homme, méfiez-vous de ses pieds. » Il montra Reynolds d'un geste sec du menton. « Qui est cet homme ? Que lui demandiez-vous et pourquoi ? »

L'officier de police eut un regard mauvais pour Reynolds, prit une respiration difficile et réussit à dire, d'une voix rauque, haletante :

« Il dit qu'il s'appelle Johann Buhl, de Vienne, qu'il est un homme d'affaires – mais je ne le crois pas... Il n'est qu'un espion, un sale espion fasciste, cracha-t-il d'une voix hargneuse. Un sale espion fasciste !

— Naturellement, fit le nouvel arrivé avec un sourire glacé. Tous les espions sont de sales fascistes. Je ne veux pas votre opinion. Je veux des faits. D'abord, comment savez-vous son nom ?

— C'est lui qui me l'a donné et il avait des papiers d'identité. Ce sont des faux naturellement.

— Donnez-les-moi. »

L'officier de police montra le bureau d'un geste du bras. Il arrivait presque à se tenir normalement maintenant.

« Ils sont là.

— Donnez-les-moi. » L'ordre avait été répété exactement de la même façon, sur le même ton, avec la même expression. L'officier tendit le bras avec précipitation et donna les papiers à l'autre avec une grimace de douleur.

« Excellent. Oui, excellent. » L'homme, d'une main experte, parcourait les papiers. « Ils pourraient même être authentiques – mais ils ne le sont pas. C'est bien notre homme. »

Reynolds dut faire un effort conscient sur lui-même pour arriver à desserrer ses poings. Cet homme était infiniment dangereux, infiniment plus dangereux que toute une armée d'imbéciles dans le genre de l'officier de police qui ne savait qu'être brutal. Essayer de faire prendre des vessies pour des lanternes à cet homme ne servirait à rien.

« Votre homme ? Votre homme ? » Le policier ne savait plus où il en était, il était complètement perdu. « Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'est moi qui pose les questions, crétin. Vous affirmez qu'il est

un espion. Pourquoi ?

— Il dit qu'il a traversé la frontière ce soir. » Le petit bonhomme faisait de rapides progrès dans l'art de la concision. « La frontière était fermée.

— C'est vrai. » L'homme s'appuya contre le mur, choisit une cigarette russe dans un étui à cigarettes plat en or massif – pas de cuivre ni de chrome pour le haut du pavé, se dit Reynolds – alluma sa cigarette et regarda un moment le prisonnier sans rien dire.

L'officier de police rompit le premier le silence. Pendant les vingt ou trente secondes qui venaient de s'écouler, il avait eu le temps de se reprendre et de retrouver un soupçon de courage.

« Mais pourquoi est-ce que j'accepterais que vous me donniez des ordres ? bredouilla-t-il. Je ne vous ai jamais vu de mon existence. C'est moi l'officier responsable ici. Qui êtes-vous, à la fin ? »

Le nouvel arrivé examina Reynolds pendant dix bonnes secondes encore, enregistrant dans sa mémoire son allure, son attitude, ses vêtements, avant de se retourner vers le petit officier. Ses yeux étaient toujours aussi glacés, toujours aussi indifférents, et sur sa figure, l'expression était toujours la même.

Le policier donna l'impression de se recroqueviller dans son uniforme, de vouloir se cacher sous son bureau.

« J'ai de rares moments de générosité. Nous allons oublier pour le moment ce que vous venez de dire et la façon dont vous l'avez dit. » Il eut un signe de tête dans la direction de Reynolds, et le ton de sa voix se durcit imperceptiblement. « Cet homme saigne. Il a peut-être essayé de résister quand on a voulu l'arrêter ?

— Il a refusé de répondre à mes questions et...

— Qui vous a jamais donné le pouvoir d'interroger ou de maltraiter les prisonniers ? » La voix coupait comme une lanière. « Idiot ! Imbécile ! Vous auriez, pu causer un tort irréparable ! Dépassez encore une fois les limites de votre autorité et je veillerai personnellement à ce qu'on vous offre quelques moments de repos. Vos devoirs doivent être épuisants. Le bord de la mer, par exemple. Constanza pour un moment ? »

Le policier passa sa langue sur ses lèvres sèches comme du parchemin. Ses yeux étaient fous de terreur. La région de Constanza où se trouvaient les camps d'esclaves travaillant au canal Danube-mer Noire était réputée dans toute l'Europe centrale. Nombreux ceux qui y étaient partis, mais personne n'en était jamais revenu.

« Je – je pensais simplement...

— Laissez le souci de penser à ceux qui en sont capables. » Et il dit en montrant Reynolds du pouce : « Faites emmener cet homme à ma voiture. On l'a fouillé, naturellement ? »

— Naturellement ! » Le policier avait tellement peur de déplaire à l'autre qu'il en tremblait. « Et on l'a fouillé à fond, je vous assure.

— Dans ce cas, je suis obligé de procéder à une autre fouille », fit l'homme, sèchement. Il se tourna vers Reynolds et lui dit, un sourcil légèrement relevé : « Allons-nous être obligés d'en venir à cette pénible formalité – je veux dire : est-ce que je vais être obligé de vous fouiller personnellement ? »

— J'ai un poignard sous mon feutre.

— Merci. »

L'homme souleva le feutre, prit le poignard, reposa délicatement le chapeau sur la tête de Reynolds, fit jouer le ressort du poignard, examina, l'air pensif, la lame, la repoussa dans le fourreau et mit l'arme dans la poche de son imperméable. Puis il se tourna vers le policier qui était devenu complètement blême :

« Il n'y a aucune raison pour que vous n'arriviez pas aux sommets dans votre profession », lui dit-il. Puis il jeta un coup d'œil à sa montre – en or massif comme l'étui à cigarettes. « Bon, il faut que je m'en aille. Vous avez le téléphone, je vois. Appelez-moi Andrassy Ut et dépêchez-vous ! »

Andrassy Ut ! À chaque seconde qui avait passé, Reynolds s'était senti de plus en plus certain de l'identité de cet homme, mais malgré tout, la subite révélation du bien-fondé de ses appréhensions lui causa un choc, et il sentit sa figure se serrer sous le regard inquisiteur de cet homme immense. Quartier général de la terrible police politique hongroise, l'A.V.O., considérée actuellement comme la plus implacable et la plus efficace de toutes celles des États situés de l'autre côté du rideau de fer, Andrassy Ut, c'était l'endroit sur terre auquel il lui fallait à tout prix échapper.

« Ah ! je vois que ce nom veut dire quelque chose pour vous, fit l'étranger en souriant. C'est mauvais signe pour vous, monsieur Buhl, et pour votre identité présumée : Andrassy Ut n'est pas un endroit très familier pour un homme d'affaires occidental. » Il se retourna vers le policier. « Eh bien, qu'est-ce que vous attendez maintenant ? »

— Le – le téléphone. » Le policier parlait d'une voix suraiguë, comme si la parole allait lui manquer. Il bafouillait et semblait absolument terrorisé. « Le téléphone est en panne.

— Évidemment. Une efficacité incomparable de tous les côtés. Que les dieux viennent au secours de notre malheureux pays. » Il sortit un

portefeuille de sa poche et l'ouvrit d'un geste sec sous les yeux du policier. « Ceci suffit, je pense, à justifier à vos yeux, la remise de votre prisonnier entre mes mains.

— Bien sûr, colonel. Bien sûr, colonel. » Il était tellement ému qu'il arrivait à peine à parler. « Tout ce que vous voudrez, colonel.

— Bien. » L'homme referma le portefeuille, se retourna vers Reynolds et s'inclina devant lui avec une politesse moqueuse :

« Colonel Szendrô, du quartier général de la police politique hongroise. Je suis à vos ordres, monsieur Buhl, et ma voiture vous attend. Nous partons tout de suite pour Budapest. Mes collègues et moi-même vous attendions depuis quelques semaines, et nous sommes extrêmement désireux de discuter de certaines questions avec vous. »

CHAPITRE II

IL faisait complètement noir dehors maintenant, mais la lampe allumée à l'intérieur du baraquement éclairait la route : la fenêtre était dépourvue de volets, on avait laissé la porte ouverte, et la neige diffusait la lumière.

La voiture du colonel Szendrô était garée de l'autre côté de la route. C'était une Mercedes noire, avec la conduite à gauche ; elle était déjà recouverte d'une épaisse couche de neige, à l'exception de l'avant du capot où la chaleur dégagée par le moteur faisait fondre la neige aussi vite qu'elle tombait. Il y eut une minute d'attente dans le froid pendant laquelle le colonel donna l'ordre à l'officier de police de libérer le chauffeur du camion, mais de fouiller l'intérieur du véhicule pour voir si Buhl n'y avait pas laissé quelque bagage personnel – ils trouvèrent presque immédiatement son sac de voyage qui rejoignit son revolver sur la banquette arrière de la voiture. Puis Szendrô ouvrit la porte avant droite et fit signe à Reynolds de monter.

Reynolds aurait bien juré que personne n'aurait pu conduire une voiture pendant quatre-vingts kilomètres et en même temps le garder prisonnier, mais avant qu'ils aient seulement démarré, il se rendit compte qu'il s'était fait des illusions.

Un policier couvrant Reynolds du canon de son fusil par la portière avant gauche, Szendrô se pencha à l'intérieur de la voiture par l'autre porte, ouvrit la boîte à gants qui se trouvait devant le prisonnier, en tira deux chaînes d'acier de longueurs différentes et laissa la porte de la boîte à gants ouverte.

« Une voiture comme vous n'avez sans doute pas l'habitude d'en voir, mon cher Buhl, dit le colonel comme pour s'excuser, mais vous comprenez, n'est-ce pas ? Il arrive que j'éprouve le besoin de donner à certains de mes passagers un sentiment de – comment dirais-je ? – de tranquillité. » Avec des gestes précis et rapides, il défit une des menottes, y passa l'extrémité de la plus courte des deux chaînes, la referma, passa la chaîne dans un anneau qui se trouvait au fond de la boîte à gants et la fit coulisser pour en attacher l'autre bout à l'autre menotte. Puis il fit une boucle avec l'autre chaîne autour des jambes de Reynolds, juste au-dessus des genoux ; ensuite, il claqua la portière et se penchant par l'ouverture de la vitre, il attacha la chaîne au repose-bras avec un petit cadenas.

Ensuite, il se redressa, comme pour examiner son travail.

« C'est satisfaisant, j'en ai l'impression. Vous serez parfaitement à l'aise et vous aurez toute la liberté de mouvement dont vous pourrez avoir besoin, mais, je peux vous le dire tout de suite, sans pouvoir arriver jusqu'à moi. Et en même temps, vous vous rendrez compte que vous auriez du mal à sauter par la portière, que vous arriveriez du reste difficilement à ouvrir. Vous pouvez voir que la poignée intérieure d'ouverture de votre porte a été enlevée. »

Il parlait d'une voix dégagée, sinon moqueuse, mais Reynolds ne s'y trompait pas.

« Vous pouvez également vous éviter l'effort inutile de chercher à mettre à l'épreuve la résistance de ces chaînes. Leur point de rupture est légèrement supérieur à une tonne, le repose-bras a été spécialement renforcé, et cet anneau au fond de la boîte à gants est directement relié au châssis... Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— J'ai oublié de vous dire, colonel, fit le policier d'une voix tendue. J'ai fait parvenir un message à notre quartier général de Budapest pour demander d'envoyer une voiture prendre cet homme.

— Ah oui ? fit Szendrô d'une voix coupante. Il y a combien de temps ?

— Dix à quinze minutes au maximum.

— Idiot ! Vous auriez dû me le dire tout de suite. De toute façon, il est trop tard maintenant. Mais il n'y a rien de mal là-dedans. C'est peut-être même mieux. S'ils sont aussi lourds que vous, ce qui est difficile à imaginer, une promenade dans l'air froid de la nuit leur rafraîchira l'esprit. »

Le colonel Szendrô ferma sa portière, alluma le plafonnier au-dessus du pare-brise de façon à pouvoir surveiller facilement son prisonnier, et démarra en direction de Budapest. La Mercédès avait des pneus neige aux quatre roues et malgré la carapace glissante qui recouvrait la route, Szendrô se mit à conduire rapidement, avec la précision détendue d'un expert ; ses yeux bleus et froids quittaient la route à intervalles, irréguliers mais toujours très rapprochés, pour regarder son prisonnier.

Reynolds restait assis droit, regardant fixement devant lui. Malgré les conseils du colonel, il avait déjà tiré sur la chaîne et il s'était rendu compte par lui-même que celui-ci n'avait certainement pas exagéré. Il concentrait toute sa volonté pour garder la tête froide, et pour penser de façon aussi claire, aussi constructive que possible. Sa situation était presque désespérée. Elle serait désespérée quand ils seraient parvenus à Budapest. Des miracles arrivent, mais seulement un certain genre de miracles. Personne n'était jamais arrivé à s'échapper du quartier

général de l'A.V.O., des chambres de torture de la rue Staline. Une fois là, il serait perdu. S'il devait jamais s'échapper, ce serait forcément dans l'intervalle de temps où il serait dans cette voiture. Une heure.

À sa portière, la commande d'ouverture de la vitre manquait elle aussi ; le colonel avait fait supprimer toutes les tentations. Et même si la vitre avait été ouverte, il n'aurait pas pu atteindre la poignée extérieure de la porte. Ses mains ne pouvaient pas arriver au volant non plus. Il s'était déjà rendu compte qu'avec la longueur de la chaîne passée dans ses menottes, en tendant les doigts au maximum, il arriverait, au plus près, à cinq centimètres du volant. Il pouvait déplacer ses jambes dans une certaine mesure, mais il ne pouvait pas les lever assez pour donner un coup de pied dans le pare-brise de façon à aveugler brutalement le colonel et provoquer un accident à la vitesse relativement élevée à laquelle ils roulaient en ce moment. Il aurait pu mettre ses pieds contre la planche du bord, et il connaissait certaines voitures sur lesquelles il serait arrivé à faire sortir le siège de ses glissières, mais tout dans cette voiture respirait la solidité, et s'il échouait – et il était pratiquement certain qu'il échouerait – tout ce qu'il retirerait de sa tentative, ce serait un coup de crosse sur la nuque qui le ferait dormir tranquillement jusqu'à l'arrivée à Budapest et à Andrassy Ut. Délibérément, volontairement, il chassa de son esprit toute idée de ce qui l'attendait, là-bas ; s'il laissait ces pensées le grignoter, il serait complètement réduit à l'impuissance, il serait condamné d'avance.

Ses poches – avait-il quelque chose dans ses poches dont il pouvait se servir, quelque chose d'assez lourd pour pouvoir le lancer à la tête de Szendrô, l'étourdir, lui faire perdre le contrôle de la voiture, et provoquer un accident ? Reynolds savait que s'il y arrivait, il risquerait d'être blessé lui aussi, même s'il avait sur le colonel l'avantage d'être prévenu à l'avance de ce qui allait arriver. Mais des chances égales valaient infiniment mieux que la chance sur un million qui lui restait s'il n'essayait pas. Et il savait où Szendrô avait mis la clef des menottes.

Mais un rapide inventaire mental de ses poches lui fit perdre également tout espoir de ce côté. Il n'avait rien de plus lourd sur lui que quelques pièces de monnaie. Ses chaussures, alors... est-ce qu'il pouvait enlever une de ses chaussures et la lancer à la figure du colonel avant que celui-ci ait eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait ? Mais cette pensée lui était à peine venue à l'esprit qu'il réalisait tout de suite son inanité : avec ses poignets attachés, sa seule façon d'enlever ses chaussures en ayant une chance de ne pas se faire remarquer était d'écarter ses jambes et de relever les pieds, mais ses genoux étaient serrés l'un contre l'autre. Un autre plan, tout aussi

désespéré, et comportant tout autant de chances de réussite, venait de lui venir à l'esprit quand le colonel ouvrit la bouche pour la première fois depuis les quinze bonnes minutes qui s'étaient écoulées, depuis qu'ils avaient quitté le poste de police.

« Vous êtes un homme dangereux, monsieur Buhl, dit-il sur le ton de la conversation polie. Vous pensez trop ; comme Cassius – vous connaissez votre Shakespeare, naturellement. »

Reynolds ne répondit pas. Chaque mot que prononçait cet homme était un piège en puissance.

« Je crois que vous êtes l'homme le plus dangereux que j'aie jamais eu dans cette voiture, et je peux vous dire que j'ai déjà eu des personnages assez inquiétants assis à l'endroit où vous êtes en ce moment, continua Szendrô, l'air de repasser des souvenirs en mémoire. Vous savez où vous allez, et vous faites comme si cela vous était égal. Mais cela ne vous est pas égal, évidemment. »

Encore une fois, Reynolds ne répondit pas. Son plan pouvait réussir – les chances de succès étaient suffisantes pour justifier le risque.

« Le silence est une forme, douteuse de sociabilité ; c'est le moins que l'on puisse dire », fit remarquer le colonel Szendrô.

Il alluma une cigarette, et d'une chiquenaude, jeta l'allumette par le déflecteur. Reynolds se tendit légèrement – exactement l'occasion qu'il attendait.

Sezdrô continua :

« Vous êtes suffisamment bien installé, j'espère ?

— Oui, lui répondit Reynolds en employant le même ton dégagé. Mais j'aimerais bien, avoir une cigarette, si c'est possible.

— Mais naturellement. » Szendrô était l'hospitalité même. « Il faut toujours prendre soin de ses invités. Vous en trouverez une demi-douzaine dans la boîte à gants. Elles sont d'une marque bon marché, et d'une qualité assez grossière, j'en ai peur, mais je me suis déjà aperçu que les personnes dans votre – comment dirais-je ? – dans votre position n'ont pas tendance à être trop difficiles pour des détails de ce genre. N'importe quel genre de cigarette fait toujours beaucoup de bien dans les moments difficiles.

— Merci. » Reynolds montra du menton un bouton qui se trouvait sur le haut de la planche de bord, de son côté.

« L'allume-cigares, n'est-ce pas ?

— Oui. Servez-vous-en, je vous en prie. »

Reynolds tendit les bras, tint l'allume-cigares enfoncé du bout du

doigt pendant quelques secondes, puis il le sortit de son logement. La résistance en spirale était rouge. Mais juste au moment où il l'approchait de sa cigarette, ses mains eurent l'air de se mettre à trembler et l'allume-cigares tomba par terre. Il se baissa pour le ramasser, mais la chaîne était trop courte. Il jura à voix basse. Szendrô se mit à rire et Reynolds se redressa en le regardant dans les yeux.

Il n'y avait aucune méchanceté dans l'expression du colonel ; juste un mélange de plaisir et d'admiration, mais surtout de l'admiration.

« Très, très astucieux, monsieur Buhl. Je vous ai dit que vous étiez un homme dangereux, mais maintenant, j'en suis plus certain que jamais. »

Il tira une profonde bouffée sur sa cigarette, puis il reprit :

« Maintenant, nous nous trouvons devant trois possibilités différentes, n'est-ce pas ? Et aucune d'elles ne me séduit particulièrement.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Magnifique. De plus en plus magnifique. » Szendrô avait un large sourire. « Votre étonnement était vraiment parfait. Trois possibilités nous sont offertes, comme je viens de vous le dire. Premièrement, je pourrais, par gentillesse, me pencher et vous ramasser l'allume-cigares ; vous vous chargeriez de m'assommer avec vos menottes. Vous arriveriez certainement à m'envoyer au pays des songes – et vous avez parfaitement repéré, d'une façon très discrète d'ailleurs, l'endroit où j'ai mis la clef de vos menottes. » Reynolds le regardait comme s'il ne comprenait absolument pas ce qu'il voulait dire, mais il sentait déjà la saveur amère de la défaite dans sa bouche.

« Deuxièmement, je pourrais vous lancer une boîte d'allumettes. Vous en allumeriez une et vous mettriez le feu à la boîte que vous me lanceriez à la figure. La voiture irait dans le fossé et qui sait ce qui pourrait arriver ensuite ? Enfin vous pouvez aussi espérer que je vais vous donner du feu avec un briquet ou avec ma cigarette. Et alors, un peu de judo, deux doigts cassés, une prise au poignet, et nous sommes ramenés au cas précédent. Monsieur Buhl, vous avez besoin qu'on vous surveille de près.

— Vous dites des bêtises, fit Reynolds d'une voix brutale.

— Peut-être, peut-être. J'ai l'esprit méfiant, mais en attendant, je suis toujours vivant. » Il lança quelque chose sur les genoux de Reynolds. « Voilà une allumette toute seule. Vous pouvez l'allumer sur la charnière de la porte de la boîte à gants. »

Reynolds fuma un moment en silence. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas abandonner, et pourtant il savait que l'homme à côté de

lui, en train de conduire, saurait quoi faire dans tous les cas qui pourraient se présenter – et sans doute aussi, dans des cas dont lui, Reynolds, ne soupçonnait même pas l'existence. Lui vinrent à l'esprit une demi-douzaine de plans différents, tous plus fantastiques, plus désespérés, plus risqués les uns que les autres, et il en arrivait juste à la fin de sa deuxième cigarette – qu'il avait allumée au mégot de la première – lorsque le colonel rétrograda brusquement en troisième, en se mettant à examiner le bas-côté de la route. Puis, tout à coup, il freina et s'engagea dans un petit sentier. Trente secondes plus tard, ils se trouvaient sur un chemin parallèle à la grande route, à une vingtaine de mètres d'elle, mais cachés par la lisière de fourrés denses et couverts de neige. Là, Szendrô arrêta la Mercédès et coupa le contact.

Il éteignit ses phares et ses antibrouillards ; malgré le froid coupant, il ouvrit jusqu'en bas la vitre de sa portière, et il se tourna vers Reynolds. Au-dessus du pare-brise, le plafonnier était toujours allumé.

Ça y est, se dit Reynolds, sombre. Nous sommes encore à cinquante kilomètres de Budapest, mais Szendrô ne peut pas attendre plus longtemps. Reynolds ne se faisait pas plus d'illusions que d'espoirs. Il avait pu consulter des dossiers secrets concernant les activités de la police politique hongroise pendant l'année qui s'était écoulée après le soulèvement sanglant d'octobre 1956, et ç'avait été une lecture absolument horrificante : il était difficile de pouvoir croire que les membres de l'A.V.O. – ou de l'A.V.H., comme on l'avait rebaptisée après le soulèvement – faisaient partie de la race humaine. Partout où ils allaient, ils apportaient terreur et destruction, la mort lente et la mort elle-même, la mort à petit feu des personnes âgées dans les camps de déportés, et celle des jeunes esclaves dans les camps de travail, la mort inexorable et immédiate des exécutions sommaires, la mort atroce, dans les hurlements de folie, des malheureux succombant au milieu des tortures les plus abominables qu'ait jamais pu imaginer le démon caché dans l'âme des malades mentaux, des sadiques qui se font toujours une place dans les polices politiques de tous les états dictatoriaux du monde. Et aucune police politique des temps actuels n'arrivait à la hauteur de l'A.V.O., qui par d'impensables raffinements de cruauté, par une barbarie innommable, par une terreur absolue et de tous les instants arrivait à maintenir tout un peuple ayant perdu l'espoir dans un état de tremblement et de peur perpétuels. Les hommes de l'A.V.O. avaient beaucoup appris de la Gestapo pendant la deuxième guerre mondiale ; leurs possibilités avaient été développées, magnifiées par leurs maîtres actuels, les hommes de la N.K.V.D. russe. Mais maintenant, les élèves faisaient mieux que leurs professeurs. Ils les avaient dépassés. Ils avaient mis au point des raffinements à vous

donner la chair de poule, et des procédés terriblement efficaces dont leurs mentors eux-mêmes n'avaient jamais rêvé.

Mais le colonel Szendrô en était encore au stade de la conversation. Il se retourna à moitié, tendit le bras en arrière, prit le sac de voyage de Reynolds sur la banquette arrière, le mit sur ses genoux et essaya de l'ouvrir. Il était fermé à clef.

« La clef, dit-il. Et ne me dites pas qu'il n'y en a pas ou que vous l'avez perdue. Je veux croire que nous avons quitté depuis longtemps tous les deux le jardin d'enfants. »

On ne pouvait rien dire de plus vrai, se dit Reynolds.

« Dans la poche intérieure de ma veste.

— Prenez-la, et donnez-moi vos papiers en même temps.

— Je ne peux pas y arriver.

— Permettez-moi de le faire. » Le canon de l'automatique de Szendrô sur la bouche lui coinçant ses lèvres contre ses dents, Reynolds sentit la main du colonel se glisser à l'intérieur de sa veste et en extirper son portefeuille avec une légèreté de touche qui aurait fait honneur au pickpocket le plus adroit.

Une seconde plus tard, Szendrô avait ouvert le sac. Comme s'il savait exactement ce qu'il devait faire, il fendait la doublure de toile et en extrayait un mince paquet de papiers.

Il les compara un moment avec ceux qu'il venait de sortir du portefeuille de Reynolds.

« Ah ! bien, bien, bien, monsieur Buhl. Intéressant, très intéressant. Vous êtes comme un caméléon. Vous changez de personnalité comme de chemise. Votre nom, votre profession, votre lieu de naissance, la nationalité même, tout change en une minute. Remarquable. »

Il étudia un moment les deux jeux de papiers, en tenant un dans chaque main.

« À laquelle de ces deux séries allons-nous nous fier, en admettant que nous nous fions à l'une d'elles ?

— Les papiers autrichiens sont faux », grogna Reynolds. Pour la première fois, il ne s'exprimait plus en allemand. Il venait de passer au hongrois, qu'il parlait couramment et avec un accent parfait. « J'ai appris que ma mère qui habite à Vienne depuis longtemps était mourante. C'était la seule solution.

— Ah ! oui, naturellement. Et votre mère ?

— Elle n'est plus là, fit Reynolds en se signant. Vous trouverez l'annonce de sa mort dans le journal de mardi. Maria Rakosi.

— J'en suis maintenant au point où je serais vraiment étonné, si je ne trouvais pas cet avis de décès. » Szendrô lui aussi s'était mis à parler en hongrois, mais il n'avait pas l'accent de Budapest – Reynolds en était certain : il avait passé trop de mois à apprendre toutes les intonations, toutes les tournures caractéristiques de Budapest avec un ex-professeur de langues de l'Europe centrale à l'Université de Budapest.

Szendrô reprit :

« Je suis vraiment touché. J'observe une minute de silence en signe de respect pour votre pauvre mère – mentalement, naturellement. Vous me comprenez. Alors, vous prétendez que votre vrai nom est Lajos Rakosi ? Un nom vraiment courant.

— Un nom très ordinaire. Mais très authentique. Vous trouverez mon nom, mon acte de naissance, mon adresse, la date de mon mariage dans tous les dossiers. Et aussi...

— Ah ! je vous en prie. C'est trop, le coup Szendrô avec un geste de la main. J'en suis sûr. Je suis sûr que vous pourriez aussi produire le banc d'école sur lequel vous avez gravé vos initiales quand vous étiez gamin, et me trouver la petite fille dont vous portiez le cartable en rentrant de l'école. Rien de tout ceci n'arriverait à m'impressionner en quoi que ce soit. Mais ce qui m'impressionne, c'est la perfection extraordinaire de votre entraînement, la perfection avec laquelle vos supérieurs vous ont préparé à la mission que vous devez accomplir, quelle qu'elle soit. Je ne crois pas que j'aie jamais vu quelque chose de semblable.

— Vous parlez par énigmes, colonel Szendrô. Je ne suis qu'un habitant normal de Budapest. Tout à fait normal. Et je peux le prouver. C'est vrai. J'avais de faux papiers autrichiens, mais ma mère était mourante, et j'ai pris ce risque. Mais je n'ai commis aucun crime contre notre pays. Vous pouvez vous rendre compte que si j'avais voulu, j'aurais très facilement pu passer à l'Ouest. Mais je n'ai pas voulu le faire. Mon pays est mon pays, et c'est à Budapest que j'habite. C'est pour cela que je suis revenu.

— Une légère correction, si vous me le permettez, fit Szendrô. Vous ne *revenez* pas à Budapest. Vous y *allez*, et probablement pour la première fois de votre existence. » Il regardait Reynolds droit dans les yeux, quand son expression changea brusquement. « Attention derrière ! » cria-t-il.

Reynolds se retourna, une fraction de seconde avant d'avoir réalisé que Szendrô venait de crier en anglais. Il n'y avait rien eu dans sa voix ni dans sa figure pour laisser deviner ce qu'il préparait.

Reynolds se retourna lentement vers l'avant, l'air d'une personne qui s'ennuie.

« Enfantin. Je parle anglais, dit-il en anglais. Pourquoi prétendrais-je le contraire ? Mon cher colonel, si vous étiez de Budapest – et votre accent me dit que vous n'en êtes pas – vous sauriez qu'il y a au moins cinquante mille personnes qui parlent anglais dans cette ville. Qu'y a-t-il là-dedans de si extraordinaire ?

— Au nom du Ciel ! fit Szendrô en se donnant une grande claque sur la cuisse. C'est magnifique ! C'est vraiment magnifique ! Mon orgueil professionnel est touché au vif. Avoir un Anglais ou un Américain – mais je crois plutôt un Anglais car l'accent américain est pratiquement impossible à masquer – qui parle hongrois avec l'accent de Budapest aussi parfaitement que vous est déjà quelque chose d'extraordinaire, mais avoir un Anglais qui parle anglais avec l'accent de Budapest, voilà qui est superbe !

— Mais au nom du Ciel, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans ! s'écria Reynolds d'un ton exaspéré. Je suis Hongrois.

— J'ai bien peur que non, fit Szendrô en hochant la tête. Vos maîtres vous ont formé, et vous ont formé de façon magnifique. Monsieur Buhl, vous valez une fortune pour n'importe quel système d'espionnage dans le monde, mais la seule chose que vos supérieurs ne vous ont pas apprise, et qu'ils ne vous ont pas apprise parce qu'ils ne peuvent pas la connaître, c'est la mentalité des Hongrois d'aujourd'hui. Je crois que nous pouvons nous parler franchement, d'homme intelligent à homme intelligent, en nous passant de toutes ces phrases patriotiques qu'on utilise pour le bénéfice du – comment dirais-je ? – du prolétariat. Or, c'est, de façon claire et concise, une mentalité de vaincus, une mentalité de gens terrorisés, qui ont le dos courbé, qui ne savent jamais quand la main de la mort va venir s'abattre sur eux. » Reynolds le regardait, l'air stupéfait. Cet homme devait être extraordinairement sûr de lui-même, mais Szendrô fit comme s'il ne remarquait rien. « J'ai déjà vu trop de mes compatriotes, monsieur Buhl, marcher comme vous êtes en train de le faire, vers des tortures inimaginables et vers la mort. La majorité d'entre eux sont tout simplement paralysés. Il y en a qui sont dominés par la terreur et qui sanglotent, et une minorité qui sont pris d'accès de rage. Vous n'entrez dans aucune de ces catégories. Vous auriez dû le faire, mais comme je viens de vous le dire, ce sont là des choses que vos supérieurs ne peuvent pas connaître. Vous êtes froid, sans émotion, vous calculez, vous réfléchissez tout le temps, vous avez une confiance extrême en vos propres capacités à tirer l'avantage maximum de la moindre chance qui peut se présenter à vous, et vous êtes sans cesse à l'affût de cette chance. Si vous aviez été un homme

d'une qualité moins grande, monsieur Buhl, il aurait été moins facile de deviner qui vous êtes en réalité...»

Il se tut brusquement, tendit la main, éteignit le plafonnier. Reynolds entendit vaguement le grondement d'un moteur de voiture. Le colonel releva sa vitre, prit à Reynolds d'un geste rapide sa cigarette et l'écrasa sous sa semelle. Il continua à se taire et resta parfaitement immobile jusqu'à ce que l'autre voiture – une vague silhouette brouillée qui passa dans un éclair de phares aveuglants – silencieuse sur la route couverte de neige, les ait dépassés et ait disparu dans la direction de l'ouest. Dès qu'ils l'eurent perdue de vue, dès que le bruit de son moteur se fut éteint dans la nuit, Szendrô remit sa voiture en marche, regagna la grande route et poussa la Mercédès dans la direction de Budapest, à la limite de sécurité, sous la neige qui tombait toujours.

*

Une heure et demie plus tard, ils atteignaient Budapest – ils avaient roulé lentement, et auraient dû normalement pouvoir couvrir cette distance deux fois plus vite, mais, dans le faisceau, aplati à son sommet, des phares, la neige, en rideau de gros flocons duveteux, s'était mise à tomber de plus en plus fort, et ils avaient été contraints de rouler de plus en plus doucement. À la fin, ils marchaient même au pas car les essuie-glace, tassant des paquets de plus en plus épais et de plus en plus durs de neige glacée sur les côtés et au centre du pare-brise, décrivaient tout le temps des arcs de plus en plus étroits pour finir par s'arrêter complètement. Szendrô fut obligé de stopper une douzaine de fois au moins pour dégager le pare-brise.

Quelques kilomètres avant d'arriver à la capitale, pour la deuxième fois, Szendrô avait quitté la grand-route et s'était engagé dans un dédale de rues étroites et tortueuses. Dans la plupart de ces rues, la neige profonde et légère masquait la limite entre la chaussée et le trottoir. Il n'y avait aucune trace ; ils étaient donc les premiers à passer par ces rues depuis que la neige avait commencé à tomber, mais malgré le soin et la concentration avec lesquels il conduisait, Szendrô n'en continuait pas moins à surveiller son prisonnier. Ses yeux quittaient la route et se tournaient vers Reynolds toutes les quelques secondes. Cette vigilance jamais en défaut avait quelque chose d'inhumain.

Reynolds se demandait quelle était la raison réelle pour laquelle le colonel avait quitté deux fois la grand-route. Il avait bien compris que la première fois, c'était pour éviter la voiture de police envoyée de Budapest et que cette fois-ci c'était pour contourner le barrage routier

situé à l'entrée de la ville – dont son informateur de Vienne lui avait signalé la présence – mais la raison pour laquelle le colonel s'était conduit de cette façon, il ne la voyait pas. Reynolds ne s'appesantissant pas longtemps sur ce problème ; les siens lui suffisaient. Il devait lui rester dix minutes au maximum.

Ils roulaient maintenant dans les rues pavées, bordées de villas, les rues sinueuses des quartiers résidentiels de Buda, la partie ouest de la ville. Ils descendirent rapidement vers le Danube. La neige tombait moins fort, et se retournant sur son siège, Reynolds parvint à distinguer vaguement dans l'obscurité le promontoire rocheux de Gellert, avec sa falaise de granit se profilant en plus sombre derrière la neige chassée par le vent, puis la grande masse de l'hôtel Saint-Gellert, puis, au moment où ils approchaient du pont Ferencz Jozsef, la colline Saint-Gellert ; autrefois, un évêque qui avait encouru la colère de ses compatriotes avait été précipité dans un tonneau garni de pointes du sommet de la colline jusque dans le Danube. Des amateurs, se dit Reynolds ; l'évêque n'avait sûrement pas résisté plus de deux ou trois minutes. À Andrassy Ut les choses seraient certainement mieux organisées.

Ils avaient déjà traversé le Danube et tourné à gauche sur le Corso, dans le temps le quai à la mode, où se suivaient les terrasses des cafés. Ils étaient à Pest maintenant. L'endroit était sombre et désolé, presque aussi désolé que l'étaient toutes les rues. Ce n'était plus aujourd'hui qu'une sorte d'endroit anachronique, pathétique, le seul reste d'une époque ancienne et plus heureuse, d'un âge qui ne reviendrait plus. Il était difficile, il était pratiquement impossible d'évoquer les fantômes de toutes les personnes qui s'étaient promenées ici deux décennies plus tôt, insouciantes, gaies, sachant que le lendemain serait semblable au jour présent, toujours semblable au jour présent. Il était impossible de se représenter, aussi vaguement que ce fût, le Budapest d'hier, la plus aimable et la plus heureuse de toutes les villes, infiniment plus heureuse que Vienne, une ville où tellement d'hommes des pays de l'Occident étaient venus pour y rester un jour, deux jours, et finalement n'avaient jamais pu en repartir. Mais tout ceci avait disparu, et le souvenir lui-même de ces jours était presque effacé.

C'était la première fois que Reynolds se trouvait dans cette ville, mais il la connaissait comme peu de ses habitants pouvaient la connaître. De l'autre côté, sur la rive ouest du Danube, le Palais royal, le Bastion des Pêcheurs de style gothico-mauresque, l'église du couronnement n'étaient que des silhouettes à demi rêvées dans l'obscurité brouillée par la neige, mais il savait où tous ces bâtiments se trouvaient, et ce qu'ils étaient, comme s'il avait passé toute sa vie dans cette ville. Maintenant sur leur droite, se trouvait le magnifique

parlement des Magyars, le parlement avec la place tragique où tant de sang avait coulé pendant le soulèvement d'octobre ; des milliers de Hongrois y étaient morts, fauchés par les tanks et par le feu mortel des mitrailleuses lourdes des hommes de l'A.V.O. retranchés sur le toit du parlement même.

Tout était réel ; chaque bâtiment, chaque rue était exactement à l'endroit où il devait être, exactement à l'endroit où on lui avait dit qu'il serait, mais en même temps, Reynolds ne pouvait se débarrasser d'un sentiment croissant d'irréalité, d'illusion ; comme s'il assistait à une sorte de jeu, et comme si tout ceci était en train d'arriver à quelqu'un d'autre que lui-même. Par nature, il avait un esprit assez peu imaginatif, et par-dessus le marché on lui avait appris à perdre tout ce qu'il avait d'imagination et de fantaisie. On lui avait appris à soumettre toutes ses émotions et tous ses sentiments aux exigences de sa raison et de son esprit. Il était conscient du sentiment d'étrangeté qui le dominait de plus en plus, mais il était incapable d'en deviner la raison profonde. Peut-être était-ce l'avant-goût de la défaite, l'idée que le vieux Jennings ne rentrerait jamais en Angleterre, ou peut-être était-ce le froid, ou la fatigue, ou le désespoir, ou encore le fait d'être noyé dans cette espèce de voile fantomatique de neige qui enrobait tout, qui recouvrait tout. Mais en réalité, au fond de lui-même, il savait que ce n'était aucune de toutes ces choses. Il savait que c'était quelque chose d'autre.

Ils avaient quitté le quai, et ils prenaient le grand boulevard d'Andrassy Ut lui-même, large et bordé d'arbres. Andrassy Ut, cette rue où tant de souvenirs heureux traînaient, qui s'étendait de l'Opéra royal au Zoo, au Parc municipal, au champ de foire. Andrassy Ut s'était trouvé au centre de mille moments heureux de liberté, de détente, de dizaines de milliers d'habitants de Budapest, et qui appartenaient maintenant à une époque passée. Et aucun endroit sur terre n'avait été plus près du cœur des Hongrois. Mais maintenant tout ceci était effacé ; ce ne serait plus jamais la même chose, quoi qu'il arrive, même si la paix, l'indépendance et la liberté revenaient un jour à ce malheureux pays. Car maintenant Andrassy Ut était le symbole même de la répression, de la terreur, avec les coups frappés au milieu de la nuit, les camions bruns qui venaient vous emporter, et les camps, les prisons, la déportation, les chambres de torture, et tout le cortège dont s'entourait la mort : Andrassy Ut n'évoquait plus rien d'autre maintenant que le quartier général de l'A.V.O.

Et pourtant ce sentiment d'étrangeté et d'éloignement, d'irréalité ne quittait pas Michael Reynolds. Il savait où il était, il savait qu'il n'avait plus de temps devant lui, et il commençait à comprendre par lui-même ce dont Szendrô avait parlé lorsqu'il avait évoqué la

mentalité de gens qui ont cohabité trop longtemps avec la terreur et le spectre toujours présent de la mort, et il savait aussi qu'aucun de ceux qui avaient jamais fait le voyage qu'il était en train d'effectuer en ce moment ne pourrait jamais redevenir la même personne. Presque indifférent, avec une sorte d'intérêt glacé et distant, il se demanda combien de temps il pourrait tenir dans les chambres de torture et quelles variations diaboliques sur le thème éternel de la mort ses bourreaux tenaient en réserve à son intention.

Et puis la Mercédès ralentit ; dans la voiture, on entendait l'écrasement croquant de la boue glacée que creusaient sur la chaussée les pneus à grosses sculptures. Et Reynolds, malgré lui, malgré le stoïcisme gelé que lui avaient fait acquérir des années d'une vie dangereuse, l'armure d'impassibilité derrière laquelle il se retranchait, sentit la terreur le toucher pour la première fois, une terreur qui s'en prenait à sa bouche et la laissait sèche et rêche, à son cœur et le faisait battre durement, douloureusement dans sa poitrine, et à son estomac, et le faisait se replier sur quelque chose de pesant, d'étouffant, d'acide aussi qui le remplissait ; mais rien ne put se lire sur sa figure. Il savait que le colonel Szendrô ne le quittait pratiquement pas des yeux ; il savait que pour être vraiment ce qu'il prétendait être, un innocent citoyen de Budapest, il devait avoir peur, et la terreur devait se voir sur sa figure, mais il ne pouvait se forcer à le faire. Non qu'il en fût incapable, mais parce qu'il connaissait trop bien la relation intime qui existe entre l'expression manifestée et les sentiments réels. Montrer de la terreur ne signifie pas nécessairement qu'on ait peur, mais montrer de la peur quand on a vraiment peur, et quand on lutte désespérément pour ne pas avoir peur, c'est fatal... Et ce fut comme si le colonel Szendrô avait lu dans son esprit.

« Je n'ai plus aucun doute maintenant, monsieur Buhl ; je suis sûr, absolument sûr. Vous savez où vous êtes, naturellement ?

— Naturellement, dit Reynolds d'une voix calme. Je suis venu me promener ici plus de mille fois.

— Vous n'êtes jamais venu vous promener ici, mais je me demande si le maire de la ville serait capable de dresser une carte de Budapest aussi exacte que vous », dit Szendrô d'une voix égale.

Il arrêta la voiture.

« Vous reconnaissez un endroit particulier ?

— Votre quartier général, fit Reynolds en montrant de la tête un bâtiment qui se trouvait à une cinquantaine de mètres d'eux, de l'autre côté de la rue.

Exactement, monsieur Buhl, c'est ici l'endroit où vous devriez vous

évanouir, ou avoir une crise d'hystérie, ou être paralysé de terreur. Tous le font. Mais pas vous. Peut-être que vous ignorez complètement la peur – une qualité enviable même si elle n'est pas admirable en soi, mais une qualité, je vous l'assure qui n'existe absolument plus dans ce pays ; ou peut-être – et dans ce cas, ce serait une qualité *à la fois* enviable et admirable – peut-être que vous avez vraiment peur et que votre formation vous a appris à savoir en cacher toutes les manifestations extérieures. Dans un cas comme dans l'autre, mon ami, vous êtes condamné. Vous ne correspondez pas au cadre. Peut-être que vous n'êtes pas, comme l'a dit notre ami de la police, un sale espion fasciste, mais vous êtes certainement un espion. » Il jeta un regard à sa montre, puis fixa Reynolds dans les yeux avec une intensité particulière. « Juste un peu plus de minuit. Le moment où nous travaillons le mieux. Et pour vous, nous avons, qui vous attendent, le meilleur traitement possible, et le meilleur logement – une petite pièce insonorisée, bien profond sous les rues de Budapest ; il n'y a que trois officiers de l'A.V.O. dans toute la Hongrie qui en connaissent l'existence. »

Il fixa Reynolds quelques secondes sans rien dire de plus, puis il remit la voiture en route. Mais au lieu de s'arrêter à l'immeuble de l'A.V.O., il prit à gauche, un peu plus loin dans Andrassy Ut, une petite rue sombre, roula en silence pendant une centaine de mètres. Puis il s'arrêta, juste le temps de nouer sur les yeux de Reynolds un foulard de soie. Dix minutes plus tard, après avoir suivi un itinéraire compliqué, tout en tournants et destiné à faire perdre à Reynolds le sens de l'orientation et à l'empêcher de deviner où ils allaient – et en effet Reynolds se sentit complètement perdu – la voiture cogna un trottoir des roues avant puis des roues arrière, Reynolds sentit qu'ils descendaient une rampe en forte pente et un peu plus tard il devina qu'ils se trouvaient dans une salle fermée à la résonance sonore de l'échappement qui lui revint aux oreilles amplifiée, répercutée par des murs. Quelques secondes plus tard, en même temps que le moteur s'arrêtait, il distingua derrière lui le bruit d'un lourd portail d'acier qui se refermait.

Quelques secondes plus tard, la portière de Reynolds s'ouvrait ; on défit des chaînes attachées à ses jambes et à ses menottes. On lui remit les menottes. Quelqu'un le fit sortir de la voiture et lui enleva son bandeau.

Reynolds ouvrit les yeux ; il fut comme ébloui pendant un moment. Il se trouvait dans un grand garage sans fenêtres ; derrière lui, il vit le portail qu'il avait entendu se refermer quelques secondes plus tôt. Mais la lumière crue d'une lampe très puissante était réfléchie, éblouissante, par les murs et le plafond peints à la chaux, en blanc, ce

qui l'empêcha de distinguer quoi que ce soit pendant quelques secondes, après l'obscurité à laquelle s'étaient accoutumés ses yeux. À l'autre extrémité du garage, plus près de lui, il y avait une porte ; elle était entrouverte ; derrière elle semblait s'amorcer un couloir assez étroit, peint lui aussi à la chaux et lui aussi violemment éclairé. Il faut croire que la peinture à la chaux, se dit-il, l'esprit lourd, est un élément indispensable du décor des chambres de torture modernes.

Entre lui et cette porte, se trouvait l'homme qui lui avait enlevé ses chaînes. Il le tenait par le bras. Reynolds le regarda longuement – avec cet homme à son service, l'A.V.O. n'avait pas besoin d'instruments de torture. Ses mains immenses, énormes, pouvaient déchiqueter un homme, lentement, morceau par morceau. Il avait à peu près la taille de Reynolds, mais il paraissait petit, presque déformé tellement il était large. Il avait une poitrine absolument incroyable et les épaules les plus massives que Reynolds ait jamais vues. Il pesait au moins 130 kilos. Sa figure était laide, son nez cassé, mais ce qui était curieux, c'était qu'on ne pouvait voir aucune trace de bestialité, de brutalité sur ses traits. Il était simplement laid, et rien de plus. Reynolds, du reste, ne chercha à en tirer aucune conséquence. Dans son métier, il savait que les têtes ne signifient rien : l'être le plus impitoyable qu'il ait jamais rencontré, un espion allemand qui avait oublié le nombre exact des hommes qu'il avait tués dans sa vie, avait la tête d'un enfant de chœur.

Le colonel Szendrô claqua sa portière et fit le tour de la voiture. Il s'approcha de Reynolds, se tourna vers le géant et lui dit en lui montrant Reynolds d'un signe de tête :

« Un invité, Sandor. Un petit canari qui va nous chanter une chanson avant que la nuit soit terminée. Est-ce que le chef est parti se coucher ?

— Il vous attend dans le bureau. »

La voix de l'homme était exactement celle à laquelle on s'attendait : un murmure grave et profond qui sortait directement de la gorge.

« Parfait. Je reviens dans deux minutes. Surveille notre ami. Surveille-le de près. À mon avis, il est très dangereux.

— Je le surveille », promit Sandor sans avoir l'air d'être impressionné. Il attendit que Szendrô ait disparu, emportant le sac de Reynolds et ses papiers ; ensuite, il alla s'appuyer paresseusement contre le mur peint à la chaux, ses bras massifs croisés sur sa poitrine.

Mais il était à peine appuyé contre le mur qu'il faisait brusquement un pas dans la direction de Reynolds et lui disait :

« Vous avez l'air malade.

— Je vais bien », dit Reynolds d'une voix rauque, la respiration courte et haletante, titubant légèrement. Il leva les mains, toujours prises dans les menottes et se massa le cou sur le côté droit, en faisant une grimace de douleur. « C'est mon crâne ; c'est le derrière de ma tête. »

Sandor fit un autre pas en avant, comme hésitant ; mais il se précipita en le voyant perdre connaissance, les yeux révulsés, puis tomber en avant, son corps contracté se tordant légèrement sur la gauche. Le prisonnier pouvait se blesser très gravement, même se tuer si sa tête portait directement sur le sol de béton. Sandor plongea pour le rattraper, les bras tendus pour amortir la chute.

Reynolds frappa ; le plus fort qu'il ait jamais frappé de sa vie. Prenant appui sur la pointe de ses deux pieds, pivotant d'un seul coup, de la droite vers la gauche, avec la vitesse de l'éclair, il porta à Sandor une manchette de toute la force, de toute la violence, de tout le poids dont il était capable. Les bords de ses deux mains jointes attrapèrent Sandor sur le cou, de côté, juste en dessous de la mâchoire et de l'oreille. Ce fut comme s'il avait frappé un tronc d'arbre, et il ne put s'empêcher de grogner de douleur : il avait l'impression de s'être cassé les deux petits doigts.

C'était un coup de judo, un coup mortel qui aurait tué bien des hommes. Et en tout cas, ceux qui n'en seraient pas morts en seraient restés inconscients pendant plusieurs heures – c'est-à-dire en parlant des hommes que Reynolds avait pu connaître jusqu'ici. Mais Sandor, lui, grogna, se secoua un moment la tête comme pour reprendre ses esprits, et continua à avancer, se tournant de côté pour neutraliser à l'avance les coups que Reynolds pouvait vouloir lui donner avec ses pieds ou avec ses genoux. Et il se mit à le serrer contre le côté de la Mercedes.

Reynolds était impuissant. Il aurait été incapable de résister, même s'il l'avait voulu : son étonnement à voir que non seulement un homme pouvait survivre à un coup comme celui qu'il venait de porter, mais par-dessus le marché l'ignorer complètement, lui enlevait toute idée de résistance.

Sandor se plaqua contre Reynolds de tout son poids, l'écrasant contre la voiture, puis dans ses deux mains, il prit ses avant-bras et se mit à serrer. Il n'y avait aucune animosité, aucune expression particulière dans les yeux du géant qui, à quelques centimètres de ceux de Reynolds, restaient inexorablement fixés sur lui. Il se contentait de serrer, sans bouger.

Reynolds serra les dents de toutes ses forces, jusqu'à ce que les

muscles de ses mâchoires lui fissent mal, luttant de toutes ses forces pour refouler le hurlement de douleur qui montait à sa bouche malgré lui. Il avait l'impression que ses avant-bras étaient pris dans deux étaux géants qui le coinçaient sans rémission. Il sentit le sang quitter sa tête, une sueur froide couler sur son front ; il avait l'impression que les os et les muscles de ses bras étaient écrasés, mâchés au-delà de toute imagination. Il avait la tête qui battait ; les murs du garage parurent se brouiller, se fondre. Alors, tout d'un coup, Sandor le lâcha et fit un pas en arrière, en se mettant à se frotter doucement le côté gauche du cou.

« La prochaine fois que je serre, ce sera un petit peu plus haut, dit-il d'une voix calme. Juste là où vous m'avez frappé. S'il vous plaît, arrêtez ces bêtises. Vous avez eu mal, et j'ai eu mal, et pour rien. »

Cinq minutes s'écoulèrent, cinq minutes pendant lesquelles l'horrible douleur dans les bras de Reynolds se calma petit à petit pour n'être plus qu'une sorte de battement douloureux, et cinq minutes pendant lesquelles les yeux de Sandor ne quittèrent pas Reynolds pendant une seule seconde.

La porte s'ouvrit et un jeune homme – à peine plus qu'un adolescent – apparut ; il regarda Reynolds. Il était mince, avait le teint jaune, des cheveux noirs et en broussailles, des yeux nerveux, toujours en mouvement et presque aussi foncés que ses cheveux. Il fit un geste du pouce par-dessus son épaule.

« Le chef veut le voir, Sandor. Conduis-le, tu veux ? »

Sandor escorta Reynolds dans le couloir étroit, lui fit descendre quelques marches au bout desquelles ils trouvèrent un autre couloir, puis il le poussa vers la première des portes qui bordaient ce second couloir.

Reynolds trébucha, se redressa et regarda autour de lui.

Il était dans une grande pièce, les murs couverts de boiseries, un linoléum usé sur le sol et juste devant le bureau qui se trouvait dans le coin le plus éloigné de la pièce, un tapis usé jusqu'à la corde. La pièce était éclairée de façon dure par une lampe jaunâtre suspendue au plafond et par un projecteur monté sur un bras flexible, près du bureau. En entrant dans la pièce, il vit que ce projecteur était braqué sur le bureau, sur lequel il reconnut, en pleine lumière, son revolver, les vêtements et tous les objets qui quelques minutes plus tôt étaient encore rangés avec soin dans son sac de voyage. À côté des vêtements, se trouvaient les restes du sac lui-même. La doublure découpée en petits morceaux, la fermeture éclair décousue, la poignée de cuir ouverte ; les quatre gros rivets qui se trouvaient sous le sac avaient été ouverts avec une paire de pinces qui se trouvait à côté d'eux sur le

bureau. Reynolds en silence se dit que c'était bien là du travail d'expert.

Le colonel Szendrô était debout à côté du bureau, penché vers un homme assis. La figure de cet homme était cachée dans l'ombre, mais il tenait dans ses mains quelques-uns des papiers de Reynolds et ces mains étaient en plein dans la lumière cruelle de la lampe. C'étaient des mains terribles ; Reynolds n'avait jamais rien vu de tel. Jamais il ne s'était imaginé qu'un homme pût avoir les mains dans un état pareil, complètement déformées, couvertes de cicatrices, une sorte de plaie généralisée, et continuer à s'en servir. Les deux pouces étaient complètement écrasés, aplatis. Leurs premières phalanges et leurs ongles n'étaient plus qu'une sorte de magma informe. Le petit doigt et l'annulaire de la main gauche manquaient, et les dos des deux mains n'étaient pratiquement que deux cicatrices horribles, avec des bourgeonnements de chair bleuâtre et rougeâtre entre les tendons du majeur et de l'annulaire. Reynolds gardait les yeux rivés sur ces marques atroces, fasciné. Il frissonna malgré lui. Il avait déjà vu une fois des marques semblables sur un cadavre : c'étaient les cicatrices de la crucifixion. Si ç'avaient été ses mains, se dit Reynolds avec un mouvement de recul et d'horreur, il se les serait fait couper. Il se demanda quel genre d'homme pouvait être ce personnage qui supportait de vivre avec des mains pareilles ; et non seulement de vivre avec elles, mais aussi de les garder nues. Il se sentit brutalement pris du désir irrésistible de voir la tête de l'homme à qui appartenaient ces mains, mais Sandor l'empêchait de s'approcher de lui, et dans l'ombre renforcée par l'éclat du projecteur, il ne pouvait rien distinguer.

Les mains se mirent à faire des gestes, tenant toujours les papiers de Reynolds, et l'homme à qui elles appartenaient se mit à parler. Il parla d'une voix calme, contrôlée, presque amicale :

« Ces papiers sont intéressants en eux-mêmes – ce sont des chefs-d'œuvre du genre. Soyez assez aimable pour nous dire votre vrai nom. » Il se tut et se mit à regarder Sandor qui se frottait toujours le cou. « Qu'est-ce qui ne va pas, Sandor ?

— Il m'a frappé, dit Sandor, comme gêné. Il sait frapper ; il sait où – et il frappe fort.

— Un homme dangereux, dit Szendrô. Je t'avais prévenu. Tu le savais.

— Oui, mais il est rusé comme le diable, répondit Sandor. Il a fait semblant de s'évanouir.

— Tout à fait remarquable d'arriver à te frapper ; ou d'essayer. Il faut vraiment ne pas avoir peur des risques, fit l'homme derrière le

bureau, d'une voix assez sèche. Mais ne te plains pas, Sandor. Celui qui s'attend à voir la mort dans la minute qui vient n'hésite pas à prendre des risques... Bon ; monsieur Buhl, votre nom, s'il vous plaît. »

— Je l'ai déjà dit au colonel Szendrô, répondit Reynolds. Rakosi. Lajos Rakosi. Je pourrais inventer une douzaine de noms différents si je pensais par là m'éviter des souffrances inutiles, mais je ne pourrais pas prouver que ces noms m'appartiennent. Tandis que je peux prouver que celui de Lajos Rakosi m'appartient.

— Vous êtes un homme courageux, monsieur Buhl. » L'homme assis derrière le bureau hocha la tête. « Mais dans cette maison, vous verrez que le courage est parfaitement inutile. Essayez de vous appuyer sur lui, et vous ne trouverez que des cendres. Seule la vérité pourra vous aider. Votre nom ? »

Reynolds se tut un moment. Il était à la fois fasciné, et stupéfait, et c'était à peine s'il avait encore peur. Les mains le fascinaient ; c'était à peine s'il pouvait arriver à les quitter des yeux ; quelque chose était tatoué sur la face intérieure du poignet de l'homme – d'où il était, il lui semblait reconnaître un 2, mais il n'en était pas sûr. Et il était stupéfait parce qu'il y avait trop de côtés bizarres à tout ce qui arrivait en ce moment, trop de choses qui ne cadraient pas avec sa conception de l'A.V.O., qui ne correspondaient absolument pas à ce qu'on lui en avait dit : cette sorte de réserve curieuse, presque comme de la politesse glacée, dans leur attitude à son égard ; mais il se dit qu'après tout, il était possible aussi que le chat fût en train de jouer avec la souris ; peut-être qu'ils étaient en train de miner son courage, sa volonté de résister, qu'ils le préparaient psychologiquement, le désarmaient pour le moment où ils voudraient lui assener leur coup. Et la raison pour laquelle il avait moins peur qu'avant, il eût été incapable de la dire ; elle provenait probablement de quelque instinct intérieur, de quelques impressions produites sur son inconscient, car il était incapable d'en trouver la raison réelle.

« Nous attendons, monsieur Buhl. »

Reynolds ne pouvait absolument pas trouver, sentir le moindre soupçon d'irritation dans cette voix parfaitement maîtresse d'elle-même.

« Je ne peux vous dire que la vérité, et je l'ai déjà fait.

— Très bien. Déshabillez-vous. Complètement.

— Non ! » Reynolds jeta un rapide coup d'œil autour de lui, mais entre lui et Sandor, il y avait une porte. Il se retourna ; le colonel Szendrô avait son automatique à la main. « Que je sois damné si je le

fais !

— Ne soyez pas stupide », dit Szendrô d'une voix fatiguée. J'ai mon pistolet à la main, et Sandor vous déshabillera de force si vous ne voulez pas le faire vous-même. Il a une façon assez spectaculaire, à défaut d'être très conventionnelle, de déshabiller les gens. Il enlève tout par l'arrière, en déchirant veste, chemise, tout, par le milieu du dos. Je crois qu'il serait bien plus agréable pour vous de faire tout seul ce qu'on vous dit. »

Reynolds se résigna. On lui enleva ses menottes, et une minute plus tard, tous ses vêtements en tas à ses pieds, il était debout, complètement nu, frissonnant de froid, les avant-bras rouge et bleu : les marques des doigts de Sandor.

« Apporte les vêtements ici, Sandor », dit l'homme derrière le bureau. Il regarda Reynolds et dit :

« Il y a une couverture sur le banc derrière vous. »

Reynolds le fixa un moment, stupéfait. Qu'ils lui demandent ses vêtements – sans doute pour voir s'il y avait des marques ou des étiquettes qui pouvaient leur donner des explications – au lieu de s'attaquer directement à lui, c'était déjà assez surprenant, mais cette politesse, cette gentillesse même, lui offrir par ce froid glacial une couverture pour se couvrir, c'était proprement incroyable. Mais Reynolds reprit sa respiration, et oublia ce qu'il était en train de se dire : l'homme qui était jusque-là resté assis derrière le bureau venait de se lever. Il contourna le meuble avec une sorte de démarche difficile, comme s'il avait la jambe raide, pour mieux examiner les vêtements.

Reynolds avait l'habitude d'analyser les têtes ; sur les traits, il savait lire le tempérament et le caractère. Il avait commis des erreurs, il en avait beaucoup commis, mais jamais il n'avait commis d'erreur capitale, et il savait qu'il était impossible qu'il fût en train d'en commettre une en ce moment. La tête de l'homme était en plein dans la lumière maintenant et c'était une figure qui faisait des mains de l'homme une sorte de blasphème qui les rendait impensables. Un acte d'impiété en soi. C'était une figure creusée, fatiguée, celle d'un homme dans sa maturité, mais elle avait quelque chose d'incongru sous la chevelure épaisse et blanche comme la neige. Une figure qui portait profondément marquée la trace d'une expérience, et d'une souffrance, d'une douleur que Reynolds sentait telle qu'il en était incapable de pouvoir seulement l'imaginer. Elle exprimait plus de bonté, plus de sagesse, plus de tolérance, plus de compréhension, cette tête, que Reynolds n'en avait jamais vu auparavant sur la tête d'un homme. C'était la tête d'un homme qui savait tout, qui avait tout vu, qui avait

tout vécu, tout éprouvé, et qui pourtant avait toujours le cœur d'un enfant.

Reynolds s'assit lentement sur le banc, s'enveloppant machinalement de la couverture limée. Comme désespérément, s'obligeant à garder la tête froide, à réfléchir de façon détachée, distante, il essaya de mettre un peu d'ordre dans le tourbillon de pensées confuses et contradictoires qui se mêlaient dans son esprit. Mais il fut incapable de dépasser le premier problème, qui restait pour lui insoluble : la présence d'un homme tel que celui-ci dans une organisation aussi diabolique que l'A.V.O. Mais un instant plus tard, il reçut le quatrième choc de la soirée, et presque immédiatement après, la réponse à tous ses problèmes.

La porte qui se trouvait près de Reynolds s'ouvrit vers lui, et une jeune fille entra dans la pièce. L'A.V.O., Reynolds le savait, non seulement possédait des femmes dans ses rangs, mais celles-ci étaient capables des tortures les plus féroces qu'on pût imaginer. Mais même en faisant appel à son imagination la plus délirante, Reynolds était incapable de faire entrer cette jeune fille dans cette catégorie : elle était d'une taille légèrement inférieure à la moyenne, serrait d'une main un peignoir autour de sa taille, qui était mince, sa figure était jeune, fraîche, innocente, et ne portait la marque d'aucune duplicité, d'aucune perversité. Ses cheveux blonds, de la couleur du blé mûr, tombaient sur ses épaules, et du dos de la main, elle frottait ses yeux qui étaient d'un bleu vivace. Elle venait visiblement de se réveiller. Elle parla. Sa voix était encore brouillée par le sommeil, mais elle était douce et musicale ; avec un peu de mauvaise humeur aussi, peut-être.

« Pourquoi est-ce que vous êtes encore tous debout en train de discuter ? Il est une heure du matin – il est même plus qu'une heure, et je voudrais bien pouvoir dormir. »

Mais soudain, elle vit les vêtements sur la table, et se retourna sur place. Elle aperçut alors Reynolds assis sur le banc et uniquement recouvert de la vieille couverture.

Elle recula involontairement d'un pas, ses yeux s'agrandissant, serrant son peignoir autour d'elle.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qui est cet homme, Jansci ? »

CHAPITRE III

« JANSKI ! » Michael Reynolds avait bondi sur ses pieds avant même d'avoir eu le temps de s'en rendre compte. Pour la première fois depuis qu'il était aux mains des Hongrois, le masque voulu de calme étudié, d'indifférence distante avait disparu de sa figure ; ses yeux brillaient d'excitation ; ils brillaient aussi d'un espoir qu'il croyait bien avoir perdu pour toujours. Il avança rapidement de deux pas dans la direction de la jeune femme, rattrapant d'une main sa couverture ; il ne pensait plus au froid.

« Est-ce que vous avez bien dit Janski ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous voulez ? » La jeune fille avait commencé à reculer en voyant Reynolds avancer, mais elle se cogna dans la masse rassurante de Sandor et le prit par le bras. Sa figure perdit son expression d'appréhension et elle regarda un moment Reynolds en silence. Puis elle fit « oui » de la tête et dit :

« C'est bien ce que j'ai dit. Janski.

Janski. » Reynolds répéta le mot lentement, comme s'il était incapable d'y croire, comme un homme qui jouit de chaque syllabe qu'il prononce – comme s'il voulait désespérément croire à l'authenticité de quelque chose qu'il avait été incapable d'envisager.

Il traversa la pièce, ses yeux brûlant d'espoir et de doute à la fois. Il s'arrêta tout près de l'homme dont les mains étaient si atrocement mutilées.

« Votre nom est bien Janski ? demanda Reynolds à voix lente, comme s'il était encore incapable de croire ce qui s'imposait à son esprit.

— On m'appelle Janski, fit l'homme avec un signe de tête, les yeux calmes, l'air d'attendre.

— Quatorze quatorze dix-huit deux, dit Reynolds, fixant l'autre dans les yeux, cherchant sur sa figure une trace de compréhension, le signe qui lui dirait qu'il avait raison. Est-ce que c'est bien cela ?

— Est-ce que c'est bien quoi, monsieur Buhl ?

— Si vous êtes Janski, le numéro est quatorze quatorze dix-huit deux », répéta Reynolds. Doucement, sans que l'autre cherche à lui résister, il prit la main gauche de l'homme, releva le bras de la manche de la veste et regarda le tatouage violet. 1414182 – le chiffre

était aussi clair, aussi net que s'il avait été tatoué le jour même.

Reynolds s'assit sur le bord du bureau, vit un paquet de cigarettes, en prit une. Szendrô gratta une allumette et la lui tendit. Reynolds fit un signe de tête pour le remercier. Il se demandait s'il aurait été capable de le faire lui-même, tellement ses mains tremblaient malgré tous ses efforts pour se dominer. Le craquement du phosphore lorsque l'allumette s'enflamma lui parut résonner comme une détonation assourdissante au sein du silence qui régnait dans la pièce. Ce fut finalement Jansci qui le premier rompit ce silence.

« Vous avez l'air de savoir quelque chose sur moi, fit-il d'une voix douce, pour engager Reynolds à parler.

— Je sais beaucoup de choses sur vous. » Le tremblement quittait petit à petit les mains de Reynolds et il retrouvait lentement son équilibre – son équilibre extérieur en tout cas. Des yeux, il fit le tour de la pièce, regarda tour à tour Szendrô, Sandor, la jeune fille, et le jeune homme aux yeux nerveux. Ils avaient tous l'air, soit stupéfait, soit de savoir ce qui allait arriver. « Ce sont vos amis, reprit-il. Vous avez une confiance absolue en eux – ils savent tous qui vous êtes ? Qui vous êtes vraiment, je veux dire ?

— Ils le savent. Vous pouvez parler librement.

— Jansci est un pseudonyme pour Illyurine. » Reynolds semblait répéter quelque chose, qu'il savait par cœur, qu'il connaissait sur le bout des doigts – et c'était vrai. « Major général Alexis Illyurine. Né à Kalinovka, Ukraine, le 18 octobre 1904. Marié le 18 juin 1931. Nom de sa femme : Catherine. Nom de sa fille : Julia. » Reynolds se tourna vers la jeune fille. « Ce doit être Julia. Elle a l'âge qui correspond. Le colonel Mackintosh vous fait dire qu'il aimerait bien que vous lui rendiez ses bottes. Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

— C'est simplement une vieille plaisanterie, dit Jansci en retournant s'asseoir derrière le bureau et en souriant. Eh bien, mon vieil ami Peter Mackintosh est toujours vivant, à ce que vous dites. Indestructible. Il a toujours été indestructible. J'imagine que vous travaillez pour lui, monsieur... heu...

— Reynolds. Michael Reynolds. Je travaille pour lui.

— Décrivez-le. » Le changement subtil dans la voix de l'homme pouvait à peine être qualifié d'un durcissement ; mais il était très net. « Son allure, son physique, ses vêtements, sa vie, sa famille. Tout. »

Reynolds obéit. Il y avait cinq minutes qu'il parlait sans s'arrêter, quand Jansci le coupa d'un geste de la main.

« Cela suffit. Pour moi, vous le connaissez, vous travaillez pour lui, vous êtes bien la personne que vous prétendez être. Mais il a pris un

risque, un grand risque. Et ceci m'étonne de la part de ce vieil ami.

— Je risquais d'être pris ; on m'aurait fait parler, et vous, ç'aurait été votre perte par la même occasion, c'est cela ?

— Vous comprenez vite, jeune homme.

— Le colonel Mackintosh n'a pris aucun risque, dit Reynolds d'une voix calme. Votre nom et votre numéro, c'était tout ce que je connaissais. L'endroit où vous viviez, votre aspect physique – je n'en avais pas la moindre idée. Il ne m'avait même pas parlé des cicatrices sur vos mains ; autrement, je vous aurais reconnu tout de suite.

— Et comment espériez-vous me contacter ?

— J'avais l'adresse d'un café. » Reynolds donna le nom. « C'est un endroit où se réunissent des mécontents, m'a dit le colonel Mackintosh. Je devais y aller tous les soirs, m'asseoir à la même table, prendre la même chaise, jusqu'au moment où on viendrait me contacter.

— Pas de signe de reconnaissance ? » Le sens de la question de Szendrô tint plus au sourcil qu'il leva légèrement en la prononçant qu'à son intonation même.

« Naturellement. Ma cravate. »

Le colonel Szendrô regarda un moment la cravate sur le bureau ; elle était d'un rouge vif très particulier. Puis il ferma un œil, hocha la tête et détourna les yeux sans rien dire. Reynolds sentit les premiers grincements de l'irritation monter en lui.

« Pourquoi me le demander puisque vous le savez déjà ? »

Sa voix légèrement acide montrait bien la façon dont il réagissait à la question.

« On n'a pas voulu vous vexer. » C'était Jansci qui répondait à la place de Szendrô. « Une méfiance perpétuelle, monsieur Reynolds, est notre seule garantie de survie. Nous nous méfions de tout le monde. Nous nous méfions de tout ce qui vit, de tout ce qui bouge, pendant chaque minute, chaque heure de chaque jour. Mais, comme vous le voyez, nous sommes toujours en vie. On nous a demandé de prendre contact avec vous dans ce café. Imre y a pratiquement passé tout son temps pendant ces trois derniers jours – mais cette demande nous est parvenue de Vienne de source anonyme. On ne nous avait pas parlé du colonel Mackintosh – c'est un vieux, renard... Et une fois qu'on serait venu vous contacter dans le café ?

— On devait me conduire soit à vous, soit à l'une de deux autres personnes : Hridas ou la Souris Blanche.

— Nous pouvons nous féliciter de ce raccourci, murmura Jansci.

Vous n'auriez malheureusement trouvé ni Hridas ni la Souris Blanche.

— Ils ne sont plus à Budapest ?

La Souris Blanche est en Sibérie. Nous ne le reverrons jamais. Hridas est mort il y a trois semaines, à moins de deux kilomètres d'ici, dans les chambres de torture de l'A.V.O. Ils ont eu un moment de distraction et il a réussi à attraper un revolver. Il se l'est mis dans la bouche et il a été heureux de mourir.

— Comment savez-vous ces choses ?

— Le colonel Szendrô – ou plutôt l'homme que vous connaissez sous le nom de colonel Szendrô – y était. Il l'a vu mourir. C'est avec l'automatique de Szendrô qu'il s'est tué. » Reynolds, froidement écrasa le bout de sa cigarette dans un cendrier. Il releva les yeux vers Jansci, se tourna vers Szendrô, puis retourna à Jansci. Sa figure était vide de toute expression.

« Szendrô fait partie de l'A.V.O. depuis dix-huit mois, dit Jansci d'une voix calme. Il est l'un de leurs officiers les plus respectés et les plus efficaces, et lorsque les choses se mettent mystérieusement à mal tourner, ou lorsque des hommes que l'on recherche s'échappent au dernier moment, il n'y a personne qui ait des colères plus terribles que Szendrô, personne qui soit aussi cruel que lui pour ses hommes ; il les fait littéralement tomber d'épuisement. Les discours qu'il a fait aux nouvelles recrues et aux cadets de l'A.V.O. ont déjà été publiés sous forme de livre. On l'a surnommé « la Cravache ». Son chef, Furmint, se demande d'où lui vient cette haine pathologique pour ses compatriotes, mais il répète tout le temps, à qui veut l'entendre qu'il est le seul officier de la police politique de Budapest qui soit vraiment indispensable... Cent, deux cents Hongrois en vie aujourd'hui, que ce soit ici ou à l'ouest, doivent leur vie au colonel Szendrô. »

Reynolds regarda un moment Szendrô sans rien dire, fouillant chaque trait de ce visage comme s'il le voyait pour la première fois, se demandant de quelle étoffe était fait cet homme qui était capable de passer sa vie dans une situation aussi incroyablement difficile et dangereuse, sans savoir si on ne le surveillait pas, si on ne le soupçonnait pas, si on ne le trahissait pas ; sans savoir si ce n'était pas vers lui que le bourreau allait se tourner la minute suivante. Et tout d'un coup, sans savoir pourquoi, Reynolds sut que cet homme était bien ce qu'il prétendait être, ce que Jansci le disait être. Toute autre considération à part, du reste, il l'était forcément : autrement, Reynolds en ce moment même aurait été en train de hurler sur les grils des chambres de torture, quelque part sous les fondations de la rue Staline...

« Ce que vous dites doit être vrai, général Illyurine, murmura

Reynolds. Il prend des risques incroyables.

— Jansci, s'il vous plaît. Toujours Jansci. Le major général Illyurine est mort.

— Excusez-moi... Et ce soir, qu'est-ce qui s'est passé, ce soir ?

— Vous voulez parler de votre – heu – arrestation par notre ami ?

— Oui.

— C'est très simple. Il a accès à tous les dossiers, sauf les plus secrets. Il est au courant de tous les plans et de toutes les opérations concernant Budapest et la partie occidentale de la Hongrie. Il était au courant de la fermeture de la frontière et de ce barrage sur la route... Et il savait que vous étiez en route.

— Mais ils n'étaient sûrement pas... Ce n'était pas moi qu'ils cherchaient ? Comment...

— Ne vous accordez pas trop d'importance, mon cher Reynolds », dit Szendrô en mettant une autre de ses cigarettes russes, de tabac noir, au bout de son fume-cigarettes – Reynolds s'apercevrait plus tard qu'il fumait cigarette sur cigarette pendant toute la journée – et en l'allumant. « La coïncidence ne va pas si loin. Ils ne vous cherchaient pas personnellement. Ils ne cherchaient personne en particulier. Ils arrêtaient uniquement les camions pour essayer de retrouver de grosses quantités de ferro-wolfram qui entrent en contrebande dans le pays.

— J'aurais pensé qu'ils seraient heureux de pouvoir mettre la main sur tout le ferro-wolfram possible, dit Reynolds.

— C'est vrai, mon cher garçon ; ils ne demandent pas mieux. Mais il faut suivre certaines procédures, emprunter certains canaux, se conformer à certaines habitudes. Pour dire les choses clairement, plusieurs des membres supérieurs du parti et certains des personnages les plus respectés de notre cher gouvernement se voyaient privés de leur commission habituelle. Ce qui était absolument intolérable.

— Ah ! impensable, fit Reynolds. Il fallait absolument faire quelque chose.

— Exactement ! » dit Szendrô en souriant pour la première fois. L'apparition soudaine de ses dents blanches, parfaitement régulières, en même temps que le plissement de ses yeux, lui fit perdre en une seconde tout le détachement assez froid qu'il avait affecté jusqu'ici. « Malheureusement, dans des occasions comme celle-ci, il arrive qu'ils ramènent dans leurs filets d'autres poissons que celui qu'ils veulent attraper.

— Moi par exemple ?

— Vous par exemple. C'est pourquoi j'ai pour principe de toujours traîner à proximité des barrages routiers pendant ces moments-là. Ce qui, du reste, n'a presque jamais servi à quelque chose. Depuis un an, vous n'êtes que la cinquième personne que j'ai réussi à arracher de cette façon aux griffes de la police. Et malheureusement, vous serez la dernière aussi. Les autres fois, j'avais dit à ces imbéciles de paysans qu'on met à ces barrages d'oublier qu'ils nous avaient vus, moi comme les prisonniers. Mais ce soir, comme vous vous en êtes rendu compte, le quartier général avait été prévenu trop tôt. Tous les barrages vont avoir pour consigne de se méfier d'un homme qui se faif passer pour officier de l'A.V.O. »

Reynolds le regarda un moment sans rien dire.

« Mais, bon Dieu, ils vous ont vu ! Ils ont été cinq au moins à vous voir. Tout Budapest va avoir votre signalement avant...

— Mais non ! fit Szendrô en faisant tomber sa cendre dans le cendrier, d'un geste parfaitement dégagé. Cela ne leur servira à rien. Par-dessus le marché, je ne suis pas un imposteur – je *suis* vraiment un officier de l'A.V.O. Est-ce que *vous* en avez douté ?

— Absolument pas », fit Reynolds avec conviction. Szendrô s'assit à moitié sur le bord du bureau, souriant ; le pli de son pantalon était impeccable.

« Eh bien, voilà. Vous comprenez ? En passant, monsieur Reynolds, permettez-moi de vous faire mes excuses pour ma conduite assez intimidante pendant le trajet. Jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Budapest, je ne cherchais qu'à savoir si vous étiez un agent étranger, je veux dire l'homme que nous cherchions, ou si je devais tout simplement vous dire de disparaître à un coin de rue. Mais une fois en ville, une autre possibilité, et celle-là assez inquiétante, m'est venue à l'esprit.

— Au moment où vous vous êtes arrêté dans Andrassy Ut ? demanda Reynolds. Vous vous êtes mis à me regarder d'une façon assez particulière, pour ne rien dire d'autre.

— Je sais. Je venais de me dire que vous pouviez très bien être un membre de l'A.V.O. chargé de faire le mouton ; par conséquent, vous n'auriez eu aucune raison d'avoir peur d'aller à Andrassy Ut. J'avoue que j'aurais dû y penser plus tôt. Mais lorsque je vous ai dit que j'allais vous conduire dans une cellule secrète, vous auriez dû comprendre tout de suite que moi aussi j'avais des doutes, et que par conséquent je ne pouvais pas me permettre de vous laisser en vie, et la réaction normale de votre part aurait été de vous mettre à pousser des hurlements affolés. Mais comme vous n'avez rien dit, j'ai compris qu'en tout cas vous n'étiez pas un mouton... Jansci, est-ce que je peux

m'absenter pour quelques minutes ? Vous savez pourquoi.

— Certainement, mais faites vite. Monsieur Reynolds n'a pas fait tout ce voyage depuis l'Angleterre pour s'amuser à faire des ronds dans le Danube du haut du pont Margit. Il a beaucoup de choses à nous dire.

— Seulement à vous, dit Reynolds. Ce sont les instructions du colonel Mackintosh.

— Le colonel Szendrô est mon bras droit, monsieur Reynolds.

— Très bien. Mais je ne parlerai qu'à vous deux. »

Szendrô s'inclina et sortit de la pièce. Jansci se tourna vers sa fille.

« Une bouteille de vin, Julia. Est-ce qu'il nous reste du *Villányi Furmint* ?

— Je vais voir. » Elle allait sortir de la pièce quand Jansci la rappela. « Un moment, ma chérie. Monsieur Reynolds, quand avez-vous mangé pour la dernière fois ?

— À dix heures ce matin.

— Vous devez mourir de faim... Julia ?

— Je vais voir ce que je peux trouver, Jansci.

— Merci – mais d'abord le vin, Imre, fit-il eu se tournant vers le jeune homme qui n'arrêtait pas d'arpenter la pièce. Le toit. Va voir là-haut si tout est calme. Sandor, les plaques d'immatriculation de la voiture. Brûle-les et mets-en d'autres.

— Les brûler ? demanda Reynolds lorsque le géant eut quitté la pièce. Comment pouvez-vous faire ?

— Nous avons un bon stock de plaques d'immatriculation, dit Jansci en souriant. Elles sont toutes en contreplaqué et elles brûlent merveilleusement... Ah ! tu as trouvé du *Villányi* !

La dernière bouteille. » Elle s'était coiffée, elle souriait ; elle regardait Reynolds, et ses yeux bleus étaient dévorés par une curiosité franche et ouverte. « Vous pouvez attendre vingt minutes, monsieur Reynolds ?

— Si j'y suis contraint, fit-il en souriant. J'aurai du mal à y arriver.

— Je vais aller aussi vite que je pourrai », promit-elle.

La porte se referma sur elle. Jansci ouvrit la bouteille cachetée et remplit deux verres d'un vin blanc, d'un blanc frais.

« À votre santé, monsieur Reynolds. Et à votre réussite.

— Merci. » Reynolds but le vin doucement, profondément heureux – jamais encore il ne lui était arrivé d'avoir la bouche et la gorge aussi

sèches et aussi dures. D'un geste du menton, il montra le seul objet qui n'était pas strictement utilitaire dans cette pièce froide et impersonnelle. C'était sur le bureau de Jansci un cadre argenté avec une photographie.

« Une extraordinaire ressemblance avec votre fille, dit-il. Vous avez d'excellents photographes en Hongrie.

— C'est moi qui l'ai prise, dit Jansci en souriant. Vous trouvez qu'elle lui ressemble ? Tenez, donnez-moi votre opinion honnête : la perspicacité humaine est une chose qui me passionne. »

Reynolds le regarda avec une légère surprise ; puis, buvant lentement son vin, il se mit à étudier la photo sans rien dire : de longs cheveux blonds, un front délicat, des yeux avec de longs cils, des pommettes slaves assez hautes, une bouche gaie et assez grande, un menton ferme et un cou magnifique ; une tête remarquable, se dit-il, une tête pleine de caractère, de vivacité, de gaieté, de joie de vivre. Une tête qu'on ne pouvait pas oublier.

« Eh bien, monsieur Reynolds ? lui demanda Jansci d'une voix douce.

— Elle est excellente, c'est tout à fait elle », admit Reynolds. Mais il hésita, ayant peur de se tromper, regarda Jansci, sentant instinctivement que ce n'était pas la peine d'essayer de mentir à cet homme, à ces yeux fatigués et chargés de sagesse. Il reprit :

« On pourrait même dire que c'est plus qu'elle.

— Oui ?

— Oui. La structure osseuse, l'équilibre, l'organisation de tous les traits, les traits eux-mêmes, le sourire, tout ceci est parfait. Mais cette photo a quelque chose de plus... Plus de sagesse ou plus de maturité. Dans deux ans, dans trois ans peut-être, ce sera le portrait de votre fille ; vraiment de votre fille. Mais ici, on dirait que vous êtes en quelque sorte arrivé à saisir le futur à l'avance. Je ne sais pas comment vous avez pu y arriver.

— C'est très simple. Cette photographie n'est pas celle de Julia, mais celle de ma femme.

— Votre femme ! Seigneur, quelle ressemblance extraordinaire ! » Reynolds se tut un moment, cherchant à se souvenir de ce qu'il avait dit, en se demandant s'il n'avait pas commis d'impairs ; finalement, rassuré, il reprit :

« Et elle est ici en ce moment ?

— Non, non. Elle n'est pas ici. » Jansci posa son verre sur la table, faisant tourner le pied du verre entre ses doigts. « Je suis

malheureusement dans l'incapacité de vous dire où elle est.

— Je suis désolé. » C'est tout ce que Reynolds trouva à dire.

« Comprenez-moi bien, dit Jansci d'une voix douce. Nous savons ce qui lui est arrivé. Les camions bruns. Vous savez ce que je veux dire ?

— Oui. La police secrète.

— Oui, fit Jansci en hochant la tête. Ces mêmes camions qui ont emporté un million de personnes en Pologne, autant en Roumanie, un demi-million en Bulgarie, tous vers l'esclavage et vers la mort. Ces mêmes camions qui ont fait disparaître de la surface de la terre les classes moyennes des États baltes ! Ils ont emmené cent mille Hongrois. Ils ont pris Catherine aussi. Qu'est-ce qu'une seule personne au milieu de tellement de millions qui ont souffert et qui sont morts ?

— C'était pendant l'été 51 ? » Reynolds ne savait quoi dire d'autre. Il savait que c'était à cette époque-là qu'avaient eu lieu les grandes déportations à Budapest.

— Non. Nous ne vivions pas ici à cette époque. Cela s'est passé il y a juste deux ans et demi, moins d'un mois après que nous soyons arrivés. Julia grâce à Dieu habitait avec des amis à la campagne. J'étais sorti ce soir-là vers minuit. Elle est allée se faire du café après mon départ, et elle s'est aperçue à ce moment-là que le gaz était coupé, mais elle n'a pas compris ce que cela voulait dire. C'est grâce à son ignorance qu'ils ont réussi à la prendre.

— Le gaz ? Je m'excuse, mais...

— Vous ne comprenez pas ? Un défaut dans votre cuirasse ; l'A.V.O. aurait eu vite fait de s'en apercevoir, monsieur Reynolds. Tout le monde à Budapest comprend. Les hommes de l'A.V.O. ont l'habitude de couper le gaz dans les pâtés de maisons, dans les appartements dont les habitants doivent être déportés, avant d'aller les chercher. On met un oreiller dans le fourneau à gaz et on ne souffre pas. Ils ont interdit la vente de tous les poisons chez tous les pharmaciens ; ils ont même voulu interdire la vente des lames de rasoir. Mais ils ne peuvent pas faire grand-chose pour empêcher les gens de sauter par les fenêtres...

— Et elle n'avait reçu aucun avertissement ?

— Aucun avertissement. Juste une feuille bleue qu'on lui a mise dans la main, le temps de prendre une petite valise, et ensuite le camion brun et le wagon à bestiaux plombé.

— Mais elle est peut-être encore vivante. Vous n'avez eu aucune nouvelle ?

— Aucune nouvelle. Aucune. Tout ce que nous pouvons faire, c'est

espérer qu'elle est encore vivante. Mais tellement de personnes sont déjà mortes dans ces camions, piétinées, écrasées, gelées, et le travail dans les champs, les usines, les mines, est dur, il est mortel, même pour une personne qui est en bonne santé. Et elle venait juste de sortir de l'hôpital après une grave opération. Une opération des poumons – elle avait la tuberculose. Sa convalescence n'avait même pas encore commencé. »

Reynolds jura à voix basse. Combien de fois n'avait-il déjà lu, n'avait-il déjà entendu des choses de ce genre ? Mais avec quelle facilité, avec quelle légèreté, on les oubliait, on les chassait de son esprit – et quelle différence il y avait quand on se trouvait en face de la réalité !

« Vous l'avez cherchée ? Vous avez cherché votre femme ? » demanda Reynolds d'une voix rauque. Il avait parlé de cette façon sans se rendre seulement compte qu'il le faisait. Ç'avait été automatique.

« Je l'ai cherchée. Je ne peux pas la retrouver. » Reynolds sentait une sorte de colère monter en lui. Jansci avait l'air de prendre tout avec un calme incroyable, presque de l'indifférence ; on aurait dit qu'il ne ressentait rien.

« Mais l'A.V.O. doit savoir où elle est, insista-t-il. Ils ont des listes, ils ont des dossiers. Le colonel Szendrô...

— Il n'a pas accès aux dossiers les plus secrets », l'interrompt Jansci. Il sourit. « En réalité, il n'est que commandant. C'est seulement pour ce soir qu'il s'est attribué le grade de colonel. De même que ce nom... Mais il me semble que je l'entends qui revient. »

Mais ce n'était pas lui, ce fut seulement le jeune homme aux cheveux noirs qui ouvrit – ou plutôt qui entrebâilla la porte. Il passa sa tête par l'ouverture, dit que tout était calme et disparut à nouveau. Mais en ces quelques secondes, Reynolds avait eu le temps de remarquer le tic nerveux et très net qui tirait sa joue gauche, juste sous l'œil brûlant. Jansci comprit ce que signifiait l'expression qui se peignit sur le visage de Reynolds, et ce fut presque sur un ton d'excuse qu'il dit :

« Pauvre Imre ! Il n'a pas toujours été comme ceci, monsieur Reynolds ; pas toujours aussi agité, aussi nerveux.

— Agité ! Vous me direz peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais je le fais parce qu'il s'agit aussi de ma sécurité et de la réussite de ma mission : c'est un névrosé de première classe. » Reynolds fixait Jansci avec des yeux durs, mais Jansci avait toujours son expression aussi douce et aussi calme. « Un homme comme lui

dans une organisation comme celle-ci ! Dire qu'il est un danger en puissance, c'est voir les choses en rose !

Je le sais ; ne vous imaginez pas que je ne le sais pas, fit Jansci en soupirant. Vous auriez dû le voir il y a juste deux ans de cela, monsieur Reynolds, en train de se battre contre les tanks russes sur la colline du château, au nord de Gellert. Il était absolument dépourvu de nerfs. Quand il s'est agi de répandre du savon liquide dans les tournants des rues – et les pentes raides et dangereuses de la colline se chargeaient du reste pour ce qui était des tanks – ou quand il s'est agi de défaire des pavés lâches, de remplir les trous avec de l'essence et de passer dessus un chiffon enflammé juste au moment où un tank arrivait, Imre n'a pas eu son pareil. Mais il a finalement pris trop de risques, et un soir, un gros T 54 dérapant à reculons dans une rue, avec tout son équipage mort à l'intérieur, l'a coincé, accroupi, contre le mur d'une maison. Il y est resté trente-six heures avant qu'on le voie, et pendant cette période le tank a été deux fois atteint par des rockets à haute puissance lancés par les chasseurs russes – ils ne voulaient pas qu'on risque de se servir de leurs propres tanks contre eux.

— Trente-six heures ! s'écria Reynolds en fixant Jansci dans les yeux. Et il a pu s'en sortir ?

— Il n'a pas eu la moindre blessure. C'est Sandor qui l'a sorti de là ; c'est du reste comme cela qu'ils ont fait connaissance. Sandor a trouvé une barre à mine et s'est mis à démolir le mur de la maison, de l'intérieur. Je l'ai vu faire. Il lançait derrière lui des moellons de cent kilos comme de simples cailloux. Nous avons emmené Imre dans une maison voisine ; nous l'y avons laissé, et quand nous sommes revenus, de la maison, il ne restait plus qu'une pile de décombres : des résistants y avaient pris position, et des tankistes mongols avaient tiré dans le rez-de-chaussée de la maison jusqu'à ce qu'elle s'écroule. Mais nous l'avons encore récupéré. Il n'avait toujours pas une égratignure. Il a été très malade pendant longtemps – pendant des mois – mais il va mieux maintenant.

— Sandor et vous-même, vous avez tous les deux combattu pendant le soulèvement ?

— Sandor l'a fait. Il était chef électricien aux aciéries de Dunapentele, et je vous assure qu'il s'est bien servi de ses connaissances techniques. Le voir manier des fils à haute tension les mains nues, avec des bouts de bois, il y avait de quoi mourir de peur, monsieur Reynolds.

— Contre les tanks ?

— Électrocutés, fit Jansci avec un signe de tête. Il a eu les

équipages de trois tanks de cette façon, et on m'a dit qu'il en avait neutralisé encore plus à Czepel. Il a tué un fantassin, pris son lance-flammes, a arrosé le viseur du conducteur d'un tank et il a jeté un cocktail Molotov par l'écoutille – ce sont des bouteilles d'essence ordinaire avec des morceaux de coton enflammé dans le goulot – au moment où les tankistes l'ouvraient pour pouvoir respirer. Alors il s'est assis sur l'écoutille, et quand Sandor s'asseyait sur quelque chose, je vous assure qu'il n'est pas question de rouvrir.

— Oui, je peux me l'imaginer », fit Reynolds assez sèchement, massant, sans s'en rendre compte, ses bras qui lui faisaient toujours mal. Mais une pensée lui vint brutalement à l'esprit.

« Sandor s'est battu, m'avez-vous dit. Mais vous ?

— Non », dit Jansci en ouvrant devant lui ses mains déformées, mutilées, la paume en l'air. Reynolds vit que la crucifixion avait laissé aussi des marques à l'intérieur. « Je n'y ai pas pris part. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher. »

Reynolds le regarda un moment en silence, essayant de lire dans ces yeux gris pâle cerclés de rides innombrables. Puis il dit à Jansci :

« Je crois que je ne peux pas vous croire.

— Et je crois que vous devez me croire. »

Un long silence tomba sur la pièce, lourd, froid. Vaguement, quelque part dans la maison, Reynolds entendait un bruit de vaisselle, de cuisine. C'était la jeune fille qui préparait le dîner. Finalement, Reynolds se retourna vers Jansci :

« Vous avez laissé les autres combattre ? Combattre pour vous ? » Il n'essayait pas de cacher sa déception, et sa voix était chargée d'une intonation qui était presque de l'hostilité. « Mais pourquoi ? Pourquoi n'y avez-vous pas pris part ? Pourquoi n'avez-vous pas fait quelque chose ?

— Pourquoi ? Je vais vous dire pourquoi », fit Jansci avec un faible sourire. Il passa lentement sa main dans ses cheveux blancs. « Je ne suis pas aussi vieux que ces cheveux blancs pourraient vous le faire croire, mon garçon, mais je suis bien trop vieux pour le suicide, pour le geste grandiose et inutile ; et vide. Je laisse cela aux enfants du monde, aux agités, à ceux qui ne réfléchissent pas, aux romantiques qui ne veulent pas connaître le prix que vont leur coûter leurs actions. Je laisse cela à la vertu outragée, indignée de ceux qui ne peuvent pas voir plus loin que le bien-fondé de leur propre cause ; à la colère magnifique et aveuglée par son propre éclat. Je laisse ceci aux rêveurs, aux poètes, à ceux qui passent leur temps à regarder derrière eux le courage admirable et l'impérissable esprit de chevalerie d'un monde

qui n'existe plus. À ceux qui se laissent emporter par leurs songes et leurs visions vers un âge d'or qui se situe bien au-delà de notre simple lendemain. Moi, je ne peux voir que l'aujourd'hui. » Il haussa les épaules. « La Charge de la Brigade légère – le père de mon père y a pris part – vous vous souvenez de la Charge de la Brigade légère et du fameux commentaire qu'on a fait sur elle : « C'est une chose magnifique, mais ce n'est pas de la guerre » ? Il en a été de même avec notre Révolution d'octobre.

— D'excellentes paroles, dit Reynolds d'une voix froide. D'excellentes paroles. Je suis sûr qu'elles feraient bien plaisir à un gamin hongrois avec une baïonnette russe dans le ventre.

— Je suis trop vieux aussi pour me sentir blessé, dit Jansci d'une voix triste. Je suis trop vieux aussi pour croire à la violence ; sauf comme dernier ressort. Comme dernier sursaut de désespoir, lorsque tout autre solution s'est évanouie, s'est envolée, et même à ce moment-là, ce n'est toujours qu'un sursaut de désespoir. Et en plus, monsieur Reynolds, en plus de l'inutilité de la violence, de la boucherie, quel droit ai-je de prendre la vie d'un autre homme ? Nous sommes tous les enfants du Seigneur, et je ne peux m'empêcher de croire que tout fratricide lui est odieux.

— Vous parlez comme un pacifiste, dit Reynolds d'une voix brutale. Comme un pacifiste qui s'allonge, qui se couche dans la boue et se laisse piétiner par les bottes des soldats, lui, et sa femme, et ses enfants.

— Pas tout à fait, monsieur Reynolds, pas tout à fait, dit Jansci d'une voix douce. Je ne suis pas ce que je voudrais être. Je ne suis pas parfait. L'homme qui voudra porter la main sur ma Julia sera mort avant même d'avoir pu le faire. »

Pour quelques secondes, Reynolds aperçut comme un éclair lointain, un éclair qu'il aurait presque pu avoir rêvé, un reste de la flamme qui devait avoir brûlé autrefois dans ces yeux aujourd'hui fatigués, et il se souvint de tout ce que le colonel Mackintosh lui avait dit sur cet homme fantastique qu'il avait en face de lui, et il se sentit plus troublé que jamais.

« Mais vous m'avez dit – vous m'avez dit que...

— Je vous donnais simplement la raison pour laquelle je n'ai pas pris part au soulèvement. » Jansci avait retrouvé tout son calme et sa douceur. « Je ne crois pas à la violence s'il y a un moyen de ne pas s'en servir. Encore une fois, le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi. Et je ne hais pas les Russes. Je les aime. N'oubliez pas, monsieur Reynolds, que je suis Russe moi-même. Je suis Ukrainien, mais malgré tout Russe, en dépit de ce que beaucoup de mes

compatriotes pourraient dire.

— Vous aimez les Russes ? Les Russes eux-mêmes sont vos frères ? » Il avait beau essayer de la cacher derrière, sa politesse, Reynolds ne pouvait pas arriver à masquer complètement son incrédulité. « Après ce qu'ils vous ont fait, à vous et à votre famille ?

— Je suis un monstre et je suis condamné d'avance. L'amour pour l'ennemi ne devrait pas sortir des livres qui en parlent. Il devrait rester enfermé dans ces pages, dans les pages de la Bible. Il n'y a qu'un fou qui puisse avoir l'arrogance, le courage ou la stupidité d'essayer de mettre ses principes en pratique. Qui puisse lire la Bible. Il n'y a que des fous pour essayer de le faire. Mais sans ces fous, le monde est condamné. » Le ton de Jansci changea. « J'aime le peuple russe, monsieur Reynolds. Les Russes sont aimables, ils sont gais, ils sont joyeux une fois que vous les connaissez. Il n'y a aucun peuple sur terre qui ait autant qu'eux le sens de l'amitié. Mais ils sont jeunes, ils sont très jeunes ; ils sont comme des enfants. Ils changent d'humeur ; ils sont arbitraires, primitifs, un petit peu cruels comme le sont tous les enfants. Ils sont oublieux, et la souffrance ne les impressionne pas beaucoup. Mais malgré toute leur jeunesse, n'oubliez qu'ils aiment si profondément la poésie, la musique, la danse, le chant, les contes, le ballet, l'opéra, qu'en comparaison, l'Occidental moyen paraît une brute sans culture.

— Ils sont également brutaux et barbares, et ils se moquent complètement de la vie humaine, le coupa Reynolds.

— Qui pourrait dire le contraire ? Mais n'oubliez pas que le monde occidental l'était aussi quand il était aussi jeune au point de vue politique que le sont actuellement les peuples de la Russie d'aujourd'hui. Ils sont en retard, primitifs ; il est facile de les convaincre ou de les faire douter. Ils haïssent et craignent l'ouest parce qu'on leur dit de haïr et de craindre l'ouest, mais vos démocraties, elles aussi, peuvent agir de la même façon, sans plus de suite dans les idées.

— Juste Ciel ! fit Reynolds en écrasant sa cigarette dans un mouvement de colère. Est-ce que vous êtes en train de vouloir me dire que...

— Ne soyez pas aussi naïf, jeune homme, et écoutez-moi. Le sourire de Jansci enlevait à ses paroles tout sous-entendu blessant ! « Tout ce que j'essaie de dire, c'est que les attitudes impulsives, l'émotivité à fleur de peau, existent aussi bien à l'ouest qu'à l'est. Regardez, par exemple, l'attitude de votre pays à l'égard de la Russie pendant ces vingt dernières années. Au début de la dernière guerre, la popularité de la Russie était immense. Après, il y a eu le pacte

germano-soviétique, et vous, vous étiez tout prêts à envoyer une armée de cinquante mille hommes faire la guerre à la Russie en Finlande. Ensuite, Hitler a attaqué à l'est et votre presse nationale a tressé des couronnes à « ce bon vieux Joseph » et a chanté ses louanges. On ne jurait plus que par les moujiks. Maintenant, la roue a fait un tour complet ; et le moindre geste de panique, c'est tout ce qu'on attend pour donner le signal de l'holocauste. Qui sait si dans cinq ans vous ne vous serez pas remis à sourire à la Russie ? Vous êtes comme des girouettes, tout comme les Russes sont des girouettes, mais je ne blâme personne. Ce n'est pas la girouette qui a de l'importance ; c'est le vent qui la fait tourner.

— Nos gouvernements ?

— Vos gouvernements, dit Jansci en hochant la tête. Et naturellement la presse qui conditionne toujours la façon de penser du peuple. Mais avant tout, les gouvernements.

— Nous à l'ouest, nous avons de mauvais gouvernements ; souvent de très mauvais gouvernements, dit Reynolds en parlant lentement. Ils trébuchent, ils font de mauvais calculs, ils prennent des décisions idiotes ; ils ont leur lot d'opportunistes, d'arrivistes, et même de gens qui cherchent tout simplement le pouvoir. Mais toutes ces choses n'existent que parce que nos gouvernements sont humains. Ils ont de bonnes intentions, ils se donnent du mal, et ils ne feraient pas peur à un enfant. » Il regarda son interlocuteur, comme pour essayer de deviner ses réactions. « Vous venez de dire vous-même que les dirigeants russes pendant ces dernières années ont envoyé des millions de personnes vers les prisons et les camps d'esclavage et de mort. Si, comme vous le dites, tous les peuples sont les mêmes, pourquoi leurs gouvernements sont-ils tellement différents ? Le communisme, voilà la réponse. »

Jansci fit non de la tête.

« Le communisme est mort. Il est mort depuis longtemps. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un mythe. Un mot de passe qui pour les réalistes, les cyniques à la tête froide du Kremlin, sert de justification aux atrocités que leur politique les oblige à commettre. Quelques hommes appartenant à la vieille garde, et toujours en place, peuvent encore se bercer de ce rêve d'un communisme mondial, mais ils sont peu nombreux : il faudrait une guerre totale pour qu'ils parviennent à leur but et ces mêmes réalistes à la tête dure qui commandent au Kremlin ne voient pas la raison, le sens, l'avenir d'une politique qui porte en elle-même le germe de sa propre destruction. Ce sont avant tout des hommes d'affaires, monsieur Reynolds, et c'est une mauvaise façon de gérer ses affaires que de mettre une bombe à retardement

sous sa propre usine.

— Et leurs atrocités, les massacres, l'esclavage ne viennent pas d'un désir de se rendre maîtres du monde ? » À voir la tête de Reynolds, le sourcil levé, il était facile de deviner sa position. « C'est ce que vous essayez de me dire ?

— C'est ce que j'essaie de vous dire.

— Mais pourquoi...

— Parce qu'ils ont peur, monsieur Reynolds, l'interrompit Jansci. Ils sont presque paralysés de terreur. Ils ont une peur qui n'a d'équivalent dans aucun autre gouvernement de notre temps.

« Ils ont peur parce que le terrain qu'ils ont perdu, ils ne peuvent pratiquement pas le récupérer : les concessions de Malenkov en 1953, le fameux discours de déstalinisation de Khrouchtchev en 1956, sa décentralisation, par la force, de toute l'industrie, tout cela est contraire à leurs idées les plus chères sur l'infailibilité du communisme et du contrôle centralisé, mais il a fallu le faire dans l'intérêt de l'efficacité et de la production. Et grâce à cela, les gens ont goûté à la liberté. Et ils ont peur parce que leur police secrète a fait marche arrière ; et très gravement. Beria est mort, et le N.K.V.D. en Russie est loin d'être aussi redouté que l'A.V.O. ici, si bien que la foi aveugle dans la puissance de l'autorité, dans l'inévitabilité du châtiment, a fait marche arrière elle aussi.

« Ceci, c'est la peur qu'ils ont de leur peuple lui-même. Mais elle n'est rien comparée à la crainte qu'ils ont du monde extérieur. Juste avant de mourir, Staline a dit : Que va-t-il arriver une fois que je ne serai plus là ? Vous êtes aveugles, comme le sont les chats qui viennent de naître, et la Russie périra parce que vous ne savez pas qui sont vos ennemis. » Staline lui-même ne pouvait, pas savoir combien ses paroles allaient se révéler vraies. Ils ne savent pas qui sont leurs ennemis, et ne peuvent se sentir en sécurité, ne peuvent vraiment être en sécurité que si tous les peuples du monde extérieur sont considérés comme des ennemis. Et surtout l'Occident. Ils sont terrorisés par l'Occident, et, à leur point de vue, ils ont toutes les raisons du monde de l'être.

« Ils ont peur d'un monde occidental qui, à leur avis, est inamical, hostile à leur égard, et qui n'attend que l'occasion de pouvoir les détruire. Est-ce que vous ne seriez pas terrifié, monsieur Reynolds, si vous étiez entouré, comme l'est la Russie, de bases de bombardiers nucléaires en Angleterre, en Europe, en Afrique du Nord, au Moyen-Orient, au Japon ? Et combien ne seriez-vous pas plus terrifié si chaque fois que la tension s'accroissait quelque part dans le monde, des escadrilles de bombardiers étrangers se mettaient mystérieusement

à apparaître sur les écrans de vos radars à longue portée ? Si vous saviez, en toute certitude, que chaque fois qu'une tension se crée, s'élève, à n'importe quel moment du jour et de la nuit, il y a, partout, dispersés dans le monde entier, de 500 à 1 000 bombardiers du S.A.C. américain en l'air, dans la stratosphère, chacun portant avec lui sa bombe à hydrogène, n'attendant qu'un signal pour tous converger vers la Russie et la détruire ? Il faut vraiment avoir beaucoup de fusées, monsieur Reynolds, et une confiance presque surnaturelle en elles, pour oublier ce millier de bombes à hydrogène qui sont déjà en l'air, et il suffit qu'il y ait cinq pour cent de ces bombardiers qui arrivent au but... et il est inévitable qu'ils y arrivent. Et quel sentiment auriez-vous, vous en Angleterre, si la Russie constituait des arsenaux dans l'Irlande du sud, et les Américains que penseraient-ils si une flotte de porte-avions russes transportant des avions avec leurs bombes à hydrogène se mettait à croiser en permanence dans le golfe du Mexique ? Essayez de vous imaginer, de vous représenter tout cela, monsieur Reynolds, et vous pourrez peut-être alors commencer à comprendre – commencer seulement, car l'imagination n'est qu'un reflet lointain de la réalité – les sentiments des Russes.

« Et leur terreur ne s'arrête pas là. Ils ont peur de ces gens qui essayent de tout interpréter à la lumière, dans l'optique limitée de leur propre culture particulière, ces gens qui croient que dans le monde entier, tous les peuples sont fondamentalement les mêmes. C'est une assertion très courante, et aussi stupide que dangereuse. Le clivage qui existe entre les esprits occidentaux et les esprits slaves, dans les façons de penser, dans l'ensemble de la culture, dans les conceptions mentales, est immense, extrêmement marqué, et, hélas ! personne ne semble en être conscient.

« Finalement, mais c'est peut-être le plus important, ils ont peur de la pénétration des idées occidentales dans leur propre pays. C'est la raison pour laquelle les pays satellites sont pour eux d'une importance inestimable en tant que *cordon sanitaire*⁽¹⁾ ; ils leur servent d'isolant contre les dangereuses influences capitalistes. Et c'est la raison pour laquelle une révolte dans l'un quelconque de leurs satellites, telle que celle qui a eu lieu dans ce pays il y a eu deux ans en octobre dernier, fait automatiquement, forcément, ressortir ce qu'il y a de plus mauvais dans les dirigeants russes. Ils y ont réagi avec une violence aussi incroyable parce qu'ils ont vu dans ce soulèvement de Budapest le point suprême, culminant, la réalisation simultanée, au même moment, de leurs trois cauchemars les plus terribles – à savoir que leur empire pourrait s'évanouir en fumée et le cordon sanitaire disparaître pour toujours, qu'une révolte de ce genre pourrait déclencher une révolte semblable en Russie, et surtout qu'un vaste incendie de la Baltique à la mer Noire donnerait aux Américains

toutes les excuses et toutes les raisons dont ils ont jamais eu besoin pour donner le signal de l'attaque générale au S.A.C. et aux porte-avions de la 6^e Flotte. Je sais, vous savez que cette idée est fantastique, mais nous ne sommes pas en train de discuter de faits réels, mais simplement de ce que les chefs russes estiment être des faits. »

Jansci vida son verre et regarda Reynolds d'une façon assez bizarre.

« Vous commencez peut-être maintenant, je l'espère en tout cas, reprit-il, à vous rendre compte de la raison pour laquelle je n'ai voulu ni soutenir ce soulèvement d'octobre ni y participer. Vous commencez peut-être à voir pourquoi la rébellion devait inévitablement être écrasée. Plus grande et plus sérieuse serait la révolte, plus terrible serait la répression : de façon à préserver, à protéger le cordon sanitaire, à décourager les autres satellites et toute personne qui aurait pu avoir des idées du même genre. Vous pouvez commencer à vous rendre compte du manque total d'espoir, vous pouvez voir que ce soulèvement était radicalement condamné à l'avance. Et la gratuité désastreuse de toute cette affaire. Le seul résultat qu'elle a apporté, a été de renforcer la position de la Russie chez les autres satellites, de provoquer la mort, la ruine d'innombrables milliers de Hongrois, la destruction de plus de vingt mille maisons, l'inflation dans tout le pays, des difficultés d'approvisionnement, et un coup presque mortel porté à l'économie hongroise. Ceci n'aurait jamais dû arriver. Seulement, comme je vous l'ai dit, la colère de gens désespérés est toujours aveugle ; la colère noble peut être, est même, une chose magnifique, mais l'annihilation, l'annihilation totale possède ses – comment dirais-je ? – ses revers, ses inconvénients. »

Reynolds ne répondit rien. Sur le moment, il ne pouvait rien trouver à répondre. Un long silence régna dans la pièce ; mais l'atmosphère n'était plus glacée. Le seul bruit qu'on entendit pendant un moment fut celui des semelles de Reynolds sur le banc pendant qu'il attachait ses lacets – il s'était rhabillé pendant que Jansci avait parlé. Au bout d'un moment, celui-ci se leva, éteignit la lumière, tira légèrement le rideau qui masquait la seule fenêtre de la pièce, regarda un moment dehors, ralluma la lumière. Ceci ne voulait rien dire de particulier. Il n'y avait aucune raison particulière à cela, Reynolds le sentit. C'était simplement un geste automatique, une précaution routinière d'un homme qui n'avait réussi à vivre aussi longtemps que parce qu'il avait su ne jamais négliger la plus petite des précautions.

Reynolds remit ses papiers dans son portefeuille et son automatique sous son bras, dans son étui.

On frappa à la porte. Julia entra. Elle avait les joues rouges, à cause de la chaleur du fourneau sur lequel elle avait préparé le repas. Elle portait un plateau sur lequel se trouvaient un bol de soupe, un plat fumant de viande et de légumes en morceaux et une bouteille de vin. Elle posa le plateau sur le bureau.

« Voilà, monsieur Reynolds. Deux de nos plats nationaux. La soupe *Gulyàs* et du *tokàny*. Il y a peut-être trop de paprika dans la soupe et trop d'ail dans le *tokàny* pour votre goût, mais c'est comme cela que nous les aimons. » Elle sourit comme pour s'excuser. « Ce sont des restes, mais c'est tout ce que j'ai pu trouver à cette heure de la nuit.

— Une odeur merveilleuse, la rassura Reynolds. Je suis désolé de vous donner tant de travail au milieu de la nuit.

— J'ai l'habitude, dit-elle. La plupart du temps, j'ai une demi-douzaine de personnes à nourrir vers quatre heures du matin. Les invités de mon père ont des heures assez fantaisistes.

— Oui, c'est vrai, fit Jansci en souriant. Bon, maintenant, au lit, ma chérie. Il est très tard.

— J'aimerais rester encore un petit peu ici, Jansci.

— J'en suis sûr, dit Jansci, en plissant ses yeux gris pâle. Comparé à nos hôtes habituels, monsieur Reynolds est un Apollon. Lavé, nettoyé, rasé, il serait presque présentable.

— Ce n'est pas gentil, papa. » Elle refusait de céder, mais Reynolds vit que ses joues étaient brusquement plus rouges. « Tu ne devrais pas dire cela.

— Ce n'est pas gentil et je ne devrais pas le dire, d'accord », répéta Jansci. Il se tourna vers Reynolds. « Pour Julia, l'ouest de la frontière autrichienne représente un pays enchanté et elle passerait des heures à écouter toute personne qui pourrait lui en parler. Mais il y a des choses qu'elle ne doit pas savoir, qu'il serait dangereux qu'elle sache... Allez, sauve-toi, ma chérie.

— Très bien. » Elle se leva à contrecœur, obéissante, embrassa Jansci sur la joue, eut un sourire pour Reynolds et sortit de la pièce. Reynolds se retourna vers Jansci qui venait de prendre la deuxième bouteille de vin et qui était en train de l'ouvrir.

« Comment pouvez-vous supporter de l'avoir ici ? C'est terriblement dangereux pour elle.

— Dieu seul le sait, fit Jansci, simplement. Ce n'est pas une vie pour elle ; pour aucune jeune fille, ce n'en serait une. Si elle est prise, elle est condamnée d'avance. Il n'y a aucun doute là-dessus.

— Est-ce que vous ne pouvez pas la faire passer de l'autre côté ?

— Essayez si vous voulez ! Je pourrais lui faire passer la frontière demain, sans la moindre difficulté, sans le moindre danger – vous savez que c’est ma spécialité – mais elle ne veut pas partir. Elle est obéissante, elle respecte son père, vous l’avez vu, mais seulement jusqu’à une certaine limite. Au-delà de cette limite, elle est entêtée comme une mule. Elle connaît les risques qu’elle court en restant, mais elle veut rester. Elle dit qu’elle ne s’en ira pas avant que nous ayons retrouvé sa mère ; et qu’alors elles partiront toutes les deux ensemble. Mais même là...»

Il se tut brusquement. La porte venait de s’ouvrir. Un étranger pénétrait dans la pièce. Reynolds, dans un éclair, fit demi-tour, bondit de son siège ; il avait son automatique à la main et tenait l’homme en joue avant que celui-ci ait eu le temps de faire un seul pas dans la pièce. Au-dessus du bruit des pieds de la chaise râclant le linoléum, résonna dans le silence brutal le claquement du cran de sécurité. Les yeux de Reynolds ne quittaient pas l’homme qui venait de faire son apparition, enregistrant immédiatement tous les détails de ses traits, les cheveux noirs et ramenés en arrière, le profil d’aigle, les narines minces et pincées, le front haut et dégagé ; tout ceci correspondait à un type qu’il connaissait parfaitement bien et qu’il reconnut tout de suite – celui de l’aristocrate polonais. Reynolds eut un sursaut ; c’était Jansci qui venait de tendre le bras et qui appuyait doucement sur le canon de son automatique.

« Szendrô avait raison, dit-il d’une voix grave. Dangereux. Très dangereux. Vous avez la rapidité d’un serpent. Mais cet homme est un ami. Un excellent ami. Monsieur Reynolds, je vous présente le Comte. »

Reynolds remit le revolver sous sa veste, traversa la pièce et tendit la main.

« Enchanté, murmura-t-il. Comte comment ?

— Simplement le Comte », dit le nouvel arrivé, et Reynolds le regarda, stupéfait. Il n’y avait pas à se tromper sur la voix. « Colonel Szendrô !

— Parfaitement », admit le Comte. Avec ces mots, sa voix venait de changer aussi subtilement, mais aussi complètement, que son apparence. « J’avoue, avec modestie, mais avec le sentiment d’exprimer la vérité, que j’ai probablement peu d’égaux pour ce qui est de changer de personnalité. Ce que vous voyez maintenant devant vous, monsieur Reynolds, c’est moi – ou presque. Une cicatrice ici, une cicatrice là, et voilà comment l’A.V.O. me voit. Vous comprendrez facilement pourquoi je ne me suis pas fait tellement de souci à l’idée qu’on, allait répandre mon signalement dans Budapest ce soir. »

Reynolds opina lentement de la tête.

« Vous avez raison. Et – et vous vivez ici – ici avec Jansci ? Est-ce que ce n'est pas risqué ?

— J'habite dans le second hôtel de Budapest, le rassura le Comte. Comme y a droit un homme de mon rang, naturellement. Mais en tant que célibataire, il est normal que j'aie aussi mes petites – comment dirais-je ? – distractions. Mes absences momentanées n'attirent aucun commentaire... Désolé d'avoir été aussi long, Jansci.

— Pas du tout, dit Jansci. M. Reynolds et moi-même avons eu une discussion très intéressante.

— Sur les Russes, évidemment ?

— Évidemment.

— Et M. Reynolds était pour la conversion par le vide ?

— Plus ou moins, répondit Jansci en souriant. Il n'y a pas si longtemps, vous aviez vous-même des sentiments de ce genre.

— La maturité nous vient à tous un jour ou l'autre. » Le Comte traversa la pièce, se dirigea vers un petit placard, l'ouvrit, en sortit une bouteille, se versa un demi-verre d'un liquide foncé, puis se retourna vers Reynolds.

« *Barack*, dit-il. Ce que vous appelleriez de l'alcool d'abricot. Mortel. À éviter comme la peste. Fabrication locale. »

Et Reynolds, stupéfait, le vit vider son verre d'un seul coup et le remplir une deuxième fois.

« Vous ne vous êtes pas encore occupés des affaires sérieuses ? demanda le Comte.

— Nous y arrivons. » Reynolds repoussa son assiette devant lui et but une gorgée de vin. « Vous avez probablement entendu parler, messieurs, dit-il, du docteur Harold Jennings. »

Les yeux de Jansci se plissèrent.

« Oui. Qui n'en a pas entendu parler ?

— Parfait. Alors vous savez qui il est. Un vieil homme de plus de soixante-dix ans, myope, charmant, le type même du professeur distrait, à tous les points de vue sauf un seul : il a un cerveau qui fonctionne comme un calculateur électronique, et il est le plus grand spécialiste, la plus haute autorité mondiale sur les mathématiques supérieures sur la balistique et sur toutes les questions touchant aux fusées balistiques.

— La raison pour laquelle il a été amené à passer aux Russes, murmura le Comte.

— Non, ce n'est pas vrai, fit Reynolds froidement. Le monde entier est persuadé que c'est ce qui est arrivé, mais le monde entier se trompe.

— Vous en êtes sûr ? »

Jansci se penchait en avant sur son siège.

« Certain. Écoutez-moi. Lorsque d'autres hommes de science anglais sont passés à l'est, le vieux Jennings a pris publiquement, bêtement peut-être, leur défense. Il a condamné très nettement ce qu'il a qualifié de nationalisme usé, dépassé, et a dit que tout homme avait le droit d'agir en fonction de ce qu'exigeaient de lui sa pensée, sa conscience et son idéal. Presque aussitôt, comme nous nous y attendions, il a été contacté par les Russes. Il les a proprement envoyés promener, leur a dit de repartir d'où ils venaient, parce que leur genre de nationalisme lui plaisait beaucoup moins que le sien. Il avait simplement parlé en général, leur a-t-il dit.

— Comment pouvez-vous être sûr de cela ?

— Nous en sommes sûrs. Nous avons un enregistrement sur bande de toute la conversation. Nous avons placé des micros dans toutes les pièces de sa maison. Nous n'avons pas rendu l'enregistrement public, et après son passage chez les Russes, il était trop tard : Personne ne nous aurait crus.

— Évidemment, murmura Jansci. Et après, tout aussi évidemment, vous avez cessé de le surveiller.

— Naturellement, admit Reynolds. Cela n'aurait rien changé de toute façon. Nous aurions passé notre temps à surveiller quelqu'un qui n'en avait pas besoin et qui ne pouvait rien nous apprendre. Moins de deux mois après l'entretien du vieux Jennings avec les agents russes, M^{me} Jennings et leur fils de seize ans – il s'appelle Brian ; le professeur s'est marié tard – sont partis en vacances en Suisse. Jennings voulait partir avec eux, mais il a été retardé par une affaire importante à la dernière minute. Il les a donc laissés partir seuls avec l'intention d'aller les rejoindre deux ou trois jours plus tard à leur hôtel à Zürich. Et lorsqu'il y est arrivé, son fils et sa femme n'étaient plus là.

— Enlevés, naturellement, dit Jansci, à voix lente. Et la frontière austro-suisse n'est pas difficile à franchir pour des hommes décidés. Sans doute en bateau, la nuit.

— C'est ce que nous pensons, fit Reynolds. Le lac de Constance. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que Jennings a été contacté dans les minutes qui ont suivi son arrivée à l'hôtel. On lui a dit ce qui était arrivé. On lui a fait comprendre de façon très claire ce qui attendait sa femme et son fils s'il ne les suivait pas immédiatement derrière, le

rideau de fer. Jennings a beau être dans les nuages, il n'est pas idiot. Il savait que ces gens ne plaisaient pas ; alors il a obéi.

— Et maintenant, naturellement, vous voulez le récupérer.

— Nous voulons le récupérer. C'est pour cela que je suis ici. »

Jansci eut un pâle sourire.

« Je serais curieux de savoir, dit-il, comment vous vous proposez d'y arriver, monsieur Reynolds. Lui, sa femme et son fils naturellement, parce que sans eux deux, ce serait comme si vous n'aviez rien fait. Trois personnes, monsieur Reynolds, un vieil homme, une femme, et un gamin, et Moscou à plus de quinze cents kilomètres d'ici, et je vous assure que la neige est épaisse sur la steppe.

— Non. Pas trois personnes, Jansci. Une seule – le professeur. Et je n'ai pas besoin d'aller à Moscou pour le chercher. Actuellement, il est à moins de trois kilomètres d'ici, de cet endroit où nous sommes en ce moment, à Budapest. »

Jansci ne fit aucun effort pour cacher sa stupéfaction.

« Ici ? Vous en êtes sûr, monsieur Reynolds ?

— Le colonel Mackintosh en était sûr.

— Alors Jennings doit être ici. Il faut qu'il y soit. » Jansci se tourna sur son siège et regarda le Comte. « Vous en avez entendu parler ?

— Absolument pas. Personne dans notre bureau n'en a entendu parler. J'en suis absolument sûr.

— Le monde entier l'apprendra la semaine prochaine. » Reynolds parlait d'une voix calme et parfaitement sûre d'elle même. « Lorsque le Congrès scientifique international s'ouvrira, lundi prochain, ici, la première communication sera lue par le professeur Jennings. On lui réserve le rôle de première étoile. Ce sera le plus grand succès de propagande qu'aient eu les communistes depuis des années.

— Je vois, je vois », fit Jansci en tapotant du bout des doigts sur la table, en train de réfléchir. Puis il leva les yeux et dit : « Le professeur Jennings. Vous avez dit que vous ne vouliez que le professeur ? »

Reynolds fit signe que oui.

« Seulement le professeur ! » Jansci le regardait avec des yeux ronds. « Mais, doux Seigneur ! vous vous rendez compte de ce qui va arriver à sa femme et à son fils ? Je vous garantis, monsieur Reynolds, que si vous vous attendez à ce que nous vous aidions...

— M^{me} Jennings est déjà à Londres, fit Reynolds en levant la main pour couper court à toutes les objections. Elle est tombée gravement malade il y a six semaines environ et Jennings a absolument tenu à ce

qu'elle aille se faire soigner dans un hôpital à Londres. Il a obligé les communistes à accepter. On ne peut pas torturer, on ne peut pas laver le cerveau d'un homme tel que le professeur sans détruire en même temps sa capacité de travail. Il a froidement refusé de continuer à travailler tant que sa femme ne serait pas en Angleterre.

— Ce doit être un drôle de bonhomme, fit le Comte en hochant la tête.

— C'est une sainte terreur si on le prend à rebrousse-poil, dit Reynolds en souriant. Mais ce n'était pas aussi important que cela malgré tout. Les Russes avaient tout à gagner dans l'affaire. Ils continuaient à avoir à leur service le plus grand expert existant aujourd'hui au monde sur les questions de balistique. Et ils n'avaient rien à perdre. Ils gardaient les deux atouts maîtres : Jennings et son fils. Avec eux en Russie, ils savaient que M^{me} Jennings reviendrait forcément. Ils ont tenu à ce que tout se passe dans le secret le plus absolu. Il n'y a pas six personnes en Angleterre qui sachent que M^{me} Jennings y est actuellement. Le chirurgien qui a pratiqué sur elle les deux opérations ne sait pas qui elle est.

— Elle est guérie ?

— Il s'en est fallu de peu, mais elle s'en est sortie et maintenant, elle est en pleine convalescence.

— Le vieux professeur sera sûrement ravi de l'apprendre, dit Jansci. Et sa femme va bientôt rentrer en Russie ?

— Sa femme ne rentrera jamais en Russie, dit Reynolds froidement. Et Jennings est loin d'être heureux. Il croit au contraire que sa femme est très gravement malade, et que le minuscule espoir qui reste de la voir se rétablir est en train de s'évanouir rapidement. Très vite. Il s' imagine qu'elle risque de mourir d'un moment à l'autre. Parce que c'est ce que nous lui avons dit.

— Comment ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » Jansci avait bondi sur ses pieds. Ses yeux gris pâle étaient froids et durs comme la pierre. « Seigneur, Reynolds, qu'est-ce que c'est que cette conduite absolument inhumaine ? Vous lui avez vraiment dit, à ce vieillard, que sa femme était en train de mourir ?

— Chez nous, nous avons besoin de lui. Nous avons désespérément besoin de lui. Nos savants sont complètement bloqués dans leur travail le plus important depuis dix semaines maintenant, et ils sont convaincus qu'il n'y a que Jennings au monde qui puisse leur permettre de venir à bout du problème qui les arrête.

— Alors vous vous êtes servi de cette astuce infecte...

— C'est une question de vie ou de mort, Jansci », interrompit

Reynolds froidement. C'est une question de vie ou de mort pour des millions de personnes. Il faut absolument que Jennings retourne en Angleterre, et nous n'hésiterons pas à nous servir de tous les moyens qui sont à notre disposition.

— Et vous vous imaginez que c'est une conduite morale, Reynolds ? Vous vous imaginez qu'on puisse justifier...

— Ce que je pense ou ce que je ne pense pas n'a pas la moindre importance, dit Reynolds sans avoir l'air de s'émouvoir. Le pour et le contre, ce n'est pas moi qui en décide. La seule chose qui me regarde, c'est la mission dont j'ai été chargé. Si on peut la mener à bien d'une façon quelconque, elle sera menée à bien. C'est tout.

— Vous êtes un homme dur et dangereux, murmura le Comte. Je vous l'avais dit, Jansci. Un tueur, mais heureusement, il est du bon côté de la barrière.

— Oui. » Reynolds avait toujours l'air de ne pas réagir. « Et il y a un autre aspect de la question. Comme beaucoup d'hommes brillants, Jennings est assez naïf et assez enfantin à l'égard de tout ce qui sort de sa spécialité. M^{me} Jennings nous a dit que les Russes avaient persuadé son mari que le projet sur lequel il travaillait avait exclusivement des buts pacifiques. Jennings en est persuadé. Or, il est foncièrement pacifiste. Et par conséquent...

— Tous les savants, tous les meilleurs savants sont des pacifistes dans le fond du cœur. » Jansci s'était rassis, mais ses yeux étaient toujours aussi chargés d'hostilité. « Les meilleurs hommes, partout, sont toujours des pacifistes.

— Je ne cherche pas à discuter. Tout ce que je veux dire, c'est que Jennings en est maintenant au point où il aimerait mieux travailler pour les Russes en croyant travailler pour la paix, que de travailler pour son propre pays pour la guerre. Ce qui le rend encore plus difficile à manier, et ce qui, par conséquent, nous oblige à nous servir de tous les moyens dont nous pouvons disposer.

— Et le sort de son jeune fils, naturellement, n'a aucune importance, dit le Comte avec un geste supérieur de la main. Quand les enjeux sont si importants...

— Brian, le fils de Jennings, était à Poznan pendant toute la journée d'hier », l'interrompt Reynolds. « Il y avait une exposition, ou quelque chose de ce genre, destiné aux organisations de jeunesse. Deux hommes ne l'ont pas quitté d'une semelle depuis ce matin. Ils l'ont suivi partout. À midi, demain – c'est-à-dire aujourd'hui, maintenant – Brian sera à Stettin. Vingt-quatre heures plus tard, il sera en Suède.

— Ah ! oui. Vous avez trop de confiance en vous-même, monsieur Reynolds ; vous sous-estimez les Russes. » Derrière son verre, le comte le regardait, l'air de réfléchir. « Il y a déjà des agents qui ont échoué dans leur mission...

— Ces deux agents n'ont jamais échoué. Ils sont les meilleurs qu'il y ait en Europe. Brian Jennings sera en Suède demain. Le signal de la réussite nous parviendra pendant une émission normale de la B.B.C. destinée à l'Europe. C'est seulement à partir de ce moment-là que nous contacterons Jennings.

— Ah ! oui, fit le Comte en hochant la tête. Vous avez peut-être un certain sens de l'humanité, après tout.

— De l'humanité ! » Jansci avait toujours la même voix froide, presque méprisante. « Tout ce qu'ils ont en tête, c'est de faire faire à ce pauvre vieillard ce qu'ils veulent qu'il fasse, c'est tout. Les chefs de Reynolds savent que si le gamin restait en Russie, Jennings refuserait systématiquement de repartir en Angleterre. »

Le Comte alluma une autre de ses éternelles cigarettes russes.

« Nous sommes peut-être trop exigeants. Peut-être que dans ce cas, l'intérêt et le sens humanitaire s'accordent... Peut-être, ai-je dit... Et que se passera-t-il si Jennings refuse tout de même de vous suivre ?

— Il me suivra, qu'il le veuille ou non.

— Merveilleux ! Tout simplement merveilleux ! » fit le Comte en souriant. « Quelle photo dans la *Pravda* ! Nos amis en train de matraquer Jennings, en train de lui donner des coups de pied dans le derrière pour le forcer à passer la frontière et, en dessous, cette légende : *Un agent secret britannique libère un savant occidental*. Vous vous imaginez ça, monsieur Reynolds ? »

Reynolds haussa les épaules et ne répondit pas. Il n'était que trop sensible au changement dans l'atmosphère depuis les cinq dernières minutes. Il se rendait parfaitement compte du net courant d'hostilité qui régnait dans la pièce. Mais c'était son devoir de tout dire à Jansci ; le colonel Mackintosh avait tout particulièrement insisté sur ce point. C'était un risque à courir pour que Jansci leur propose de les aider. C'était la seule façon d'y arriver. Et si Jansci devait jamais proposer à Reynolds de l'aider, c'était maintenant, tout de suite, qu'il devait le faire. Reynolds, si Jansci refusait, savait qu'il avait fait le voyage pour rien... Deux minutes s'écoulèrent dans un parfait silence ! Jansci et le Comte se regardaient. Ils échangèrent un signe de tête presque imperceptible, mais Jansci se retourna et regarda Reynolds droit dans les yeux. Et il lui dit :

« Si tous vos compatriotes étaient comme vous, monsieur Reynolds,

je ne lèverais pas le petit doigt pour vous aider. Pour moi, les gens sans passion, sans âme, au sang-froid impénétrable, pour lesquels ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, ce qui est vrai, ce qui est faux, et la souffrance, et la douleur, ne sont que des considérations sans intérêt, pour moi, ces gens sont aussi coupables par leur acceptation muette que les assassins et les barbares dont vous me parliez tout à l'heure. Mais je sais qu'ils ne sont pas tous comme vous. Et je ne vous aiderais pas non plus s'il était simplement question de permettre à vos savants de fabriquer des instruments de mort. Mais le colonel Mackintosh était – est toujours mon ami. Et je trouve qu'il serait inhumain, quel que soit l'enjeu, de laisser un vieil homme mourir dans un pays étranger, au milieu de gens qui ne se soucient pas de lui, loin de sa famille et de ceux qu'il aime. S'il est en notre pouvoir, en quelque façon que ce soit, de vous aider à le faire rentrer chez lui, nous le ferons, avec l'aide de Dieu. »

CHAPITRE IV

L'INÉVITABLE porte-cigarettes à la bouche, avec l'inévitable cigarette russe en train de brûler, le Comte, du coude, appuya avec ténacité sur la sonnette, et continua d'appuyer jusqu'à ce qu'un petit bonhomme, en bras de chemise, mal rasé, se frottant les yeux pour se réveiller, surgisse en courant de derrière le bureau de réception de l'hôtel. Le Comte le regarda avec des yeux désagréables.

« Les gardiens de nuit sont supposés dormir pendant la journée, dit-il d'une voix glacée. Le directeur, mon petit, et tout de suite.

— Le directeur ? À cette heure de la nuit ? » Le gardien de nuit regarda avec un air d'insolence mal cachée la pendule au-dessus de sa tête ; il se retourna vers le Comte qui était maintenant habillé en civil, en complet gris, avec un imperméable raglan de la même couleur, et lui dit sans faire aucun effort pour cacher son indignation : « Le directeur est en train de dormir. Revenez demain matin. »

Alors, il y eut comme un bruit d'étoffe qu'on déchire, un gémissement de douleur : le Comte tenant le portier par le devant de sa chemise, de sa main droite, l'avait presque assis sur son bureau. Les yeux injectés de sang et brouillés de sommeil du portier s'agrandirent de surprise, et de frayeur ensuite, lorsqu'il vit, à quelques centimètres de sa figure, le portefeuille qui venait d'apparaître comme par magie dans la main gauche du Comte et que ce dernier tenait ouvert devant lui. Un moment de silence suivit, puis le Comte repoussa le portier d'un geste méprisant ; et celui-ci s'écroula, terrorisé, contre les casiers destinés au courrier, essayant de retrouver son équilibre et bafouillant :

« Je suis désolé, camarade... Je suis terriblement désolé... » Le portier se passa la langue sur ses lèvres qui étaient sèches et raides. « Je... je ne savais pas...

— Et qui vous imaginiez-vous qui pouvait vous rendre visite à cette heure de la nuit ? demanda le Comte, lentement.

— Personne, camarade ! Personne ! Je vous assure, camarade ! J'ai juste pensé... enfin, oui, vous étiez ici il y a à peine vingt minutes...

— J'étais ici ? » L'expression du Comte, un sourcil levé, tout autant que l'inflexion de sa voix, paralysèrent le portier.

« Non, non, non ! Naturellement, pas vous... Vos hommes, je veux dire... Ils sont venus...

— Je sais. C'est moi qui les ai envoyés. » Le Comte eut un geste dédaigneux, comme fatigué, du bras, pour lui dire d'aller faire ce qu'il lui avait dit et le gardien de nuit traversa le hall en courant.

Reynolds quitta le banc, contre le mur, où il était resté assis jusque-là. Il alla retrouver le Comte.

« Étonnant, murmura-t-il. J'en avais froid dans le dos, moi aussi.

— Question d'entraînement, dit le Comte modestement. C'est bon pour ma réputation et ça ne fait pas grand mal, aussi désagréable que ce soit de s'entendre appeler camarade par un crétin de ce genre... Vous avez entendu ce qu'il a dit ?

— Oui. Ils ne perdent pas de temps, n'est-ce pas ?

— Oh ! ils sont efficaces, malgré leur manque d'imagination, dit le Comte. Au lever du jour, vous pouvez être sûr qu'ils auront déjà visité tous les hôtels de la ville. Une chance minuscule naturellement, mais ils ne peuvent pas se permettre de la négliger. Mais, grâce à eux, vous vous trouvez deux fois plus en sécurité ici, trois fois plus même que dans la maison de Jansci. »

Reynolds fit un signe de tête, mais ne dit rien. Une demi-heure à peine s'était écoulée depuis que Jansci avait accepté de l'aider. Le Comte et lui avaient décidé que Reynolds devait quitter immédiatement l'endroit où ils se trouvaient. C'était un refuge trop peu pratique et trop dangereux.

Peu pratique, non pas en raison de son confort rudimentaire, mais parce qu'il était situé dans un endroit isolé, à l'extrémité de la ville. Un étranger circulant dans ce quartier à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, comme Reynolds risquait d'être obligé de le faire, était sûr d'attirer l'attention. Reynolds aurait été trop loin du centre, des grands hôtels de Pest où Jennings descendrait certainement, ou était déjà descendu. Et, inconvénient principal, il n'y avait pas de téléphone dans cette maison et on pourrait avoir besoin de se communiquer rapidement quelque chose.

Et l'endroit était dangereux ; en effet, Jansci avait le sentiment croissant que la maison était surveillée. Pendant les deux ou trois jours précédents, Sandor et Imre avaient repéré des hommes seuls, en train de marcher lentement sur le trottoir, de l'autre côté de la rue, à plusieurs moments différents de la journée. Il était peu probable qu'ils fussent des membres de la police normale ou secrète, mais il était tout aussi improbable qu'ils aient été d'innocents promeneurs. Comme toute ville d'un État soumis à un régime policier, Budapest possédait des centaines d'indicateurs à gages, et il y avait toutes les chances pour que les piétons suspects aient été des individus de ce genre en

train de se livrer à leur enquête personnelle avant d'aller à la police toucher le prix du sang. Reynolds n'avait pas manqué d'être surpris du calme de Jansci en face de ce danger sans doute en train de couvrir ; il avait eu l'air de trouver que ce n'était qu'un incident courant, sans gravité, mais le Comte lui avait expliqué tandis qu'ils roulaient en Mercédès dans les rues blanches de neige, vers cet hôtel sur les rives du Danube, les raisons de cette passivité apparente. Ils changeaient si souvent de refuge en raison de l'attitude soupçonneuse de leurs voisins qu'ils n'y faisaient pratiquement plus attention, et Jansci avait acquis une sorte de sixième sens qui, jusqu'ici en tout cas, leur avait toujours permis de disparaître à temps. C'était gênant, avait dit le Comte, mais rien de plus : de toute façon, ils avaient une demi-douzaine d'autres endroits qui les attendaient en ville et qui valaient bien celui-ci, et, de plus, leur quartier général permanent, un endroit que ne connaissaient que Jansci, le Comte et Julia, se trouvait à la campagne.

Mais le cours des pensées de Reynolds fut interrompu par le bruit d'une porte qui s'ouvrait à l'autre bout du hall. Il leva les yeux et vit un homme qui marchait vers eux aussi vite qu'il le pouvait ; le clapotement de ses talons à bouts métalliques trahissait une inquiétude, une anxiété qui étaient presque comiques. L'homme tout en marchant, se dépêchait de passer une veste sur sa chemise fripée, et sa figure mince, avec ses lunettes, était l'image même de la crainte déjà presque affolée.

« Mille excuses, camarade ! Je vous fais mille excuses ! » Dans son appréhension, il serrait fiévreusement ses deux mains l'une, contre l'autre, et les jointures de ses phalanges étaient presque blanches. Il se retourna vers le portier de nuit qui le suivait, et dit, l'air furieux : « Cet imbécile...

— Vous êtes le directeur ? l'interrompt le Comte, sèchement.

— Oui, oui... Naturellement.

— Alors, congédiez l'imbécile. Ce que j'ai à vous dire ne regarde que vous. »

Il attendit que le gardien eût disparu, sortit son étui à cigarettes en or, choisit une cigarette en prenant son temps, l'examina avec soin, l'introduisit avec des gestes raffinés dans son fume-cigarettes, prit tout son temps pour trouver une boîte d'allumettes dans une poche, pour craquer une allumette et finalement pour allumer la cigarette. Un spectacle de grande classe, remarqua Reynolds en lui-même, en connaisseur : le directeur, qui tremblait de frayeur en arrivant, avait maintenant l'air d'être sur le bord de la crise de nerfs.

« Qu'est-ce qu'il y a, camarade ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » Dans son effort pour parler d'une voix calme et contrôlée, sans trembler, il

avait presque hurlé. Il voulut se reprendre, mais tomba dans l'autre extrême. C'est à peine si on put l'entendre lorsqu'il reprit : « S'il est en mon pouvoir d'être utile à l'A.V.O., en quelque façon que ce soit, je vous garantis...

— Quand ce sera à vous de parler, vous vous contenterez de répondre à mes questions. C'est tout. »

Le Comte avait parlé d'une voix douce, mais le directeur eut l'air de se recroqueviller en lui-même ; sa bouche se pinça ; ses lèvres n'étaient plus qu'une ligne blanche.

« Vous avez eu la visite de mes hommes, il y a peu de temps ? reprit le Comte.

— Oui, oui, il y a très peu de temps. Je n'étais même pas rendormi...

— Mes questions seulement, lui répéta le Comte d'une voix douce. J'espère que je n'aurai pas à vous le dire encore une fois. Ils vous ont demandé si vous aviez un nouveau client, ils ont vérifié les registres et fouillé les chambres. Ils vous ont laissé naturellement une fiche tapée à la machine portant la description de l'homme qu'ils cherchent ?

— Je l'ai sur moi, camarade, s'empressa de dire le directeur, en se frappant la poitrine.

— Et on vous a donné l'ordre de nous téléphoner dès qu'un homme ressemblant à celui dont on vous a laissé la description ferait son apparition ici ? »

Le directeur fit oui de la tête.

« Oubliez tout ceci, lui ordonna le Comte. La situation évolue vite. Nous avons toutes les raisons de croire que cet homme va venir ici, ou que la personne qu'il doit contacter habite déjà ici ou encore va venir retenir une chambre dans les prochaines vingt-quatre heures. » Le Comte souffla longuement la fumée de sa cigarette en regardant le directeur avec l'air de réfléchir. « Nous sommes absolument sûrs que c'est la quatrième fois en trois mois que vous hébergez des ennemis de l'État dans votre hôtel.

— Ici ? Dans cet hôtel ? » Le directeur était de plus en plus pâle. « Je vous jure devant Dieu, camarade...

— Devant Dieu ? coupa le Comte en fronçant les sourcils. Quel dieu ? Le dieu de qui ? »

La tête du directeur n'était même plus pâle ; elle était maintenant du gris de la cendre ; les bons communistes ne font jamais d'erreurs de ce genre. Reynolds avait presque de la peine pour lui, mais il savait ce que le Comte visait. Il voulait mettre cet homme dans un état de

terreur qui lui garantisse chez lui une obéissance servile, absolue, sans discussion, à tout ce qu'il lui dirait.

L'homme était mûr maintenant.

« Une... une erreur, camarade. Ma langue a fourché. » Le directeur bégayait de panique. Il tremblait de tous ses membres. « Je vous garantis, camarade...

— Non, non, que ce soit moi qui vous garantisse quelque chose, camarade. » Le Comte parlait presque à voix basse. « Encore une erreur de ce genre, et nous veillerons à vous donner une certaine rééducation pour faire disparaître en vous ces détestables sentiments bourgeois, et toute envie d'héberger chez vous des gens qui sont prêts à donner des coups de poignard dans le dos de notre mère-patrie. »

Le directeur ouvrit la bouche, comme pour protester de sa bonne foi, ses lèvres se mirent à remuer, mais aucun son n'en sortit.

Et le Comte continua, sur un ton de menace glaciale, mortelle :

« Mes instructions doivent être obéies, et obéies absolument, parfaitement, sans hésitation. Vous serez considéré comme implicitement responsable de tout échec, même si l'échec était inévitable. Vous avez le choix, mon ami : ceci, ou le canal de la mer Noire.

— Je ferais n'importe quoi, n'importe quoi pour vous ! »

Le directeur suppliait ; il était dans un état de terreur qui faisait pitié, et il était obligé de s'appuyer contre le bureau pour pouvoir rester debout. « Tout ce que vous voudrez, camarade, je le jure !

— C'est votre dernière chance. » Puis le Comte montra Reynolds d'un geste de la tête. « Un homme à moi. Il ressemble d'assez près à l'espion que nous cherchons. La même taille et la même tête à peu près. On peut le prendre pour l'autre ; nous l'avons maquillé pour la circonstance. Un coin mal éclairé dans votre salon de réception, un geste imprudent, et l'homme qui sert de contact est à nous. Il nous racontera sa petite histoire. Tout le monde parle quand l'A.V.O. se met à poser des questions. Et l'espion sera à nous. »

Reynolds ne pouvait s'empêcher de regarder le Comte avec étonnement. Il avait besoin de tout son entraînement professionnel, de ses années d'expérience, pour garder sa figure dépourvue de toute expression particulière, et en même temps, il se demandait si l'audace, de cet homme avait des limites. Mais, Reynolds le savait, ce n'était que par des coups d'une audace aussi insolente qu'ils risquaient d'arriver à leur but.

« Mais de toute façon, ceci ne vous regarde pas, continuait le

Comte. Voici vos instructions : Une chambre pour mon ami, que nous appellerons, pour les besoins de la cause, disons, Rakosi. M. Rakosi. La meilleure que vous ayez, avec salle de bain privée, sortie sur l'escalier d'incendie, récepteur radio avec ondes courtes, téléphone, réveil, les doubles de tous les passes de l'hôtel, et la tranquillité la plus absolue. Pas de standardiste en train d'écouter les communications téléphoniques de M. Rakosi vous vous doutez probablement, mon cher directeur, que nous avons des moyens nous permettant de savoir si une ligne de téléphone est branchée sur une table d'écoute. Pas de femme de ménage, pas de garçon d'étage, pas d'électricien, de plombier ; enfin personne ne doit s'approcher de sa chambre. Vous lui monterez directement et personnellement ses repas dans sa chambre, et tant que M. Rakosi ne décidera pas d'apparaître, il n'existera pas. Personne ne sait qu'il est ici. Vous-même, vous ne l'avez jamais vu, de même que vous ne m'avez pas vu. Tout est bien compris ?

— Oui, naturellement, naturellement. » Le directeur s'accrochait des deux mains, désespérément à ce qu'il croyait être sa dernière planche de salut. « Tout sera exécuté comme vous l'avez dit, camarade. Exactement comme vous l'avez dit, camarade. Exactement comme vous l'avez dit. Vous avez ma parole. »

— Si vous le faites, vous aurez peut-être la possibilité de traire quelques milliers de vaches à lait supplémentaires, lui dit le Comte d'une voix méprisante. Dites à cet imbécile de portier de ne pas ouvrir la bouche, et montrez-nous cette chambre immédiatement.

*

Cinq minutes plus tard, ils se retrouvaient seuls. La chambre de Reynolds n'était pas très grande, mais elle était confortable. Elle avait une radio, le téléphone et une sortie de secours par l'escalier d'incendie, sur lequel donnait une porte située dans la salle de bain. Le Comte inspecta rapidement la chambre des yeux, l'air de la trouver satisfaisante.

« Je crois que vous serez tranquille ici pendant quelques jours. Deux ou trois, mais pas plus, ce serait trop dangereux. Le directeur ne parlera certainement pas, mais il y a toujours un imbécile qui se met à avoir peur, ou un mouchard qui veut toucher une prime.

— Et après ?

— Il faudra que vous changiez d'identité. Je dors d'abord quelques heures, et ensuite, la première chose que je ferai sera de rendre visite à un de mes amis qui se spécialise dans ce genre d'opérations. »

Le Comte, l'air de réfléchir, se frotta un moment le menton ; sa

barbe poussait déjà, il avait une ombre bleuâtre sur tout le bas de la figure. « En allemand. Je crois que ce serait la meilleure chose. Un Allemand de la Ruhr. Dortmund, Essen, cette région, en gros. Ce sera bien plus convaincant que de passer pour Autrichien, je vous assure. La contrebande est-ouest a pris une telle importance que les transactions sont menées maintenant par les intéressés eux-mêmes, directement ; les intermédiaires suisses et autrichiens qui avaient l'habitude de les mener à bien ont du mal en ce moment à gagner leur vie. On n'en rencontre presque plus, et par conséquent, ceux qu'on, voit attirent l'attention. Vous pourriez être un fournisseur de... disons, d'aluminium et de cuivre, par exemple. Je vous fournirai un catalogue.

— C'est un commerce clandestin naturellement ?

— Naturellement, mon cher ami. Il y a des centaines de produits interdits, qui se trouvent sur la liste noire des gouvernements occidentaux, mais un véritable océan de ces denrées se déverse de l'autre côté du rideau de fer tous les ans – il y en a pour cent milliards, deux cents milliards peut-être. Personne ne le sait.

— Seigneur ! » fit Reynolds stupéfait. Mais il se reprit et dit : « Et je serais venu pour apporter ma goutte personnelle à ce fleuve ?

— C'est la chose la plus vraisemblable, mon garçon. Vous envoyez vos produits à Hambourg ou dans un autre port libre sous de faux certificats et manifestes. On les échange dans l'entrepôt et les denrées sont embarquées sur un navire russe. Ou, ce qui est encore plus facile, on leur fait passer la frontière française, on ouvre les caisses, on refait d'autres caisses et on envoie le tout en Tchécoslovaquie. D'après l'accord de transit de 1921, des denrées peuvent être envoyées d'un pays A à un pays C en passant par le pays B sans avoir à être soumises dans ce dernier pays à l'examen de la douane. C'est merveilleusement simple, n'est-ce pas ?

— En effet, reconnut Reynolds. Les gouvernements intéressés ne doivent pas savoir où donner de la tête.

— Les gouvernements ? éclata de rire le Comte. Mon cher Reynolds, quand la situation économique d'un pays est florissante, le gouvernement de ce pays est brusquement affligé d'une myopie assez curieuse. Il y a quelque temps, un citoyen allemand qui trouvait que c'en était trop – c'était un dirigeant socialiste qui s'appelait, je crois, Wehner – oui, c'est cela, Herbert Wehner – a envoyé au gouvernement de Bonn une liste de six cents firmes – vous m'entendez bien : six cents – qui se livraient de façon aussi active que suivie au commerce clandestin.

— Et le résultat ?

— Le résultat : six cents informateurs mis à la porte dans six cents entreprises, se contenta de dire le Comte. En tout cas, c'est ce que Wehner a déclaré et il devait savoir ce qu'il disait. Les affaires sont les affaires, et les bénéfices sont les bénéfices dans le monde entier. Les communistes vous recevront à bras ouverts si vous avez de dont ils ont besoin... Bon, je vais m'en occuper. Vous serez un représentant ou un directeur adjoint d'une grosse société métallurgique de la Ruhr.

— Une société qui existe ?

— Mais naturellement. Ce n'est pas la peine de prendre de risques inutiles, et ce que cette société ne sait pas ne peut pas lui faire de mal. » Le Comte sortit une flasque de métal de sa poche. « Puis-je vous en offrir ?

— Non, merci. »

Reynolds avait vu le Comte boire les trois quarts d'une bouteille d'alcool pendant la soirée, mais avec des effets, des effets extérieurs tout au moins, absolument impossibles à déceler. La résistance de cet homme à l'alcool était une chose phénoménale. Et en fait, se dit Reynolds, ce n'était pas seulement à ce point de vue-là que cet homme était phénoménal. Un individu qui posait des questions, énigmatique par excellence, s'il en avait déjà vu. Dans les circonstances habituelles, relativement normales, c'était un homme doué d'un humour froid, avec l'esprit caustique, sardonique, la repartie extrêmement rapide, mais dans ses rares moments de détente, ses traits exprimaient une sorte d'éloignement distant, presque comme une sorte de tristesse intime qui formait un contraste aussi net qu'incompréhensible avec l'attitude, le comportement qu'il affichait d'habitude. Ou peut-être que ce moi distant était son moi authentique...

« Tant mieux », dit le Comte. Il alla prendre un verre dans la salle de bain, y versa un peu d'alcool et le vida d'un seul coup. « Un médicament préventif, pour me protéger contre l'infection, mon cher Reynolds. Moins vous en boirez, plus il m'en restera, et par conséquent mieux je me porterai. Mais trêve de plaisanteries. Comme je vous le disais, la première chose dont je vais m'occuper ce matin, sera de vous préparer une nouvelle identité. Ensuite j'irai à Andrassy Ut essayer de trouver à quel hôtel sont descendus les délégués russes à ce congrès scientifique. Aux Trois-Couronnes, probablement. Tout le personnel fait partie de notre organisation, mais ce pourrait être aussi un autre hôtel. »

Il sortit un crayon et un papier de sa poche et écrivit pendant quelques secondes.

« Voici les noms et les adresses des sept ou huit principaux hôtels, et ce sera certainement l'un de ceux-ci. Je les ai numérotés de A à H,

comme vous le voyez. Quand je vous appellerai, au téléphone, la première chose que je ferai sera de vous appeler par un faux nom. La première lettre de ce nom correspondra à un nom d'hôtel sur la liste. Vous me suivez ? » Reynolds fit signe que oui.

« J'essaierai aussi de vous trouver le numéro de la chambre de Jennings. Ce sera plus difficile. Je l'inverserai au téléphone, sous forme d'une indication financière touchant à vos prétendues affaires. »

Le Comte se leva et remit la flasque dans sa poche.

« Et ma foi, j'ai bien peur que ce soit tout ce que je puisse faire pour vous, monsieur Reynolds. Le reste dépend de vous. Je ne peux vraiment pas aller rôder autour de l'hôtel où se trouve Jennings, car il y aura sûrement beaucoup de nos hommes en train de le surveiller, et d'un autre côté, je suis de service cet après-midi et ce soir jusqu'à dix heures au moins. Et, de toute façon, même si je pouvais m'approcher de Jennings, cela ne servirait à rien. Il verrait tout de suite que je suis un étranger et il se mettrait aussitôt à avoir des soupçons ; et en dehors de cela, vous êtes la seule personne qui ait vu sa femme et qui puissiez faire valoir à ses yeux les faits et les arguments nécessaires.

— Vous avez déjà fait plus qu'assez, lui dit Reynolds d'une voix chaude. Je suis en vie, non ? Je ne quitte pas cette chambre avant d'avoir eu de vos nouvelles ?

— N'en sortez pas... Bon, eh bien, je vais dormir un petit peu, et ensuite, je remets l'uniforme et je vais m'amuser à faire peur à tout le monde, dit le Comte avec un sourire à peine marqué. Vous ne pouvez imaginer, monsieur Reynolds, le plaisir qu'on éprouve à sentir que tout le monde vous adore. Eh bien, *au revoir*. »

Une fois le Comte sorti de la pièce, Reynolds ne perdit pas une seconde. Il se sentait mortellement fatigué. Il ferma à clef la porte de la chambre, laissant la clef dans la serrure, mais dans une position telle qu'il soit impossible de la faire tomber de l'extérieur, puis, par précaution supplémentaire, coinça la poignée de la porte avec le haut du dos d'une chaise, ferma les fenêtres de sa chambre et de la salle de bain, posa tout un assortiment de verres et d'autres objets fragiles sur les rebords des fenêtres – un excellent système pour être averti de la présence d'un cambrioleur, il lui était déjà arrivé d'en faire l'expérience – glissa son automatique sous l'oreiller, se déshabilla et s'enfonça entre les draps, l'âme pleine de reconnaissance.

Pendant une minute ou deux, ses pensées tournèrent vaguement autour des heures qu'il venait de passer. Il revit en mémoire Jansci, cet homme si patient et si doux, cet homme dont le comportement et les conceptions contrastaient tellement, de façon si incroyable, de la violence impensable dont avait été marquée sa vie passée ; il pensa un

moment à ce Comte qui était aussi énigmatique que Jansci, à la fille de Jansci qui jusqu'ici n'était rien d'autre pour lui que deux yeux bleus et des cheveux blonds, sans qu'il sût quelle âme se cachait derrière ces yeux, à Sandor aussi calme et pacifique à sa façon personnelle que l'était son maître, à cet Imre dont les yeux nerveux étaient toujours en train de courir partout.

Il essaya aussi de réfléchir au lendemain – c'est-à-dire à aujourd'hui – aux chances qu'il avait de parvenir jusqu'au vieux professeur, à la meilleure méthode à employer pour le convaincre de revenir, mais il était trop fatigué. Ses pensées se mêlaient dans une sorte de halo imprécis sans forme réelle et sans cohésion, et finalement ce halo lui-même se brouilla et s'éteignit dans le vide total.

Il venait de sombrer dans le sommeil de l'épuisement.

*

Le caquètement grelottant de la sonnerie du réveil lui fit ouvrir les yeux quatre heures plus tard. Il se réveilla avec ce sentiment désagréable de sécheresse et de mauvais goût dans la bouche qu'on a lorsqu'on n'a pas assez dormi, mais il ne s'en réveilla pas moins immédiatement. Il arrêta la sonnerie du réveil deux secondes à peine après qu'elle se fut déclenchée. Il demanda par téléphone qu'on lui monte du café, passa sa robe de chambre, alluma une cigarette. Un peu plus tard, il alla prendre la cafetière devant la porte, referma la porte à clef, et se mit les écouteurs de la radio sur les oreilles. Le signal qui indiquerait l'arrivée de Brian Jennings en Suède consistait en une erreur que commettrait le speaker. Il était convenu qu'il dirait : « ce soir – je m'excuse, je devrais dire demain soir... » Mais dans le bulletin de nouvelles de la B.B.C. sur ondes courtes à destination de l'Europe, il n'entendit aucune erreur. Reynolds enleva les écouteurs sans se sentir déçu pour autant : il ne s'était pas attendu à ce que le signal arrive aussi tôt, mais ç'avait été malgré tout une chance minime qu'il n'aurait pu se permettre de négliger. Il but le reste du café et se rendormit quelques minutes plus tard.

Quand il se réveilla pour la seconde fois, il le fit sans intervention extérieure, de lui-même, parfaitement reposé et en excellente forme. Il était un peu plus d'une heure. Il se lava, se rasa, commanda son déjeuner par téléphone. Ensuite, il s'habilla et enfin tira les rideaux, des fenêtres. Il faisait si froid dehors que les vitres des fenêtres étaient complètement bouchées par le givre ; il dut ouvrir la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait. Un vent léger soufflait, mais qui traversa sa chemise comme une lame de couteau. Tout annonçait, se dit-il avec une grimace, une nuit idéale pour passer à l'action, pour un agent

secret, à condition bien sûr que ledit agent secret ne soit pas condamné à mourir de froid. De gros flocons de neige, paresseux, duveteux, tombaient lentement, suivant des trajectoires capricieuses, d'un ciel lourd et couleur de plomb. Reynolds, frissonnant se dépêcha de fermer la fenêtre. À ce moment précis, quelqu'un frappa à la porte.

Reynolds tourna la clef dans la serrure, et le directeur entra, apportant en secret le déjeuner sur un plateau. Le directeur estimait peut-être que c'était un travail indigne de son rang mais il ne le montra en aucune façon. Au contraire, il fut l'image même de l'obséquiosité, et la présence sur le plateau d'une bouteille d'*Aszu Impérial* et d'un *Tokay* chaud et doré qui devait valoir son pesant d'or, se dit Reynolds, montrait clairement son désir presque maladif de satisfaire l'A.V.O. de toutes les façons possibles et imaginables. Reynolds se garda bien de le remercier – une façon de faire qui aurait certainement paru incongrue de la part d'un membre de l'A.V.O. ; d'un geste supérieur, il lui fit signe de s'en aller. Mais le directeur plongea la main dans sa poche et en sortit une enveloppe dépourvue d'inscription.

« J'ai été chargé de vous remettre cette enveloppe, monsieur Rakosi.

— À moi ? » Reynolds parlait d'une voix sèche, où il aurait été impossible de déceler la moindre inquiétude. Il n'y avait que le Comte et ses amis à connaître son nom actuel. « C'est arrivé il y a combien de temps ?

— Cinq minutes.

— Cinq minutes ! » s'écria Reynolds en fixant dans les yeux le directeur avec un regard glacé et en baissant la voix. Un ton mélodramatique et des gestes grandiloquents qui auraient paru complètement ridicules en Angleterre, mais qui, il commençait à s'en apercevoir, étaient pris tout à fait au sérieux dans ce malheureux pays soumis au règne de la terreur. « Pourquoi ne me l'a-t-on pas apportée cinq minutes plus tôt ?

— Je... Je m'excuse, camarade. » Il recommençait à trembler et à bafouiller. « Votre... votre déjeuner était presque prêt, et j'ai pensé...

On ne vous a pas chargé de penser. La prochaine fois qu'on vous donnera un message pour moi, apportez-le-moi immédiatement. Qui l'a déposé ?

— Une jeune fille – heu, une jeune femme.

— Décrivez-la-moi.

— C'est difficile. Je n'ai pas l'habitude. Il hésita. Elle avait un imperméable avec une ceinture, voyez-vous, et un grand capuchon.

Elle n'était pas grande, je dirai même presque petite et elle avait l'air solide, et ses bottes...

— Sa tête, imbécile ! Ses cheveux !

Elle avait le capuchon de l'imperméable sur la tête, je n'ai pas pu voir ses cheveux. Mais elle avait des yeux bleus, très bleus...» Le directeur insista encore sur les yeux, mais ce fut d'une voix hésitante qu'il reprit : « J'ai bien peur, camarade... » Reynolds lui coupa la parole et lui dit de s'en aller. Il en avait entendu assez. La description correspondait suffisamment à la fille de Jansci. Sa première réaction, qui le surprit lui-même, fut comme un picotement de colère à l'idée qu'on faisait courir de tels risques à cette jeune fille, mais au moment même où il avait cette réaction, il se rendait compte qu'elle était complètement stupide et injuste. Il aurait été bien plus dangereux pour Jansci, qui avait une tête que des centaines de personnes devaient connaître, de se risquer dans les rues en plein jour, et Sandor et Imre, qui avaient dû se faire remarquer pendant le soulèvement d'octobre, avaient des têtes facilement reconnaissables eux aussi ; tandis que personne ne penserait à se méfier ou à faire des commentaires oiseux sur la présence d'une jeune fille dans les rues, et même si plus tard, on se mettait à poser des questions sur elle, la description que pourrait en donner le directeur de l'hôtel pourrait correspondre à des milliers de jeunes filles différentes. Reynolds ouvrit l'enveloppe. Le message était concis et rédigé en majuscules : « Ne venez pas à la maison ce soir. Retrouvez-moi au café de l'Ange-Blanc entre huit et neuf heures. » Et c'était signé : « J. » — Julia, naturellement. Pas Jansci. Si Jansci ne pouvait pas prendre le risque de sortir dans les rues, à plus forte raison il n'était pas question qu'il aille dans un café bondé. Reynolds ne put deviner la raison de ce changement dans leurs plans il avait été convenu qu'ils se retrouveraient dans la maison de Jansci après l'entrevue de Reynolds avec Jennings. C'était sans doute à cause de la police ou des informateurs, mais il pouvait y avoir une demi-douzaine d'autres raisons. Mais, suivant les habitudes mentales qui étaient devenues une sorte de seconde nature chez lui, Reynolds ne perdit pas une minute à s'inquiéter inutilement. Se poser des questions et se faire des soucis en ce moment, ne lui servirait à rien, ne le mènerait nulle part, et la jeune fille lui donnerait la bonne réponse ce soir. Il brûla la lettre et l'enveloppe dans le lavabo et fit couler l'eau pour faire disparaître les cendres. Puis, en toute tranquillité, il savoura son déjeuner, qui était excellent.

Les heures passèrent lentement. Deux heures, trois heures, quatre heures. Et toujours pas un seul signe de vie du Comte. Ou bien il avait du mal à se procurer les renseignements promis, ou bien, et c'était

plus probable, il n'arrivait pas à s'isoler pour les lui communiquer. Reynolds n'arrêtait de faire les cent pas dans la chambre que pour jeter de temps en temps un regard par la fenêtre et pour surveiller la neige qui descendait de plus en plus fournie, qui noyait sous une couche de plus en plus épaisse les toits et les rues de la ville que l'ombre gagnait peu à peu. Reynolds commençait à se sentir inquiet. S'il devait savoir où se trouvait le professeur, réussir à l'approcher, le convaincre de le suivre en Angleterre ou tout au moins jusqu'à la frontière autrichienne, et se trouver au café de l'Ange-Blanc avant neuf heures, il commençait à ne plus avoir tellement de temps devant lui. Cinq heures arrivèrent. Cinq heures et demie. À six heures moins vingt, la sonnerie du téléphone éclata brusquement, assourdissante dans le silence absolu et tendu qui régnait dans la pièce. Reynolds bondit sur le téléphone, décrocha le combiné.

« Monsieur Buhl ? Monsieur Johann Buhl ? » Le Comte parlait à voix basse et en se dépêchant, mais il n'y avait aucun doute à avoir, c'était bien lui.

« Buhl à l'appareil.

— Bon. J'ai d'excellentes nouvelles pour vous, monsieur Buhl. J'ai été au ministère cet après-midi, et l'offre de votre société les intéresse beaucoup, surtout en ce qui concerne l'aluminium en feuilles. Ils aimeraient discuter de la question avec vous le plus rapidement possible, à condition que vous acceptiez leur prix maximum, qui est de quatre-vingt-quinze.

— Ce prix devrait paraître raisonnable à ma société.

— Dans ce cas, l'affaire devrait pouvoir être réglée.

Nous pouvons en parler pendant le dîner ! Est-ce que six heures et demie serait trop tôt pour vous ?

— Absolument pas. J'y serai. Troisième étage, n'est-ce pas ?

— Deuxième. Eh bien, alors à six heures et demie. Au revoir, monsieur. »

Un claquement sec. Le Comte avait raccroché. Reynolds en fit autant avec l'impression que le Comte n'avait disposé que de quelques minutes pour lui parler et qu'il avait craint qu'on entendît ce qu'il disait. Néanmoins, il avait réussi à passer tous les renseignements nécessaires : Buhl pour B — c'était donc bien l'hôtel des Trois-Couronnes, celui dont tout le personnel appartenait à l'A.V.O. C'était regrettable en ce sens que l'affaire en devenait terriblement plus dangereuse, mais en tout cas, Reynolds saurait où il mettrait les pieds ; il saurait que toutes les personnes qu'il rencontrerait dans cet hôtel seraient des ennemis dont il faudrait se méfier. Chambre 59, au

deuxième étage, et le professeur dînait à six heures et demie – donc moment auquel sa chambre serait très probablement vide. Reynolds jeta un coup d’œil à sa montre et passa immédiatement à l’action. Il enfila son imperméable, en serra la ceinture, tira son feutre sur ses yeux, vissa au bout du canon de son automatique son silencieux spécial, mit l’arme dans sa poche droite, une torche électrique en caoutchouc moulé dans sa poche gauche et deux chargeurs de rechange pour son automatique dans la poche intérieure de sa veste. Ensuite, il appela le central et dit au directeur qu’il ne devait absolument pas être dérangé pendant les quatre heures à venir, sous aucun prétexte, que ce soit pour des messages téléphoniques, des communications de quelque sorte que ce soit, ou pour des repas. Il mit la clef dans la serrure de la porte, laissa la lumière allumée de façon à faire croire qu’il était toujours là à toute personne qui pourrait avoir envie de regarder par le trou de la serrure, ouvrit la porte de la salle de bain et s’en alla par l’échelle d’incendie.

Il faisait un froid piquant, mordant ; la neige épaisse et fraîche lui arrivait au-dessus de la cheville, et il n’avait pas encore fait deux cents mètres, que son feutre et son imperméable étaient presque aussi blancs que le trottoir lui-même. Mais Reynolds bénit ce froid et cette neige, car le froid enlèverait aux hommes de la police en uniforme et de la police secrète toute envie de faire preuve de zèle ; ils auraient peut-être même tendance à raccourcir leurs rondes. Et d’autre part la neige le protégeait d’ennemis éventuels à la fois parce qu’il se noyait dans ce rideau de blancheur sur lequel la nuit était déjà tombée, et parce qu’elle étouffait tous les bruits, réduisant celui de ses pas à un chuchotement à peine audible. Une nuit idéale pour la chasse, se dit Reynolds avec une grimace.

Il arriva à l’hôtel des Trois-Couronnes en dix minutes à peine – le brouillard semi-obscur de ce temps bouché ne l’avait pas empêché de trouver son chemin comme s’il avait passé toute sa vie à Budapest. Il commença par se livrer, prudemment, à une première inspection des lieux, de l’autre trottoir.

C’était un immense hôtel qui tenait toute la place d’un pâté de maisons. Au milieu de la façade, il y avait une grande porte à deux battants vitrés qui étaient ouverts et donnaient sur un tambour qui permettait d’accéder au hall de réception. Cette entrée était éclairée par des tubes fluorescents qui baignaient l’endroit d’une sorte de clarté rauque. Dehors, devant le tambour, deux portiers en uniforme battaient de la semelle et se frappaient les bras contre la poitrine pour se réchauffer. Ils étaient armés tous les deux, Reynolds s’en rendit compte dès qu’il les aperçut : des revolvers dans des étuis fermés, et des matraques. Des portiers dans mon genre, se dit Reynolds. On

pouvait parier en toute sécurité qu'ils faisaient partie l'A.V.O., et à plein temps. Enfin, une chose était certaine : quel que dût être l'endroit par lequel il arriverait à pénétrer dans l'hôtel, ce ne serait certainement pas cette porte qui lui permettrait de le faire. Tout ceci, Reynolds le vit du coin de l'œil, tout en continuant à marcher d'un pas pressé sur le trottoir qui se trouvait de l'autre côté de l'hôtel, la tête penchée en avant comme pour se protéger de la neige, l'air d'un homme qui se dépêche de rentrer chez lui où l'attend un bon feu. Dès qu'il fut sorti du champ de vision des deux cerbères, il changea brusquement de direction et se livra à un examen rapide des deux côtés du bâtiment. Ils n'offraient pas plus de moyens d'accès discrets que ne l'avait fait la façade : toutes les fenêtres du rez-de-chaussée avaient de solides barreaux, et avec les facilités d'escalade que présentait le mur parfaitement lisse, les fenêtres du premier étage, auraient aussi bien pu se trouver dans la lune. Il ne restait donc que l'arrière du bâtiment.

L'entrée de service de l'hôtel était située au milieu de cette face du bâtiment avec un porche qui s'enfonçait dans l'immeuble et qui était assez large pour laisser passer un grand camion de livraison. Au fond de ce porche, Reynolds aperçut une cour intérieure couverte de neige ; l'hôtel avait donc la forme d'un carré avec une cour centrale. Et, dans l'alignement du porche, à l'autre bout de la cour, il aperçut une porte qui devait mener au bâtiment central ; de chaque côté de cette porte quelques voitures étaient garées. Au-dessus d'elle une puissante ampoule électrique protégée par un globe éclairait la cour et le porche, et, de plus, certaines des fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage étaient éclairées. Au total, l'éclairage n'était pas très fort, mais permit néanmoins à Reynolds d'apercevoir les marches inférieures de trois escaliers d'incendie qui montaient en zigzag, le long des murs, et se perdaient à la vue dans la nuit et le rideau de neige.

Reynolds alla jusqu'au coin du bâtiment, jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, traversa la rue, et reprit la direction du porche, en se serrant le plus possible contre le mur de l'hôtel. Un mètre avant d'arriver au porche, il s'arrêta le temps de tirer le plus possible son feutre contre le devant de sa figure ; ensuite, il s'avança lentement dans la direction du porche. Très lentement, il passa sa tête dans l'ouverture.

La première seconde, il ne vit rien du tout. Ses yeux étaient parfaitement adaptés à l'obscurité et dès qu'il fit dépasser sa tête dans l'ouverture, il fut pris dans le faisceau d'une puissante torche électrique. Pendant un moment d'atroce angoisse, il crut qu'on venait de le découvrir. Il sortait déjà son automatique de sa poche, quand le

faisceau de la torche le quitta aussi brusquement qu'elle l'avait surpris.

Les pupilles de ses yeux recommençant lentement à s'agrandir, Reynolds comprit ce qui venait de se passer : une sentinelle, un soldat en uniforme, qu'il voyait maintenant, la carabine passée à l'épaule, était en train de faire une ronde à l'intérieur de la cour, et il promenait sa torche sur les murs sans avoir l'air de faire bien attention à ce qu'il éclairait. Il était tombé par hasard sur Reynolds juste au moment où celui-ci passait sa tête de l'autre côté, mais il ne l'avait pas vu.

Reynolds pénétra sous le porche, avança de trois pas, s'arrêta. Le garde s'éloignait de lui. Il était presque arrivé à la porte d'entrée du corps principal du bâtiment ; Reynolds pouvait suivre très facilement tous ses mouvements. Il passa en revue les marches inférieures, recouvertes de neige, des trois escaliers d'incendie ; Reynolds se demanda avec un sourire intérieur s'il cherchait à empêcher des gens de l'intérieur de sortir, ou des gens de l'extérieur de pénétrer dans la place. C'était probablement la première hypothèse qui était la bonne du reste – d'après ce que le Comte lui avait dit, un bon nombre des membres du Congrès scientifique auraient bien préféré échanger leur place dans la salle du Congrès contre un visa pour l'ouest. Cette ronde était assez ridicule, assez enfantine ; d'autant plus que n'importe qui pouvait voir le soldat en train de monter la garde ; on pouvait suivre de loin le faisceau de sa torche électrique, et tout homme dans une forme physique raisonnablement bonne aurait eu le temps de descendre ou monter le premier étage d'un escalier d'incendie sans laisser la moindre trace sur les marches recouvertes de neige.

C'est maintenant, se dit Reynolds, c'est maintenant qu'il faut y aller. Le garde se trouvait juste sous la grosse lampe, à la distance maximum où l'amènerait sa ronde, et il n'y avait aucune raison d'attendre qu'il ait fait un autre tour. Sans faire le moindre bruit, juste une silhouette glissant dans la nuit, Reynolds avait déjà presque atteint la cour, quand tout à coup il refoula une exclamation de surprise, s'arrêta pile sur place, se serrant le plus possible contre le mur le plus proche de lui, les jambes et les bras écartés, ses doigts crispés contre la pierre rugueuse et collante d'humidité glacée, le rebord de son feutre coïncé entre le mur et son front. Son cœur battait lentement, douloureusement, à grands coups, dans sa poitrine.

Imbécile, espèce d'imbécile, se dit Reynolds à lui-même, furieux. Tu devrais retourner au jardin d'enfants ; tu as failli tomber dans le piège ! Il aurait pu dire adieu à toute idée de réussite s'il n'y avait eu l'arc lumineux décrit dans le noir par le mégot de cigarette qui venait de s'éteindre en grésillant dans la neige à quelques centimètres à peine

de l'endroit où il se trouvait maintenant, immobile comme la pierre elle-même, n'osant même pas respirer. Si l'autre garde n'avait pas par bonheur trouvé bon de jeter sa cigarette juste à ce moment précis, Reynolds se jetait dans la gueule du loup. Reynolds aurait dû s'en douter ; il aurait dû au moins avoir l'intelligence de supposer que les hommes de l'A.V.O. n'étaient peut-être pas aussi stupides qu'il l'avait cru, et qu'ils ne pouvaient pas avoir rendu les choses aussi enfantines, aussi faciles à toute personne ayant envie de pénétrer dans l'hôtel.

La guérite n'était qu'à quelques centimètres du bout du porche, sur le mur intérieur de la cour, invisible de l'extérieur, et la sentinelle elle-même, près de la guérite, s'appuyait contre le mur et la guérite, dans le coin, à moins de soixante-quinze centimètres du visage de Reynolds.

Il l'entendait distinctement respirer ; le bruit de ses semelles qu'elle frottait par terre pour se réchauffer lui paraissait assourdissant.

Il n'avait que quelques secondes devant lui, il le savait. Peut-être dix secondes. La sentinelle n'avait qu'à bouger, qu'à tourner la tête sur la gauche, et Reynolds était fichu. Et même s'il ne bougeait pas, l'autre sentinelle, qui avait presque terminé sa ronde maintenant, ne pourrait manquer de le voir avec sa torche électrique lorsqu'elle repasserait devant le porche. Il n'y avait que trois façons d'agir, se dit Reynolds, dont l'esprit fonctionnait à une vitesse fantastique : il pouvait se mettre à courir le plus vite possible, et il avait un certain nombre de chances de parvenir à s'échapper, grâce à la neige et à la nuit, mais les autres renforceraient tellement la garde qu'il n'aurait plus aucune chance de pouvoir contacter le vieux Jennings. Deuxièmement, il pouvait tuer les deux sentinelles – s'il décidait de le faire, il y parviendrait ; il n'en douta pas une seule seconde – et il l'aurait fait sans la moindre hésitation, sans la moindre pitié si ç'avait été nécessaire, mais il faudrait ensuite faire disparaître les cadavres, et si on les découvrait pendant qu'il était encore dans les Trois-Couronnes, il ne serait pas question de sortir vivant de l'hôtel ; on pouvait compter sur l'A.V.O. pour savoir fouiller un bâtiment. Par conséquent, il ne restait que la troisième solution. Le choix fait, il n'était plus temps de réfléchir. Il passa immédiatement à l'action.

Il prit son automatique, la crosse bien en main, le côté de son poignet prenant appui contre le mur pour être sûr d'atteindre la cible. La masse du silencieux le gênait pour viser, en plus de la neige qui tombait toujours et qui lui brouillait la vue. C'était un risque à prendre. Il n'y avait pas d'autre solution. Le soldat avec la torche était à moins de trois mètres, et l'autre, dans la guérite, se raclait la gorge, comme s'il se préparait à dire quelque chose à son camarade. Alors Reynolds appuya lentement sur la détente.

Le silencieux étouffa le bruit de la détonation. On entendit juste un « plop » sourd, qui se perdit dans l'éclatement brusque du globe électrique au-dessus de la porte d'accès au bâtiment principal. Les fragments de verre rebondirent contre le mur avant de tomber sans bruit dans la neige fraîche qui recouvrait le sol. Le bruit de la détonation eut beau précéder de quelques fractions de seconde celui du verre brisé, Reynolds savait que l'oreille humaine est incapable de différencier deux sons aussi proches l'un de l'autre. En effet, les deux militaires étaient déjà en train de traverser la cour au pas de course.

Reynolds n'était pas loin derrière eux. Il passa devant la guérite, tourna à droite, suivit un moment le sentier tracé dans la neige par les sentinelles lors de leurs rondes, passa devant le premier escalier d'incendie, freina, sauta de côté et attrapa des deux mains le support de la rampe à la hauteur de la première plateforme. Il eut un mauvais moment lorsqu'il sentit ses doigts glisser contre l'acier glacé ; il serra désespérément la barre de métal, réussit à assurer sa prise, fit une traction et agrippa la rampe elle-même. Une seconde plus tard, après un rétablissement, il était debout sur la première plateforme. Pas plus sur les marches inférieures que sur les trois côtés extérieurs de la plateforme, on ne pouvait voir la moindre trace dans la neige.

Cinq secondes plus tard, gravissant deux marches à la fois, posant ses pieds en travers, dans le sens de la longueur de la marche et bien au milieu de la marche de façon à ne pas laisser de traces repérables d'en bas, il avait atteint la seconde plateforme. Il était maintenant à la hauteur du premier étage. Il s'accroupit, de façon à former la masse la moins grande possible ; les deux soldats étaient en effet en train de retourner au porche, sans se presser, discutant entre eux. Ils étaient persuadés, Reynolds les entendait très distinctement d'où il était, que c'était la différence de température entre l'intérieur du globe et l'air extérieur qui était responsable de l'éclatement. Les deux soldats n'avaient pas l'air d'avoir envie de chercher plus loin. Reynolds n'en fut pas surpris ; la balle de revolver avait ricoché sur le mur de granit et elle ne devait pratiquement pas y avoir laissé de trace. Elle avait toutes les chances de dormir en paix sous la neige pendant des jours et des jours, si ce n'est jusqu'au printemps. Si Reynolds avait été à la place des deux hommes, il aurait sans doute réagi de la même façon. Pour la forme, les deux hommes avaient fait le tour des voitures garées près de la porte, et avaient passé le faisceau de la torche sur les marches inférieures des escaliers d'incendie. Mais avant que leur inspection superficielle ne soit terminée, Reynolds était arrivé à la plateforme du second étage. Il se trouvait devant une porte à deux battants vitrés. Avec prudence mais d'une main ferme, il essaya de l'ouvrir. Elle était fermée à clef. Il s'y était attendu. Agissant très progressivement – ses mains étaient raides de froid, et le moindre

bruit pouvait le perdre – il prit son poignard dans sa poche, fit sortir la lame en la retenant pour éviter le claquement du cran d'arrêt ; puis il inséra la lame entre les deux battants et tira vers le haut. Cinq, secondes plus tard, il était à l'intérieur et refermait les portes vitrées derrière lui.

Il faisait complètement noir dans l'endroit où il venait d'entrer mais en tâtant autour de lui avec ses mains, il comprit qu'il se trouvait dans une salle de bain : les surfaces aux revêtements lisses, les carreaux de céramique contre les murs, le lavabo, les porte-serviettes chromés, il n'y avait pas d'erreur possible. Il tira rapidement les rideaux devant la porte par laquelle il venait d'entrer, mais sans se donner la peine de vérifier s'ils fermaient parfaitement : les sentinelles en bas n'auraient aucune raison de s'étonner en voyant de la lumière dans cette pièce plutôt que dans une autre. Ensuite, il traversa la pièce, trouva l'interrupteur et alluma l'électricité.

Il se trouvait bien dans une vaste salle de bain, avec une baignoire d'un modèle ancien ; trois des murs étaient recouverts de carreaux de céramique, et le quatrième était occupé par deux grandes armoires à linge. Mais Reynolds ne prit pas le temps de voir ce qu'elles contenaient. Il alla directement au lavabo, le remplit presque complètement d'eau très chaude et sans hésiter y plongea les mains. Une méthode très efficace pour rétablir la circulation dans les membres raidis par le froid ; une méthode extrêmement douloureuse aussi, mais si elle manquait de délicatesse, elle avait l'avantage d'être très rapide – et la rapidité était un facteur essentiel pour Reynolds. Ses mains le piquaient atrocement ; il les essuya ; sortit son automatique, éteignit la lumière, ouvrit lentement la porte de communication et passa avec prudence sa tête de l'autre côté.

Il se trouvait à l'extrémité d'un très long couloir, recouvert d'un bout à l'autre d'une moquette épaisse. Ce luxe n'avait rien d'étonnant dans un hôtel appartenant pratiquement à l'A.V.O. De l'autre côté du couloir, il voyait des portes régulièrement espacées ; celle qui se trouvait en face de lui portait le numéro 56 et la suivante, après celle-ci, le numéro 57. La chance était avec lui, qui venait de le faire atterrir directement dans l'aile où se trouvait Jennings, et sans doute d'autres savants de son rang. Mais dès qu'il tourna les yeux vers l'autre bout du couloir, sa bouche se crispa et il repassa immédiatement dans la salle de bain. Il referma doucement la porte. Encore trop tôt pour se voter des félicitations, se dit-il avec une grimace. On ne risquait pas de se tromper sur l'identité de l'homme en uniforme qui se trouvait à l'autre bout du couloir, les mains dans le dos, en train, heureusement, de regarder dehors à travers les vitres d'une fenêtre à moitié aveuglée par le givre ; un garde de l'A.V.O. se

reconnaît de loin.

Reynolds s'assit sur le bord de la baignoire, alluma une cigarette, en cherchant le moyen de sortir de là. Il fallait se dépêcher, certes, mais la situation n'était pas urgente au point qu'il dût risquer de se lancer dans l'action tête baissée. Au contraire, au point où il en était de sa mission, toute action irréfléchie ne pourrait avoir que des conséquences désastreuses.

De toute évidence, le garde était là en faction ; il était à son poste ; Reynolds l'avait senti en le voyant regarder par la fenêtre. Il avait très nettement senti, à son allure, qu'il n'était pas là en passant. Il ne serait pas question d'arriver à la chambre 59 tant que le garde serait dans le couloir. Le problème était donc d'ôter le garde de là. Il n'était pas question de le prendre par surprise, ou de le toucher d'une balle de l'autre bout d'un couloir qui avait bien quarante mètres de long ; il y avait d'autres façons de se suicider, mais il y en avait peu qui fussent aussi stupides. Il fallait que ce soit le garde qui vienne trouver Reynolds, et qui vienne le trouver sans se douter de quoi que ce soit. Tout d'un coup, Reynolds fit une grimace, éteignit sa cigarette et bondit sur ses pieds. Le Comte, se dit-il, aimerait cette façon d'agir. Il enleva son imperméable, son feutre, sa veste, sa cravate, sa chemise, jeta tous les vêtements dans la baignoire, fit couler de l'eau chaude dans le lavabo, prit un morceau de savon et se frotta vigoureusement la figure. Quelques secondes plus tard, elle était couverte d'une épaisse mousse blanche – pour autant qu'il pût le savoir, tous les policiers et tous les hommes de l'A.V.O. à Budapest devaient avoir reçu sa description. Ensuite, Reynolds s'essuya consciencieusement les mains, prit dans la main gauche son automatique, se mit une serviette à cheval sur le bras pour cacher l'arme, et ouvrit la porte. Il appela le garde, d'une voix aiguë, comme sur un ton qui se voulait confidentiel, mais assez fort en même temps pour que l'autre pût comprendre ce qu'il lui disait.

Le garde pivota sur place, sa main se dirigeant automatiquement vers son revolver, mais elle s'arrêta en l'air dès qu'il aperçut la silhouette innocente d'un homme en maillot de corps en train de lui faire de grands gestes de l'autre bout du couloir. Il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais Reynolds lui faisait des gestes frénétiques pour lui faire comprendre de se taire et de venir. Pendant une seconde, le garde hésita ; mais en voyant Reynolds continuer à lui faire des gestes désespérés, il se mit à courir, ses semelles de caoutchouc ne faisant aucun bruit sur la moquette. Il tenait son revolver à la main lorsqu'il arriva à Reynolds.

« Il y a un homme dehors sur l'échelle d'incendie », lui dit Reynolds à voix basse. Il avait l'air tellement agité, tellement affolé que l'autre

ne fit pas attention à ses gestes et ne vit naturellement pas qu'il était en train de faire passer son automatique dans sa main droite. « Il est en train de forcer la porte.

— Vous en êtes sûr ? demanda l'homme, d'une voix qui n'était qu'un murmure rauque et guttural. Vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu, répondit Reynolds d'une voix tremblante. Mais lui ne peut pas voir à l'intérieur. Les rideaux sont tirés. »

Les yeux noirs du garde n'étaient plus que des fentes, et sur ses lèvres épaisses se dessinait un sourire de joie féroce. Dieu seul savait quels rêves de gloire et d'avancement pouvaient être en train de bouillonner dans son esprit. Mais quelles qu'aient été ses pensées, il ne se méfiait pas.

D'un geste brusque, il écarta Reynolds et ouvrit en grand la porte de la salle de bain ; Reynolds juste derrière lui dégageait sa main droite, dans laquelle il tenait son automatique la crosse en avant. Il attrapa dans ses bras, au vol, le garde, et le coucha délicatement par terre.

Ouvrir l'armoire à linge, déchirer une paire de draps, ligoter et bâillonner le garde inconscient, le mettre, dans l'armoire à linge et refermer la porte sur lui, Reynolds accomplit tous ces gestes automatiquement ; il ne lui fallut pas longtemps pour en avoir terminé. Deux minutes plus tard, son feutre à la main et son imperméable sur le bras, l'allure d'un habitant de l'hôtel en train de retourner à sa chambre, Reynolds se trouvait devant la porte numéro 59. Il avait avec lui une demi-douzaine de fausses clefs personnelles en même temps que les quatre passes que le directeur de son hôtel lui avait donnés, et aucune de ces clefs n'ouvrait la serrure de la porte.

Reynolds resta un moment immobile. C'était bien la dernière chose à laquelle il s'était attendu. Avec ce trousseau, il aurait bien juré qu'aucune serrure de porte d'hôtel n'aurait pu lui résister. Il ne pouvait se permettre de forcer la porte, d'abord parce que cela aurait fait trop de bruit, et ensuite parce qu'on ne peut pas refermer correctement une serrure qui a été forcée. Et si un garde raccompagnait le professeur jusqu'à sa chambre – comme c'était très possible – en trouvant ouverte une porte qu'il avait laissée fermée, il se méfierait immédiatement et une fouille serait aussitôt entreprise.

Reynolds passa à la porte suivante. Des deux côtés de ce couloir, il n'y avait qu'une porte sur deux à avoir, un numéro, et il était parfaitement logique de supposer que les portes qui n'avaient pas de numéro étaient les portes de service donnant accès aux salles de bain privées de chaque chambre – les Russes veillaient à ce que leurs

meilleurs savants jouissent du confort qui, dans des pays moins réalistes, est en général réservé aux étoiles de cinéma, à l'aristocratie de l'argent et aux figures marquantes de la société.

Comme il fallait s'attendre, la deuxième porte était fermée à clef elle aussi. Un couloir aussi long dans un hôtel aussi occupé ne pouvait pas rester indéfiniment désert ; Reynolds passait les clefs dans la serrure de cette porte avec une vitesse et une précision qui auraient fait honneur à un spécialiste de la prestidigitation. Mais la chance était encore une fois contre lui. Finalement, il s'accroupit, sortit sa torche électrique et examina la fente entre la porte et son montant. Cette fois, la chance était avec lui. En Europe, le battant d'une porte se rabat en général à cheval sur le montant, ce qui empêche d'atteindre le pêne de la serrure, mais le battant de celle-ci, par bonheur, ne débordait pas sur le montant.

Reynolds sortit de son portefeuille un morceau de celluloïd assez raide, de cinq centimètres sur quatre – dans certains pays, il suffit de trouver un objet de ce genre sur un voleur connu pour le faire arrêter et condamner pour port d'outils de cambriolage. Il glissa ce rectangle entre le montant de la porte et le battant. De l'autre main, il prit la poignée de la porte, tirant vers lui et dans la direction des charnières, passa le celluloïd derrière le pêne, relâcha la porte et donna un coup sec. Le pêne sortit de son logement avec un déclic, et une seconde plus tard, Reynolds était dans la pièce.

La salle de bain – car c'était bien une salle de bain – ressemblait point par point à celle qu'il avait quittée un peu plus tôt, sauf pour la position de ses portes. Les deux armoires se trouvaient sur la droite en entrant, entre les deux portes. Il les ouvrit. L'une d'entre elles était garnie d'étagères mais l'autre, dont la porte était recouverte d'une grande glace, était vide. Ce serait une cachette précieuse en cas de besoin, mais Reynolds espéra que cette nécessité ne se présenterait pas.

Il alla ensuite à la porte qui donnait sur la chambre à coucher et mit son œil contre le trou de la serrure. La chambre était plongée dans l'obscurité. La porte de communication n'était pas fermée à clef ; il l'ouvrit et entra dans la chambre. Il se repéra rapidement avec le faisceau de sa torche. Il n'y avait personne.

Il alla à la fenêtre, estima que de l'extérieur on ne pouvait pas voir si la lumière était allumée avec les volets pleins et les lourds rideaux, alla à la porte d'entrée, alluma la lumière et accrocha son feutre à la poignée de la porte pour empêcher d'y voir de l'extérieur par le trou de la serrure.

Reynolds savait fouiller une pièce. Il lui suffit d'examiner avec soin

les murs, les tableaux, le plafond pour se rendre compte qu'il n'y avait pas de judas optique dissimulé dans la pièce, mais quelques secondes plus tard, il avait trouvé l'inévitable micro ; il était caché derrière la grille de ventilation au-dessus de la fenêtre. Ensuite, il s'occupa de la salle de bain, et là, il en eut seulement pour quelques secondes : la baignoire était encastrée ; il ne pouvait rien y avoir de ce côté. Il n'y avait rien derrière le siège des cabinets, derrière le lavabo, et derrière les rideaux de la douche, seulement une poignée de bronze fixée au mur et la pomme de la douche elle-même qui était d'un modèle antique et scellée au plafond.

Il était en train de refermer les rideaux de la douche quand il entendit des pas dans le couloir, à quelques mètres à peine de la porte. La moquette avait étouffé le bruit. Il retraversa rapidement la salle de bain, éteignit la lumière dans la chambre à coucher – il y avait deux personnes en train de se parler derrière la porte ; il compta sur le bruit de leurs propres voix pour les empêcher d'entendre le claquement de l'interrupteur. Il reprit son chapeau, retourna rapidement dans la salle de bain, et il avait à peine repoussé la porte derrière lui et s'était posté contre elle pour surveiller par l'entrebâillement ce qui allait se passer que la clef tourna dans la serrure et le professeur Jennings entra dans la pièce.

Juste sur ses talons, un homme grand, massif, en complet brun. Qu'il fût un membre de l'A.V.O. affecté personnellement à la garde de Jennings, ou simplement un collègue de Jennings, Reynolds n'en savait rien, mais il y avait en tout cas une chose de sûre : l'homme avait à la main une bouteille et deux verres et il avait nettement l'intention d'entrer et de s'installer pour un bon moment.

CHAPITRE V

REYNOLDS avait son automatique à la main avant d'avoir eu le temps de se rendre compte de ce qu'il faisait. Si le compagnon de Jennings venait fouiller la salle de bain, Reynolds, lui, n'aurait pas le temps d'aller se cacher dans l'armoire, et s'il était découvert, aucun choix ne lui serait laissé ; et avec ce garde – il lui fallait envisager le pire et supposer par principe que cet homme faisait partie de la police secrète – avec cet homme assommé ou mort, il se retrouverait avec toutes ses voies de sortie coupées derrière lui. Comme aucune autre possibilité ne risquait de se représenter d'entrer en contact avec le vieux Jennings, il faudrait donc que le vieux professeur le suive ce soir même de gré ou de force. Et Reynolds estimait à peu près nulles ses chances d'arriver à s'échapper de l'hôtel des Trois-Couronnes avec un prisonnier tenu en respect avec un revolver ; pour ensuite parvenir à s'éloigner dans Budapest, dans cette nuit hostile.

Mais l'homme qui était avec Jennings ne montra aucune intention d'entrer dans la salle de bain, et au bout de quelques secondes, Reynolds comprit qu'il ne faisait pas partie de la police. Les relations de Jennings avec cet homme avaient l'air d'être amicales ; il l'appelait Jozef, et ils se mirent à discuter ensemble, en anglais, de questions techniques extrêmement complexes dont Reynolds n'arriva même pas à comprendre la nature exacte. Il n'y avait aucun doute : l'homme était un collègue de Jennings. Pendant un moment, Reynolds fut stupéfait de voir que les Russes laissaient deux savants, dont l'un était un étranger, discuter si librement entre eux ; mais il se souvint du micro et il comprit que les Russes ne couraient aucun risque en agissant de la sorte. C'était l'homme au complet brun qui faisait pratiquement tous les frais de la conversation, et il y avait là de quoi s'étonner car Harold Jennings avait la réputation de parler tout le temps, sinon d'être un incorrigible bavard. Mais Reynolds, en regardant par la fente de la porte, s'aperçut que le Jennings qu'il avait sous les yeux était un autre homme que celui dont il avait examiné les traits et la silhouette sur des centaines de photos et qu'il connaissait pratiquement par cœur, comme s'il avait toujours vécu avec lui. Deux années d'exil l'avaient fait vieillir de plus de dix ans. Il paraissait plus petit en quelque sorte, comme rétréci, ratatiné, et à la place de sa splendide chevelure blanche, il n'avait plus maintenant que quelques mèches éparses sur un crâne presque chauve. Son teint était d'une pâleur malsaine, et il n'y avait que ses yeux noirs qui, dans leurs

orbites profondes, au milieu de ce visage usé, ridé, n'avaient rien perdu de leur feu et de leur air d'autorité.

Reynolds se sourit à lui-même dans l'obscurité : quoi que les Russes aient fait au vieil homme, ils n'étaient pas parvenus à briser sa volonté ; ç'aurait été trop, à tous les points de vue. Reynolds jeta un coup d'œil sur le cadran lumineux de sa montre et son sourire s'effaça. Le temps passait vite. Il fallait qu'il voie Jennings, qu'il le voie seul, et le plus rapidement possible. Une demi-douzaine de plans différents lui vinrent à l'esprit en l'espace d'une minute, mais il les rejeta tous les uns après les autres ; ils étaient trop peu pratiques ou trop dangereux. Il ne pouvait pas se permettre de prendre de risque inutile. L'homme au complet brun avait beau avoir l'air extrêmement aimable, il était malgré tout un Russe, et il fallait le traiter en ennemi.

Finalement, Reynolds eut une idée qui lui offrait au moins un certain pourcentage de possibilités de réussite. Celle-ci était loin d'être garantie ; il pouvait parvenir à ses fins, comme il pouvait échouer, mais ce risque, il devait le prendre.

Sans faire le moindre bruit, il traversa la salle de bain, prit un morceau de savon, alla en silence à la grande armoire, ouvrit la porte à l'intérieur de laquelle se trouvait la glace en pied et commença à écrire sur le verre.

Cela ne donna aucun résultat. Le savon sec glissait sur la surface lisse, mais ne laissait aucune trace. Reynolds jura à voix basse, et toujours sans faire le moindre bruit, alla au lavabo, tourna le robinet avec une lenteur extrême. Un mince filet d'eau se mit à couler. Il mouilla le savon et retourna à la glace. Cette fois, son écriture était parfaitement claire et lisible, et il écrivit en grandes majuscules :

« JE VIENS D'ANGLETERRE. DÉBARRASSEZ-VOUS DE VOTRE AMI
TOUT DE SUITE. »

Ensuite, très lentement, pour prévenir le moindre grincement des gonds, le moindre bruit métallique, il ouvrit partiellement la porte de la salle de bain qui donnait sur le couloir et jeta un coup d'œil dehors. Il n'y avait personne dans le couloir. En deux enjambées, il arriva à la porte de la chambre de Jennings, toqua quelques coups avec son index replié contre le panneau, et retourna dans la salle de bain aussi silencieusement qu'il en était sorti. Il ramassa sa torche électrique qu'il avait posée par terre.

Lorsque Reynolds passa sa tête par la porte de communication, il vit l'homme en complet brun debout en train de se diriger vers la porte de la chambre. Reynolds, un doigt sur les lèvres pour faire comprendre à Jennings de ne rien dire, pressa une fraction de seconde sur la commande de Morse de sa torche électrique et Jennings reçut la

lumière droit dans les yeux. L'espace d'un éclair, mais c'était suffisant. Le vieil homme releva la tête, l'air stupéfait, aperçut la tête de l'intrus dans l'ouverture de la porte de la salle de bain, lui faisant signe de ne pas faire le moindre bruit ; il ne put s'empêcher de pousser une brève exclamation de surprise. L'homme en complet brun, qui avait ouvert la porte de la chambre et qui était en train d'inspecter le couloir, se demandant ce qui se passait, se retourna et dit :

« Il y a quelque chose qui ne va pas, professeur ? »

Jennings fit oui de la tête.

« C'est encore ma tête – vous savez les ennuis qu'elle me donne... Il n'y a personne ?

— Personne absolument personne. Pourtant, j'aurais bien juré... Vous n'avez pas l'air de vous sentir bien, professeur Jennings.

— Non. Excusez-moi. » Jennings eut un pâle sourire et se leva. « Je vais prendre une de mes pilules contre les migraines avec un verre d'eau. »

Reynolds se trouvait maintenant dans la grande armoire, tenant la porte entrebâillée contre lui. Dès qu'il vit Jennings entrer dans la salle de bain, il ouvrit la porte de l'armoire en grand. Jennings ne pouvait manquer de voir le message qui était écrit sur la glace. Il eut un imperceptible signe de tête, regarda Reynolds une fraction de seconde comme pour le mettre en garde, et continua à marcher vers le lavabo sans rien changer dans sa démarche. Pour un vieil homme qui n'était pas habitué à ce genre d'exercice, il était en train d'exécuter un numéro tout à fait remarquable.

Reynolds comprit l'avertissement de Jennings ; il avait à peine retiré la porte de l'armoire sur lui que le compagnon du professeur entra à son tour dans la salle de bain.

« Peut-être que je devrais appeler le médecin de l'hôtel », dit l'homme, la voix soucieuse. Il ne serait que trop heureux de vous soulager.

— Non, ce n'est pas la peine, dit Jennings en mettant une pilule dans sa bouche et en avalant une gorgée d'eau. Je connais mieux mes sacrées migraines que n'importe quel médecin. Je connais le remède. Il faut que je prenne trois pilules et ensuite que je m'allonge pendant trois heures dans l'obscurité la plus absolue. Je suis vraiment très, très désolé, Jozef. Notre discussion commençait à peine à être vraiment intéressante, mais je suis obligé de vous demander de m'excuser...

Mais naturellement, naturellement. » L'autre était la cordialité et la compréhension mêmes. « Quoi qu'il arrive, il faut que vous soyez en forme et sur pied pour le discours d'ouverture de lundi. » Il prononça

quelques phrases de politesse, ils se dirent au revoir, et l'homme au complet brun était parti.

Reynolds entendit la porte de la chambre se refermer et dans le couloir le bruit étouffé des pas de l'homme qui s'en allait Jennings dont la figure était l'image même de l'indignation, de l'appréhension et de la curiosité à la fois, était sur le point de dire quelque chose, mais Reynolds leva la main pour lui faire comprendre de se taire. Il alla à la porte de la chambre, la ferma à clef, enleva la clef, l'essaya sur la porte de la salle de bain qui donnait sur le couloir, constata, à son grand soulagement, qu'elle faisait également fonctionner cette serrure, ferma cette deuxième porte à clef et enfin referma sur eux la porte de communication. Ils étaient parfaitement isolés dans la salle de bain.

Ceci fait, Reynolds sortit de sa poche son étui à cigarettes et en offrit une au professeur, mais celui-ci refusa d'un geste, et dit :

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites dans ma chambre ? »

Il parlait à voix basse, mais sur un ton où se devinait une certaine aspérité, aspérité doublée, du reste, de peur.

« Je m'appelle Michael Reynolds », dit Reynolds en tirant sur sa cigarette. Elle lui faisait du bien. « Je suis parti de Londres il y a quarante-huit heures, et j'aimerais pouvoir vous parler un moment, monsieur.

— Eh nom d'une pipe ! pourquoi ne pouvons-nous pas parler tranquillement dans ma chambre ? » demanda Jennings en faisant demi-tour. Mais Reynolds le prit par l'épaule.

« Pas dans votre chambre, monsieur, dit-il avec un signe de tête. Il y a un micro caché derrière la grille de ventilation au-dessus de la fenêtre.

— Il y a un... Mais comment le savez-vous, jeune homme ? s'écria le professeur en se retournant vers Reynolds.

— J'ai jeté un coup d'œil dans la chambre juste avant que vous n'arriviez, dit Reynolds sur un ton d'excuse. Je ne suis entré dans votre chambre qu'une minute avant vous.

— Et vous avez eu le temps d'y trouver un micro ? demanda Jennings d'une voix incrédule qu'il ne cherchait même pas à rendre polie.

— Je l'ai trouvé tout de suite. C'est mon métier de savoir trouver ces choses.

— Naturellement, naturellement ! Qu'est-ce que vous pourriez être d'autre ? Un agent des services d'espionnage ou de contre-espionnage

— pour moi, c'est exactement la même chose. De toute façon, c'est le service secret britannique. »

— Ce n'est pas le nom officiel du service auquel j'appartiens, mais...

— Aucune importance ! L'habit ne fait pas le moine ! » Si ce petit homme a peur, remarqua sèchement Reynolds en lui-même, ce n'est sûrement pas pour sa propre personne. Le caractère bouillant dont on lui avait tellement parlé était toujours aussi vivace et redoutable. « Et qu'est-ce que vous voulez, monsieur ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous, répondit Reynolds calmement. Ou c'est plus exactement le gouvernement britannique qui vous veut. Le gouvernement m'a chargé de vous transmettre son invitation la plus cordiale...

— Une politesse exquise de la part du gouvernement britannique, je dois dire. Je m'y attendais. Il y a longtemps que j'attendais cette visite. » Si Jennings avait été un dragon, se dit Reynolds, tout ce qui se trouvait actuellement à moins de trois mètres de lui aurait été réduit en cendres. « Présentez mes respects au gouvernement britannique, monsieur Reynolds, et dites-lui de ma part d'aller en enfer. Peut-être que là, il pourra trouver quelqu'un qui voudra bien l'aider à construire ses machines de guerre, mais s'il y a quelqu'un qui ne veut pas l'aider, je peux vous dire que c'est bien moi.

— Votre pays a besoin de vous, monsieur ; il a désespérément besoin de vous.

— La dernière supplication, et la plus touchante de toutes. » Le vieil homme, maintenant, ne cachait pas son mépris franc, et ouvert. « Les attrape-mouches des nationalismes dépassés, les phrases creuses des porte-drapeaux d'un nationalisme croquemitaine sont juste bons pour les enfants, monsieur Reynolds, et pour les hypocrites, les aventuriers et les arrivistes qui ne rêvent que de la guerre. Moi, tout ce que je veux, c'est travailler pour la paix.

— Très bien, monsieur. » En Angleterre, se dit Reynolds avec une certaine mauvaise humeur, on avait gravement sous-estimé la crédulité de Jennings ou l'efficacité des méthodes d'endoctrinement des Russes. Mais malgré tout, les paroles du savant lui rappelaient comme un écho lointain des phrases qu'il avait entendues dans la bouche de Jansci. Il regarda Jennings dans les yeux. « La décision, naturellement, vous appartient entièrement.

— Comment ? » Jennings n'en croyait pas ses oreilles, et ne le cachait pas. « Vous acceptez ma décision ? Vous l'acceptez aussi facilement que cela — et vous avez fait tout ce chemin en prenant ce risque ? »

Reynolds haussa les épaules.

« Je ne suis qu'un messenger, docteur Jennings.

— Un messenger ? Et qu'est-ce qui se serait passé si j'avais accepté votre proposition ridicule ?

— Dans ce cas, je vous aurais raccompagné jusqu'en Angleterre.

— Vous m'auriez... monsieur Reynolds, vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de dire ? Vous arrivez à réaliser – je veux dire, vous auriez – vous auriez réussi à me faire sortir de Budapest, à me faire sortir de Hongrie, à me faire passer la frontière...» La voix de Jennings s'éteignit, et lorsqu'il releva la tête, Reynolds vit que la peur s'était réinstallée dans ses yeux.

« Vous n'êtes pas un messenger normal, monsieur Reynolds, dit le vieux savant à voix basse. Les hommes tels que vous ne sont pas, ne sont jamais des messagers. » Brutalement, d'un seul coup, le vieil homme prit conscience de la réalité, et des lignes blanches se dessinèrent aux coins de ses lèvres. « On ne vous a absolument pas chargé de m'inviter à revenir en Angleterre – on vous a ordonné de me ramener avec vous. Il n'y a eu ni de « si », ni de « peut-être » ; est-ce que je me trompe, monsieur Reynolds ?

— Est-ce que toute cette discussion n'est pas un peu bête, monsieur ? dit Reynolds d'une voix calme. Même si j'étais en mesure de me servir de la force contre vous, et je ne suis pas en mesure de le faire, je ne serais certainement pas assez stupide pour le faire. En admettant que je vous traîne avec moi jusqu'en Angleterre, les pieds et les mains liés, rien ne pourrait vous obliger à y rester et à travailler contre votre propre volonté. Ne confondons pas les nationalistes bêlants et la police secrète d'un État satellite.

— Je n'ai jamais pensé un seul moment que vous soyez décidé à me faire rentrer en Angleterre par la violence. » La crainte était toujours dans les yeux du vieil homme, une crainte angoissée, qui ; on le sentait, lui torturait le cœur. « Monsieur Reynolds, est-ce que ma femme – est-ce que ma femme est toujours en vie ?

— Je l'ai vue deux heures avant de quitter l'aéroport de Londres. » Il y avait une sorte de sincérité calme et tranquille dans la voix de Reynolds ; en réalité, il n'avait jamais vu M^{me} Jennings de sa vie. « Elle tenait le coup, si je peux me permettre d'employer cette expression.

— Est-ce que... est-ce qu'elle est gravement malade ? »

Reynolds haussa les épaules. « Il n'y a que les médecins qui puissent le dire.

— Pour l'amour du Ciel, n'essayez pas de me torturer ! Que disent

les médecins ?

— En sursis. Ce n'est guère un terme médical, je le sais, mais c'est celui que le docteur Bathurst — c'est lui qui l'a opérée — a employé. Elle a gardé toute sa conscience, elle souffre peu, mais elle est très faible. Pour vous dire franchement la vérité, elle risque de mourir d'une seconde à l'autre. Le docteur Bathurst dit qu'elle a perdu tout désir de continuer à vivre.

— Mon Dieu, mon Dieu ! » Jennings se tourna et eut l'air pendant un moment de se perdre dans la contemplation de la fenêtre dont les vitres étaient bouchées par le givre. Un peu plus tard, il se retourna, les traits marqués par la souffrance, ses yeux noirs brouillés de larmes. « Je ne peux pas le croire, monsieur Reynolds, je ne *peux* pas le croire. Ce n'est pas possible. Ma Catherine est une personne qui lutte jusqu'au bout. Elle a toujours...

— Vous ne *voulez* pas le croire », le coupa Reynolds. Il parlait d'une voix glacée, au point d'en être cruelle. « Il vous est parfaitement égal de vous raconter des histoires à vous-même du moment que votre précieuse conscience reste en paix, votre précieuse petite conscience qui vous ferait jeter votre propre pays aux orties en échange de tous ces bavardages ridicules sur la coexistence. Vous savez parfaitement bien que votre femme n'a plus aucune raison de vivre, maintenant qu'elle a perdu pour toujours son mari et son fils, de l'autre côté du rideau de fer.

— Comment osez-vous me parler...

— Vous m'écœurez ! » fit Reynolds d'une voix cassante. Il sentit monter en lui-même une brusque bouffée de dégoût à l'égard de ce qu'il était en train de faire à ce pauvre vieil homme sans défense, mais il se domina. « Vous restez là à faire de beaux discours et à vanter tous vos merveilleux principes, et pendant ce temps-là, votre femme est dans une clinique de Londres en train de mourir ; elle est en train de mourir, docteur Jennings, et c'est vous qui êtes en train de la tuer. Vous la tuez aussi sûrement que si vous étiez à côté d'elle en train de l'étrangler...

— Arrêtez ! Arrêtez ! Pour l'amour du Ciel, arrêtez ! » Jennings se bouchait les oreilles avec les mains, il secouait la tête comme un homme en train de souffrir atrocement. Il se passa une main sur le front. « Vous avez raison, Reynolds, Dieu seul sait combien vous avez raison ! J'irais la retrouver demain si c'était possible, mais ce n'est pas aussi simple que cela. » Il secoua la tête, l'air désespéré. « Comment pouvez-vous demander à un homme de choisir entre la vie de sa femme qui est peut-être déjà pratiquement condamnée, et celle de son fils unique ? Ma situation est impossible ! J'ai un fils...

— Nous savons que vous avez un fils, docteur Jennings. Nous ne sommes pas complètement inhumains », Reynolds parlait maintenant d'une voix douce, amicale, persuasive. « Hier, Brian se trouvait à Poznan ; cet après-midi, il sera à Stettin, et demain il sera en Suède. Je n'attends qu'une confirmation de Londres par radio, et ensuite nous pourrons nous mettre en route. Au plus tard, d'ici vingt-quatre heures.

— Je ne le crois pas, je ne peux pas le croire. » Sur cette vieille figure ridée, on voyait la lutte que se livraient l'espoir et l'incrédulité. Il faisait pitié. « Comment pouvez-vous dire...

— Je ne peux rien prouver. Je n'ai aucune preuve tangible à vous donner, dit Reynolds d'une voix fatiguée. Mais avec tout le respect que je vous dois, monsieur, puis-je vous demander ce qu'est devenue cette intelligence si vantée, si fameuse ? Ne comprenez-vous pas que la seule chose au monde que le gouvernement vous demande, c'est de recommencer à travailler pour lui ? Et vous devez vous douter qu'il connaît votre caractère et votre personnalité ; il sait que si vous rentriez en Angleterre pour apprendre que votre fils est toujours prisonnier en Russie, jamais vous n'accepteriez de recommencer à travailler pour lui. Et s'il y a une chose qu'il veut éviter, c'est bien celle-là. »

Jennings se rendait petit à petit compte que Reynolds devait forcément dire la vérité, et maintenant qu'il commençait à être convaincu, il s'accrochait à cette conviction de toutes ses forces. Reynolds en voyant la vie revenir sur la figure du professeur, une détermination farouche prendre maintenant la place de ses soucis, de ses inquiétudes et de ses peurs, eut envie de se mettre à rire de soulagement. La scène qui venait de se passer l'avait lui-même soumis à une tension plus grande qu'il n'avait pu s'en rendre compte sur le moment. Pendant les cinq minutes qui suivirent, le professeur lui posa mille questions, sans s'arrêter, les unes après les autres, et finalement, enflammé par l'espoir de revoir sa femme et son fils dans les jours qui allaient venir, il voulut partir tout de suite, cette nuit même, et Reynolds dut le convaincre qu'il fallait d'abord mettre des plans au point. Il lui expliqua calmement que les choses n'étaient pas si faciles à arranger, et que de toute façon, avant de faire quoi que ce soit, il fallait être sûr que Brian était bien arrivé en Suède. Ce dernier argument ramena Jennings sur terre. Il accepta d'attendre les instructions de Reynolds, et répéta plusieurs fois à voix haute l'adresse de la maison de Jansci jusqu'à ce que Reynolds eût la certitude qu'il la connaissait absolument par cœur – mais promit également de ne s'en servir que dans un cas d'extrême urgence – la police avait du reste peut-être déjà fait irruption chez Jansci, Reynolds n'en savait rien – et, en attendant la suite des opérations, Jennings promit finalement de

continuer à travailler et à se comporter comme il l'avait fait jusque-là.

Son attitude envers Reynolds avait changé si complètement qu'il essaya de le persuader de boire un verre avec lui, mais Reynolds refusa. Il n'était encore que sept heures et demie, il avait encore beaucoup de temps devant lui avant son rendez-vous à l'Ange-Blanc, mais il avait, déjà pris trop de risques : d'une seconde à l'autre, le garde qu'il avait laissé ligoté et bâillonné dans l'armoire à linge pouvait retrouver ses esprits et se mettre à faire du vacarme ; un supérieur pouvait faire une ronde et se mettre à sa recherche en ne le voyant pas à son poste. Reynolds passa par la fenêtre de la chambre du professeur, deux draps attachés l'un à l'autre lui permirent d'atteindre les barreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée, et avant que Jennings ait seulement eu le temps de rentrer les draps dans sa chambre et de fermer sa fenêtre, Reynolds s'était laissé tomber silencieusement sur le sol et il avait disparu dans l'obscurité et dans la neige, comme un fantôme.

*

Le café de l'Ange-Blanc se trouvait sur la rive est du Danube, à Pest, juste en face de l'île Saint-Margit ; Reynolds en poussa la porte à deux battants dont les vitres étaient bouchées par le gel, juste au moment où la cloche d'une église proche, avec un bruit assourdi par la neige qui tombait toujours, sonnait huit heures.

Lorsqu'on poussait ces portes, le contraste entre le monde extérieur et l'intérieur du café était aussi brutal qu'il était complet. On faisait un seul pas, on franchissait simplement ce seuil, et la neige, le froid, l'obscurité poignante, le silence et la solitude des rues mortes de Budapest laissaient place, comme par magie, à de la chaleur, de la gaieté, de la lumière, des bruits de conversations, des rires de dizaines d'hommes et de femmes qui trouvaient ici, en quelque sorte, une façon de satisfaire leur besoin de se retrouver avec leurs semblables, dans la petite salle brouillée de fumée de ce café. C'était là qu'ils cherchaient à échapper – de façon aussi artificielle et aussi éphémère que ce fût – aux réalités dures, douloureuses, implacables du monde extérieur. La réaction première, immédiate de Reynolds fut une réaction de surprise, une sorte de choc en découvrant une telle oasis de vie, de gaieté, de détente au sein de la grisaille maussade et assez sinistre de cet État policier. Mais cette réaction fut de courte durée : il était non seulement inévitable que les communistes, qui étaient loin d'être de mauvais psychologues, permissent l'existence d'endroits de ce genre, mais au contraire logique de supposer qu'ils les encourageaient. Il était inévitable que les gens aient envie de se retrouver, et on pouvait être sûr qu'ils le feraient quelles que fussent les interdictions : par

conséquent il valait bien mieux qu'ils le fassent ouvertement, qu'ils aillent boire du café, du vin ou de la bière sous l'œil aussi vigilant que bienveillant de quelques serviteurs fidèles de l'État, plutôt que d'aller se réunir dans les coins noirs, dans l'ombre, pour comploter contre le régime. D'excellentes soupapes de sûreté, se dit Reynolds, sèchement.

Il avait marqué un temps d'arrêt en pénétrant dans la salle, mais il se remit aussitôt à avancer. Une bande de soldats russes attablés près de la porte, étaient en train de rire, de chanter, de cogner leurs verres. Ils avaient l'air d'être en pleine forme et d'excellente humeur. Assez inoffensifs, se dit Reynolds qui comprit en même temps que c'était la raison pour laquelle ce café avait été choisi comme lieu de rendez-vous : personne n'aurait l'idée d'aller chercher un espion occidental dans l'une des tanières préférées des soldats russes. Mais c'étaient les premiers Russes que voyait Reynolds, et il préféra ne pas s'attarder auprès d'eux.

Il alla au fond du café et la reconnut presque tout de suite. Elle était assise toute seule à une petite table pour deux. Elle avait cet imperméable serré à la ceinture, avec un capuchon, que lui avait décrit le directeur de son hôtel, l'après-midi ; mais maintenant elle avait enlevé le capuchon et déboutonné le haut de l'imperméable.

Les yeux de la jeune fille rencontrèrent les siens, sans avoir l'air de le reconnaître, et Reynolds comprit immédiatement son message muet. Près de la sienne, il y avait une demi-douzaine de tables avec des places libres, et il resta un moment sur place, avec l'air d'hésiter avant de choisir un siège, le temps qu'il fallait pour qu'on pût remarquer sa présence.

Au bout de quelques secondes, l'air de s'être brusquement décidé, il se dirigea vers la table de Julia.

« Puis-je m'asseoir à votre table ? » lui demanda-t-il à voix haute.

Elle se retourna vers lui, le regarda un moment, montra d'un geste très clair une table vide qui se trouvait dans le coin, releva les yeux vers lui et de façon très ostensible se retourna sur sa chaise de façon à lui tourner presque complètement le dos. Elle ne prononça pas le moindre mot ; Reynolds pouvait entendre des ricanements derrière lui, pendant qu'il s'asseyait. Il approcha sa chaise de la sienne et lui glissa dans un murmure absolument inaudible, sans faire bouger ses lèvres :

« Des ennuis ? »

— On me suit. » Elle s'était à demi retournée vers lui, mais elle avait l'air de l'ignorer. Son expression était presque hostile. Ce n'est pas une gamine, se dit Reynolds, sensible à la qualité de la comédie qu'elle était en train de jouer pour la galerie.

« Ici ? »

Un geste imperceptible de la tête, mais très clair pour lui.

« Où ? »

— Le banc, près de la porte. Près des soldats. »

Reynolds ne bougea pas la tête, ne regarda pas dans la direction indiquée.

« Décrivez-le.

— Taille moyenne, imperméable brun, pas de chapeau, tête mince, moustache noire. » L'expression dédaigneuse qu'elle affichait formait un contraste presque comique avec ce qu'elle disait.

« Il faut s'en débarrasser. Dehors. Vous sortez. Moi ensuite. » Il étendit la main, lui prit le bras, se pencha en avant et lui dit avec un sourire vulgaire. « J'ai essayé de vous soulever. Je viens même de vous faire une proposition très claire. Comment réagissez-vous ?

— Comme ceci. » De sa main libre, elle lui envoya une gifle qui claqua si fort que brusquement, comme par enchantement, tous les rires et toutes les conversations s'arrêtèrent dans la salle et tout le monde se tourna vers eux. Julia avait bondi sur ses pieds. Elle prit son sac et ses gants et se dirigea rapidement vers la porte, sans regarder ni à droite ni à gauche. Comme sur un signal, la conversation et les rires repartirent ; Reynolds savait que c'était de lui qu'on riait.

D'un air pensif, il se caressa un moment la joue ; elle le brûlait. Elle pousse, se dit-il en lui-même, le souci de réalisme à un point de véracité qui n'est peut-être pas essentiel. Avec une grimace, l'air gêné, vexé, il se retourna sur sa chaise juste à temps pour voir la porte se refermer sur Julia, et un homme qui avait un imperméable brun se lever discrètement d'un banc près de la porte, jeter quelques pièces de monnaie sur la table et sortir directement derrière elle avant même que la porte ait eu le temps de s'arrêter de battre.

Reynolds se leva, la mine d'un homme qui ne pense qu'à quitter le plus rapidement un endroit où il vient d'être l'objet de la risée générale, où il s'est rendu ridicule. Il sentait que tout le monde était en train de le regarder ; lorsqu'il releva le col de son imperméable et tira son feutre sur ses yeux, les ricanements repartirent de plus belle. Juste au moment où il arrivait à la porte, un énorme soldat russe, la figure congestionnée, rouge de gaieté et de boisson, se mit lourdement sur ses jambes, lui dit quelque chose et lui donna une claque retentissante dans le dos, qui l'envoya trébucher contre le bar, et il lui en donna aussitôt une deuxième en éclatant de rire, ravi de la blague qu'il venait de faire. Comme Reynolds ignorait tout des Russes et de leurs habitudes, ne sachant pas si dans ce cas il valait mieux avoir l'air

d'avoir peur ou d'être en colère, il se contenta de faire une grimace à mi-chemin entre le ricanement timide et le rire jaune, et trébuchant à moitié, il repartit de l'avant, et se retrouva dans la rue avant que le soldat ait eu le temps de pousser plus loin ses entreprises.

La neige tombait moins fort maintenant, et Reynolds reconnut tout de suite la jeune fille et l'homme qui marchaient lentement dans la rue, l'un derrière l'autre. Il se mit à les suivre, d'aussi loin qu'il était possible de le faire sans risquer de les perdre. Ils firent de la sorte deux cents mètres, quatre cents mètres, tournèrent deux fois, et Julia s'arrêta finalement dans un abri, à une station de tram, juste devant une rangée de magasins.

L'homme qui la suivait alla se cacher dans une entrée de portecochère qui se trouvait derrière l'abri. Reynolds passa devant lui et alla retrouver la jeune fille dans l'abri vitré.

« Il est derrière nous, sous un porche, murmura Reynolds. Vous croyez que vous êtes capable de vous battre désespérément pour sauver votre vertu ?

— Si je peux... » Mais elle se tut et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Il faut faire attention. Il fait partie de l'A.V.O., j'en suis sûre ; tous les hommes de l'A.V.O. sont dangereux.

— Dangereux, c'est à voir, la coupa Reynolds. Nous n'avons pas toute la nuit. » Il la regarda quelques secondes, l'air de réfléchir, — puis il la prit par les revers de son imperméable. « Je vous étrangle, supposons. C'est la raison pour laquelle vous ne pouvez pas appeler au secours. Vous allez voir que nous n'allons pas rester seuls longtemps ! »

L'homme tomba dans le piège, et il aurait vraiment fallu être de pierre pour ne pas y tomber. Il vit l'homme et la femme sortir en titubant de l'abri, en train de se battre, la femme luttant de façon désespérée pour se dégager de l'homme qui lui serrait le cou. Il n'hésita pas une seconde. Sans faire de bruit sur la neige tassée, il s'élança au pas de course, la matraque déjà levée dans la main droite. Il s'écroula sans bruit. Reynolds sur un signal d'avertissement de Julia, venait de pivoter sur place lui donnant un coup de coude brutal dans le plexus solaire et l'achevant d'une manchette sur le côté du cou.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour empocher la matraque du policier — un tube de toile rempli de grenaille de plomb — installer l'homme dans l'abri du tram et prendre la jeune fille par le bras. Et ils s'éloignèrent tous les deux dans la nuit. La jeune fille frissonnait de tout son corps, et Reynolds la regardait avec une sorte de surprise dans l'obscurité presque totale de cette cabane de gardien. Serrés l'un contre l'autre comme ils l'étaient dans cette baraque minuscule, où ils

étaient protégés du froid et de la neige, et relativement au chaud, à travers son imperméable, il sentait la chaleur de l'épaule de la jeune fille contre la sienne. Il chercha sa main – elle avait enlevé ses gants lorsqu'ils étaient entrés ici une dizaine de minutes plus tôt, pour se réchauffer les mains en se les frottant – mais elle se recula vivement, comme si elle venait de toucher un serpent.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Reynolds, stupéfait. Vous avez encore froid ?

— Je ne sais pas. Non – oui, je sais. Je n'ai pas froid, répondit-elle en frissonnant toujours aussi fort. C'est vous. Vous êtes trop inhumain. J'ai peur des gens qui sont inhumains.

— Vous avez peur de moi ? » lui demanda Reynolds d'une voix incrédule ; et il ne pouvait pas, vraiment pas en croire ses oreilles. « Mais, ma chère enfant, vous savez bien que je ne toucherais pas un cheveu de votre tête.

— Ne me traitez pas d'enfant ! » s'écria-t-elle dans un brusque éclat de colère. Puis elle reprit d'une voix plus calme et plus tranquille : « Je sais que vous ne le feriez pas.

— Alors, qu'est-ce que j'ai bien pu faire ?

— C'est cela. C'est tout. Rien. Ce n'est pas ce que vous faites, c'est ce que vous ne faites pas, c'est ce que vous ne *montrez* pas. Vous ne montrez ni sentiment, ni émotion, ni intérêt, ni souci pour quoi que ce soit. Oh ! oui, vous vous intéressez à votre mission, mais les méthodes, les moyens d'arriver à votre but, voilà qui vous laisse parfaitement froid, parfaitement indifférent, du moment que vous parvenez à votre but.

Le Comte dit que vous n'êtes qu'une machine, un mécanisme parfaitement mis au point, destiné uniquement à accomplir un travail donné, mais que vous n'avez aucune vie, aucune existence en tant qu'individu. Il dit que vous êtes à peu près la seule personne qu'il connaisse qui ne puisse pas avoir peur, et il a peur des gens qui ne peuvent pas avoir peur. Imaginez un peu : le Comte ayant peur !

— Oui ; imaginez, répéta Reynolds d'une voix polie.

— Et Jansci dit la même chose. Il dit que vous n'êtes ni moral ni immoral, que vous êtes tout simplement amoral, et que vous possédez certaines réactions automatiques, pro-britanniques et anti-communistes, qui ne veulent absolument rien dire en elles-mêmes. Et il dit que le bien ou le mal, le tort ou le droit n'influent absolument pas sur votre décision de tuer ou de ne pas tuer. Tuer pour vous n'est qu'une question d'occasion et de commodité ; il dit que vous êtes exactement semblable à des centaines de jeunes hommes qu'il a vus

dans le N.K.V.D., dans les Waffen S.S., et dans d'autres organisations de ce genre ; c'est-à-dire des hommes qui obéissent aveuglément, qui tuent aveuglément, sans se demander à eux-mêmes s'ils agissent bien ou s'ils agissent mal. La seule différence, dit aussi Jansci, c'est que vous ne tuez pas pour le plaisir, mais c'est la seule différence.

— Mais je me fais des amis partout où je vais, murmura Reynolds. Et voilà ! Vous voyez ce que je veux dire ? On ne peut pas vous toucher. Même pas ce soir. Vous enfermez un homme ligoté, bâillonné, dans une armoire ; il doit être en train de suffoquer – il est dans doute mort à l'heure qu'il est ; vous en assommez un autre et vous l'abandonnez en pleine nuit dehors, dans le froid – il n'a sûrement pas pu résister plus de quelques minutes avec la température qu'il fait ; vous...

— J'aurais pu tuer le premier homme d'une balle dans la tête, dit Reynolds d'une voix calme. Mon automatique a un silencieux, vous savez. Et vous croyez que cet homme avec la matraque ne m'aurait pas laissé geler, moi, dans la neige, s'il m'avait eu le premier ?

— Vous discutez pour le plaisir de discuter... Et par-dessus le marché, ce pauvre vieux professeur : vous vous moquez complètement de ce que vous lui faites, du moment qu'il rentre avec vous en Angleterre. Il s' imagine que sa femme est en train de mourir et vous n'hésiteriez pas à le torturer encore plus si besoin était, jusqu'à ce qu'il soit à moitié mort de désespoir. Vous l'encouragez à croire, vous l'obligez à croire que si sa femme meurt, ce sera lui qui en sera le responsable. Pourquoi, monsieur Reynolds, pourquoi ?

— Vous le savez. Parce que je ne suis qu'une sale machine, amoral, dépourvue d'émotions ; je ne suis qu'un tueur de Chicago en train de faire ce qu'on lui a dit de faire. C'est vous qui l'avez dit.

— Je perds mon temps, n'est-ce pas, monsieur Reynolds ? dit-elle d'une voix découragée.

Absolument pas, répondit Reynolds en souriant en lui-même. Je pourrais passer toute la nuit à écouter le son de votre voix, et je suis sûr que vous ne vous donneriez pas tant de mal si vous ne croyiez pas qu'il y a au moins un espoir de me convertir, de me faire changer.

— Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ?

— Simplement un ricanement supérieur, méchant », dit Reynolds. Brutalement, il lui prit la main et baissa la voix. « Restez tranquille ! Et taisez-vous !

— Qu'est-ce... » Mais elle ne put continuer : Reynolds venait de lui mettre la main sur la bouche. Elle se débattit comme par réflexe, mais se détendit presque immédiatement. Elle aussi, elle venait d'entendre

le bruit. Un bruit de pas dans la neige, juste un léger craquement. Ils restèrent assis, immobiles, osant à peine respirer. Les trois policiers passèrent lentement devant eux, devant les terrasses des cafés désertes, et disparurent lentement dans l'allée sinueuse, derrière les troncs des hêtres sans feuilles et blancs de neige, les platanes et les chênes qui bordaient la grande pelouse près de laquelle se trouvait la baraque de gardien.

« Je croyais que vous m'aviez dit que cette partie de l'île Margit était déserte et qu'il n'y venait jamais personne, dit-il d'une voix rauque. Que personne ne venait ici pendant l'hiver.

— Il en a toujours été ainsi, lui répondit-elle à voix basse. Je savais que les policiers faisaient des rondes, mais je ne savais pas qu'ils passaient par ici. Mais ils ne reviendront pas avant une heure. J'en suis sûre. Le Margitsziget est très grand ; ils en ont bien pour une heure à en faire le tour. »

— C'était Julia, qui claquait des dents tellement elle avait froid, et qui cherchait désespérément un endroit où ils pourraient parler tranquillement et qui ne savait quoi trouver – car le café de l'Ange-Blanc était le seul à être ouvert dans le quartier où ils se trouvaient ç'avait été elle qui, après qu'ils eussent tourné en rond à la recherche d'un endroit tranquille, avait proposé d'aller dans l'île de Margit. Il y avait des parties de l'île, lui avait-elle dit, qui étaient interdites et où il y avait le couvre-feu après une certaine heure, mais ce couvre-feu n'était pas pris très au sérieux. De toute façon, les hommes qui y faisaient des rondes appartenaient à la police ordinaire, et non à la police secrète, et ils étaient aussi différents qu'il était possible de l'imaginer des hommes de l'A.V. O, Reynolds, qui avait presque aussi froid que la jeune fille, avait accepté son idée, et cette cabane de gardien, près d'un chantier des ponts et chaussées, abandonné pendant l'hiver, avec des éclats de pierre, des morceaux de granit et des barils de goudron un peu partout, lui avait paru un refuge idéal.

C'était là que Julia l'avait mis au courant des derniers événements survenus à la maison de Jansci. Les deux hommes qui ces derniers temps l'avaient surveillée avaient fini par commettre un excès de zèle qui leur avait coûté cher. Trop confiants en eux-mêmes, ils s'étaient mis à passer devant la maison elle-même, au lieu de rester comme ils l'avaient fait jusque-là sur le trottoir d'en face ; ils avaient trouvé la porte du garage ouverte. Ils n'avaient pu résister à la curiosité ; ils étaient entrés, et là, ils avaient trouvé Sandor qui les attendait. Qu'ils fussent de simples indicateurs, ou des hommes appartenant vraiment à l'A.V.O., on n'en savait rien encore car Sandor ne leur avait pas laissé le temps de parler : il leur avait cogné la tête l'une contre l'autre un peu trop fort. En tout cas, ils étaient maintenant sous clef, ne

risquaient pas de faire de mal, et Reynolds ne risquait rien en se rendant à la maison pour y mettre au point la meilleure marche à suivre pour faire sortir le professeur et son mentor de Hongrie. Mais qu'il n'y aille pas avant minuit : Jansci avait insisté tout particulièrement sur ce point.

Reynolds, de son côté, avait raconté à Julia ce qui lui était arrivé, et maintenant que les trois policiers avaient disparu et qu'ils étaient à nouveau en sécurité, il se tourna vers la jeune fille, dans l'obscurité. Elle avait toujours sa main dans la sienne et elle n'avait pas l'air de s'en rendre compte. Et sa main, à elle, était nerveuse, tendue, raide.

« Vous n'êtes vraiment pas faite pour ce genre de choses, mademoiselle Illyurine, dit-il d'une voix calme. Il est vrai qu'il y a peu de gens qui le soient. Vous ne menez pas cette vie parce qu'elle vous plaît, j'imagine ?

— Parce qu'elle me plaît ! Mais Seigneur, comment est-ce que cette vie pourrait plaire à quelqu'un ? Rien d'autre que la peur, et la répression et la faim, et, pour nous, toujours passer d'un endroit à un autre, toujours changer de maison, toujours penser à regarder derrière son épaule, chaque fois qu'on est dans la rue, pour voir s'il n'y a pas quelqu'un en train de vous suivre, et en même temps avec la peur de regarder par-dessus son épaule pour le cas où il y aurait vraiment quelqu'un. Peur de sourire quand il ne faut pas, de parler quand il ne faut pas...

— Vous passeriez demain à l'ouest, n'est-ce pas ?

— Oui... Non, non, je ne peux pas. Vous comprenez...

— C'est à cause de votre mère ?

— Ma mère ! » Il la sentit bouger contre lui. Il sut qu'elle le regardait dans le noir. « Ma mère est morte, monsieur Reynolds.

— Morte ? » Sa voix était l'expression même de la surprise. « Ce n'est pas ce que dit votre père.

— Je sais que ce n'est pas ce qu'il dit, répliqua-t-elle d'une voix plus douce. Ce pauvre Jansci ne croira jamais que maman est morte. Elle était déjà en train de mourir lorsqu'ils l'ont emmenée. Elle avait presque un poumon en moins. Elle n'a certainement pas pu résister pendant plus de deux ou trois jours. Mais Jansci n'acceptera jamais de le croire. Il ne le croira que le jour où il s'arrêtera de respirer.

— Mais vous lui dites que vous croyez, vous aussi, qu'elle est toujours vivante.

— Oui. Je reste ici parce que je suis tout ce qui reste au monde à Jansci. Je ne peux pas le laisser. Mais si je lui disais que je crois que

maman est morte, dès demain, il me ferait passer la frontière autrichienne, et il refuserait de me laisser continuer à risquer ma vie. C'est pour cela que je lui dis que je veux attendre ma mère.

— Je comprends. » C'est tout ce que Reynolds pouvait trouver à dire. Et il se demandait si lui, il aurait pu faire ce que cette jeune fille était en train de faire, même s'il s'était trouvé dans la même situation qu'elle. Lui revint soudain en mémoire l'impression qu'il avait eue plus tôt, que Jansci avait l'air d'éprouver une sorte d'indifférence à l'égard du sort réel de sa femme. « Mais votre père – il a cherché votre mère ; il l'a vraiment cherchée, je veux dire ?

Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas ? Il donne toujours cette impression, je ne sais pas pourquoi. » Elle se tut un moment, puis elle reprit : « Ce que je vais vous dire, vous ne pourrez pas le croire, personne ne peut le croire, mais c'est vrai. Il y a neuf camps de concentration en Hongrie. Pendant les dix-huit derniers mois, Jansci est entré à l'intérieur de cinq d'entre eux, il y a pénétré, uniquement pour y chercher ma mère. Il y a pénétré, et il en est ressorti. C'est tout simplement impossible, n'est-ce pas ?

— C'est tout simplement impossible, répéta à voix lente Reynolds, comme en écho.

— Et il a fouillé, l'une après l'autre, mille, plus de mille fermes collectives – ou qui étaient autrefois des fermes collectives, avant le soulèvement d'octobre. Il ne l'a pas trouvée, il ne la retrouvera jamais. Mais il continue à la chercher, il continuera à la chercher, et jamais il ne pourra la trouver. »

Reynolds sentit quelque chose dans la voix de la jeune fille qui attira son attention. Il leva la main et, doucement, gentiment, il toucha sa joue : sa joue était humide, mais elle ne se détourna pas, elle n'eut pas l'air de vouloir se défendre, se protéger de son contact.

« Je vous ai dit que vous n'étiez pas faite pour cette vie, mademoiselle Illyurine.

— Julia. Toujours Julia. Vous ne devez pas prononcer ce nom, vous ne devez même pas y penser. Jamais... Pourquoi est-ce que je vous raconte toutes ces choses ?

— Qui sait ? Mais dites-m'en plus. Parlez-moi de Jansci. Il y a des choses que je sais sur lui, mais c'est si peu.

— Qu'est-ce que je peux vous dire ? Peu de choses, dites-vous, mais moi, je n'en sais pas plus sur mon propre père. Il ne parle jamais de ce qui appartient au passé, et il ne veut même pas dire pourquoi il ne veut pas en parler. Je crois que c'est parce que maintenant il ne vit plus que pour la paix ; il ne pense qu'à la paix, et il fait tout ce qu'il

peut pour qu'elle arrive, il ne vit que pour aider ceux qui sont impuissants. Je l'ai entendu le dire, une fois... Je pense que ce sont ses souvenirs qui le torturent. Il a tellement perdu, et il a tué tellement d'hommes. »

Reynolds ne prononça pas un mot. Après un moment de silence, la jeune fille reprit :

— « Le père de Jansci était un dirigeant communiste d'Ukraine. C'était un bon communiste et c'était, un homme droit – on peut être les deux en même temps, vous savez, monsieur Reynolds. En 1938, en même temps que la majorité des chefs communistes de l'Ukraine, il est mort dans les salles de torture de la police secrète, à Kiev. C'est là que tout a commencé. Jansci a tué les bourreaux de son père, et plusieurs des juges également ; mais ils furent si nombreux sur sa piste qu'ils ont fini par le prendre. On l'a envoyé en Sibérie ; il a passé six mois dans une cellule souterraine du camp de transit de Vladivostok, à attendre la fonte des glaces, quand arriverait le bateau qui emporterait les déportés. Pendant six mois, il n'a pas vu la lumière du jour ; il n'a pas vu un seul visage humain pendant six mois. On lui passait les déchets et les croûtes de pain qu'on lui donnait comme nourriture par un guichet minuscule. Ils savaient tous qui il était et ils voulaient le faire mourir à petit feu. Il n'avait pas de couvertures, pas de lit, et la température était tout le temps bien en dessous de zéro. Pendant le dernier mois, ils ont même arrêté de lui donner de l'eau – mais il a réussi à survivre en léchant la porte de fer de sa cellule qui était revêtue d'une croûte de glace. C'est alors qu'ils ont commencé à comprendre que Jansci était indestructible. Continuez, continuez. » Reynolds tenait toujours la main de la jeune fille serrée dans la sienne, mais ni l'un ni l'autre n'avait l'air de s'en rendre compte. « Et après ?

— Après, le bateau est arrivé et l'a emporté vers les montagnes de Kolyma. Personne n'est jamais revenu des montagnes de Kolyma, mais Jansci, lui, en est revenu. » Il sentait dans la voix de la jeune fille une sorte de respect et de crainte à la fois, tandis qu'elle lui disait cette histoire, une histoire à laquelle elle avait dû pourtant réfléchir des milliers de fois. « Là, il a connu les pires mois de sa vie. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, et je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un de vivant qui sache ce qui est arrivé, mais ce que je sais, c'est qu'encore maintenant il lui arrive de se réveiller au milieu de la nuit, la tête grise comme la cendre, et il se met à crier *Davaï ! Davaï* – en avant, en avant, et *Bystrey, bystrey !* – plus vite, plus vite ! C'est quelque chose qui a à voir avec des traîneaux qu'on tire ou qu'on pousse, je ne sais pas quoi exactement. Mais je sais qu'aujourd'hui encore, il ne peut pas supporter d'entendre des cloches de traîneau. Vous avez vu ses mains avec les doigts qui manquent ? À ce moment-là, le sport favori des

hommes du N.K.V.D – ou plutôt du G.P.U., comme on l'appelait alors, – consistait à tirer des prisonniers derrière leurs traîneaux à hélice, et d'essayer de les faire avancer le plus près possible de l'hélice. Quelquefois ils tiraient trop fort, et alors leurs figures...» Elle se tut pendant un moment, puis elle reprit d'une voix qui tremblait : « J'imagine que d'une certaine façon on peut dire que Jansci a eu de la chance. Ses doigts, il n'y a eu que ses doigts... et ses mains, ces cicatrices sur ses mains. Vous savez comment il les a attrapées, monsieur Reynolds, comment il a eu ses cicatrices ? »

Il fit non de la tête, dans le noir, mais elle eut l'air de sentir son geste.

« Les loups, monsieur Reynolds. Des loups qui étaient affolés par la faim. Les gardes les attrapaient au piège, les faisaient jeûner, et ensuite, dans un enclos, ils lâchaient un homme et un loup. L'homme avait les mains nues. Et Jansci a eu les mains nues. Ses bras et son corps tout entier sont couverts de cicatrices.

— Ce n'est pas possible, tout ceci n'est pas possible. » Reynolds parlait d'une voix basse, sur le ton d'un homme qui essaye de se convaincre que quelque chose est vrai, à quoi il n'arrive pas à croire.

« Dans les montagnes de Kolyma, tout est possible. Mais ceci n'a pas été le pire. Ceci n'est rien. D'autres choses lui sont arrivées là-bas, dégradantes, atroces, bestiales, mais il ne m'en a jamais parlé.

— Et les paumes de ses mains, ces marques de crucifixion ?

Ce ne sont pas des marques de crucifixion. Toutes les images de la Bible sont fausses : on ne peut pas crucifier un homme par les paumes de ses mains... Jansci avait fait quelque chose de terrible, je ne sais pas quoi au juste. Toujours est-il qu'ils l'ont emmené dans la taïga, dans la forêt profonde, en plein hiver. Ils l'ont mis complètement nu et ils l'ont cloué à deux arbres qui poussaient l'un près de l'autre, et ils l'ont laissé là. Ils savaient qu'il n'en avait que pour quelques minutes, que ce soit à cause du froid épouvantable ou à cause des loups... Mais il s'est sauvé, Dieu seul sait comment il a pu réussir à se sauver ; Jansci lui-même ne le sait pas ; il a réussi à le faire. Il a repris ses vêtements à l'endroit où ils l'avaient fait se déshabiller, et il s'est échappé des montagnes de Kolyma. C'est à ce moment-là qu'il a perdu les bouts de ses doigts et tous ses ongles – ils sont tombés – et c'est à ce moment-là qu'il a perdu ses doigts de pied... Vous avez remarqué sa façon de marcher ?

— Oui. » Reynolds revoyait cette démarche raide ; il revit la figure de Jansci, son calme et sa douceur infinis ; il essaya de replacer cette tête, ces traits, sur la toile de fond de ce récit fantastique qu'il venait d'entendre, mais il y avait une sorte d'impossibilité. La différence était

trop grande. Son imagination ne pouvait pas y arriver ; elle s'y refusait. « Je n'aurais pas cru que c'était possible, Julia, je vous assure. Réchapper à tellement de choses... Il doit être *vraiment* indestructible...

— C'est ce que je crois moi aussi... Il lui a fallu quatre mois pour rejoindre le Transsibérien, à la hauteur de la Léna, et le jour où il a arrêté un train, il était pratiquement fou. Il est resté à moitié inconscient pendant longtemps, mais il a fini par guérir, par récupérer et il est retourné en Ukraine.

« C'était en 1941. Il s'est engagé dans l'armée, et moins d'un an plus tard, il était commandant. Jansci s'est engagé pour la raison pour laquelle la plupart des Ukrainiens entraient dans l'armée – et y entrent toujours : pour attendre l'occasion de retourner leurs armes contre l'Armée Rouge. Et la chance s'est présentée au bout de peu de temps, lorsque l'Allemagne a attaqué. »

Il y eut un long silence, puis elle reprit d'une voix calme :

« Nous savons maintenant ce que les Russes ont raconté au monde, mais nous ne le savions pas à l'époque. Nous savons qu'ils parlent d'une longue bataille sanglante, de la retraite sur le Dniepr, de la terre brûlée, d'une défense héroïque de Kiev. Ce sont des mensonges, des mensonges, rien que des mensonges – et pourtant la majorité de l'opinion publique mondiale croit encore que c'est vrai. » Sa voix s'adoucissait au contact de ces souvenirs. « Nous avons reçu les Allemands à bras ouverts. Nous leur avons fait le plus merveilleux accueil qu'aucune armée puisse jamais recevoir. Nous leur avons donné à manger, à boire, nous avons décoré les rues pour les fêter, nous leur avons lancé des bouquets de fleurs. Il n'y a pas eu un seul coup tiré pour la défense de Kiev. Des régiments ukrainiens, des divisions ukrainiennes ont déserté en masse, sont passés en bloc chez les Allemands. Jansci m'a dit que dans toute l'histoire, on n'avait jamais rien vu de pareil, et très vite, les Allemands se sont retrouvés avec une armée d'un million de Russes se battant de leur côté, pour eux, sous le commandement du général soviétique Andreï Vlassov. Jansci a combattu dans cette armée ; il y a été général, il est devenu l'un des seconds de Vlassov, et il a combattu avec lui jusqu'à ce que les Allemands arrivent, en 1943, dans sa ville natale de Vinnitsa. » Sa voix s'éteignit, puis elle reprit après un long moment de silence : « C'est à partir de Vinnitsa que Jansci a changé. À partir de ce moment, il a juré qu'il ne se battrait plus jamais, il a juré qu'il ne tuerait plus jamais un homme. Et il a tenu parole.

— Vinnitsa ? » La curiosité de Reynolds était piquée. « Qu'est-ce qui s'est passé à Vinnitsa ?

— Vous... Vous n'avez jamais entendu parler de Vinnitsa ?

— Jamais. Seigneur, murmura-t-elle. Moi, j'étais persuadée que le monde entier savait ce qui est arrivé à Vinnitsa.

— Je suis désolé. Non, je ne sais pas. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Ne me demandez pas de le raconter ! Ne me le demandez pas ! » Reynolds la sentit frissonner en prononçant cette phrase. « Demandez à quelqu'un d'autre, mais ne me le demandez pas, pas à moi !

— Bon, bon », dit rapidement Reynolds, surpris. Tout le corps de la jeune fille tremblait contre le sien, secoué par des sanglots silencieux. Se sentant maladroit, ne sachant que faire, il lui mit la main sur l'épaule. « Passez. Cela n'a pas d'importance.

— Merci, fit-elle d'une voix étouffée. C'est pratiquement tout, monsieur Reynolds. Jansci s'est rendu à Vinnitsa pour y revoir sa maison natale – et les Russes l'y attendaient. Ils l'y attendaient depuis longtemps. On l'a mis à la tête d'un régiment d'Ukrainiens, rien que des déserteurs qui avaient été repris, comme lui, on leur a donné des armes qui ne pouvaient plus servir à rien, et pas d'uniformes, et on les a forcés à tenir une position indéfendable contre les Allemands. C'est arrivé à des dizaines de milliers d'Ukrainiens. Mais il a été fait prisonnier par les Allemands. Il a jeté ses armes et il a marché jusqu'à leurs lignes – on l'a reconnu, et il a passé la fin de la guerre sous les ordres du général Vlassov. Après la fin de la guerre, l'armée de libération ukrainienne s'est divisée elle-même en petites sections, et certaines de ces sections sont toujours en train de faire la guérilla aujourd'hui, que vous le croyiez ou non. C'est là qu'il a fait la connaissance du Comte. Ils ne se sont jamais séparés depuis cette époque.

— Il est Polonais, n'est-ce pas ? Le Comte, je veux dire.

— Oui ; c'est là qu'ils ont fait connaissance ; en Pologne.

— Et qui est-il en réalité ? Est-ce que vous le savez ? »

Il sentit plutôt qu'il ne vit son geste de la tête dans le noir.

« Jansci le sait, mais il n'y a que Jansci à le savoir. Tout ce que je sais, c'est qu'après mon père, il est la personne la plus merveilleuse que j'aie jamais connue. Il y a une sorte de lien mystérieux qui les unit l'un à l'autre. Je pense que c'est parce qu'ils ont tous les deux tellement de sang sur les mains, et parce que ni l'un ni l'autre ils n'ont tué depuis des années. Ce sont des hommes qui ont foi dans ce qu'ils font, monsieur Reynolds.

— Est-ce qu'il est vraiment Comte ?

— Oui, il l'est. Cela, je le sais. Il possédait des terres immenses, des

lacs, des forêts et des plaines à un endroit qui s'appelait Augustow, et qui se trouvait près des frontières de la Prusse orientale et de la Lituanie ou, en tout cas de la région où se trouvaient autrefois ces frontières. Il a fait la guerre contre les Allemands en 1939 et ensuite il est passé dans la résistance. Longtemps après, il a été fait prisonnier, et les Allemands se sont dit que ce serait amusant de forcer un aristocrate polonais à gagner sa vie par le travail forcé. Vous savez ce qu'a été ce genre de travail, monsieur Reynolds ? – ils l'ont fait travailler au déblaiement des milliers de cadavres du ghetto de Varsovie, après que les Stukas et les tanks en aient eu fini. Lui et une poignée d'autres hommes, ils ont tué leurs gardiens et ils ont rejoint l'armée de résistance polonaise du général Bor. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé, n'est-ce pas ? Le maréchal Rokossovski a arrêté les troupes russes juste devant Varsovie, de l'autre côté de la Vistule, et il a laissé les Allemands et la résistance polonaise combattre à mort dans les égouts de Varsovie.

— Je m'en souviens. On en parle encore maintenant comme de la bataille la plus dure de toute la guerre. Et tous les Polonais ont été massacrés.

— Pratiquement tous. Ceux qui ont réussi à survivre, et le Comte en a été, les Allemands les ont emmenés aux chambres à gaz d'Auschwitz. Les Allemands les ont presque tous laissés partir – on n'a jamais compris pourquoi – mais le fait est qu'ils l'ont fait, après les avoir tous marqués au fer rouge. Le Comte a toujours son numéro brûlé sur la face intérieure de son avant-bras, depuis le poignet jusqu'au coude. Ce n'est qu'une énorme cicatrice boursouflée. » Et elle ajouta en frissonnant : « C'est horrible à voir.

— Et alors il a rencontré votre père ?

— Oui. Ils étaient tous les deux avec les hommes de Vlassov, mais ils n'y sont pas restés longtemps. Les tueries interminables et stupides les ont dégoûtés tous les deux. Ces bandes avaient l'habitude de se déguiser en soldats de l'armée russe, d'arrêter des trains polonais et de forcer tous les voyageurs à descendre ; ensuite ils tuaient systématiquement tous ceux qui avaient des cartes du Parti communiste. Et beaucoup de gens avaient été obligés de prendre ces cartes ; ç'avait été pour eux une question de vie ou de mort, pour eux et leurs familles. Ou bien, ils pénétraient dans de petites bourgades, rassemblaient tous les stakhanovistes ou soi-disant stakhanovistes et les jetaient dans la Vistule encombrée de glaces. De là, ils sont partis tous les deux en Tchécoslovaquie, et ils ont rejoint les partisans de Slakov dans la haute région des Tatras.

— J'en ai entendu parler, même en Angleterre, dit Reynolds. Les

partisans les plus féroces et les plus farouches de l'Europe centrale.

— Je crois que Jansci et le Comte seraient d'accord avec vous, dit-elle. Mais ils ne sont pas restés longtemps avec eux non plus. Ces bandes ne cherchaient pas à combattre dans un but précis ; tout ce qui les intéressait, c'était de se battre, et quand il n'y avait pas beaucoup d'action, elles se mettaient à se battre entre elles. Si bien que Jansci et le Comte sont finalement arrivés en Hongrie, et il y a plus de sept ans qu'ils y sont maintenant, et la plupart du temps à l'extérieur de Budapest.

— Et il y a combien de temps que vous êtes ici, vous ?

— Le même temps à peu près. La première chose que firent le Comte et Jansci, ce fut d'aller en Ukraine nous chercher ; ils nous ont ramenées ici, ma mère et moi, par les Carpathes et les Hauts Tatras. Je sais que ce que je vais vous dire va avoir l'air incroyable, mais ce fut un voyage merveilleux. C'était le plein été. Il y avait du soleil partout. Tout le monde les connaissait, ils avaient des amis partout. Je n'ai jamais vu ma mère aussi heureuse.

— Oui, dit Reynolds. Mais il ne la laissa pas s'appesantir longtemps sur le sujet. Je connais le reste. Le Comte découvre qui sont les prochains appelés sur la liste noire, et Jansci les fait sortir de Hongrie. J'ai parlé à des douzaines de personnes, en Angleterre uniquement, qui devaient leur vie à Jansci. Mais il y avait quelque chose de remarquable, c'était qu'aucun d'entre eux ne haïssait les Russes. Ils voulaient tous la paix ; ils ne souhaitaient qu'une seule chose : la paix. C'est sûrement Jansci qui en est responsable. Il a même essayé de me convaincre, moi !

— Je vous l'avais dit, fit-elle à voix basse. C'est un homme merveilleux. »

Une minute se passa dans le silence, puis elle dit soudain, et c'était une question assez curieuse :

« Vous n'êtes pas marié, n'est-ce pas, monsieur Reynolds ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Reynolds était pris au dépourvu par cette question qui n'avait aucun rapport avec les dernières paroles qu'ils avaient prononcées.

« Vous n'avez pas de femme, n'est-ce pas, pas de petite amie, pas de maîtresse ? Et s'il vous plaît, ne me répondez pas « non, et n'essayez pas de poser votre candidature », car ce serait cruel et méchant de le dire, et même assez bas. Et je ne crois pas que vous en soyez capable.

— Mais je n'ai pas encore dit un mot, protesta Reynolds. Pour ce qui est de la réponse à votre question, vous l'avez déjà devinée.

N'importe qui aurait pu le faire. Une femme et mon genre de vie ne vont pas ensemble. Vous pouvez sûrement vous en rendre compte toute seule.

— Je le sais, souffla-t-elle à voix basse. Et je sais aussi que deux ou trois fois pendant cette soirée, vous m'avez empêchée de m'attarder sur des sujets désagréables. Vous m'avez empêchée d'en parler. Et les monstres, les personnes inhumaines n'ont pas de délicatesses de ce genre. Je m'excuse de vous avoir appelé comme je l'ai fait, mais je suis heureuse aussi de l'avoir fait car je me suis rendu compte que j'avais tort, que je me trompais, avant Jansci et avant le Comte. Vous ne savez pas ce que c'est pour moi, ces deux-là, ils ont toujours raison et moi j'ai toujours tort, mais cette fois-ci, j'ai raison avant eux.

— J'espère pour vous que vous savez ce que vous dites... commença Reynolds d'une voix polie.

— Est-ce que vous pouvez imaginer la tête qu'ils vont faire quand je vais leur raconter que je suis restée dix longues minutes ce soir avec le bras de M. Reynolds autour de mes épaules ! » Elle parlait d'une voix calme, mais on sentait un petit rire qui bouillonnait en elle. « Vous avez mis votre bras autour de moi au moment où vous avez cru que j'étais en train de pleurer – du reste, j'étais vraiment en train de pleurer, admit-elle. Votre peau de loup sauvage est en train de se miter légèrement, monsieur Reynolds.

— Seigneur ! » s'écria Reynolds qui était vraiment stupéfait. Il se rendit compte qu'il avait toujours son bras autour des épaules de la jeune fille. Ses cheveux lui caressaient doucement le dos de la main, et son bras était tout engourdi. Bafouillant une vague phrase d'excuse, il allait enlever son bras quand il s'immobilisa brusquement, comme s'il s'était brusquement transformé en pierre. Il retira lentement son bras et serra l'épaule de Julia dans sa main tout en se baissant pour lui dire à l'oreille :

« Nous avons de la compagnie, Julia. »

Il jeta un coup d'œil furtif et il vit que son oreille, qui était extraordinairement sensible, ne l'avait pas trompé. La neige s'était arrêtée de tomber, et il pouvait voir très distinctement trois hommes en train d'avancer lentement vers eux. Il les aurait vus une bonne trentaine de mètres avant si sa vigilance n'avait été en défaut. Pour la deuxième fois de la soirée, Julia s'était trompée sur les habitudes des policiers, et cette fois-ci, il n'y avait aucun moyen de leur échapper. Leur façon de s'avancer avec prudence vers la cabane lui montrait qu'ils savaient parfaitement qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

Reynolds n'hésita pas une seconde. Il passa son bras droit autour de la taille de Julia, se baissa et l'embrassa. Comme par un réflexe

instinctif, la jeune fille essaya d'abord de le repousser, et d'écarter sa figure de la sienne ; il sentit le corps de Julia se raidir dans ses bras. Mais tout aussi vite, elle se détendit, et Reynolds comprit qu'elle avait compris elle aussi ; elle était bien la fille de son père et elle n'avait pas besoin de beaucoup d'explications. Elle passa sa main autour de la nuque de Reynolds.

Dix secondes se passèrent de la sorte. Puis dix autres secondes. Les policiers, se dit Reynolds – et il commençait à avoir de la peine à continuer à penser à eux – ne se pressaient vraiment pas de manifester leur présence. De toute façon, la situation était loin d'être désagréable, et il aurait bien juré que la main de Julia commençait à lui caresser pour de bon la nuque.

Mais brutalement une puissante torche électrique s'alluma, et une voix grave et comme amusée sortit du silence et dit :

« Par le Ciel, Stéfan, les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, moi je ne vois rien de mauvais dans la jeune génération. Tiens, regarde-les. Il fait moins vingt, et à les voir, on croirait qu'ils sont sur une plage du Balaton en pleine vague de chaleur. Maintenant, allons, allons, du calme, jeune homme, pas si vite. » Une main impressionnante sortit de l'obscurité, dans le faisceau de la torche, et força Reynolds, qui cherchait à se relever, à rester assis. « Qu'est-ce que vous faites ici ? Est-ce que vous ne savez pas qu'il est interdit de venir ici pendant la nuit ?

— Je le sais, murmura Reynolds, d'une voix craintive et gênée à la fois. Je m'excuse. Nous n'avions pas d'autre endroit où aller.

— Des bêtises ! éclata la même voix sonore. Quand j'avais votre âge, jeune homme, il y avait déjà les petites alcôves discrètes de l'Ange-Blanc. C'est à quelques centaines de mètres d'ici à peine. »

Reynolds commençait à se détendre. Il n'y avait probablement pas grand-chose à craindre de cet homme : « Nous avons été à l'Ange-Blanc...

— Montrez-nous vos papiers, dit une autre voix, froide, dure, méchante celle-là. Vous les avez ?

— Naturellement que je les ai. » Avec l'intervention de l'homme à qui appartenait cette voix, la situation n'était plus la même. Reynolds glissa sa main dans son imperméable et ses doigts se refermaient sur la crosse de son automatique quand le premier policier reprit :

« Ne sois pas idiot, Stefan. Il faut vraiment que tu fasses attention : ce sont tous ces romans que tu lis. Tu le prends peut-être pour un espion occidental qu'on a envoyé à Budapest pour voir dans quelle mesure on pouvait compter sur l'esprit de coopération des jeunes filles

hongroises lors du prochain soulèvement ? » Et il éclata de rire en se claquant sur la cuisse, ravi de lui-même. Il se redressa. « Et par-dessus le marché, il est de Budapest, ça se sent, je peux te le garantir. – Vous avez dit l'Ange-Blanc, fit-il d'une voix plus grave. Venez un peu par ici tous les deux. »

Ils se levèrent, raides, et la torche du policier tomba droit sur la figure de Reynolds qui en fut obligé de cligner des yeux.

« C'est bien lui, il n'y a pas de doute, dit le policier d'une voix ravie. C'est bien de lui qu'on avait entendu parler. Tiens, regarde, on peut encore voir la marque des cinq doigts sur sa joue. Ce n'est pas étonnant qu'il ne veuille pas y retourner. Je me demande comment elle a fait pour ne pas lui décrocher la mâchoire. » Il braqua sa torche sur Julia. Elle ferma les yeux. Ça ne m'étonne pas, maintenant que je la vois. Elle est construite comme un boxeur. » Il fit comme s'il n'entendait pas l'exclamation outragée de Julia, se retourna vers Reynolds, et, agitant l'index comme un professeur qui gronde un élève désobéissant, il déclara d'une voix solennelle, et on sentait qu'il se trouvait très drôle :

« Faites attention, jeune homme, elle est belle, mais... essayez de vous rendre compte vous-même : si elle est déjà aussi bien remplie maintenant, qu'est-ce que ce sera quand elle aura quarante ans ! Vous devriez voir ma femme ! » Il éclata de rire encore une fois, puis, d'un geste de la main, il leur fit signe de s'en aller. « Allez, allez-vous-en, mes enfants. La prochaine fois, vous passerez la nuit au poste. »

Cinq minutes plus tard, ils se séparaient sur le pont ; la neige recommençait à tomber. Reynolds jeta un coup d'œil à sa montre.

« Il est juste un peu plus de neuf heures. J'y serai dans trois heures.

— Nous vous attendrons. J'aurai juste le temps qu'il me faudra pour leur raconter dans tous les détails comment je vous ai presque décroché la mâchoire, et comment le tueur à l'âme glacée m'a serrée dans ses bras et m'a embrassée sur la bouche pendant une bonne minute sans reprendre sa respiration.

— Trente secondes au maximum, protesta Reynolds.

— Une minute et demi au moins, et je ne leur dirai pas pourquoi il l'a fait, le grand tueur. Ah ! je voudrais déjà voir leur tête !

— Je suis à votre merci, dit Reynolds en souriant. Mais n'oubliez pas de leur dire l'allure que vous allez avoir quand vous aurez quarante ans.

— Je n'oublierai pas », promit-elle. Elle était tout près de lui et il pouvait voir son rire espiègle dans ses yeux. « Après ce qui s'est passé entre nous deux, continua-t-elle d'une voix solennelle, ceci ne

correspond même pas à une poignée de main. » Elle se leva sur la pointe des pieds et l'embrassa doucement sur la joue, puis elle se retourna et disparut dans l'obscurité. Pendant une bonne minute, Reynolds resta planté immobile à l'endroit où il était, la regardant s'éloigner, puis regardant l'endroit où elle avait disparu, tout en frottant sa joue, l'air de réfléchir. Puis il jura à voix basse, et partit dans la direction opposée à celle qu'elle avait prise, la tête penchée en avant et le bord de son feutre tiré sur ses yeux pour se protéger de la neige.

*

Lorsque Reynolds rentra dans sa chambre d'hôtel par l'escalier d'incendie, sans aucun incident, il était juste dix heures moins vingt, il mourait de froid et il mourait de faim. Il brancha le chauffage, vérifia que personne n'était entré dans sa chambre pendant son absence, puis il appela le directeur au téléphone. Aucun message pour lui, aucun appel téléphonique. Oui, le directeur serait ravi de lui monter à dîner, même à cette heure tardive ; le chef allait se coucher, mais il considérerait comme un honneur personnel que de pouvoir montrer à M. Rakosi ce dont il était capable en fait de repas impromptu. Reynolds, d'une voix assez désagréable, lui dit que la rapidité l'intéressait plus que les chefs-d'œuvre culinaires, qui pouvaient attendre un autre jour.

Il était juste un peu plus de onze heures quand il termina son dîner, qui était vraiment excellent, et finit une bouteille de Soproni tout aussi remarquable. Il se prépara à partir. Il avait presque une heure devant lui avant son rendez-vous, mais s'il n'avait fallu que six ou sept minutes pour arriver ici avec la Mercédès du Comte, il lui faudrait bien plus longtemps pour retourner à pied dans la neige à la maison de Jansci, d'autant plus qu'il serait obligé de prendre un itinéraire détourné. Il enleva sa chemise qui était humide, sa cravate, ses chaussettes et les plia avec soin car il ne savait pas encore qu'il ne reviendrait jamais dans cette chambre et qu'il ne reverrait pas ce qu'il y laissait maintenant derrière lui. Il mit la clef dans la serrure de la porte, se rhabilla et sortit une fois de plus par l'escalier d'incendie.

Au moment où il arrivait au niveau de la rue, il crut entendre un téléphone sonner faiblement dans le lointain, mais il ne s'arrêta pas. La sonnerie pouvait venir de centaines d'autres chambres que la sienne.

Lorsqu'il eut atteint la rue où se trouvait la maison de Jansci, il était minuit et quelques minutes. Il avait marché d'un pas rapide, sans s'arrêter une seule fois, mais malgré tout il était frigorifié. Par contre,

il était sûr que personne ne l'avait suivi ; personne n'avait eu l'air de faire spécialement attention à lui dans la rue. Maintenant, pourvu que le Comte ait encore un petit peu de son *barack*...

La rue était complètement déserte, et en arrivant à la porte du garage, il vit, comme ç'avait été convenu, qu'elle était ouverte. Sans s'arrêter, il entra dans le garage obscur, se dirigeant automatiquement vers le couloir qui se trouvait au fond, mais il avait à peine fait quatre pas dans le noir que le garage s'inondait de lumière, et que la porte d'acier claquait derrière lui.

Reynolds resta parfaitement immobile, veillant à bien garder les deux mains écartées de son corps ; il regarda autour de lui. Dans chaque coin du garage, une mitrailleuse sous le bras, il y avait un homme de l'A.V.O., sur ses gardes, un sourire de plaisir aux lèvres. Ils avaient tous de hautes casquettes sur la tête et des imperméables très longs serrés à la taille. On ne risquait pas de se tromper sur l'identité de ces personnages, une fois qu'on les voyait en chair et en os, se dit Reynolds ; on ne risquait pas de se méprendre sur ces expressions de brutes, de sadiques satisfaits qu'ont toujours ces membres les plus vils de la société qui se frayent toujours un chemin dans les polices politiques des états communistes.

Mais c'était le cinquième homme, le petit homme debout près de la porte du couloir, des yeux et des cheveux noirs, une tête de juif intelligent, qui capta tout de suite son attention. Reynolds l'observa ; il remit son pistolet dans son étui, le referma, avança de deux pas et s'inclina avec ironie.

« Capitaine Michael Reynolds, du Service secret britannique, j'imagine. Vous êtes extrêmement ponctuel, et nous vous en sommes reconnaissants. Nous autres, de l'A.V.O., nous n'aimons pas qu'on nous fasse attendre. »

CHAPITRE VI

IMMOBILE, muet, Reynolds resta sur place au centre du garage. Il resta là sans bouger ce qui lui parut être une éternité de temps, d'abord comme assommé par le choc, puis réalisant la situation nouvelle à laquelle il avait à faire face, reprenant enfin une sorte de maîtrise sur lui-même, et cherchant désespérément la raison de tout ceci, la présence de l'A.V.O. et l'absence de ses amis. Mais en réalité, ce moment fut loin de durer une éternité : quinze secondes au plus, sans doute, pendant lesquelles Reynolds laissa tomber sa mâchoire inférieure, prenant un air terrorisé, tandis que ses yeux s'agrandissaient lentement, comme chez un être paralysé de frayeur.

« Reynolds », murmura-t-il, prononçant ce nom avec autant de difficulté qu'aurait éprouvé un vrai Hongrois à le prononcer correctement. « Michael Reynolds ? Je... je ne sais pas ce que vous voulez dire, camarade. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi... pourquoi ces mitraillettes ? Je n'ai rien fait, camarade, rien ! Je le jure ! » Il se tordait les mains ; les articulations de ses phalanges étaient blanches, et sa voix tremblait d'épouvante. Les deux hommes de l'A.V.O. que Reynolds pouvait voir à sa droite et à sa gauche froncèrent leurs sourcils épais et se regardèrent l'un l'autre, complètement dépassés, mais il n'y eut même pas l'ombre d'un doute dans les yeux pétillants de joie, noirs comme la nuit, du petit juif.

« De l'amnésie, dit-il d'une voix calme. C'est l'effet du choc, mon cher ami ; c'est ce qui vous fait oublier votre propre nom. Je reconnais que vous vous êtes donné du mal pour me convaincre, et si je n'étais pas sûr de votre identité réelle au-delà du moindre doute possible, moi aussi – comme mes hommes qui ne savent pas encore qui vous êtes en réalité – je ne manquerais pas d'être impressionné par vos dénégations. Le Service d'Espionnage britannique nous fait un grand honneur : il nous envoie l'élite de ses agents, le dessus du panier. Mais, du reste, j'aurais été étonné qu'ils ne nous envoient pas l'un de leurs meilleurs sujets pour s'occuper de la – comment dirais-je ? – de la récupération du professeur Harold Jennings. »

Reynolds sentit une sorte de nausée l'envahir ; dans sa bouche, il tâta le goût amer de l'échec total. Seigneur ! se dit-il, c'est encore pire que tout ce qu'il avait pu craindre ; s'ils savent ceci, ils savent tout, et c'est la fin de tout. Mais il garda sur sa figure la même expression stupide et raide de terreur ; comme s'il existait en lui une sorte de

seconde nature qu'il pouvait manifester à volonté. Puis, il eut l'air de se secouer, comme une personne qui veut échapper à un cauchemar atroce ; il regarda autour de lui, les traits convulsés, l'œil hystérique.

« Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! » Il criait d'une voix aiguë ; presque un hurlement. « Je n'ai rien fait, je vous dis ! Rien, absolument rien ! Je suis un bon communiste, je suis un membre du Parti ! » Sa bouche se tordait ; il n'y avait qu'elle de vivante dans toute sa figure contractée et raidie. « J'habite Budapest, camarade ; j'ai tous mes papiers, ma carte de membre du Parti ! Je vais vous les montrer ! Je vais vous les montrer ! »

Il avait presque déjà glissé sa main à l'intérieur de sa veste qu'il s'immobilisa brusquement. L'officier de l'A.V.O. venait de prononcer un mot ; un seul, mais d'une voix douce, et sèche et nette en même temps – et qui coupait comme une lanière de cuir.

« Arrêtez ! »

La main de Reynolds s'immobilisa juste à la hauteur du revers de son imperméable, puis elle retomba lentement. Le petit juif sourit.

« Très dommage que vous deviez renoncer à prendre jamais votre retraite du service secret de votre pays, capitaine Reynolds. Il est déplorable qu'un sujet de votre valeur y soit jamais entré. En votre personne, le théâtre et le cinéma anglais ont perdu une recrue de choix.

Il jeta un regard à un de ses hommes qui se trouvait dans le dos de Reynolds, près de la porte du garage.

« Coco, dit-il, le capitaine Reynolds allait nous sortir un pistolet ou une arme de ce genre. Enlève-lui cet objet de tentation. »

Reynolds entendit derrière lui des pas lourds sur le ciment. Il poussa un gémissement de douleur : le dénommé Coco venait de le frapper dans le dos, juste au-dessus des reins, d'un coup sec de la crosse de sa carabine. Reynolds trébucha, scié en deux par la douleur, plongé dans un brouillard pourpre et douloureux qui embuait ses yeux ; la tête lui tournant, il sentit des mains fouiller ses vêtements, et il parvint à comprendre ce que le petit juif était en train de dire, sur un ton d'excuse :

« Il faut que vous pardonniez à Coco, capitaine Reynolds. C'est un garçon qui a l'habitude de prendre un contact tout à fait direct avec les gens ; dans les circonstances de ce genre, il s'y prend toujours de la même façon. L'expérience lui a appris qu'une franche démonstration des conséquences de la mauvaise conduite du prisonnier qu'il se propose de fouiller est plus efficace que les menaces les plus crues. » Le ton de sa voix changea subitement. « Ah ! Pièce à conviction n° 1.

Très intéressant. Un 6,35 automatique belge, avec un silencieux ; on ne peut se procurer ni l'un ni l'autre dans ce pays. Vous avez dû sans doute les trouver dans la rue, abandonnés par terre... Et est-ce que quelqu'un reconnaît cet objet ? »

Reynolds dut se concentrer de toutes ses forces pour voir ce qu'était l'objet en question. L'officier de l'A.V.O. était en train de faire sauter dans sa main la matraque que Reynolds avait prise au policier en civil, un peu plus tôt dans la soirée.

« Je crois que oui, je crois que je la reconnais, colonel Hidas. » L'homme que son supérieur avait appelé *Coco* entra dans le champ de vision de Reynolds ; c'était un individu énorme, immense – il mesurait au moins un mètre quatre-vingt-quinze et il était construit en proportion, avec un nez cassé, une figure toute couturée et des traits bestiaux.

Coco prit la matraque ; elle disparut dans sa main gigantesque et recouverte de poils noirs.

« C'est celle d'Herped, colonel. Il n'y a aucun doute ; voyez il y a ses initiales sur la base. Mon ami Herped. *Comment* avez-vous fait pour l'avoir ? fit-il en se retournant vers Reynolds, un ricanement à la bouche.

— Je l'ai trouvée en même temps que le revolver, dit Reynolds d'une voix abattue. Dans un paquet qui se trouvait au coin de la rue Brody Sandor et...»

Il vit la matraque monter dans la main de l'homme, il l'entendit presque siffler, mais trop tard pour plonger. Le coup l'envoya s'écraser contre le mur ; il glissa sur le sol, s'écroula par terre. Il réussit à se remettre debout. Dans le silence parfait qui régnait maintenant, il entendit les gouttes de sang tomber de ses lèvres écrasées sur le béton ; sur le devant de sa bouche, des dents remuaient.

« Doucement, doucement, Coco, dit Hidas, du ton dont on se sert pour calmer un enfant. Rends-la-moi, Coco. Merci. Capitaine Reynolds, c'est bien de votre faute – nous ne savons pas encore si Herped est l'ami de Coco ou s'il était l'ami de Coco. Il était à l'article de la mort quand nous l'avons retrouvé dans l'abri du tram, à l'endroit où vous l'avez abandonné. » Il donna une tape amicale sur l'épaule du géant qui ricana toujours. « Ne vous méprenez pas sur le caractère de notre ami ; il n'est pas toujours aussi agressif. Vous devez pouvoir l'imaginer rien qu'à son surnom : c'est le nom d'un clown très connu ; vous avez sûrement entendu parler de lui. Coco peut être le plus drôle des garçons, je vous assure, et je l'ai déjà vu faire tordre de rire ses collègues dans les caves de la rue Staline, avec des démonstrations pleines de fantaisie de ses... heu... connaissances techniques, dirons-

nous. »

Reynolds ne dit rien. La référence aux chambres de torture de l'A.V.O., cette façon de Hidas de laisser la bride sur le cou à son boucher de service, tout cela n'était pas sans raison ; c'était loin d'être accidentel. Hidas tâtait le terrain, il éprouvait les réactions, il cherchait à trouver la ligne de moindre résistance de Reynolds avant de l'attaquer à fond. Hidas ne cherchait qu'une chose : parvenir à certains résultats, et les atteindre de la façon la plus rapide possible, et s'il acquérait la conviction que la brutalité et la violence ne serviraient à rien contre un homme de la trempe de Reynolds, il y avait de grandes chances pour qu'il ne s'en serve pas et fasse au contraire appel à des méthodes plus subtiles. Hidas avait tout de l'homme astucieux, dangereux, amer, mais on ne pouvait voir sur ses traits, sur sa figure mince, la moindre trace de sadisme.

Hidas fit un geste à l'un de ses hommes :

« Va au bout de la rue. Il y a un téléphone ; dis qu'on nous envoie un car ici tout de suite. Ils savent où nous sommes. » Il eut un sourire à l'intention de Reynolds. « Nous n'avons naturellement pas pu garer un car ici en face de la sortie du garage ; ç'aurait éveillé votre méfiance, n'est-ce pas, capitaine Reynolds ? » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Le car devrait arriver ici dans dix minutes au plus. Nous pouvons utiliser intelligemment ce délai. Notre ami le capitaine Reynolds pourrait, par exemple, avoir envie de nous faire un récit – circonstancié, écrit, et signé – de ses récentes activités. Et pas de fiction naturellement. Amenez-le à l'intérieur. »

Ils lui firent prendre le couloir et il se retrouva en face du bureau de Jansci, derrière lequel s'assit Hidas qui régla le projecteur électrique de façon à envoyer la lumière en plein dans les yeux de Reynolds. La lampe n'était qu'à une cinquantaine de centimètres de sa tête.

« Vous allez nous chanter un petit air, capitaine Reynolds, dont nous enregistrerons les paroles et la musique pour l'édification des générations futures – ou en tout cas pour celui d'un Tribunal du Peuple. Vous serez jugé de façon parfaitement équitable. Chercher à nous mentir, à nous retarder, à nous envoyer sur de mauvaises pistes ne vous servirait absolument à rien. Confirmez-nous tout de suite ce que nous savons déjà, et vous aurez la vie sauve – nous préférierions nous passer de ce qui deviendrait automatiquement un incident international. Et nous savons tout, capitaine Reynolds, *absolument tout*. » Il hocha la tête, comme un homme qui s'étonne de quelque chose. « Qui aurait pu croire que votre ami... » Il claqua les doigts. «... j'ai oublié son nom... le gorille avec des épaules larges comme une

porte de ferme, aurait une si belle voix ? » Il sortit un papier du tiroir en face de lui, et Reynolds vit que cette feuille de papier était couverte d'écriture. « Il avait la main qui tremblait un peu quand il nous a écrit ceci, ce qui est assez compréhensible vu les circonstances, mais ce document nous sera utile. Je crois que le juge aura très peu de peine à le déchiffrer. »

En dépit de la douleur qui lui déchirait le dos, et de sa bouche écrasée où battait le sang, Reynolds éprouva une immense soulagement. Il cracha quelques caillots de sang pour cacher sa figure : le soulagement s'y voyait, il en était sûr. Il savait que personne n'avait parlé, et pour une raison bien simple : l'A.V.O. n'avait pris aucun de ses amis. Ils ne savaient rien de plus sur Jansci et ses hommes que ce qu'avait pu leur dire un indicateur qui avait dû apercevoir Sandor en train de travailler dans le garage... Il y avait beaucoup trop de choses qui n'étaient pas logiques pour les paroles de Hidas.

Sandor, Reynolds en était sûr, ne savait certainement pas assez de choses pour pouvoir fournir à Hidas les renseignements dont celui-ci avait besoin. Et de toute façon, Hidas n'aurait certainement pas commencé ses interrogatoires par Sandor s'il avait eu sous la main, comme il le laissait entendre, la jeune fille et Imre. D'autre part, Hidas n'était pas homme à oublier le nom de qui que ce soit, et surtout celui d'une personne qu'il déclarait avoir capturée le soir même. Et par-dessus le marché, l'idée même de Sandor en train de parler sous la torture physique – Hidas n'avait certainement pas eu assez de temps pour avoir recours à d'autres méthodes – était rigoureusement inconcevable. On voyait bien, se dit Reynolds, que Hidas n'avait jamais rencontré Sandor de près ; il ne savait pas ce qu'était la force de cet homme, ses yeux n'avaient jamais rencontré le regard à la fois doux et implacable du géant. Reynolds fixa un moment le document qui se trouvait sur la table ; puis ses yeux firent le tour de la pièce. S'ils avaient essayé de torturer Sandor dans cette pièce, les murs en auraient certainement gardé la trace.

« Vous pourriez, par exemple, nous raconter comment vous avez fait pour entrer dans le pays, suggéra Hidas. Est-ce que les canaux étaient gelés, monsieur Reynolds ?

— Entrer dans le pays ? Les canaux ? » Avec ses lèvres enflées, Reynolds parlait maintenant d'une voix épaisse et brouillée ; les mots avaient du mal à sortir de sa bouche. Il fit non de la tête, lentement, et reprit :

« J'ai bien peur de ne pas comprendre... »

Il s'arrêta brusquement, sauta de côté, pivota sur place d'un seul

mouvement qui déchira de douleur son dos tout entier. Malgré la demi-obscrité où se trouvait Hidas, Reynolds avait aperçu le brusque mouvement des yeux, le petit signe de tête adressé à Coco, et ce ne fut que quelques secondes plus tard que Reynolds comprit que Hidas avait fait ces signes pour que lui, Reynolds, les aperçoive. Le poing de Coco le manqua presque ; l'arête de la grosse bague que portait la brute à la main lui creusa un profond sillon dans la joue, de la pommette au menton, mais Reynolds, lui, prit l'homme complètement par surprise, la garde basse et il ne manqua pas son coup.

Hidas avait bondi sur ses pieds ; il avait son revolver à la main. Ses yeux contemplèrent un moment le tableau : deux autres gardes qui se précipitaient dans la pièce, la mitraillette à la main, tandis que Reynolds se tenait sur un pied – il avait l'impression qu'il s'était cassé l'autre – et que Coco se tordait par terre sur le linoléum, l'air de souffrir comme un damné. Hidas eut un mince sourire.

« Vous vous êtes condamné vous-même, capitaine Reynolds. Un innocent citoyen de Budapest se trouvait actuellement à l'endroit où vous voyez ce pauvre Coco : on n'enseigne pas la *savate*(2) dans les écoles par ici. »

Reynolds se rendit compte, avec un frisson dans le dos, que Hidas avait délibérément provoqué l'incident, sans se soucier un seul instant de ses conséquences possibles pour son subordonné.

« Je sais tout ce que je veux savoir – et je vous suppose capable de vous rendre compte par vous-même qu'il ne vous servirait absolument à rien de vous briser les membres. Droit sur la rue Staline, capitaine Reynolds – là, nous saurons trouver des moyens plus efficaces de vous rendre la mémoire. »

Trois minutes plus tard, ils se retrouvaient tous dans un car de police qui s'était arrêté devant la porte du garage. Le géant Coco, la tête grise comme la cendre, respirant avec difficulté, était allongé sur une banquette disposée dans le sens de la longueur du car, Hidas et deux des gardes étaient assis sur une autre banquette qui faisait face à celle-ci, tandis que Reynolds était assis sur le plancher, entre les deux banquettes, son dos tourné vers la cabine du conducteur. Le quatrième garde se trouvait dans la cabine avec le chauffeur.

La commotion, le choc accompagné d'un bruit de déchirement de métal, qui fit tomber tout le monde des banquettes et envoya l'un des gardes s'effondrer sur Reynolds, se produisit vingt secondes à peine après le démarrage, juste au moment où ils prenaient leur premier tournant. Rien ne les prévint de ce qui allait arriver et, à l'arrière, ils n'eurent aucun moyen de s'y préparer ; ils entendirent simplement le hurlement des freins, puis un bruit de déchirement de métal, ils

sentirent le car déraper sur la neige tassée de la chaussée jusqu'au trottoir qui se trouvait de l'autre côté de la rue et qui les arrêta net.

Ils étaient tous étalés à plat ventre sur le plancher, essayant de comprendre ce qui se passait, sans oser bouger, quand la porte arrière du car s'ouvrit brusquement, et les plafonniers s'éteignirent. Mais quelques secondes plus tard, ils recevaient dans la figure la lumière aveuglante de deux puissantes torches électriques, et voyaient apparaître dans les faisceaux des torches deux canons de fusils. Une voix grave et rauque leur donna l'ordre de croiser les mains sur leur tête. On entendit une sorte de vague murmure de voix venant de l'extérieur. Les deux torches et les deux fusils s'écartèrent, et un homme – Reynolds le reconnut immédiatement : c'était le quatrième garde – en trébuchant, monta dans le car. On lança ensuite le corps d'un homme évanoui, sans cérémonie, comme un paquet, sur le plancher. La porte arrière se referma ; le car partit en marche arrière. Le nouveau chauffeur poussait le moteur à fond. Il y eut un bruit de tôle ; c'était le car qui se dégageait. Aussitôt après, ils repartaient en marche avant. En tout, l'opération avait à peine duré une vingtaine de secondes, et Reynolds salua cette efficacité parfaite et cette coordination impeccable de tous les mouvements qui montraient clairement que le travail avait été effectué par un groupe d'experts.

Il ne douta pas un seul instant de l'identité de ces experts mais ce ne fut que lorsqu'il eut réussi à apercevoir pendant une fraction de seconde l'une des mains de l'un des deux hommes qui étaient assis à l'arrière avec les fusils et les torches, une main déformée, avec sur son dos l'énorme cicatrice bleuâtre-rougeâtre qu'il connaissait bien, une main qui, à peine entrevue, disparut aussitôt, qu'il se sentit envahi par une certitude apaisante en même temps que d'un sentiment de tranquillité, de détente. Ce ne fut qu'à ce seul moment qu'il sentit vraiment combien tendu, combien noué il avait été jusqu'ici, les nerfs vibrant à se rompre, la pensée uniquement occupée à résister à l'image de ces horreurs sans nom attendant les malheureux qui pénétrèrent dans les caves de la rue Staline.

La douleur lancinante qui lui coupait le dos et lui gonflait le devant de la figure était toujours présente, et même deux fois plus vivace maintenant qu'il n'avait plus à redouter l'avenir immédiat et qu'il pouvait penser à nouveau au présent. Il sentait comme une sorte de nausée monter en lui ; le sang cognait dans sa tête ; il avait l'impression de flotter et il savait qu'il aurait suffi du plus petit relâchement de sa volonté pour qu'il soit emporté par l'oubli bienfaisant de l'inconscience. Mais ce n'était pas le moment de se laisser aller ; il aurait plus tard le temps de se reposer.

La figure de la couleur de la cendre avec la douleur qui le torturait,

serrant les dents pour refouler les gémissements de douleur qui lui montaient à la gorge, il poussa de côté le garde qui était à moitié écroulé sur lui, se pencha, lui enleva sa carabine. Il la mit sur le banc qui se trouvait à sa gauche et la fit glisser d'une poussée vers l'arrière du car ; là, une main invisible l'attrapa et la fit disparaître dans l'obscurité. Deux autres carabines suivirent le même chemin ainsi que le pistolet de Hidas. Reynolds récupéra dans la veste de ce dernier son propre automatique et le remit dans son étui sous son imperméable. Il s'assit sur la banquette faisant face à celle où était toujours allongé Coco.

Quelques minutes plus tard, ils entendirent le moteur du car changer de régime ; le chauffeur rétrograda, et finalement arrêta la voiture. À l'arrière, les canons des fusils s'avancèrent de quelques centimètres, de façon très claire, et la même voix rauque qu'ils avaient entendue tout à l'heure ordonna aux prisonniers de ne pas faire le moindre bruit. Reynolds sortit son automatique, y vissa le silencieux et appuya l'extrémité de celui-ci contre la nuque de Hidas, sans trop de délicatesse dans les mouvements. Dans le fond du car, quelqu'un émit un grognement de satisfaction juste au moment où le car s'arrêta.

La halte fut brève. Dans le noir, dehors, quelqu'un posa une question ; de la cabine, quelqu'un y répondit sèchement, d'une voix autoritaire et désagréable. De l'arrière du véhicule, on entendait le son des voix, mais on ne pouvait pas distinguer les mots eux-mêmes. Le dialogue dura encore quelques secondes. Il y eut le chuintement des freins à air qu'on relâchait, et ils se remirent à rouler. Reynolds s'adossa contre la paroi, poussant un long soupir silencieux en remettant son automatique dans son étui. Son silencieux avait creusé une marque profonde et rouge dans la nuque de Hidas ; ç'avait été un moment difficile pour les nerfs.

Un peu plus tard, ils s'arrêtèrent une seconde fois, et une deuxième fois, l'automatique de Reynolds s'enfonça dans la nuque de l'officier de l'A.V.O., mais cette fois-ci, l'arrêt fut encore plus court que le premier.

Ce fut le dernier arrêt. À la courbure de la route, aux imperfections du revêtement, à l'absence d'écho de l'échappement contre les murs, Reynolds comprit qu'ils avaient dépassé les faubourgs de Budapest et qu'ils roulaient maintenant en rase campagne. Reynolds luttait de toutes ses forces pour rester éveillé, s'accrochant autant qu'il le pouvait à ce qui lui restait encore de conscience ; pour ne pas s'endormir, il bougeait sans cesse ses yeux. Ces derniers étaient maintenant habitués à la semi-obscurité dans laquelle ils étaient plongés, et avec le vague reflet de lumière qui venait de l'extérieur, il distinguait à l'arrière les silhouettes des deux gardiens, les chapeaux

tirés bas sur le devant de la figure ; les deux hommes étaient assis, gardant en main leur fusil qui ne déviait jamais d'un centimètre. Il y avait quelque chose d'inhumain dans l'intensité de cette veille, jamais en défaut. Reynolds commençait à comprendre comment Jansci et ses amis avaient pu réussir à rester en vie jusque-là. De temps en temps, les yeux de Reynolds revenaient se poser sur les hommes assis par terre à ses pieds ; sur leurs traits, il voyait des expressions mêlées d'incompréhension, de stupéfaction, d'appréhension. Les bras des hommes de l'A.V.O. tremblaient légèrement ; les muscles de leurs épaules se raidissaient : ils avaient toujours les mains croisées sur leur tête. Il n'y eut que Hidas à rester absolument immobile pendant tout le trajet, l'air parfaitement maître de lui-même et les traits dépourvus de toute expression. Malgré l'indifférence glacée qu'il lui avait vue à l'égard des souffrances des autres, Reynolds ne put s'empêcher de reconnaître qu'il y avait quelque chose d'admirable en Hidas ; on ne pouvait distinguer sur ses traits le moindre soupçon de crainte ou de douleur. Il accueillait la défaite avec le même détachement lointain qu'il avait eu pour la victoire.

Un des deux hommes assis à l'arrière du camion dirigea une fraction de seconde le faisceau de sa torche sur son poignet – pour voir l'heure à sa montre, se dit Reynolds, mais sans avoir le temps de distinguer quoi que ce soit de l'endroit où il était – puis il parla. Il parla d'une voix rauque, étouffée, déformée par le mouchoir noué sur le bas de sa figure ; c'était une voix qui aurait pu appartenir à n'importe qui.

« Enlevez tous vos bottes et vos souliers. Chacun à son tour. Mettez-les sur le banc de droite. » Un moment, on eut l'impression que le colonel Hidas allait refuser – et il n'y avait aucun doute, cet homme avait assez de courage pour refuser froidement de le faire – mais Reynolds pressa l'extrémité de son silencieux contre sa nuque, et Hidas comprit l'inutilité de toute résistance. Coco lui-même, qui avait suffisamment retrouvé ses esprits maintenant pour pouvoir se tenir appuyé sur un coude, et même s'asseoir, en quelques secondes eut enlevé ses bottes.

« Parfait, reprit la voix dans le fond du car. Maintenant, vos manteaux, messieurs, et ce sera tout. » Il y eut un moment de silence. « Merci. Maintenant, écoutez-moi bien. Nous sommes actuellement en train de rouler sur une route très tranquille et déserte la plupart du temps. Nous allons bientôt nous arrêter près d'une petite cabane qui se trouve à côté de la route. La maison la plus proche – et je ne vais pas vous dire dans quelle direction elle se trouve – est à plus de cinq kilomètres de là. Si vous essayez de la trouver cette nuit, dans l'obscurité, en chaussettes, vous serez probablement paralysés de froid

avant d'avoir pu la trouver, et vous serez pratiquement sûrs d'y perdre les deux pieds. Il ne s'agit pas d'une menace grandiloquente, mais tout simplement d'un avertissement que je vous donne. Si vous voulez que les choses se passent de façon pénible pour vous, libre à vous. Vous pouvez choisir. Mais d'un autre côté, reprit la voix, la cabane est sèche, elle est abritée du vent, et il y a du bois à l'intérieur pour faire du feu. Vous pouvez y passer la nuit au chaud, et demain matin, il y aura certainement une charrette de paysan ou un camion qui passera par là.

— Pourquoi faites-vous cela ? » Hidas venait de parler d'une voix calme, presque comme s'il s'ennuyait.

« Pourquoi est-ce que nous vous laissons comme cela, en pleine campagne, ou pourquoi est-ce que nous vous laissons en vie, même si vos vies ne valent pas grand-chose ?

— Les deux.

— Vous devriez pouvoir y répondre vous-mêmes. Personne ne sait que nous avons pris un car de l'A.V.O., et si vous n'avez pas de téléphone à portée de la main, l'alerte ne pourra pas être donnée avant que nous n'ayons atteint la frontière autrichienne, et ce car devrait nous servir de sauf-conduit suffisant sur tout le chemin. Pour ce qui est de vos vies, la question est assez naturelle venant de vous. Celui qui tue par l'épée doit s'attendre à mourir par l'épée, mais nous, nous ne sommes pas des assassins. C'est tout. »

Juste au moment où l'homme s'arrêtait de parler, le camion ralentissait et stoppait. Quelques secondes s'écoulèrent dans un silence absolu. On entendit des bruits de pas faisant craquer la neige. La porte de l'arrière du car s'ouvrit. Reynolds aperçut deux silhouettes sur la route, se détachant très nettement contre les murs blancs de neige de la petite cabane contre laquelle se trouvaient ces deux hommes. Sur un ordre donné d'une voix rude, Hidas et ses hommes descendirent l'un après l'autre du car, l'un d'entre eux aidant Coco à marcher. Reynolds entendit un léger claquement ; c'était la trappe par laquelle, de la cabine du conducteur, on pouvait inspecter l'arrière du car qu'on venait d'ouvrir, mais Reynolds fut incapable de distinguer les traits de l'homme qui se trouvait de l'autre côté. Il se retourna vers l'arrière du véhicule, vit que le dernier des hommes de l'A.V.O. était en train d'entrer dans la cabane, puis la porte de la cabane se referma sur lui, et il entendit un autre bruit : c'était la trappe qui se refermait. Ensuite, trois personnes montèrent avec lui à l'arrière du car, les portes claquèrent, et ils repartirent.

Les plafonniers se rallumèrent. Les trois personnes qui venaient de monter enlevèrent les mouchoirs qui leur masquaient le bas de la

figure. Une voix féminine poussa un cri d'horreur à moitié étouffé – il n'y avait rien d'étonnant à cela, se dit Reynolds, si sa figure était aussi abîmée qu'elle le faisait souffrir.

Mais ce fut le Comte qui rompit le premier le silence.

« On dirait que vous êtes passé sous un autobus, monsieur Reynolds, à moins que vous ne veniez de bavarder pendant une demi-heure avec notre bon ami Coco.

— Vous le connaissez ? demanda Reynolds d'une voix rauque et brouillée.

— Tout le monde à l'A.V.O., le connaît, et la moitié de Budapest le connaît aussi, et sans s'en féliciter. Il se fait des amis partout où il va. Au fait, qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il n'avait pas l'air d'être dans sa forme habituelle.

— Je me suis défendu.

— Vous l'avez touché ? » s'écria le Comte en levant un sourcil, un geste qui chez lui correspondait à l'expression de la stupéfaction la plus franche. « Arriver à toucher Coco est déjà un haut fait, mais le mettre *hors de combat* (3)...

— Oh ! vous allez vous arrêter de parler ! »

La voix de Julia était un mélange d'exaspération et de détresse. Elle reprit :

« Regardez sa figure ! Il faut faire quelque chose !

— Ce n'est pas beau », admit le Comte. Il sortit sa flasque de sa poche. « Le remède universel.

— Dites à Imre de s'arrêter. » C'était Jansci qui venait de parler ; d'une voix basse, grave et autoritaire, tout en regardant Reynolds fixement, de près. Ce dernier recracha à moitié le liquide qui lui brûlait la bouche et la gorge, fermant les yeux de toutes ses forces à chaque quinte de toux. « Vous êtes blessé, monsieur Reynolds. Où ? »

Reynolds le lui dit et le Comte jura. « Excusez-moi, mon garçon. J'aurais dû me rendre compte. C'est ce bon dieu de Coco... Tenez, encore un peu de *barack*. Ça fait mal, mais ça fait du bien. »

Le car s'arrêta. Jansci sauta à terre et revint une minute plus tard tenant entre ses bras un des manteaux des policiers rempli de neige fraîche.

« Un travail de femme, ma chérie. » Il tendit le manteau à Julia avec un mouchoir. « Regarde si tu ne peux pas arriver à rendre notre ami un peu plus présentable. »

Elle prit le mouchoir que lui tendait Jansci et se tourna vers

Reynolds. Sa main était aussi douce que sa figure était inquiète, mais malgré toute sa délicatesse, la neige glacée mordit cruellement Reynolds sur ses joues et sur ses lèvres déchirées. Malgré tous ses efforts, pendant qu'elle lui lavait le sang à demi-coagulé, il ne put s'empêcher de faire la grimace. Le Comte se gratta la gorge.

« Peut-être que vous devriez essayer la méthode plus directe, Julia, dit-il. Celle que vous avez employée pendant que les policiers étaient en train de vous surveiller ce soir dans le Margitsziget. Pendant presque trois minutes, nous a-t-elle dit, monsieur Reynolds...

Un mensonge éhonté, dit Reynolds en essayant de sourire, mais sa figure lui faisait trop mal. Trente secondes au maximum, et en état de légitime défense...»

Il se tourna vers Jansci. « Qu'est-ce qui est arrivé ce soir ? Qu'est-ce qui a mal tourné ?

— Vous faites bien de poser la question », dit Jansci d'une voix calme. Qu'est-ce qui a mal tourné ? Tout, mon garçon, tout a mal tourné. Des erreurs partout, de la part de tout le monde. De vous, de nous, de l'A.V.O. La première erreur, c'est nous qui l'avons commise. Vous savez que la maison était surveillée, et que nous pensions que les curieux n'étaient que des indicateurs. J'ai commis là une grave erreur. Ce n'étaient pas des indicateurs, mais des hommes de l'A.V.O. Ces deux hommes que Sandor a mis hors d'état de nuire, le Comte les a reconnus tout de suite, dès qu'il est venu nous retrouver ce soir après avoir quitté son service. Mais à ce moment-là, Julia était déjà partie vous retrouver. Il n'y avait pas moyen de lui dire de vous prévenir. Et de toute façon, nous n'avons pas pensé qu'il y ait là de graves raisons de s'inquiéter. Le Comte connaît mieux que personne les habitudes de l'A.V.O. elle allait certainement nous rendre visite, mais nous ne nous attendions pas à ce qu'elle arrive avant les premières heures de la matinée. Ils travaillent toujours de cette façon-là. Nous avons décidé de partir au milieu de la nuit.

— Alors l'homme qui suivait Julia à l'Ange-Blanc l'avait probablement prise en filature depuis la maison ?

— Oui. Vous vous êtes débarrassé de lui de façon admirablement expéditive, mais je n'en attendais pas moins de votre part... Mais l'erreur la plus grave de la nuit, elle a été commise plus tôt, et c'était pendant que vous parliez au docteur Jennings.

— Pendant que je parlais... Je ne comprends pas.

— C'est autant ma faute que la sienne, dit le Comte d'une voix fatiguée. Je le savais – j'aurais dû l'avertir.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Reynolds.

— Voilà. » Jansci regarda un moment ses mains en silence, puis releva les yeux. « Est-ce que vous avez regardé s'il y avait des micros dans sa chambre ?

— Oui, je l'ai fait. Il y en avait un derrière la grille de la bouche d'aération.

— Et dans la salle de bain ?

— Il n'y avait rien.

— Il y en avait un ; c'est là qu'est l'erreur. Dans la pomme de la douche. Le Comte dit qu'il y en a un dans toutes les douches de toutes les salles de bain des Trois-Couronnes. Aucune des douches ne fonctionne ; vous auriez dû l'essayer.

— Dans la douche ! » Reynolds en oublia complètement la douleur qui lui brûlait le dos ; il bondit sur ses pieds, repoussant la jeune fille. « Un micro ! Oh ! Seigneur !

— Exactement, dit Jansci d'une voix pesante.

— Alors chaque mot, chaque parole, tout ce que j'ai dit au professeur...»

Reynolds se tut brusquement, s'appuyant pesamment contre la paroi, terrassé par l'énormité de l'erreur qu'il avait commise, épouvanté par toutes ses conséquences probables ; des conséquences qui allaient être fatales à sa mission. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Hidas ait su qui il était et ce qu'il venait faire dans le garage. Hidas savait tout. Et pour les chances qui pouvaient rester de récupérer le professeur, elles auraient été exactement les mêmes si Reynolds s'était trouvé en ce moment même à Londres. Il s'en était vaguement douté, il avait deviné quelque chose d'après ce que Hidas lui avait dit dans le garage de Jansci, mais la confirmation du fait que c'était lui qui avait tout révélé à Hidas, la façon dont il l'avait révélé, ce fut pour Reynolds la certitude absolue que la défaite était inévitable. La mission était morte.

« C'est un coup dur, dit Jansci, d'une voix douce.

— Vous avez fait tout ce que vous avez pu », murmura Julia ; elle lui reprit la tête entre ses mains et le força à la baisser pour qu'elle puisse continuer à la laver avec de la neige fondante. Il ne résista pas. « Vous n'avez aucune raison de vous en vouloir. »

Une minute s'écoula dans un silence total. Le car sautait et rebondissait sur la surface inégale de la route recouverte de neige. Dans son dos et dans sa tête, la douleur commençait à s'apaiser ; elle s'émoussait ; ce n'était plus maintenant qu'un élancement lancinant et régulier. Pour la première fois depuis que Coco l'avait frappé,

Reynolds recommençait à pouvoir penser de façon à peu près claire et nette.

« Jennings ne peut sûrement pas faire un mouvement ; il est peut-être déjà en route pour la Russie, dit-il à Jansci. J'ai parlé de Brian à Jansci, si bien qu'ils ont déjà dû donner l'ordre à Stettin de l'arrêter. La partie est perdue. » Il se tut, tâta avec sa langue ses deux dents qui étaient à moitié arrachées dans sa mâchoire inférieure. Puis il reprit : « La partie est perdue, mais en dehors de cela, je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à craindre. Je n'ai pas prononcé le nom ni mentionné les activités de qui que ce soit de votre groupe. La seule chose que j'ai faite, a été de donner au professeur l'adresse de la maison. Mais cela ne leur a pas appris grand-chose puisqu'ils la connaissaient déjà. En tout cas, pour ce qui est de votre groupe, l'A.V. O, ne sait pas que vous existez. Mais il y a une ou deux choses qui m'intriguent.

— Oui ? »

— Oui. D'abord, pourquoi est-ce que, s'ils étaient en train d'écouter ce que je disais à l'hôtel, ils ne m'ont pas pris sur place, pendant que j'étais encore dans la chambre du professeur ?

— C'est simple. Tous les micros de l'hôtel sont branchés sur des magnétophones, dit le Comte en grimaçant. Je donnerais cher pour voir la tête qu'ils ont faite quand ils ont passé cette bande.

— Et ensuite, pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas téléphoné pour m'empêcher de venir ? Ce que Julia vous a dit a dû vous faire comprendre que vous pouviez vous attendre à l'apparition rapide de l'A.V.O.

— Ils sont arrivés très vite – presque assez vite. Nous sommes sortis dix minutes à peine avant qu'ils n'arrivent. Et nous vous avons téléphoné – mais il n'y a pas eu de réponse.

— Je suis sorti de la chambre de bonne heure », dit Reynolds en se rappelant cette sonnerie de téléphone qu'il avait entendue juste au moment où il arrivait en bas de l'escalier d'incendie. « Vous auriez quand même pu m'arrêter dehors, avant que je n'arrive à la maison.

— Oui, nous aurions pu le faire. » C'était Jansci qui parlait. « Comte, il vaut mieux que ce soit vous qui lui disiez.

— Très bien. » Pendant un moment, le Comte eut presque l'air gêné, une expression tellement incongrue chez lui que Reynolds en resta pendant quelques secondes à se demander s'il y voyait bien clair. Mais il ne se trompait pas. « Ce soir, vous avez fait la connaissance de mon ami le colonel Hidas, dit le Comte, en évitant d'aborder franchement le sujet. Il est le commandant en second de toute l'A.V.O. C'est un homme dangereux, et intelligent.

Il n'y a pas de personne plus dangereuse et plus intelligente que lui dans tout Budapest. C'est un homme qui a la foi, monsieur Reynolds, qui a obtenu des résultats plus décisifs, plus importants qu'aucun officier de police dans toute la Hongrie. J'ai dit qu'il était intelligent, il est plus : il est brillant ; ingénieux, plein de ressources, plein d'imagination, absolument dépourvu d'émotions et il n'abandonne jamais. C'est un homme pour qui j'ai le plus grand respect, et vous avez sans doute pu remarquer que j'ai pris toutes les précautions possibles pour qu'il ne me reconnaisse pas ce soir, malgré mon déguisement, et que Jansci a pris encore plus de mal pour lui faire croire que nous allions nous diriger vers la frontière autrichienne, vers laquelle, je vous assure, nous n'avons absolument pas l'intention de nous diriger.

— Arrivez-en au fait, coupa Reynolds d'une voix impatiente.

J'y suis arrivé. Depuis plusieurs années, nos activités dans ce pays sont pour lui l'épine la plus douloureuse qui soit plantée dans sa chair. Et ces derniers temps, je me suis mis à me demander si Hidas n'avait pas tendance à accorder un peu trop d'importance à ma propre personne. » Il eut un geste hautain. « Naturellement, nous autres, officiers de l'A.V.O. nous devons nous attendre à ce qu'on nous surveille, à ce qu'on fasse des enquêtes sur nous de temps en temps, et peut-être que je deviens un peu trop sensible à ce genre de choses. Je me suis dit que mes petits voyages aux barrages routiers n'étaient peut-être pas restés aussi inaperçus qu'ils auraient dû l'être et que je l'avais espéré, et je me suis dit que Hidas vous avait peut-être mis volontairement sur mon chemin, comme mouton, pour nous démasquer. » Il eut un léger sourire, et fit comme s'il ne voyait pas l'expression de stupéfaction qui se peignit sur les visages de Reynolds et de Julia. « Nous ne sommes arrivés à survivre jusqu'ici qu'en ne prenant jamais le moindre risque, monsieur Reynolds, et c'était vraiment une trop belle occasion pour Hidas. Un espion occidental qui arrivait tellement à point. Nous avons eu l'idée que vous étiez peut-être un mouton. Le fait que vous saviez, ou disiez, que le colonel Mackintosh savait que le professeur Jennings se trouvait ici, à Budapest, alors que nous, nous ne le savions pas, fut un autre point en votre défaveur. Toutes les questions que vous avez posées ce soir à Julia sur nous et sur notre organisation pouvaient aussi bien être une marque d'intérêt amical que de curiosité moins bien intentionnée, les policiers pouvaient vous avoir laissé tranquille tout simplement parce qu'ils savaient qui vous étiez, et non pas en raison de vos... comment dirais-je ?... de vos activités dans la cabane du gardien.

— Mais vous ne m'avez jamais dit un mot de tout cela ! » Julia avait la figure rouge, et ses yeux bleus étaient glacés et remplis de

fureur.

« Nous cherchons, dit le Comte, avec élégance, à vous protéger des réalités les plus dures de l'existence... Alors, monsieur Reynolds, une fois que nous n'avons pas eu de réponse à notre coup de téléphone, nous nous sommes demandés si vous n'étiez pas autre part, à Andrassy Ut, par exemple. Nous n'en étions pas sûrs, nous n'en étions pas du tout sûrs, mais notre méfiance était suffisamment éveillée pour nous empêcher de prendre un risque avec vous. C'est pourquoi nous vous avons laissé vous jeter dans la gueule du loup, et j'ai la honte de vous avouer que nous vous avons de nos yeux vu entrer dans le garage : nous étions à moins de cent mètres de là, allongés dans une voiture – ce n'était pas la mienne, rassurez-vous – dans la voiture qu'Imre un peu plus tard a mise en travers du car. » Il regarda la tête de Reynolds avec une expression de regret. « Nous ne nous attendions pas à ce que vous ayez droit au grand jeu dès le départ.

— Tant que vous ne me demandez pas de repasser par là, c'est le principal. » Reynolds tira avec ses doigts sur une des deux dents lâches, tira avec une grimace de douleur, laissa tomber la dent sur le plancher. « J'espère que vous êtes rassurés maintenant.

— C'est tout ce que vous avez à dire ? » demanda Julia. Ses yeux chargés d'hostilité à l'égard de Jansci et du Comte s'adoucirent lorsqu'elle se tourna vers Reynolds, fixant la bouche sanglante. « Après tout ce qu'on vous a fait ?

— Qu'est-ce que vous vous imaginez que je doive faire ? demanda Reynolds d'une voix douce. Que je saute sur le Comte et que je le fasse payer dent pour dent ? J'aurais fait la même chose à sa place.

— Simple compréhension entre personnes qui exercent le même métier, ma chère Julia, murmura Jansci. Malgré tout, nous sommes extrêmement désolés de tout ce qui est arrivé. Et l'acte suivant, maintenant que ce ruban de magnétophone a sans doute déjà déclenché la plus grande chasse à l'homme qui ait jamais été organisée depuis des mois ? La frontière autrichienne, j'imagine, et le plus rapidement possible ?

— La frontière autrichienne, oui. Sans perdre une minute, je ne sais pas. » Reynolds regarda les deux hommes assis en face de lui, et revit en mémoire l'histoire de leurs vies, ces récits fantastiques que Julia lui avait racontés ; il n'y avait qu'une seule réponse possible à la question de Jansci. Il tira sur la deuxième dent, soupira de satisfaction en la sentant partir, la cracha, puis il se tourna vers Jansci et dit : « Cela dépend du temps qu'il me faudra pour retrouver le professeur Jennings. »

Dix secondes, vingt secondes, une demi-minute s'écoulèrent. On

n'entendait d'autre bruit que le chuintement craquant des pneus à neige sur la route, et le murmure sourd qui venait de la cabine – les voix de Sandor et d'Imre au-dessus du ronronnement régulier du moteur.

La jeune fille prit la tête de Reynolds entre ses mains et la tourna vers elle, passant délicatement le bout de ses doigts sur les coupures et les boursouflures des lèvres et des joues.

« Vous êtes fou. » Elle le regardait dans les yeux, et ses yeux à elle étaient remplis d'incrédulité. « Vous devez être fou.

— Au-delà de toute expression. » Le Comte déboucha sa flasque, avala une gorgée d'alcool et remit le bouchon en place. « Il a eu des moments difficiles ce soir.

— De la folie pure », dit Jansci. Il regarda un moment sans rien dire ses mains déformées, puis il dit d'une voix très douce : « Il n'y a pas de maladie qui soit aussi contagieuse que celle-ci.

— Et ses attaques sont très brutales, fit le Comte en regardant d'un air triste la flasque qu'il tenait toujours entre ses mains. Le remède universel. Mais cette fois-ci, j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard. »

Pendant un long moment, la jeune fille regarda fixement les trois hommes, l'un après l'autre, sa tête n'exprimant d'abord que l'incompréhension totale, puis elle eut l'air de réaliser, de comprendre ce qu'ils venaient de se dire, et enfin, comme si elle était plongée dans une sorte de vision de ce qui les attendait, ses joues perdirent toute couleur, le bleu lumineux de ses yeux parut s'assombrir, et ses prunelles se brouillèrent de larmes. Elle ne protesta pas, elle ne dit rien, elle n'eut pas le moindre geste. Comme si en même temps qu'elle se rendait compte de ce qui allait arriver, elle voyait, elle savait également qu'il était absolument inutile d'essayer de les faire changer d'avis, et lorsque les premières larmes commencèrent à glisser le long de ses joues, elle tourna la tête en silence pour qu'ils ne puissent pas voir l'expression de ses traits.

Reynolds eut un geste de la main vers elle, comme pour la consoler ; mais il hésita, rencontra le regard inquiet de Jansci. Le père de la jeune fille fit lentement « non » de la tête. Avec un geste de là tête pour lui montrer qu'il avait compris, Reynolds retira sa main.

Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche, en mit une entre ses lèvres écrasées et l'alluma.

Elle avait un goût de papier brûlé.

CHAPITRE VII

IL faisait encore nuit quand Reynolds se réveilla, mais la première vague grisaille de l'aube commençait à percer derrière la petite fenêtre qui regardait vers l'est. Reynolds savait que la pièce avait une fenêtre, mais il ne savait pas dans quel mur elle se trouvait ; lorsqu'ils étaient parvenus à cette ferme abandonnée la nuit dernière, ou plus exactement très tôt ce même matin, car il était plus de deux heures quand ils y étaient arrivés, après une marche épuisante de près de deux kilomètres dans la campagne, par un froid glacé, Jansci avait interdit qu'on allume de la lumière dans les pièces qui n'avaient pas de volets, et la chambre de Reynolds avait été de celles-ci.

D'où il était, sans bouger, la tête, il voyait la pièce tout entière. Ce n'était pas bien difficile du reste : elle n'était pas deux fois plus grande que son lit, qui n'était rien d'autre qu'un étroit divan. En dehors de ce lit, il y avait une chaise, une cuvette sur un trépied, et, au mur, un miroir au tain passé ; et c'était tout. Il n'y aurait pas eu assez de place pour mettre quoi que ce fût d'autre.

La lumière arrivait maintenant de plus en plus claire, de plus en plus nette par l'unique carreau qui se trouvait au-dessus de la cuvette, et Reynolds pouvait distinguer dehors, à trois cents mètres peut-être, des pins dont les branches pliaient sous le poids de la neige. Les arbres devaient être en contrebas par rapport à la ferme car leurs têtes, d'un blanc aérien, semblaient être à la hauteur de ses yeux. L'air était si clair qu'il pouvait distinguer les moindres détails des branches. Le ciel grisâtre prit petit à petit une teinte d'un bleu très pâle ; il était dépourvu de tout nuage et de tout signe de neige. C'était le premier ciel dégarni de nuages, c'était la première tache de ciel bleu qu'il voyait depuis qu'il était arrivé en Hongrie. Peut-être était-ce un bon présage ; il avait besoin de tous les bons présages possibles. Le vent était tombé. Sur la plaine interminable, pas la moindre brise, et le silence immuable qui régnait sur tout le pays était chargé de cette immobilité glacée qui n'accompagne que les aubes les plus froides se levant sur des étendues recouvertes d'une neige épaisse et vierge.

Le silence fut rompu – il fut simplement rompu, il ne disparut pas car après, il parut encore plus profond qu'avant – par un craquement sec et nerveux, comme une détonation lointaine de coup de fusil. Fouillant dans sa mémoire, Reynolds se rendit compte que c'était ce même bruit qui l'avait réveillé un peu plus tôt. Il attendit, guettant le

moindre son, et quelques instants plus tard, le même bruit recommença, un peu plus proche de lui, un peu plus proche de la maison. Quelques secondes plus tard à peine, il l'entendit une troisième fois, et cette fois-ci, voulut savoir ce que c'était. D'un geste brusque, il repoussa les couvertures et fit basculer ses jambes de côté pour s'asseoir.

Mais il renonça aussitôt, à son projet, le repoussant à plus tard : pour le moment, il fallait éviter tout mouvement brusque. Le simple fait de lever les jambes lui avait déchiré le dos, comme s'il était rivé sur place par une sorte de crochet qui lui rentrait dans la chair, qui le tirait en arrière, le collait au lit le faisant horriblement souffrir. Doucement, avec précaution, il se rallongea, et retira les couvertures sur lui en poussant un soupir. Depuis le bas de ses reins jusqu'à ses omoplates, son dos n'était qu'une vaste zone douloureuse, et tous ses muscles étaient tellement courbatus que le moindre geste lui était horriblement douloureux. Le bruit dehors pouvait attendre ; personne n'avait l'air de s'en inquiéter dans la maison, et d'autre part, ce simple contact avec l'air extérieur – Reynolds n'avait rien d'autre sur lui que des pantalons de pyjama dont il ne connaissait même pas le propriétaire – avait suffi pour lui donner envie d'attendre le plus longtemps possible avant de recommencer une expérience de ce genre. Il n'y avait pas le moindre chauffage dans la chambre, il y faisait un froid mordant.

Il resta longtemps allongé sur le lit, regardant le plafond, se demandant si le Comte et Imre avaient réussi à rentrer à Budapest sans incident la nuit dernière, après les avoir déposés ici. Il avait été d'une importance capitale pour eux que le car soit abandonné dans l'anonymat de la capitale. Le laisser sur un chemin de campagne à proximité de cette ferme aurait amené un désastre certain. Comme Jansci l'avait dit, à partir de ce matin, on allait se mettre à chercher ce camion dans tout l'ouest de la Hongrie, et il n'y avait pas de meilleur endroit où la police pût le retrouver que dans une petite rue déserte de la capitale.

D'autre part, il avait été très important que le Comte retourne en ville. Il était aussi certain qu'il était possible de l'être qu'on ne se méfiait pas de lui. Et s'ils voulaient découvrir où se trouvait maintenant le professeur Jennings – les Russes n'allaient certainement pas le laisser habiter à l'hôtel, si bien gardé fut-il – il fallait que le Comte retourne au quartier général de l'A.V.O. Et de toute façon, il était de service cet après-midi. Il n'y avait aucune autre façon de pouvoir se renseigner. Retourner à l'A.V.O. représentait évidemment un certain risque, mais ce risque avait toujours existé.

Reynolds ne cherchait pas à se faire d'illusions. Secondé de la

meilleure façon possible, et il ne pouvait imaginer de meilleur soutien que celui de Jansci et du Comte, les chances de réussite n'en étaient pas moins extrêmement maigres. Un homme prévenu en vaut deux – et il repensa à ce ruban de magnétophone avec une rage profonde qui n'était pas près de le quitter, il le savait – et les communistes ne pouvaient pas être mieux prévenus. Ils pouvaient bloquer tout le trafic qui entraît ou qui sortait de Budapest ; ils pouvaient mettre le professeur à l'abri, dans la prison la mieux gardée, la plus éloignée de tout le pays, ou dans un camp de concentration ; ils pouvaient même le faire partir tout de suite pour la Russie. Et par-dessus tout, il y avait le plus important de tout, la clef de voûte de tout l'édifice, la question capitale : savoir ce qui était arrivé au jeune Brian Jennings à Stettin. Ce port de la Baltique, Reynolds le devinait, serait passé au peigne fin pendant cette journée, aujourd'hui, comme jamais il ne l'avait été auparavant, et il suffirait de la plus petite erreur de calcul, de la plus légère défaillance pour que les deux agents responsables de la fuite du jeune garçon soient pris ; il n'y avait aucun moyen de les avertir que le signal d'alarme avait été donné et que des centaines d'hommes de la police secrète polonaise allaient se mettre à fouiller tous les coins et les recoins de la ville : il suffirait d'un rien pour que tout soit perdu. Il était affolant, étouffant d'être obligé de rester allongé là, sur ce lit, à ne pouvoir rien faire, à être immobilisé pendant que le filet se refermait sans doute sur eux à quinze cents kilomètres de là.

Dans son dos, l'incendie se calma progressivement ; les élancements finirent par s'atténuer eux aussi. Mais les craquements secs devant la maison, eux, continuaient toujours, de plus en plus forts et de plus en plus fréquents, à chaque minute qui passait. Finalement, Reynolds, incapable de maîtriser plus longtemps sa curiosité – et par-dessus le marché il fallait qu'il se lave : quand ils étaient arrivés cette nuit, il s'était laissé tomber, complètement épuisé, sur le lit et il s'était endormi au bout de quelques secondes à peine – avec un soin infini, très lentement, en faisant attention à n'avoir aucun mouvement brusque, s'assit sur le bord du lit, passa le pantalon de son costume gris, qui ne ressemblait plus que de loin à ce qu'il avait été lorsqu'il avait quitté Londres trois jours plus tôt, se mit debout en s'aidant de ses mains, et se traîna jusqu'à la minuscule fenêtre qui se trouvait au-dessus de la cuvette.

Et là, il vit un spectacle stupéfiant ; le spectacle était peut-être moins stupéfiant du reste, que l'acteur lui-même. Car l'homme qui se trouvait juste sous sa fenêtre, et qui avait plutôt l'air d'un adolescent, donnait l'impression de sortir directement d'une comédie musicale : un chapeau de velours avec une grande plume, une longue cape qui volait autour de lui, jaune, et des bottes de cuir magnifiquement décorées avec des éperons d'argent qui brillaient dans la lumière. Ce

costume aux couleurs vives se détachait en relief sur la blancheur éblouissante de la neige. Le personnage paraissait invraisemblable à Reynolds, contre la toile de fond grise de ce pays communiste ; Reynolds n'y comprenait rien.

Et le passe-temps de ce curieux personnage n'était pas moins étonnant que son costume. Dans une main gantée de cuir, il tenait le manche de corne d'un fouet extrêmement long ; juste au moment où Reynolds l'aperçut, il fit claquer son fouet d'un mouvement sec du poignet, avec une aisance parfaitement décontractée, et un bouchon qui se trouvait à plus de cinq mètres de lui, posé directement sur la neige, sauta à trois mètres. Au claquement suivant, le bouchon revint exactement à son emplacement primitif. L'adolescent recommença une douzaine de fois sa même démonstration, sans s'arrêter, et pas une seule fois, Reynolds, ne parvint à voir le fouet toucher le bouchon, ni même s'en approcher. Tout se passait trop rapidement pour que les yeux aient le temps de suivre. L'habileté de ce jeune homme avait quelque chose de fantastique ; sa concentration sur ce qu'il faisait était absolue.

Reynolds lui aussi se laissa absorber par ce spectacle extraordinaire, il se laissa tellement absorber qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir lentement derrière lui. Mais il entendit un « Oh ! » étonné et il se tourna sur place ; avec le mouvement brusque, une douleur déchirante lui traversa le dos. Il fit la grimace.

« Je m'excuse. » Julia était confuse. « Je ne savais pas... » Mais Reynolds la fit taire avec un sourire. « Entrez, entrez. Tout va bien – je suis relativement décent, et par-dessus le marché, vous devriez savoir que nous autres agents secrets, nous avons l'habitude de recevoir tout le temps des femmes dans nos chambres à coucher. » Il regarda le plateau qu'elle posait sur le lit. « Des victuailles pour le malade ? C'est très gentil.

— Plus malade qu'il ne veut le reconnaître. » Elle avait une robe de lainage bleu, serrée à la taille, avec des poignets et un col blancs ; ses cheveux blonds, merveilleusement peignés, avaient l'air de briller. On aurait dit qu'elle venait de se baigner la figure dans la neige. Lorsqu'elle passa sa main sur le dos enflé de Reynolds, le bout de ses doigts lui parurent merveilleusement frais eux aussi. Il l'entendit retenir brusquement sa respiration.

« Il faut que nous fassions venir un docteur, monsieur Reynolds. C'est rouge, c'est bleu, c'est noir, c'est de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. On ne peut pas laisser votre dos dans cet état. C'est absolument horrible. » Elle le fit se retourner, et elle le regarda un moment sans rien dire. Il n'était pas rasé. « Il faut que vous retourniez

vous coucher. Vous avez mal, n'est-ce pas ?

— Seulement quand je ris, comme on dit. » Il se retourna et montra la fenêtre d'un geste du menton.

« Qu'est-ce que c'est que ce clown ?

— Je n'ai pas besoin de regarder, dit-elle en riant. Je l'entends. C'est le Cosaque – c'est l'un des hommes de mon père.

— Le Cosaque ?

— C'est le nom qu'il se donne. En réalité, il s'appelle Alexander Mortiz – il s'imagine que nous ne le savons pas, mais mon père sait tout sur lui, comme il sait tout sur presque tout le monde. Et il trouve qu'Alexander est un nom de fille, qui n'est pas assez digne pour lui, alors il s'est surnommé le Cosaque. Il n'a que dix-huit ans.

— Et pourquoi ce déguisement de cirque ?

— C'est bien l'ignorance d'un insulaire. Il n'y a rien de comique ; ce n'est pas un déguisement. Notre Cosaque est un authentique *csikos* – un *cow-boy*, comme vous diriez – de la *puszta*, la plaine de l'est autour de Debreczen, et c'est exactement comme cela qu'ils s'habillent. Le fouet lui-même est authentique. Le Cosaque vous fait faire connaissance avec un autre secteur des activités de Jansci dont vous n'avez pas encore entendu parler. Et qui consiste à fournir du ravitaillement aux paysans qui meurent de faim. » Elle parlait d'une voix plus douce. « Quand vient l'hiver, monsieur Reynolds, il y a en Hongrie beaucoup de gens qui meurent de faim. Le gouvernement prend beaucoup trop de viande et de pommes de terre aux paysans ; les livraisons obligatoires sont terriblement lourdes, et la région où la situation est la pire, c'est celle où on fait pousser du blé et des céréales. Là, le gouvernement prend tout. La situation a été si grave à un moment que c'est Budapest qui a été obligé d'envoyer du pain aux paysans. Jansci se charge de nourrir ces gens de la campagne. C'est lui qui décide de la ferme gouvernementale dans laquelle on ira prendre du bétail, et de l'endroit auquel on ira le livrer. C'est le Cosaque qui se charge des transports. Il a encore passé la frontière la nuit dernière.

— C'est aussi simple que cela ?

C'est très simple pour le Cosaque. Il a une sorte de don étrange avec le bétail. La plupart des bêtes viennent de Tchécoslovaquie. La frontière n'est qu'à vingt kilomètres d'ici. Le Cosaque chloroforme les bêtes ou leur donne à boire une sorte de bouillie de céréales mélangée avec de l'alcool. Et lorsque les bêtes sont à moitié endormies ou à moitié ivres, il leur fait passer la frontière avec autant de facilité que vous en auriez à traverser une rue.

Domage qu'on ne puisse pas faire manœuvrer les hommes de la

même façon, dit Reynolds.

— C'est ce que le Cosaque veut faire – il veut aider Jansci et le Comte à faire passer les gens. Il le fera bientôt. »

Mais elle eut l'air d'oublier le Cosaque, regarda un moment par la fenêtre en ayant l'air de ne rien voir, puis elle se retourna vers Reynolds, ses beaux yeux bleus graves et tranquilles. L'air d'hésiter, elle commença :

« Monsieur Reynolds, je... »

Reynolds savait ce qui allait venir, et il ne la laissa pas aller plus loin. Il n'avait pas eu besoin d'être très fin psychologue la nuit dernière pour voir que si elle avait accepté leur décision de ne pas abandonner la mission dont était chargé Reynolds, et qui consistait à ramener Jennings en Angleterre, ce n'était que provisoire, et qu'elle allait certainement revenir à la charge pour les faire changer d'avis. Il s'y attendait, il s'était préparé à cette demande, il savait ce que Julia avait dans l'esprit au moment même où elle était entrée dans la pièce.

— « Essayez donc de m'appeler Michael, suggéra-t-il. J'ai du mal à être aussi digne et aussi courtois que d'habitude quand je n'ai pas ma chemise sur le dos.

— Michael. » Elle prononça le nom lentement, avec l'i très long.
« Mike ?

— Ah ! je vous tue, la menaça-t-il.

— Très bien, Michael.

— Michael, fit-il en riant, en imitant son accent. Vous vouliez me dire quelque chose ? »

Pendant un moment, ils restèrent tous les deux les yeux dans les yeux, bruns ceux du jeune homme, bleus ceux de la jeune fille. Et ils se comprirent en silence. La jeune fille connut la réponse à sa question sans avoir besoin de la poser ; ses épaules minces se courbèrent légèrement et elle se détourna de lui.

« Non, rien. » Sa voix avait l'air d'avoir perdu toute vie. « Je vais m'occuper du médecin. Jansci vous demande d'être en bas dans vingt minutes.

— Oh ! oui ! c'est vrai, s'écria Reynolds. La radio ! J'avais complètement oublié.

— C'est déjà quelque chose », dit-elle avec un pâle sourire, et elle referma la porte derrière elle.

Jansci se leva lentement, éteignit la radio et se retourna vers Reynolds.

« Mauvais signe, vous croyez ?

— Assez mauvais, oui. » Reynolds se remuait dans son fauteuil pour essayer de trouver une position plus confortable pour son dos qui lui faisait toujours aussi mal. Le simple effort de se lever, de se débarbouiller, et de descendre lui avait été plus pénible qu'il ne voulait l'admettre, et maintenant la douleur ne le quittait plus. « Le signal doit absolument nous être donné aujourd'hui. C'était convenu. Peut-être qu'ils sont arrivés en Suède, mais qu'ils n'ont pas encore eu le temps de prévenir leur correspondant, suggéra Jansci.

— Ce n'est guère vraisemblable. » Reynolds avait compté que ce signal serait donné ce matin, et sa déception était vraiment profonde. « Tout était prévu en fonction de cela : un homme devait attendre en permanence dans le bureau du consul à Hälsingborg.

— Oui... Mais si ces agents sont aussi bons que vous me l'avez dit, ils se sont peut-être rendu compte de quelque chose. Ils sont peut-être en train de se cacher dans Stettin pour une journée ou deux, jusqu'à ce que, comme on dit, la température baisse.

— Que pouvons-nous espérer d'autre ?... Ah ! nom d'une pipe, s'imaginer que j'ai pu me laisser prendre par ce micro dans la douche ! dit Reynolds, amer. Que proposez-vous pour l'immédiat ?

— Il n'y a rien d'autre à faire que de nous armer de patience, dit Jansci. Nous, je veux dire. Vous, c'est le lit, et sans discussion. J'ai déjà vu trop de personnes malades dans ma vie pour ne pas savoir si une personne est malade ou non. J'ai envoyé chercher le docteur. C'est un de mes amis personnels depuis des années, dit-il en souriant à voir la question qui se lisait sur la tête de Reynolds. Nous pouvons avoir une confiance absolue en lui. »

Vingt minutes plus tard, Jansci entra dans la chambre de Reynolds accompagné du médecin. C'était un homme gros, rond, la figure rouge, avec de grosses moustaches, et il avait cette voix joviale et qui se veut réconfortante que prennent tous les médecins et qui fait toujours craindre le pire aux patients. Il donnait l'impression d'avoir une confiance sans bornes en lui-même et, se dit Reynolds, il ressemblait en fin de compte à tous les médecins du monde. Ils sont tous les mêmes. Comme la plupart des médecins, aussi, c'était un homme qui avait beaucoup d'opinions bien arrêtées et qui ne cherchait pas à les cacher. Il n'y avait pas cinq minutes qu'il était dans la pièce qu'il avait déjà voué aux gémonies une bonne douzaine de fois ces « bon Dieu de communistes », suivant son expression favorite.

« Comment faites-vous pour rester en vie ? lui demanda Reynolds en souriant. Je veux dire si vous exprimez toujours vos opinions...

— Bah ! Tout le monde sait ce que je pense de ces enfants de garce de communistes. Mais ils n'osent pas nous toucher, mon garçon. Nous sommes indispensables, et surtout les bons médecins. » Il mit les écouteurs de son stéthoscope dans ses oreilles, puis il reprit : « Ce n'est pas que je sois meilleur médecin que les autres, mais l'astuce c'est de leur faire croire qu'on l'est. »

Mais il était nettement trop modeste ; son examen fut un modèle d'adresse, de délicatesse, de rapidité.

« Vous vous en sortirez, dit-il. Il doit y avoir une petite hémorragie interne, mais rien de bien grave. Mais de l'inflammation, tant qu'on en veut, et des bleus absolument splendides. Je voudrais une taie d'oreiller, Jansci. L'efficacité de ce remède que je vais vous donner, continua-t-il, est en proportion directe de la douleur qu'il inflige. Vous allez probablement sauter au plafond, mais vous irez mieux demain. » Avec une cuillère, il étala sur la taie d'oreiller une pâte verdâtre. « C'est une sorte de remède de cheval. C'est un mélange qui a des siècles d'existence derrière lui, et moi, je m'en sers pour tout. Non seulement les patients ont toujours plus confiance dans les médecins qui s'en tiennent aux bons vieux remèdes d'autrefois, mais par-dessus le marché, moi, ça me dispense de me tenir au courant de tous les derniers développements de la médecine moderne. Et c'est pratiquement tout ce que ces bon Dieu de communistes nous ont laissé.

Reynolds fit la grimace. Dès le premier contact avec le cataplasme, il sentit son dos le brûler ; son front se mouilla de transpiration. Le docteur eut l'air ravi.

« Qu'est-ce que je vous disais ? Demain, vous serez souple comme une danseuse. Vous n'avez qu'à prendre deux de ces petites pilules blanches, mon garçon, elles soulageront la douleur interne, et cette pilule bleue : elle va vous faire dormir. Sans elle, je parie que vous enlèveriez mon cataplasme dans moins de dix minutes. Ça agit rapidement, je vous le garantis. »

Le médecin ne se trompait pas. Reynolds s'endormit presque immédiatement, avec dans les oreilles, la voix du docteur qui continuait à vitupérer contre ces « maudits communistes » tout en descendant l'escalier avec Jansci. Pendant douze heures, le monde extérieur cessa d'exister pour lui.

Quand il se réveilla, il faisait noir dans la chambre, mais cette fois on avait mis un rideau devant sa fenêtre et il y avait une petite lampe à huile qui brûlait près du lit.

Il se réveilla d'un seul coup comme il avait depuis longtemps pris l'habitude de le faire, sans le moindre mouvement, sans changer en quoi que ce soit le rythme de sa respiration. Dès qu'il souleva les paupières, la première chose qu'il vit, ce fut Julia. Sa tête était proche de la sienne, avec sur les traits une expression qu'il ne lui avait pas encore vue. Une bonne seconde se passa avant qu'elle se rendît compte qu'il était réveillé et qu'il était en train de la regarder. Elle lui secouait doucement l'épaule pour le réveiller ; elle retira brusquement sa main posée sur son épaule nue, et Reynolds vit une rougeur sombre colorer son cou et sa figure lorsqu'elle se rendit compte qu'il avait les yeux ouverts, mais il leva son poignet à la hauteur de ses yeux et regarda sa montre, comme s'il n'avait rien remarqué de spécial.

« Huit heures ! » s'écria-t-il. Il s'assit d'un seul coup dans son lit, et ce fut alors seulement qu'il se souvint de la douleur atroce qui lui avait déchiré le dos la dernière fois qu'il avait fait un mouvement brusque. Une nette surprise se marqua sur ses traits.

« Alors, comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-elle en souriant. Mieux, n'est-ce pas ?

— Mieux ? C'est tout simplement miraculeux ! » Il avait l'impression que toute la peau de son dos était en feu, mais il ne souffrait pratiquement plus. « Huit heures ! répéta-t-il, l'air d'être incapable d'en croire ses yeux. Et je dors comme cela depuis douze heures ?

— Oui, c'est vrai. Et votre tête elle-même fait moins peur à regarder. » Elle avait retrouvé toute sa maîtrise sur elle-même maintenant. « Le dîner est prêt. Vous voulez que je vous le monte ?

— Je serai en bas dans deux minutes », lui promit Reynolds.

Il arriva en effet en bas deux minutes plus tard. Dans la petite cuisine, un feu de bois brûlait joyeusement. Près de la cheminée, il vit une table où cinq couverts étaient mis. Sandor et Jansci l'accueillirent avec le sourire, le félicitèrent de sa résurrection et le présentèrent officiellement au Cosaque. Celui-ci lui donna une brève poignée de main, eut un vague signe de tête, grogna quelque chose entre ses dents, s'assit devant son assiette de panade et ne prononça pas un seul mot pendant tout le repas. Il garda tout le temps la tête baissée sur son assiette, et si Reynolds put admirer à loisir ses cheveux longs, d'un noir profond, ramenés droit en arrière, ce ne fut que lorsqu'il eut fini de manger et se fut levé en murmurant quelque chose à Jansci que Reynolds pour la première fois put vraiment voir ses traits réguliers, ouverts et très jeunes, et sur lesquels se cachait mal une expression féroce. Que cette férocité s'adressât à lui personnellement, Reynolds ne put en douter un seul instant. Quelques secondes après que le jeune

homme eut claqué sauvagement la porte derrière lui, Reynolds entendit un bruit d'échappement qui lui parut provenir d'une grosse moto. La moto passa devant la maison, le tonnerre s'apaisa progressivement dans le lointain et le silence retomba dans la pièce. Reynolds regarda les deux hommes et la jeune fille et demanda :

« Est-ce que quelqu'un pourrait avoir la gentillesse de me dire ce que je lui ai fait ? On dirait que votre jeune ami ne rêvait que de me voir réduit en cendres. » Il regarda Jansci, mais Jansci avait l'air d'avoir des ennuis avec sa pipe qu'il n'arrivait pas à allumer ; Sandor, lui, avait l'air absorbé par la contemplation du feu, perdu dans ses propres pensées, et ce fut finalement Julia qui lui livra la clef du mystère, avec une voix où se sentaient à la fois irritation et gêne, ce qui parut tellement étonnant chez elle à Reynolds qu'il en releva brusquement la tête.

« Bon, eh bien, très bien, si ces deux peureux n'osent pas vous le dire, il ne me reste plus qu'à le faire à leur place. La seule chose que le Cosaque n'aime pas chez vous, c'est que vous soyez ici. Vous comprenez, il s' imagine... heu... qu'il est amoureux de moi – *de moi*, vous imaginez ? qui ai six ans de plus que lui !

— Qu'est-ce que c'est que six ans après tout ? commença Reynolds. Si vous...

— Vous voulez vous taire ?... Un soir, il a mis la main sur une bouteille de *szilvorium* que le Comte avait laissé traîner à moitié pleine derrière lui, et il m'a fait ses aveux. J'ai été très étonnée et très gênée, mais c'est un bon garçon, et je n'ai pas voulu lui faire de peine, alors, comme une idiote, je lui ai dit qu'il valait mieux qu'il grandisse encore un peu et que nous en reparlerions ensuite. Il était furieux...»

Reynolds fronça les sourcils. « Mais enfin, qu'est-ce que...

— Ah ! ne soyez pas si lourd ! Il vous prend pour un... enfin, il s' imagine que vous êtes un rival pour lui.

— Que le meilleur gagne », dit Reynolds solennellement. Jansci s'étrangla à moitié sur sa pipe ; Sandor se prit le front dans la main ; et le silence glacial qui parut venir du bout de la table, où se trouvait Julia, donna à Reynolds l'impression qu'il valait mieux regarder ailleurs. Mais le silence se prolongeant, il ne put s'empêcher de relever les yeux, et, à sa plus grande surprise, ce ne fut pas une Julia en colère ou rougissante de timidité ou de gêne, qu'il vit, mais une Julia parfaitement maîtresse d'elle-même, le menton appuyé sur une main, en train de le regarder avec des yeux sérieux et peut-être aussi vaguement moqueurs, ironiques, qui ne manquèrent pas de le mettre plutôt mal à l'aise. Une fois de plus, il se rappela qu'il devait faire attention à ne pas sous-estimer la fille d'un homme tel que Jansci.

Finalement, Julia se leva pour débarrasser la table, et Reynolds se tourna vers Jansci :

« J'imagine que c'est le Cosaque que nous avons entendu partir. Où est-il allé ?

— À Budapest. Il a un rendez-vous avec le Comte dans la banlieue.

— Comment ? Sur une grosse moto qu'on peut entendre à des kilomètres à la ronde, et avec cet accoutrement si facilement repérable ?

— Ce n'est qu'une toute petite moto – le Cosaque a enlevé le pot d'échappement il y a quelque temps parce qu'il trouvait qu'on ne l'entendait pas assez. Il est vaniteux comme tous les jeunes gens, mais ses vêtements et sa moto sont ses meilleures garanties de sécurité. On le remarque tellement que personne ne pense à se méfier de lui.

— Il en a pour combien de temps ?

— Si la route était bonne, il ferait l'aller et retour en une demi-heure à peine. Nous ne sommes qu'à quinze kilomètres de Budapest, mais ce soir...» Jansci réfléchit un moment. « Il en a peut-être pour une heure et demie. »

En réalité, le Cosaque en eut pour deux heures, et ces deux heures, pour Reynolds, furent sans doute les plus inoubliables, les plus extraordinaires qu'il ait jamais vécues : Jansci parla presque sans arrêt pendant tout le temps, et Reynolds l'écouta avec l'intensité, avec la concentration d'un homme qui est conscient qu'un rare privilège lui est accordé, et dont il sait qu'il lui est peut-être accordé pour la seule et unique fois. Cet homme, comprit Reynolds, n'avait pas un caractère à s'épancher souvent, il n'en éprouvait pas le besoin ; cet homme était le plus étonnant, le plus extraordinaire qu'il ait jamais connu pendant toute sa vie dangereuse et heurtée, si extraordinaire que toutes les autres personnes qu'il avait jamais rencontrées, à l'exception peut-être de l'*alter ego* de Jansci, le Comte, en paraissaient pâles et insignifiantes à côté de lui. Pendant ces deux heures, Julia resta assise sur un coussin près de Reynolds. Sa malice, son rire, qui avaient toujours l'air d'être sur le point de se manifester, l'avaient abandonnée ; elle était, la personne la plus grave et la plus sérieuse du monde, telle que Reynolds ne s'était pas imaginé qu'elle pût être. Pendant ces deux heures, ce fut à peine si ses yeux quittèrent ceux de son père, et quand ils le firent, ce ne fut que pour se fixer sur les mains douloureuses, mutilées de Jansci, mais quelques secondes plus tard, ses yeux revenaient toujours sur ceux de son père. C'était comme si elle éprouvait le même pressentiment instinctif que Reynolds, la certitude intime que ce privilège ne lui serait plus jamais accordé, que c'était la dernière fois qu'elle voyait son père s'ouvrir ainsi devant elle ; c'était

comme si elle essayait de graver dans sa mémoire toutes ses expressions, les gestes de ses mains, de façon à ne jamais les oublier ; et Reynolds, se souvenant du petit regard apeuré qu'il avait surpris dans les yeux de Julia la nuit dernière, dans le car, sentit l'envahir une sorte de froid intérieur que sur le moment, il fut incapable de s'expliquer. Il lui fallut fournir comme un effort physique pour chasser de son esprit les premières manifestations d'une sorte de peur superstitieuse et absurde.

Jansci ne parla pas de lui-même ; sur son groupe, sur ses organisations, ses méthodes d'action, il ne révéla que le strict nécessaire. La seule donnée réelle et concrète qu'apprit Reynolds, fut le simple fait que le quartier général de Jansci ne se trouvait pas ici, mais dans une ferme située dans la région de collines, entre Szombathely et le lac de Neusiedl, à proximité de la frontière autrichienne, la seule frontière ayant de l'intérêt pour les hommes cherchant à fuir vers l'ouest. Mais il parla des gens, des centaines de gens que le Comte, Sandor et lui avaient aidés à se réfugier de l'autre côté du rideau de fer. Il parla des espoirs, des craintes, des terreurs de ce monde. Il parla de la paix, de son espoir de voir le monde connaître la paix, de sa conviction que la paix serait finalement accordée au monde s'il se trouvait un homme sur mille à travailler, à se dévouer pour elle. Il parla de la folie qui consistait à croire que quoi que ce soit d'autre au monde vaille la peine qu'on s'y dévoue, et la paix d'après la mort n'en vaut même pas la peine dit-il, car cette dernière ne peut venir que de la paix immédiate, terrestre. Il parla des communistes et des non-communistes, et dit qu'il n'y avait de distinctions entre eux que dans les esprits petits des hommes petits. Il parla de l'intolérance et de l'étroitesse d'âme des êtres qui affirment que les hommes sont tous fondamentalement différents par la vertu de leur naissance, de leur croyance, de leur foi, de leur religion, et qui soutiennent que tout homme tenant son prochain pour son frère connaît peu la réalité du monde. Il parla de la tragédie de toutes ces différentes croyances qui affirment, sans admettre le moindre doute, la moindre discussion, que c'est la voie qu'elles préconisent qui est la seule bonne, de ces sectes religieuses qui prétendent posséder la clef d'accès au paradis et filtrer les prétendants au royaume des cieux ; il parla de la tragédie de son propre peuple, le peuple russe, qui laissait la main libre à toutes les sectes, car pour lui, ces portes, ce paradis n'existaient même pas.

Jansci ne discuta pas, il parla, ce fut tout. Il s'arrêta de parler de son peuple pour évoquer les temps de sa jeunesse passée. Ce changement de sujet parut au début à Reynolds uniquement accidentel et sans objet particulier, mais Jansci ne l'avait pas fait au hasard : en tout temps, tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait ne visait toujours qu'à un seul et même but, et qui était de

renforcer, de consolider, en lui-même et chez ses auditeurs, sa foi presque fanatique en l'unicité fondamentale de l'humanité. Et lorsqu'il passa de sa jeunesse disparue dans son propre pays, lorsqu'il évoqua ses premières années d'homme, il aurait pu s'agir de n'importe quel jeune homme de n'importe quelle croyance se souvenant avec une nostalgie émue des heures les plus heureuses d'un pays qui connut jadis le bonheur. Le tableau qu'il dressa de son Ukraine natale portait peut-être la marque de la sentimentalité qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver à l'égard de ce que l'on sait être irrémédiablement perdu, mais néanmoins, Reynolds sentit jusqu'au plus profond de lui-même que c'était un tableau qui était vrai, qui était exact, que c'était une peinture fidèle, car la tendre émotion qui emplissait ces yeux doux et fatigués n'aurait jamais pu être provoquée par un mensonge conscient ou inconscient. Jansci ne chercha pas à dissimuler la dureté de la vie à cette époque, les fatigues, les longues heures passées à travailler dans les champs, parfois les famines, et la chaleur brûlante des étés, et le froid glacial de l'hiver lorsque le vent de la Sibérie fondait sur les steppes ; mais en définitive, le tableau tracé était celui d'un pays heureux, d'un pays béni qui ignorait la peur et la répression, un tableau avec d'interminables champs de blé mûr se perdant dans des lointains imprécis et rougeâtres, un tableau de gens chantant, riant, dansant, de promenades dans le froid, sous des pelisses, sur les troïkas avec les cloches des chevaux tintant gaiement sous les étoiles glacées, ou sur un petit bateau à vapeur descendant lentement le Dniepr dans la chaleur d'une nuit d'été, tandis qu'une musique nostalgique allait doucement mourir sur le fleuve. Et ce fut pendant que Jansci était en train d'évoquer ces nuits embaumées par les senteurs du chèvrefeuille et du blé, ou du jasmin et du foin fraîchement coupé, que Julia se leva brusquement, et en parlant vaguement de café, se dépêcha de sortir de la pièce. Reynolds entrevit pendant une seconde à peine l'expression de ses traits au moment où elle sortit, mais cette seconde lui suffit pour voir que les yeux de la jeune fille étaient brouillés de larmes.

Le charme était rompu, mais traînait encore dans la pièce. Reynolds ne se faisait pas d'illusion. En dépit de toutes ses généralisations qui avaient l'air parfaitement innocentes, Jansci s'était adressé, directement, personnellement, à lui, Reynolds, pour essayer de le débarrasser de ses croyances et de ses préjugés, essayant de lui faire toucher du doigt le contraste tragique entre le peuple heureux dont il venait de lui tracer le portrait et les sinistres apôtres d'une révolution mondiale, l'obligeant à se demander si un changement aussi total était imaginable ou simplement croyable, et ce n'avait pas été par hasard, remarqua Reynolds en lui-même, si Jansci avait parlé avant toute autre chose de l'intolérance et de l'aveuglement de l'humanité en général. Jansci n'avait cherché qu'une seule chose : que

Reynolds sente en lui-même l'existence d'un microcosme contenant tous ces aspects divers de l'humanité à la fois. Et Reynolds, assez mal à l'aise, sentait que Jansci n'avait pas totalement échoué dans son entreprise. Il n'aimait pas ces doutes sans forme précise encore, mais gênants, inquiétants, qui se levaient maintenant en lui. Et il s'efforça de les chasser, délibérément, de son esprit. Malgré la vieille amitié qui le liait à Jansci, le colonel Mackintosh, se dit Reynolds, n'aurait sans doute guère apprécié ce qui se passait en ce moment. Le colonel Mackintosh n'aimait pas que ses agents se posent des questions. Pour lui, ils ne devaient penser qu'à une chose, ne devaient se concentrer que sur une seule chose : la mission en cours. Il ne voulait pas qu'ils se posent de questions sur les problèmes secondaires de la mission. Des questions qui n'étaient que secondaires, se dit Reynolds sans trop y croire, puis il chassa la question de son esprit.

Jansci et Sandor étaient en train de parler maintenant, à voix basse, sur un ton amical, et en les écoutant, Reynolds se rendit compte qu'il s'était totalement trompé sur la nature des rapports qui existaient entre ces deux hommes : ce n'étaient pas des rapports de supérieur à inférieur, d'employeur à employé ; l'atmosphère qui existait entre eux deux était beaucoup trop détendue, familière pour cela ; Jansci mettait autant d'attention et de considération à écouter ce que Sandor lui disait que celui-ci à écouter les paroles de Jansci. Il y avait entre ces deux hommes un lien, invisible certes, mais puissant, et ce lien, c'était une dévotion commune à un idéal commun, et une dévotion qui de la part de Sandor englobait aussi bien l'idéal lui-même que l'homme qui en était l'inspirateur : Jansci, Reynolds commençait à s'en apercevoir, possédait une faculté naturelle pour susciter un dévouement qui n'était pas éloigné de l'idolâtrie et Reynolds lui-même, individualiste qu'il fût de par sa nature et de par sa formation professionnelle, n'était pas complètement insensible au magnétisme de la personnalité de Jansci.

Il était exactement onze heures quand la porte s'ouvrit brutalement, et le Cosaque fit irruption dans la pièce ; il y fit entrer avec lui une vague d'air gelé et chargé de l'odeur de la neige. Il déposa dans un coin de la pièce un gros paquet enveloppé de papier, et claqua ses gants de cuir l'un contre l'autre. Sa figure et ses mains étaient bleues de froid, mais il faisait comme s'il ne s'en rendait pas compte, comme s'il était au-dessus de cela ; il ne s'approcha même pas du feu. Il s'assit au contraire à la table et se mit dans le coin de la bouche une cigarette qu'il alluma ; Reynolds vit avec un certain amusement que la fumée de la cigarette avait beau monter directement dans un œil du Cosaque et le faire pleurer, le Cosaque ne fit pas le moindre geste pour changer la cigarette de place : il l'avait mise là et c'était là qu'elle devait rester.

Son rapport fut bref et précis. Il avait rencontré le Comte comme il avait été prévu. Jennings n'était plus dans son hôtel, et, déjà, une rumeur circulait selon laquelle il était tombé malade. Le Comte ne savait pas où il était ; en tout cas, le Comte était sûr qu'on n'avait transporté le savant ni au quartier général de l'A.V.O. ni dans aucun des centres de la police secrète à Budapest. De l'avis du Comte, on l'avait expédié soit directement en Russie soit dans un endroit situé à l'extérieur de la ville ; il essayait de trouver où, mais il avait peu d'espoir. Le Comte, ajouta le Cosaque, était pratiquement sûr qu'ils ne l'avaient pas renvoyé en Russie : le rôle qu'on lui avait destiné au Congrès Scientifique était bien trop important pour cela. Ils se contentaient sans doute de le garder à l'abri dans un endroit absolument sûr, en attendant de recevoir des nouvelles de Stettin, et si la fuite de Brian échouait, les Russes le feraient participer au Congrès, après lui avoir fait entendre la voix de son fils au téléphone. Mais si le jeune Jennings réussissait à passer en Suède, le Comte était pratiquement sûr qu'on ferait immédiatement repartir le vieux professeur pour la Russie. Budapest était trop près de la frontière occidentale et les Russes ne risqueraient certainement pas la perte de prestige que représenterait pour eux le retour du vieil homme à l'ouest... Et le Cosaque rapportait en même temps avec lui une autre nouvelle, qui était extrêmement inquiétante : Imre avait disparu, et le Comte n'avait pas réussi à retrouver sa trace.

*

Le jour qui suivit celui-ci, un dimanche interminable et merveilleux, sans le moindre vent, avec un ciel d'azur parfaitement dépourvu de nuages, et un soleil d'un blanc éblouissant qui transforma la plaine mollement ondulée et les pins chargés de neige en une sorte de paysage de Noël d'un charme indicible, Reynolds ne put jamais le retrouver en détail, clairement, dans sa mémoire. Ce fut comme si toute cette journée avait été enveloppée pour lui dans une sorte de brouillard, ou comme si elle avait existé en rêve, presque comme s'il s'était agi d'un jour vécu par une autre personne, tellement elle lui parut lointaine, détachée du monde réel, chaque fois qu'il essaya de la retrouver par la suite.

Ce ne fut pas à cause de sa fatigue, ou des suites des coups qu'il avait reçus que ce dimanche prit cette qualité évanescence dans sa mémoire : le docteur n'avait pas exagéré lorsqu'il avait vanté l'efficacité de sa pommade ; Reynolds avait toujours le dos raide, mais il ne souffrait plus ; pour ce qui était de sa bouche et de sa mâchoire, elles guérissaient vite, et c'était à peine si de temps en temps un élanement venait lui rappeler qu'il avait possédé des dents

supplémentaires avant d'avoir fait la connaissance du géant Coco. Reynolds savait, et il ne se le cacha pas à lui-même, que son état imprécis lui venait de l'anxiété déchirante qui lui occupa l'esprit tout entier, et d'une nervosité rauque qui l'empêcha de se détendre, de se reposer une seule seconde – et ce fut à cause de cette anxiété et de cette nervosité qu'il passa pratiquement toute la journée à marcher de long en large dans la maison et au-dehors, sur la neige dure et glacée. Et il fallut finalement que ce soit Sandor, le flegmatique, qui aille lui conseiller d'essayer de se reposer et de se calmer.

Une fois encore, dimanche matin, ils avaient écouté le bulletin de la B.B.C. à sept heures, et encore une fois, le message qu'ils attendaient n'avait pas été envoyé. Brian Jennings n'était toujours pas arrivé en Suède, et Reynolds ne chercha pas à se cacher qu'il leur restait très peu d'espoir. Il avait déjà participé à des missions qui avaient échoué, et ces échecs ne l'avaient jamais inquiété ; mais maintenant il était inquiet, et s'il était inquiet, c'était à cause de Jansci car il savait que cet homme tranquille qui lui avait promis son aide entendait l'aider jusqu'au bout, quel que fût le prix que pourrait coûter son soutien, et même s'il se rendait compte mieux que Reynolds ne pouvait le faire du prix que pourrait coûter l'enlèvement de l'homme qui devait être le mieux gardé de toute la Hongrie communiste. Et Reynolds savait aussi que sa nervosité ne lui venait pas uniquement de Jansci – si profonds que fussent son respect et son admiration pour cet homme ; non, ce n'était pas lui le principal responsable de sa nervosité, mais bien la fille de Jansci, elle qui vénérât son père et qui aurait le cœur brisé et serait inconsolable si elle perdait le dernier des siens qui lui restât encore. Et, ce qui serait le pire de tout, elle le considérerait comme le responsable de la mort de son père, il y aurait entre eux deux une barrière qui ne pourrait jamais être renversée, et Reynolds regardant pour la centième fois la ligne souriante de sa bouche et l'expression grave de ses yeux qui démentait ce soupçon de sourire, se rendit compte, avec une sorte d'émerveillement intérieur et un sentiment de choc, que c'était vraiment cela qu'il craignait le plus. Reynolds et Julia passèrent ensemble la plus grande partie de la journée, et Reynolds aimait de plus en plus son lent sourire et cette façon vivante qu'elle avait de prononcer son nom. Mais à un moment où elle venait de prononcer encore une fois ce nom, Michael, tout en lui souriant autant avec ses yeux qu'avec ses lèvres, il fut brusquement désagréable, brutal avec elle, et dans ses yeux se peignit une incompréhension douloureuse en même temps que son sourire s'éteignit, et lui, il sentit une sorte d'atroce nausée l'envahir, et il fut encore plus malheureux qu'il l'avait jamais été à aucun moment de la journée... Reynolds remercia le ciel que le colonel Mackintosh ne pût le voir tel qu'il était en ce moment,

lui, l'homme qu'il considérait comme celui ayant le plus de chances de lui succéder un jour, mais il est du reste probable que le colonel aurait été incapable de croire ce qu'il aurait vu.

Cette interminable journée s'achemina lentement vers sa fin ; le soleil se pencha vers les collines de l'ouest, il se coucha derrière elles, enflammant les têtes rondes des arbres lourds de neige d'une traînée d'or et de feu, et l'obscurité, alors, tomba vite sur la campagne tandis que les étoiles apparaissaient, blanches, dans le ciel glacé. Arriva l'heure du dîner qu'ils prirent dans un silence presque total. Ensuite, Jansci et Reynolds enfilèrent le contenu du paquet ramené la veille par le Cosaque, deux uniformes complets de l'A.V.O. ; Julia les retoucha pour qu'ils aillent parfaitement. L'idée du Comte en leur faisant parvenir ces uniformes était claire : où qu'ils fussent, ce déguisement leur serait d'une aide extrême. À eux seuls, ils constituaient une sorte de « Sésame, ouvre-toi » dans toute la Hongrie. Il n'y avait d'uniformes que pour Jansci et Reynolds : un uniforme à la taille de Sandor, c'était une chose inconcevable.

Un peu après neuf heures, le Cosaque repartit sur sa moto. Il partit revêtu de son uniforme personnel et flamboyant, une cigarette derrière chaque oreille, et une troisième cigarette, non allumée, au coin de la bouche, et d'excellente humeur : il n'avait pas pu ne pas remarquer la tension, entre Reynolds et Julia pendant tout le dîner, et c'était la raison pour laquelle il arborait un sourire radieux.

Il devait être de retour vers onze heures, ou minuit au plus tard. Minuit arriva, minuit passa, mais sans Cosaque. Une heure. Une heure et demie ; l'inquiétude fit place à une tension de plus en plus dure, et presque au désespoir ; mais finalement le Cosaque fit sa réapparition quelques minutes avant deux heures. Et ce ne fut pas sur sa moto qu'il arriva, mais au volant d'une grosse Opel *Kapitän* grise. Il freina, stoppa, coupa le contact et sortit de la voiture avec l'indifférence supérieure et blasée de la personne qui a tellement l'habitude d'avoir de grosses voitures qu'elle n'y fait même plus attention. Ce ne fut que plus tard qu'ils apprirent que c'était la première fois de sa vie que le Cosaque conduisait une voiture, et c'était du reste là la raison pour laquelle il était arrivé aussi tard. Le Cosaque rapportait avec lui une mauvaise nouvelle, de bonnes nouvelles, des papiers et des renseignements. La bonne nouvelle était que le Comte avait découvert l'endroit où se trouvait Jennings, avec une facilité presque ridicule du reste : c'était Furmint, le chef de l'A.V.O., qui le lui avait dit de lui-même, dans le courant de la conversation. Il y avait deux mauvaises nouvelles : la première était que l'endroit où se trouvait maintenant le vieux professeur n'était autre que la fameuse prison de Szarhàza, à cent kilomètres de Budapest, l'endroit considéré comme le mieux

gardé de toute la Hongrie et où on emmenait généralement les ennemis de l'État qui n'étaient pas destinés à revoir le jour ; et là, le Comte lui-même ne pouvait malheureusement pas aider ses amis : le colonel Hidas lui avait personnellement confié la direction d'une enquête dans la ville de Gödöllő où des mécontents donnaient des ennuis depuis quelque temps. Au passif, il y avait aussi le fait que Imre était toujours introuvable : le Comte se demandait si ses nerfs ne l'avaient pas lâché, et s'il ne les avait pas abandonnés.

Le Comte, dit également le Cosaque, regrettait de ne pas pouvoir leur fournir de détails utiles sur Szarhàza car il n'y avait jamais été lui-même, étant donné que son domaine d'opération se limitait à la ville de Budapest et au nord-ouest du pays. La disposition des lieux, la routine intérieure, avait ajouté le Comte, n'avaient du reste qu'une importance secondaire pour eux car ce n'était que par un coup de bluff pur et simple qu'ils pouvaient espérer réussir dans leur entreprise.

Et c'était pour cela qu'il leur faisait parvenir les papiers. Ils étaient destinés à Jansci et à Reynolds ; et c'étaient des chefs-d'œuvre du genre ; des papiers d'identité de l'A.V.O., et un ordre de mission établi sur le papier impossible à reproduire de l'Allàm Védelmi Hatosàg, signé par Furmint, contresigné par un ministre, revêtu de tous les tampons nécessaires, autorisant le commandant de la forteresse de Szarhàza à remettre le professeur Harold Jennings aux mains des porteurs de cet ordre.

Le Comte estimait que s'ils entendaient toujours libérer le professeur, ils avaient une chance d'y parvenir ; il n'y avait pas d'autorité supérieure aux signataires de l'ordre de mission ; personne d'autre ne pouvait pratiquement ordonner la libération du prisonnier. D'autre part, l'idée de quelqu'un essayant de pénétrer volontairement dans la forteresse de Szarhàza, dont le nom seul faisait trembler tout le pays, était si fantastique en elle-même que tout être sain d'esprit ne devait pouvoir l'envisager.

D'autre part, le Comte leur suggérait de déposer Sandor et le Cosaque à l'auberge de Petoli, un petit village qui se trouvait à huit kilomètres au nord de Szarhàza, pour qu'ils attendent là Jansci et Reynolds, à proximité du téléphone : de la sorte tous les membres de l'organisation resteraient en contact les uns avec les autres. Et comme dernier résultat d'une journée de travail vraiment extraordinaire, le Comte leur fournissait le moyen de transport dont ils avaient besoin. Mais il ne dit pas comment il se l'était procuré ni d'où il venait.

Reynolds hocha la tête émerveillé.

« Il est formidable ! Je me demande comment il a pu arriver à faire

tout ceci en une seule journée – c'est à croire qu'il a eu un congé spécial aujourd'hui, uniquement pour avoir le temps de réfléchir à nos problèmes. » Il se tourna vers Jansci, ses traits volontairement sans expression. « Eh bien, que pensez-vous ?

— Nous allons y aller », dit Jansci d'une voix calme. Il regardait Reynolds, mais celui-ci savait qu'en réalité, c'était à Julia qu'il s'adressait. « S'il nous reste le moindre espoir de recevoir de bonnes nouvelles de Suède, nous irons. C'est un vieil homme, et il serait inhumain de le laisser mourir loin de sa femme et de son pays. Si nous n'y allions pas... » Il s'arrêta un moment et sourit. « Vous savez ce que le Seigneur – ou peut-être ferais-je mieux de m'arrêter à saint Pierre – vous savez ce que saint Pierre me dirait ? Il me dirait : « Jansci, nous n'avons pas de place pour vous ici. Ne nous demandez pas d'avoir pitié de vous car vous avez abandonné dans votre cœur le vieux Harold Jennings. »

Reynolds le regarda, et songea à l'âme que lui avait découverte pendant la soirée précédente cet homme pour qui la pitié à l'égard, de son prochain et une profonde croyance en un Dieu suprêmement pitoyable, étaient les clefs de voûte de l'existence, et il comprit que Jansci mentait. Il regarda Julia, et vit sur ses traits un sourire de compréhension, mais il réussit à percer l'ombre que répandait sur ses yeux sa main derrière laquelle elle abritait son regard, et comprit qu'elle ne se laissait pas prendre au piège, car son regard était noir et fixe et pesant.

*

«... La réunion de Paris se terminera ce soir et un communiqué officiel sera publié. On s'attend à ce que le ministre des Affaires étrangères rentre par avion ce soir – je m'excuse, je voulais dire demain soir – pour faire un exposé de son voyage devant le conseil de cabinet. On ne sait pas encore... » La voix du speaker baissa, se tut. Ils venaient d'éteindre la radio. Pendant un long moment, ils restèrent tous sans rien dire, avec la tête penchée. Ce fut Julia qui finalement rompit le silence, et dit d'une voix trop calme et trop détachée :

« Eh bien, ça y est, n'est-ce pas ? C'est le message qu'on attendait depuis si longtemps : Ce soir – demain soir. » Brian est en sécurité, il est libre, en Suède. Vous feriez mieux de partir tout de suite.

— Oui. » Reynolds se leva. Il ne ressentait ni le soulagement ni la joie qu'il s'était attendu à éprouver maintenant que la route était libre, mais au contraire une sorte d'engourdissement, tel que celui qu'il avait vu dans les yeux de Julia plus tôt dans la soirée, une sorte de poids qui lui pesait sur le cœur. « Mais si nous le savons, il ne faut pas oublier

que les communistes le savent eux aussi. Ils peuvent faire partir Jennings pour la Russie d'une minute à l'autre. Nous n'avons pas une minute à perdre.

— Oui, nous n'avons pas une minute à perdre », dit Jansci en enfilant sa capote – comme Reynolds, il était déjà habillé en officier de l'A.V.O. – et en mettant les gants de cuir qui faisaient partie de l'uniforme. « Ne te fais pas d'inquiétude pour nous, ma chérie. Sois à notre quartier général dans vingt-quatre heures, et ne passe pas par Budapest. » Il l'embrassa et sortit dans l'air encore sombre et glacé du petit matin. Reynolds hésita, se tourna à moitié vers elle, la vit se détourner et regarder fixement le feu. Il sortit sans dire un mot. En montant à l'arrière de l'Opel, il distingua pendant une seconde l'expression de la tête du Cosaque qui montait à côté de lui : le Cosaque était radieux.

Trois heures plus tard, sous un ciel noir, chargé de neige, au plafond bas, ils abandonnèrent Sandor et le Cosaque sur le bord de la route, à peu de distance de l'auberge de Poteli. Le voyage jusque-là s'était passé de façon parfaitement calme, sans le moindre incident ; ils s'étaient attendus à être arrêtés par des barrages routiers, mais ils n'en avaient rencontré aucun. Les communistes étaient parfaitement sûrs d'eux-mêmes ; ils n'avaient du reste aucune raison de ne pas l'être.

Dix minutes plus tard, ils apercevaient l'énorme masse, d'un gris sombre et inquiétant, de la forteresse de Szarhàza. C'était une vieille forteresse, avec d'énormes remparts, entourée de trois réseaux concentriques de fils de fer barbelés, entre lesquels la terre était remuée ; les fils de fer étaient certainement électrifiés, et les champs dont ils interdisaient l'approche étaient sûrement minés. À intervalles réguliers, le long des cercles intérieur et extérieur des barbelés, il y avait des miradors avec des gardes armés de mitrailleuses, et en apercevant ce panorama, Reynolds, pour la première fois, sentit la crainte lui mordre le ventre : il prenait maintenant conscience de la folie de ce qu'ils étaient en train de faire.

Il aurait juré que Jansci devinait ses pensées, son état d'âme. Il ne fit en effet aucun commentaire, mais au contraire accéléra pendant le dernier kilomètre ; il freina brutalement – la voiture se déporta légèrement – juste en arrivant devant le portail massif. Un garde apparut, courant vers eux, un revolver à la main. Il leur demanda en criant qui ils étaient et leurs papiers, mais s'immobilisa sur place, et se recula même, respectueusement, en voyant Jansci sortir de la voiture en uniforme d'officier de l'A.V.O. Jansci le glaça sur place d'un regard supérieur, et lui dit qu'il voulait voir le commandant de la place. La terreur qu'inspirait l'uniforme qu'ils avaient sur le dos, même chez des

personnes qui n'avaient aucune raison de le craindre, était telle que Jansci et Reynolds, cinq minutes plus tard à peine, se retrouvaient dans le bureau du commandant.

S'il y avait un genre d'homme que Reynolds ne s'attendait pas à voir au poste de commandant de cette prison, c'était bien celui qu'il avait en face de lui : grand, mince, légèrement voûté, un complet foncé de bonne coupe, une tête chauve, creusée, un grand crâne, une tête typique d'intellectuel. Il portait un pince-nez ; il avait de longues mains capables. Pour Reynolds, il était l'image type du chirurgien de grande classe ; ou en tout cas, d'un homme de science. Et en réalité, c'était bien ce qu'il était ; cet homme avait la réputation d'être le plus grand spécialiste au monde des méthodes d'inquisition psychologique, en dehors de l'Union soviétique.

Reynolds ne put déceler chez lui la moindre trace de méfiance. Il leur offrit un verre, sourit lorsqu'ils refusèrent ; il leur fit signe de s'asseoir et prit le papier que Jansci lui tendait et qui était l'ordre de mission lui demandant de confier son illustre prisonnier aux deux hommes.

« Hum ! Il n'y a aucun doute sur l'authenticité de ce document, n'est-ce pas, messieurs ? » « Messieurs » : Reynolds nota l'expression ; il fallait être vraiment sûr de soi-même pour se servir de ce mot à la place du « camarade » passe-partout. « Je m'y attendais de la part de mon bon ami Furmint. Après tout, le Congrès s'ouvre aujourd'hui, n'est-ce pas ? Nous ne pouvons faire manquer la séance inaugurale au professeur Jennings. C'est le plus beau fleuron de notre couronne – si je peux me permettre de me servir de cette expression quelque peu – comment dirais-je ? – démodée. Vous avez naturellement vos papiers d'identité avec vous, messieurs ? »

— Oui, naturellement. » Jansci sortit les siens ; Reynolds en fit autant, et le commandant y jeta un coup d'œil. Il parut satisfait, puis il regarda Jansci en montrant le téléphone d'un geste du menton.

« Vous savez naturellement que j'ai une ligne directe avec Andrassy Ut. Je ne peux pas prendre de risques avec un prisonnier de l'importance de Jennings. Vous ne vous vexerez pas, j'espère, de me voir téléphoner pour avoir confirmation de l'authenticité de cet ordre de mission – et de vos papiers d'identité ? »

Reynolds sentit son cœur s'arrêter de battre ; la peau de sa figure lui donna l'impression d'être de papier sec et prêt à se rompre. Seigneur, comment est-ce qu'ils avaient pu ne pas penser à cette mesure de précaution vraiment élémentaire ?... Leurs revolvers, c'était la seule chance qui leur restait ; ils se serviraient du commandant comme d'un otage... Il commençait déjà à glisser sa main dans la

direction de son revolver quand Jansci, d'une voix absolument splendide de confiance et de tranquillité, sans que le moindre soupçon d'inquiétude pût se voir sur sa figure :

« Mais voyons, commandant ! Un prisonnier de l'importance de Jennings. C'est bien naturel de votre part. Que vous ne le fissiez pas nous aurait étonnés.

— Eh bien, dans ce cas, ce n'est pas nécessaire », dit le commandant en souriant. Il repoussa les papiers devant lui sur le bureau, et Reynolds sentit tous les muscles de son corps se détendre d'un seul coup ; il se sentit littéralement emporté par une vague intérieure de soulagement. Il commençait à peine à réaliser, à vaguement réaliser, quel homme était vraiment ce Jansci : en face de lui, il n'était qu'un enfant au biberon.

Le commandant prit une feuille de papier, écrivit quelque chose et signa en ajoutant son timbre officiel. Puis il pressa sur un bouton, tendit la feuille de papier à un garde qui entra dans la pièce, et fit signe à l'homme de sortir aussitôt.

« Trois minutes, messieurs, ce sera tout. Le prisonnier n'est pas loin d'ici. »

Mais le commandant avait été pessimiste : ce ne fut pas trois minutes, mais moins de trente secondes plus tard que la porte s'ouvrit, et si elle s'ouvrit, ce ne fut pas pour laisser passer Jennings, mais une demi-douzaine de gardes armés qui immobilisèrent Jansci et Reynolds sur leurs sièges avant qu'ils aient eu le temps de revenir de leur surprise et de se rendre compte de ce qui leur arrivait.

Le commandant hocha la tête avec un sourire assez triste, et il dit :

« Excusez-moi, messieurs. Un subterfuge, j'en ai peur... J'ai horreur de tous les faux-semblants, mais c'était essentiel. Le papier que je viens de signer ne donnait pas l'ordre de libérer le professeur, mais au contraire de vous arrêter. » Il enleva son pince-nez, frotta les verres avec son mouchoir, et soupira. « Capitaine Reynolds, reprit-il, vous êtes vraiment un jeune homme d'une ténacité peu commune. »

CHAPITRE VIII

SOUS le choc, pendant les premières secondes qui suivirent l'irruption des hommes armés, Reynolds ne ressentit rien d'autre que l'absence totale de tout sentiment, de toute émotion, comme si les menottes qu'il sentait autour de ses poignets et de ses chevilles, en même temps qu'elles lui enlevaient la faculté de bouger, lui ôtaient aussi celle de réagir intérieurement. Mais ensuite, monta lentement en lui, comme une vague, une sorte d'incrédulité, un étourdissement, et la douleur rageuse à l'idée qu'il s'était laissé, prendre pour la seconde fois ; et la prise de conscience amère, intolérable : on les avait pris avec une facilité dérisoire, on ne leur avait pas laissé la moindre chance, le commandant avait joué avec eux comme le chat avec la souris ; il les avait joués du début à la fin, et maintenant ils étaient prisonniers à l'intérieur de cette terrifiante forteresse de Szarhàza. Il savait que si jamais ils en sortaient, ils ne seraient tous les deux que des zombis, l'ombre d'eux-mêmes, l'ombre irrécupérable de ce qu'ils avaient été.

Il regarda Jansci du coin de l'œil pour voir comment cet homme plus âgé que lui réagissait au coup terrible, à la ruine totale de tous leurs plans, à cette condamnation à mort. Mais pour autant qu'il pût s'en rendre compte, Jansci ne réagissait absolument pas. Il avait l'air parfaitement calme. Il regardait le commandant avec des yeux réfléchis, d'un regard qui n'était pas loin de ressembler, se dit Reynolds, à celui qu'avait le commandant pour Jansci.

Les dernières menottes attachées, le chef des gardes regarda le commandant d'un air interrogateur. Celui-ci lui fit un signe de la main pour lui faire comprendre de s'en aller.

« Ils sont immobilisés ?

— Tout à fait.

— Bon. Très bien. Vous pouvez partir. »

L'homme hésita. « Ce sont des hommes dangereux...

— Je le sais, dit le commandant d'une voix patiente. Pour quelle autre raison aurais-je estimé nécessaire de vous faire venir si nombreux ? Mais ils sont attachés à des chaises qui sont vissées au plancher. Il y a tout de même peu de chances pour qu'ils s'évaporent. »

Il attendit que la porte se soit refermée, puis il joignit ses doigts

minces devant lui et dit d'une voix calme et précise :

« Voici, messieurs, un moment où se glorifier, s'il peut en avoir un : un homme qui a avoué lui-même être un espion anglais – et je dois vous dire, monsieur Reynolds, que l'enregistrement de votre conversation provoquera une sensation internationale lorsqu'elle sera reproduite devant un Tribunal du Peuple – et le chef redouté de l'organisation anti-communiste la plus efficace de toute la Hongrie pris dans un seul et même coup de filet ! Mais nous nous passerons de *Te Deum* : ce serait inutile et une perte de temps ; il n'y a que les imbéciles et les vaniteux pour tirer des satisfactions de ces manifestations. » Il eut un pâle sourire. « Puisque nous parlons des imbéciles, permettez-moi de vous dire que c'est un plaisir pour moi que d'avoir affaire à des personnes intelligentes qui savent accepter l'inévitable et se rendre suffisamment compte de la situation dans laquelle elles se trouvent pour se passer des protestations de pure forme, des dénégations véhémentes, des airs d'innocence outragée et des cheveux arrachés.

« Les coups de théâtre, les effets soigneusement ménagés, le suspense et les secrets inutiles ne m'intéressent pas, continua-t-il. Le temps est l'élément le plus précieux que nous possédions, et, pour moi, le gaspiller est un crime impardonnable. Votre première pensée – monsieur Reynolds, je vous en prie, imitez l'exemple de votre ami en vous épargnant des blessures inutiles : je vous assure qu'il est parfaitement vain d'éprouver la résistance de vos liens – votre première pensée, dis-je, la première question qui se pose à vous est de savoir comment il se fait que vous vous trouviez dans cette situation désagréable. Il n'y a aucune raison pour que je ne vous le dise pas, et tout de suite. » Il regarda Jansci. « J'ai le regret de vous dire que votre ami, si brillamment doué et qui possédait un courage assez incroyable puisqu'il a réussi à se faire passer aussi longtemps, avec un succès aussi fantastique, pour un major de l'Allàm Védelmi Hàtosàg, vous a finalement trahis. »

Il y eut un long moment de silence. Reynolds regarda le commandant, sans expression particulière. Puis il se tourna vers Jansci. Jansci avait l'air tout à fait maître de lui-même.

« C'est une chose possible. » Il marqua un temps d'arrêt. « Par étourderie, naturellement. Uniquement par étourderie.

— Exactement, fit le commandant avec un signe de tête. Le colonel Josef Hidas, dont le capitaine Reynolds ici présent a déjà fait la connaissance, s'était mis à éprouver un curieux sentiment – ce n'était qu'un curieux sentiment, pas même un doute véritable – à l'égard du major Howarth depuis un certain temps. » C'était la première fois que

Reynolds entendait le nom sous lequel le Comte était connu dans l'A.V.O. « Hier, ce sentiment s'est transformé en doute réel, et même en certitude. Le colonel et mon bon ami Furmint lui ont tendu un piège en se servant du nom de cette prison et en lui donnant la possibilité d'être seul dans le bureau de Furmint pendant assez de temps pour fabriquer certains papiers – ces papiers que j'ai précisément ici devant moi. Malgré tout son génie, que je ne mets pas en doute, votre ami est tombé la tête la première dans le piège qui l'attendait. Nous sommes tous faillibles.

— Est-ce qu'il est mort ?

— Non. Il est en excellente santé, et, jusqu'à cette minute même, dans l'ignorance la plus parfaite de tout ce que nous savons. On l'a envoyé chasser le loup blanc pour avoir les mains libres pendant toute la journée d'aujourd'hui. Je crois que le colonel Hidas a l'intention de l'arrêter personnellement – je l'attends ici dans la matinée, un peu plus tard. Howarth sera fait prisonnier ; il passera en cour martiale en pleine nuit à Andrassy Ut et il sera exécuté – mais j'ai bien peur qu'il ne soit pas exécuté sommairement.

— Naturellement. » Jansci eut un grave signe de tête. « En présence de tous les officiers et de tous les hommes de l'A.V.O. de la ville, il mourra petit à petit, lentement, de façon à enlever à tout le monde envie de suivre son exemple. Les idiots, les aveugles ! Est-ce qu'ils ne peuvent pas comprendre qu'il ne peut pas y en avoir un autre comme lui ?

— Je crois que je suis d'accord avec vous, mais ceci ne me regarde pas directement. Votre nom, mon ami ?

— Jansci suffira.

— Pour le moment. » Il enleva son pince-nez et tapota un moment sur son bureau en ayant l'air de réfléchir. « Dites-moi, Jansci, que savez-vous de nous autres, membres de la police politique – que savez-vous de la composition du groupe que nous formons, je veux dire ?

— Vous allez me le dire. Vous mourez d'envie de le faire, cela crève les yeux.

— Oui, je vais vous le dire, bien que je croie que vous le sachiez déjà. À part une minorité négligeable, tous les membres de la police politique sont des hommes qui veulent être puissants et faire peur, des gens intéressés qui trouvent que travailler pour nous n'est pas fatigant intellectuellement ; ce sont les sadiques qui par leur nature propre ne peuvent pas trouver de place dans la société normale ; ce sont des professionnels – les mêmes qui arrachaient de leurs lits des citoyens affolés, quand ils étaient au service de la Gestapo, avant de le faire

pour nous ; mais il y en a d'autres, des hommes qui ont été horriblement blessés par la société : le meilleur exemple des hommes de cette dernière catégorie, c'est le colonel Hidas, un juif d'Europe centrale, de ceux dont la famille a eu un sort dont l'atrocité dépasse toute imagination. Il y a enfin, mais ils sont rares, ceux qui croient dans le communisme ; ils sont peu nombreux, mais ils n'en représentent pas moins les êtres les plus redoutés et les plus redoutables car ils ne sont que des automates qui ne connaissent qu'une seule chose, l'État, et ils renoncent d'eux-mêmes à leur propre sens moral quand celui-ci n'est pas déjà considérablement atrophié. Furmint est de ceux-ci. Et en même temps, ce qui peut paraître assez curieux, Hidas.

— Vous devez être extraordinairement sûr de vous-même, dit Reynolds en ouvrant la bouche pour la première fois, et en parlant à voix lente.

— Il est le commandant de la forteresse de Szarhàza. » Il n'y avait rien besoin de dire de plus. « Mais pourquoi nous racontez-vous tout ceci ? Je croyais que vous aviez horreur de perdre votre temps.

— J'ai horreur de le perdre, je vous assure, mais laissez-moi continuer. Lorsqu'il s'agit de s'attirer les confidences de quelqu'un, tous les hommes qui entrent dans les différentes catégories que je viens de vous énumérer ont quelque chose en commun. À l'exception de Hidas, ils sont tous victimes d'une *idée fixe*, d'un conservatisme masqué doublé d'un dogmatisme assez aberrant – à savoir : ils sont absolument persuadés que pour toucher un homme, le seul moyen...

— Épargnez-nous les périphrases, grogna Reynolds. Ce que vous voulez dire, c'est que s'ils veulent tirer les vers du nez à quelqu'un, ils le font par la force.

— Cru, mais d'une concision admirable, murmura le commandant. Vous venez de me donner une leçon. Et pour continuer sur ce mode franc, on m'a chargé, messieurs, de m'attirer vos confidences : pour être encore plus précis, il me faut une confession complète et signée du capitaine Reynolds, et, de Jansci, son vrai nom et tous les détails sur la composition et le *modus operandi* de son organisation. Vous savez quelles sont les méthodes pratiquement invariables dont se servent les – heu – collègues dont je viens de vous parler. Les murs peints à la chaux, les lumières aveuglantes, les interrogatoires éternels, avec toujours les mêmes questions mille fois répétées, judicieusement coupés par des frictions de reins, des extractions de dents ou d'ongles, des écrasements de doigts, et tout l'attirail révoltant et détestable de la chambre de torture médiévale.

— Révoltant ? murmura Jansci.

— Pour moi, oui. En tant qu'ex-professeur de neurologie de l'université de Budapest et des principaux hôpitaux de ce pays, cette conception médiévale de l'interrogatoire m'est extrêmement déplaisante. Pour être honnête, je vous dirai que pour moi, toute sorte d'interrogatoire est déplaisante, mais j'ai trouvé dans cette prison des facilités qui sont pour moi d'une importance capitale, me permettant d'observer les désordres nerveux de l'homme, et de suivre infiniment plus loin que je n'aurais jamais pu le faire le fonctionnement incroyablement complexe du système nerveux. On risque de me juger de façon odieuse, mais les générations futures porteront peut-être un autre jugement sur moi... Je ne suis pas le seul membre de la faculté à être à la tête d'une prison ou d'un camp de prisonniers, je vous l'assure. Nous sommes extrêmement utiles aux autorités, et elles ne nous le sont pas moins. »

Il s'arrêta, sourit, presque timidement.

« Excusez-moi, reprit-il. Je me laisse quelquefois emporter par mon enthousiasme pour mon travail. Revenons-en à la question qui nous occupe. Vous avez des renseignements à fournir, et on ne vous les arrachera pas par des méthodes médiévales. J'ai déjà appris du colonel Hidas que le capitaine Reynolds réagit violemment à la souffrance physique et que dans une certaine mesure, il risque de se révéler d'un maniement difficile. Quant à vous... » Et il regarda lentement Jansci. « Je ne crois pas avoir jamais vu sur aucune tête humaine la trace d'autant de souffrances ; toute nouvelle souffrance pour vous ne serait qu'une ombre de quelque chose de passé. Je ne cherche pas à vous flatter quand je vous avoue que je me sens parfaitement incapable d'imaginer une nouvelle torture physique qui pourrait commencer à vous faire céder. »

Il se rappuya contre son dossier, alluma une longue et mince cigarette, et les regarda tous les deux, l'air de réfléchir. Le silence se prolongea pendant plus de deux minutes. Enfin, il se repencha en avant.

« Eh bien, messieurs, dois-je appeler un sténographe ?

— Comme vous voudrez, dit Jansci d'une voix polie. Mais il nous serait désagréable de vous faire perdre encore plus de temps que nous ne l'avons déjà fait.

— Je ne m'attendais pas à une autre réponse de votre part. » Il appuya sur un bouton, parla d'une voix rapide dans un micro, puis se rappuya contre son dossier. « Vous avez naturellement entendu parler de Pavlov, le psychologue russe ?

— Le saint Patron de l'A.V.O., si je ne m'abuse, murmura Jansci.

— Hélas ! il n'y a pas de saints dans notre philosophie marxiste – une philosophie à laquelle, j'ai le regret de vous le dire, Pavlov ne souscrivait pas. Mais vous ne vous trompez pas. Ce fut un pionnier, brutal, maladroit à bien des égards, mais un homme envers qui, cependant, nous autres... heu... interrogateurs à la pointe du progrès, avons contracté une dette capitale, et...

— Oui, nous savons qui est Pavlov, ce que sont ses chiens, son conditionnement et ses méthodes, dit Reynolds d'une voix sèche. Nous sommes ici dans la prison de Szarhàza et non pas à l'université de Budapest. Épargnez-moi une conférence sur l'historique du lavage de cerveau. »

Pour la première fois, le commandant perdit son masque de calme étudié ; ses pommettes hautes rougirent légèrement, mais il retrouva tout de suite la maîtrise de lui-même. « Vous avez naturellement raison, capitaine Reynolds. Il faut un certain... comment dirais-je ?... détachement philosophique pour pouvoir apprécier l'importance de la question. Mais me voilà reparti... J'avais simplement l'intention de vous dire qu'en combinant les découvertes les plus récentes que nous ayons faites à partir des techniques physiologiques de Pavlov, et certains processus psychologiques avec lesquels vous ferez bientôt connaissance, nous arrivons maintenant à des résultats assez incroyables. » Il y avait quelque chose d'épouvantable, d'effrayant dans l'enthousiasme glacé de cet homme pour ses recherches. « Nous pouvons actuellement briser n'importe quel être humain – et le briser sans lui laisser la moindre cicatrice physique. À l'exception des gens qui sont incurablement fous, c'est-à-dire qui sont déjà brisés, il n'y a absolument aucune exception. Votre bouche pincée d'Anglais traditionnel – et réel, du reste – n'y résistera pas ; vous serez brisé, comme tous le sont. Les efforts des Américains pour apprendre à leurs agents à résister à ce que le monde occidental appelle d'une façon si crue le lavage de cerveau et que nous appelons plus scientifiquement réintégration de la personnalité, sont aussi ridicules qu'enfants. Nous avons brisé le cardinal Mindszenty en quatre-vingt-quatre heures ; nous pouvons briser n'importe qui... »

Il se tut brusquement. Trois hommes en blouse blanche venaient d'entrer dans la pièce. Ils apportaient avec eux une bouteille, des tasses et une petite boîte métallique. Le commandant attendit qu'ils aient rempli les deux tasses d'un liquide qui ressemblait à du café.

« Ce sont mes assistants, messieurs. Vous excuserez les blouses blanches. Un détail psychologique assez simpliste, mais qui ne manque pas d'efficacité sur l'immense majorité de nos... heu... patients. C'est du café, messieurs. Buvez.

— Que je sois damné si je le bois, dit Reynolds d'une voix glacée.

— Dans ce cas, il vous faudra supporter le désagrément de la pince à nez et du tube d'ingestion, si vous vous y refusez, dit le commandant d'une voix fatiguée. Ne jouez pas à l'enfant. »

Reynolds but le café, et Jansci fit de même. Il avait exactement le goût de café ; peut-être un peu plus fort et un peu plus amer.

« C'est du vrai café, dit le commandant en souriant, mais il contient aussi un produit chimique qu'on appelle généralement de l'actédron. Ne vous faites pas d'illusion sur ses effets, messieurs. Pendant les premières minutes, vous vous sentirez stimulés, plus déterminés que jamais à résister, mais ensuite vous éprouverez des migraines assez violentes, des étourdissements, des nausées, une incapacité à vous détendre ; vous vous trouverez dans une sorte d'état de confusion mentale – et naturellement d'autres ingestions de ce produit suivront celle-ci. » Il se tourna vers un de ses assistants qui tenait maintenant une seringue, lui fit un signe de la main, puis il reprit ses explications. « De la mescaline – qui vous met dans un état mental très proche de la schizophrénie, et qui jouit en ce moment, si je ne m'abuse, d'une grande popularité chez les écrivains et les artistes du monde occidental. J'espère pour eux qu'ils ne la prennent pas avec de l'actédron. »

Reynolds le regardait droit dans les yeux, et il était obligé de faire de grands efforts sur lui-même pour ne pas frissonner. Il y avait quelque chose de mauvais, de foncièrement inhumain et d'anormal chez cet homme qui parlait d'une voix si calme, sur le ton légèrement enjoué d'un professeur en train de faire un cours. C'était d'autant plus inhumain qu'il n'y avait rien de délibéré dans l'attitude du commandant ; il ne cherchait pas à produire des effets. Il avait simplement cette immense indifférence, cette épouvantable indifférence de l'homme pour qui la seule chose qui compte dans la vie, la seule chose digne d'intérêt, est son travail personnel, qu'il cherche à pousser le plus loin possible, et qui, en dehors de son travail, ignore absolument toute considération d'humanité... Mais le commandant s'était remis à parler.

« Plus tard, je vous injecterai une autre substance, de ma propre invention, mais que j'ai mise au point si récemment que je ne lui ai pas encore donné de nom. Nous pourrions peut-être l'appeler szarhàzadine, messieurs ; ou est-ce que ce serait trop méchant ? Je peux vous assurer en tout cas que si nous avions eu ce produit à notre disposition il y a quelques années, le bon cardinal n'aurait pas résisté vingt-quatre heures, et encore moins quatre-vingt-quatre heures. Les effets combinés des trois drogues, administrées à deux reprises, vous

mettront dans un état d'épuisement mental absolu ; ensuite, la vérité sortira tout simplement de vous, comme on fait sortir l'eau du robinet, et nous ferons entrer dans votre esprit tout ce que nous voudrions y mettre, qui se transformera pour vous en vérité absolue.

— Et vous nous dites tout cela maintenant ? demanda Jansci d'une voix lente.

— Pourquoi pas ? Dans ce cas-ci, un homme prévenu n'en vaut pas deux ; il n'en vaut même pas un. Le processus est irréversible. » L'assurance tranquille qu'on sentait dans sa voix ne laissait pas la place au moindre doute. Il fit signe à ses aides en blouse blanche de s'en aller, puis il alla appuyer sur un bouton situé sur son bureau. « Messieurs, il est temps maintenant qu'on vous emmène à vos appartements. »

Presque immédiatement les gardes réapparurent dans le bureau ; ils détachèrent les prisonniers, l'un après l'autre, des fauteuils sur lesquels ils étaient liés. Ensuite, ils leur remirent des menottes autour des poignets et des chevilles, tout ceci avec une rapidité et une efficacité qui trahissaient une longue habitude, et qui ne permettaient pas la moindre tentative d'évasion. Lorsque Jansci et Reynolds se retrouvèrent debout, le commandant sortit du bureau, devant eux. Chaque prisonnier était encadré de deux gardes, et suivi d'un troisième garde, le pistolet à la main. On ne prenait absolument aucun risque.

Le commandant les devança ; ils traversèrent une grande cour intérieure recouverte de neige tassée, entrèrent par un portail gardé dans un bâtiment aux murs massifs et dont toutes les fenêtres étaient munies de barreaux ; ils prirent un couloir étroit et mal éclairé. Vers le milieu de ce couloir, au pied d'un escalier qui descendait dans le noir, le commandant s'arrêta devant une porte, fit signe à l'un des gardes et se tourna vers les deux prisonniers.

« Une dernière attention, messieurs. Un dernier souvenir que vous pourrez garder pendant les dernières heures qui vous restent à vivre tels que vous avez été jusqu'ici. » La clef tourna dans la serrure, et le commandant poussa la porte avec son pied. « Après vous, messieurs. »

Sautillant pour avancer, Jansci et Reynolds entrèrent comme ils le purent dans la pièce, et n'évitèrent de tomber qu'en se retenant au cadre d'un vieux lit de fer sur lequel un homme était allongé en train de dormir. Et Reynolds vit, sans éprouver le moindre mouvement de surprise – il s'était attendu à cela en voyant le commandant s'arrêter devant cette porte – il vit que l'homme était le docteur Jennings. Il avait l'air usé, fatigué, des années plus vieux que le Jennings qu'il avait vu trois jours plus tôt. Il dormait, allongé sur une paillasse sale,

mais il se réveilla presque instantanément, et Reynolds sentit une joie réelle en voyant que malgré tout ce que le vieil homme avait souffert, il n'avait rien perdu de son ardeur et de son intransigeance ; il vit brûler dans ces yeux fatigués la même flamme qu'avant pendant que Jennings se levait.

« Et alors, vous allez me dire ce que signifie cette dernière intrusion ? » Il parlait en anglais – la seule langue qu'il connût – mais Reynolds vit que le commandant le comprenait. « Est-ce que vous trouvez que vous ne m'avez pas assez trimbalé de droite et de gauche depuis le début du week-end, non... » Mais il se tut en reconnaissant Reynolds ; il le regarda, les yeux fixes. « Alors, ils vous ont eu aussi, vous ? »

— Naturellement », dit le commandant dans un anglais précis. Il se tourna vers Reynolds. « Eh bien, vous êtes venu d'Angleterre pour voir le professeur. Vous l'avez vu ; maintenant, vous pouvez lui dire au revoir. Il part cet après-midi – dans trois heures exactement pour la Russie. » Il se tourna vers Jennings. « Les routes sont dans un tel état que nous avons prévu pour vous un wagon spécial qui sera attaché au train normal de Pécs. Vous y jouirez d'un confort raisonnablement satisfaisant.

— Pécs ? fit Jennings en le regardant. Et où est-ce que c'est, votre bon Dieu de Pécs ?

— À cent kilomètres au sud d'ici, mon cher Jennings. L'aéroport de Budapest est fermé pour le moment à cause de la neige et de la glace, mais aux dernières nouvelles, celui de Pécs est toujours en service. On y déroute un avion spécial qui vous est destiné, à vous, ainsi qu'à quelques autres... heu... cas spéciaux...

Jennings parut l'ignorer. Il se retourna vers Reynolds.

« Je crois avoir compris que mon fils Brian est arrivé en Angleterre ? »

Reynolds fit oui de la tête, sans rien dire.

« Et moi je suis toujours ici, n'est-ce pas ? On peut vous féliciter, jeune homme ; vous avez arrangé les choses de façon merveilleuse. Et ce qui va arriver maintenant, il n'y a que le Ciel qui le sache.

— Je ne peux vous exprimer ma honte, monsieur », Reynolds hésita un moment. Puis il se décida tout d'un coup. « Mais il y a une chose que vous avez le droit de savoir. Je ne suis pas autorisé à vous le dire, mais, pour une fois, que l'autorité aille au diable. Votre femme... L'opération de votre femme a été une réussite complète, et M^{me} Jennings est déjà presque complètement guérie.

— Comment ? Comment ? Qu'est-ce que vous dites ? » Jennings

avait attrapé Reynolds par les revers de sa veste et quoiqu'il fût plus léger que lui de vingt kilos au moins, il était en train de le secouer comme un prunier. « Vous mentez, je sais que vous mentez ! Le chirurgien a dit...

— Le chirurgien a dit ce que nous lui avons dit de dire, le coupa sèchement Reynolds. Je sais que c'est impardonnable mais il était absolument essentiel que vous rentriez en Angleterre, et nous nous sommes servis de tous les moyens que nous avions à notre disposition. Tout ceci n'a plus la moindre importance maintenant, alors je peux bien vous le dire.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Reynolds s'était attendu à ce qu'un homme du genre du professeur, avec sa réputation et son caractère, soit pris d'une colère épouvantable à l'idée d'avoir été trompé si cruellement et si totalement, mais au lieu de cela, il s'écroula sur son lit comme si ses jambes étaient brusquement incapables de supporter le poids de son corps. Il pleurait. « C'est merveilleux ! Je ne peux vous dire combien c'est merveilleux... Et il y a quelques heures à peine, j'étais *sûr* que jamais plus, jamais plus je ne pourrais être heureux.

— Très intéressant, très intéressant, oui, murmura le commandant. Et dire que les Occidentaux ont le toupet de prétendre que c'est nous qui sommes inhumains et barbares.

— C'est vrai, dit Jansci. Mais au moins l'ouest n'imbibe pas ses victimes d'actédron et de mescaline.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? fit Jennings en relevant la tête. Qui est-ce qui est imbibé de...

— Nous, dit Jansci d'une voix douce. On va nous juger de façon parfaitement impartiale, on nous exécutera au petit jour, mais en attendant nous devons passer par l'équivalent actuel du supplice de la roue. »

Jennings regardait droit dans les yeux Jansci et Reynolds, l'incrédulité se changeant sur sa figure en une expression d'horreur profonde. Il se leva et regarda le commandant.

« C'est vrai ? Ce que dit cet homme, je veux dire, est-ce que c'est vrai ? »

Le commandant haussa les épaules. « Il exagère naturellement, mais...

— C'est donc vrai. » Jennings parlait maintenant d'une voix calme. « Monsieur Reynolds, vous avez bien fait de me dire la vérité à propos de ma femme ; de toute façon, ce moyen de pression, il serait parfaitement inutile d'y avoir recours maintenant. Ce ne serait pas nécessaire. Mais il est trop tard, je m'en rends compte, de même que

d'un certain nombre d'autres choses – et entre autres, de ce que je ne reverrai jamais.

— Votre femme. » C'était une affirmation, ce n'était pas une question.

« Ma femme, fit Jennings. Et mon fils.

— Vous les reverrez », dit Jansci d'une voix calme. Et il y avait une telle tranquillité, une telle assurance, une conviction si inébranlable dans le ton de sa voix que les autres se tournèrent tous ensemble vers lui, se demandant s'il savait des choses que personne ne savait ou s'il n'était pas tout simplement fou. « Je vous le promets, docteur Jennings. »

Le vieil homme le regarda un moment dans les yeux, mais dans les siens, l'espoir s'effaça lentement.

« Vous êtes bon, mon ami. La religion est...

— Vous la reverrez dans ce monde, l'interrompit Jansci. Et bientôt.

Emmenez-les, dit le commandant d'une voix sèche. Il est déjà à moitié fou. » Michael Reynolds était en train de devenir fou, lentement mais irrémédiablement fou, et ce qu'il y avait de plus terrible, c'était qu'il s'en rendait parfaitement compte. Depuis la troisième injection de la série, qu'on leur avait donnée peu après les avoir attachés sur des chaises dans cette cellule souterraine, il avait été complètement impuissant, incapable de résister à l'assaut permanent que lui livrait la folie. Plus il luttait, plus il s'efforçait d'ignorer les symptômes, la douleur et les tensions atroces auxquelles étaient soumis son corps et son esprit, plus il devenait conscient de ces symptômes, et plus profond travaillaient, torturaient son esprit, augmentaient leur emprise sur lui, ces drogues, ces produits chimiques qui le déchiraient de l'intérieur.

Par les mains et par les pieds, ainsi que par des lanières passées autour de ses cuisses et de sa taille, il était immobilisé sur sa chaise à dos droit. Il aurait donné tout ce qu'il avait jamais eu, tout ce qu'il pourrait jamais avoir, pour avoir droit à l'immense soulagement d'être débarrassé de ces liens, pour pouvoir se jeter contre le sol, contre les murs, pour pouvoir se tordre, tordre son corps de toutes les façons possibles, se plier, se détendre, se décontracter, relâcher tous ses muscles. N'importe quoi qui aurait pu le débarrasser de cette démangeaison intolérable, de cette tension effrayante qu'infligeaient à tout son être les dizaines de milliers d'extrémités nerveuses surexcitées qui le secouaient dans tous les sens. C'était la vieille torture chinoise du chatouillement sous la plante des pieds, mais ici elle était multipliée cent fois, mille fois. Ici, il n'y avait pas de plume pour

chatouiller ; ici, il y avait les aiguilles insidieuses, traîtresses, intérieures, innombrables de l'actédron qui stimulaient tous ses nerfs, à en hurler, dans un tourbillon affolant, quelque chose d'inimaginable, d'inimaginé, un maximum impensable d'excitation frénétique.

Des vagues de nausée l'emportaient ; il avait l'impression qu'on lui avait lâché à l'intérieur du corps comme un nid de guêpes dont les milliers d'ailes auraient été en train de battre dans son estomac ; il avait de plus en plus de mal à respirer et, de plus en plus fréquemment maintenant, sa gorge se contractait de façon terrifiante ; il se sentait étrangler, étouffer, des vagues de panique montaient en lui, et juste au dernier instant la délivrance arrivait, il réussissait enfin à faire pénétrer un peu d'air dans ses poumons douloureux. Mais sa tête, son esprit, c'était cela le pire. À l'intérieur de sa tête, tout lui paraissait noir et confus, son esprit, déchiqueté, en lambeaux, perdait de plus en plus le contact avec la réalité, malgré ses efforts désespérés et conscients pour s'accrocher aux restes de raison que l'actédron et la mescaline lui laissaient. Il avait l'impression d'avoir la nuque serrée dans un étau, et ses yeux lui faisaient un mal abominable. Il pouvait entendre une voix maintenant, des voix qui l'appelaient de loin, et au moment même où les derniers vestiges de la raison échappaient à sa volonté impuissante, où il s'enfonçait dans l'obscurité, alors même que sa propre conscience le quittait, il savait que maintenant le linceul obscur de la folie l'avait complètement recouvert de ses plis épais et affolants.

Il entendait toujours les mêmes voix ; dans ces profondeurs sinistres, les voix lui parvenaient toujours aux oreilles. Ce n'étaient pas des voix, mais quelque chose qui semblait lui parler, non pas des voix, mais une voix, et elle, maintenant, elle ne lui parlait pas, elle ne lui soufflait plus à l'oreille, aux recoins sombres de son esprit, comme toutes les autres voix l'avaient fait ; elle hurlait, elle criait, avec une violence qui pénétrait jusqu'aux replis du linceul de la folie, avec une impatience, une insistance incroyables, elle était telle que tout homme ayant encore en lui la moindre étincelle de vie ne pouvait lui échapper, ne pouvait l'ignorer. Encore une fois, encore une fois, elle revint, insistante, éternelle, elle était de plus en plus forte, de plus en plus forte, et, à la fin, elle réussit à atteindre Reynolds au fond de l'obscurité où il se trouvait, elle réussit à soulever un coin du voile, et il reconnut la voix pendant une fraction de seconde. C'était une voix qu'il connaissait bien, mais qu'il n'avait jamais entendue avec l'intonation qu'elle avait maintenant ; dans un éclair de conscience, il réussit à se rendre finalement compte que c'était la voix de Jansci, et Jansci lui criait, lui criait, lui criait sans cesse : « La tête en l'air ! Pour l'amour du Ciel, gardez votre tête en l'air ! Gardez votre tête en l'air ! Gardez votre tête en l'air ! » Et il lui répétait toujours la même chose,

comme une litanie interminable.

Lentement, douloureusement, fraction de centimètre par fraction de centimètre, comme s'il devait lever un poids énorme, Reynolds réussit à relever sa tête qui était tombée sur sa poitrine, mais fermant toujours ses yeux de toutes ses forces, et il sentit finalement sa nuque toucher le dossier de la chaise. Pendant un long moment, il resta dans cette position, essayant simplement de retrouver sa respiration, comme, un coureur de fond dans les derniers mètres d'une course, mais sa tête recommença à s'incliner vers l'avant.

« La tête en l'air ! Je vous dis de la garder en l'air ! » La voix de Jansci était tendue, volontaire, et Reynolds prit tout d'un coup conscience, clairement et nettement conscience, que Jansci projetait sa propre volonté vers son cerveau à lui, Reynolds, qu'il s'intégrait à lui, mettait en jeu toute cette fantastique volonté qui avait réussi à le faire échapper aux montagnes de Kolyma, et qui lui avait permis de traverser les déserts inconnus et gelés de la Sibérie, et d'en sortir vivant. « Gardez-la en l'air, je vous dis ! C'est mieux, c'est mieux ! Maintenant vos yeux – ouvrez-les ! Regardez-moi ! »

Reynolds ouvrit les yeux et le regarda. C'était comme s'il avait les yeux recouverts de chapes de plomb tellement l'effort qu'il devait fournir était épuisant ; mais il réussit à les ouvrir, et avec un regard imprécis, vague, il parvint à y voir dans la demi-obscurité où était plongée leur cellule. Au début, il crut que ses yeux étaient aveugles, qu'il ne pouvait plus y voir ; il avait l'impression d'être plongé dans une sorte de vapeur qui lui brouillait les yeux, mais soudain il se rendit compte que c'était vraiment de la vapeur, et il se souvint que le dallage de pierre de la cellule était recouvert de quinze centimètres d'eau, et que des tuyaux laissant échapper de la vapeur couraient sur tous les murs de la cellule : la chaleur humide, qui dépassait de loin celle de n'importe quel bain turc, faisait partie du traitement.

Maintenant il voyait Jansci, et il avait l'impression de le voir comme à travers un verre à moitié dépoli, mais il le voyait quand même. Il le voyait à deux mètres cinquante de lui à peu près, attaché sur une chaise qui était exactement comme la sienne. Jansci secouait la tête à droite et à gauche sans jamais s'arrêter, serrant les mâchoires, les rouvrant, ouvrant et refermant successivement les mains – il avait les bras immobilisés – comme s'il cherchait à se débarrasser d'une partie de la tension accumulée en lui, cette titillation atroce de l'ensemble du système nerveux survolté.

« Ne laissez pas retomber votre tête, Michael », dit-il d'une voix pressante. Et au sein de ce cauchemar désespérant dans lequel il était plongé, entendre son prénom fit un bien immense à Reynolds. C'était

la première fois que Jansci s'en servait, et il le prononçait exactement comme sa fille l'avait fait. « Pour l'amour du Ciel, gardez les yeux ouverts. Ne vous laissez pas aller. Quoi qu'il arrive, ne vous laissez pas aller ! Il y a un maximum, il y a un sommet dans l'effet de ces drogues, mais si on arrive à dépasser ce sommet... Ne vous laissez pas aller ! » hurla-t-il. Reynolds rouvrit les yeux. Cette fois-ci, l'effort était presque insensiblement, mais nettement, moins dur.

— C'est cela, c'est cela ! » La voix de Jansci lui parvenait plus claire aux oreilles maintenant. « Je me suis senti exactement comme vous il y a un moment, mais si on se laisse aller, si on cède, il n'y a pas moyen de s'en sortir. Accrochez-vous, mon garçon, accrochez-vous. Chez moi, je sens déjà que ça passe. »

Reynolds lui aussi pouvait sentir maintenant que l'emprise des drogues sur son esprit était légèrement moins puissante. Il avait un besoin absolument fou de bouger, de contracter et de décontracter tous les muscles de son corps. Sa tête, pourtant, commençait à s'éclaircir et, derrière ses yeux, la douleur s'apaisait un peu. Jansci n'arrêtait pas de lui parler, de lui parler tout le temps, l'encourageant, le distrayant, et petit à petit, progressivement, ses membres, son corps arrivèrent à se détendre ; il se mit même brusquement à avoir froid au milieu de la chaleur tropicale qui régnait dans la cellule. Sans pouvoir se contrôler, il se mit à frissonner. Puis, les frissons disparurent à leur tour ; Reynolds se mit à transpirer à grosses gouttes. Et il se sentait devenir faible, faible, en même temps que l'humidité et la chaleur s'accroissaient avec chaque moment qui passait. Il se trouvait maintenant sur le seuil de l'évanouissement, et ce serait un évanouissement sain, normal cette fois-ci ; mais la porte de la cellule s'ouvrit et des gardes, chaussés de bottes de caoutchouc, entrèrent ; l'eau éclaboussa les prisonniers. Quelques secondes plus tard, les gardes les avaient détachés et les faisaient sortir dans le couloir. L'air était pur et glacé, et Reynolds pour la première fois de sa vie sut ce que devait être le goût de l'eau sur les lèvres d'un homme en train de mourir de soif dans un désert.

Devant lui marchait Jansci qui cherchait à empêcher les gardes qui l'encadraient de le soutenir par les bras. Reynolds tout en se sentant comme un homme qui se relève à peine d'un long accès de fièvre, et terriblement fatigué, fit la même chose. Lorsque les gardes le lâchèrent, il trébucha, faillit tomber, mais il se reprit et suivit Jansci tout seul. Ils se retrouvèrent dehors, dans le froid mordant de la cour. Ils avaient le dos droit et la tête haute.

Le commandant les attendait et ses yeux se rétrécirent brusquement en les voyant, comme s'il était incapable de croire le témoignage de ses sens. Pendant quelques instants, il donna

l'impression d'en avoir le souffle coupé, et ce qu'il se préparait à dire, il ne le dit pas. Il se reprit en main très rapidement, et le masque professionnel retomba sur sa figure.

« Franchement, messieurs, si l'un de mes collègues m'avait jamais raconté une chose pareille, je vous garantis que je l'aurais traité de menteur. J'aurais été absolument incapable de le croire. Et, dans l'intérêt de la science, pouvez-vous me dire comment vous vous sentez ?

— J'ai froid. Et mes pieds sont gelés – vous ne vous en doutez peut-être pas, mais nos pieds sont trempés – nous les avons eus dans l'eau pendant plus de deux heures. » Tout en parlant, Reynolds s'appuyait au mur d'une façon négligente et décontractée, non pas parce qu'il se sentait dans un état d'âme supérieur, mais tout simplement parce que s'il ne l'avait pas fait, il se serait écroulé par terre. Le regard qu'il vit dans les yeux de Jansci l'aida encore plus à surmonter sa faiblesse.

« Chaque chose en son temps. Des changements réguliers de température font partie du – comment dirais-je ? – du traitement. Je vous félicite, messieurs. Avec vous, je me trouve devant un cas qui promet d'être d'un intérêt passionnant. » Il se tourna vers l'un des gardes. « Qu'on mette une pendule dans leur cellule, à un endroit où ils pourront la voir tous les deux. La prochaine ingestion d'actédon aura lieu à... voyons, que je voie... il est maintenant midi... aura lieu à deux heures exactement. Ce n'est pas la peine de les faire attendre inutilement.

Dix minutes plus tard, le souffle coupé par la chaleur affolante dans laquelle ils se retrouvaient plongés brutalement après le froid glacial de la cour, Reynolds regardait la pendule au tic-tac sonore ; puis il se tourna vers Jansci.

« Il ne manque pas le plus petit raffinement dans ses tortures, n'est-ce pas ?

— Il serait horrifié, sincèrement horrifié s'il vous entendait prononcer le mot de « torture », dit Jansci d'une voix grave. Le commandant se considère uniquement comme un homme de science en train de procéder à une expérience. Tout ce qu'il cherche, c'est l'efficacité maximum. Les résultats seuls l'intéressent. Il est naturellement fou lui-même, mais sa folie est la folie aveugle des fanatiques. Il serait choqué de nous l'entendre dire également, du reste.

— Fou ? » Reynolds jura. « C'est un ennemi de la race humaine. Dites-moi, Jansci, est-ce que cet homme, vous le considérez comme votre frère ? Vous croyez toujours à l'unité de l'humanité ?

— Un ennemi de la race humaine ? murmura Jansci. Bon, très bien. Admettons-le, mais en même temps n'oublions pas que cette absence d'humanité ne connaît aucune frontière, que ce soit dans l'espace ou dans le temps. Il serait difficile de dire que c'est la caractéristique exclusive des Russes, vous savez. Dieu seul pourrait dire combien de milliers de Hongrois ont été exécutés, ou torturés à un point tel que la mort, quand elle est venue, a été un soulagement pour eux ; et ce sont leurs frères hongrois qui ont tout fait. Et la S.S.B. tchèque, leur police secrète, valait la N.K.V.D., et l'U.B. polonaise, dont presque tous les membres étaient polonais, a commis des atrocités qui dépassent de loin tout ce que les Russes ont jamais pu rêver.

— Des atrocités pires même que Vinnitsa ? »

Jansci regarda Reynolds d'un long regard silencieux et profond ; il se passa le dos de la main sur le front, mais ç'aurait pu être uniquement pour essuyer la sueur.

« Vinnitsa ? » Il rabaissa sa main et parut se perdre dans la contemplation d'un coin de la cellule. « Pourquoi me parlez-vous de Vinnitsa, mon garçon ?

— Je ne sais pas. Julia a prononcé ce nom. Peut-être que je n'aurais pas dû vous le demander. Je m'excuse, Jansci. Oubliez ce que j'ai dit.

— Ce n'est pas la peine de vous excuser – je ne pourrai jamais oublier Vinnitsa. » Il se tut pendant un long moment, puis il reprit à voix lente : « Je ne pourrai jamais l'oublier. J'étais avec les Allemands en 1943, au moment où nous avons fait des fouilles dans un verger entouré de hautes palissades, près du quartier général de la N.K.V.D. Nous avons découvert dix mille cadavres dans une fosse commune qui se trouvait dans ce verger. Nous y avons trouvé ma mère, ma sœur, ma fille – la sœur aînée de Julia – mon fils unique. Ma fille et mon fils avaient été enterrés vivants. Ce n'est pas difficile de dire ces choses-là. »

Pendant les minutes qui suivirent, la cellule sombre, où régnait une température d'étuve, profondément creusée sous la terre gelée de Szarhàza, cessa complètement d'exister pour Reynolds. Il oublia leur situation atroce, il oublia l'image affolante du scandale international qui ne manquerait pas d'être déclenché par son procès, il oublia l'image de l'homme qui s'acharnait à les détruire, il n'entendit même plus le tic-tac de la pendule. Il ne voyait que l'homme assis en face de lui, il ne pensait qu'à la simplicité effarante de son récit, au choc inimaginable qu'il avait dû éprouver en retrouvant les cadavres des siens, à ce miracle : qu'il ait pu conserver son équilibre d'esprit, qu'il

soit devenu l'homme sage, doux et aimable qu'il était maintenant, sans haine pour qui que ce soit, avoir perdu tant de personnes aimées, avoir perdu pratiquement tous ceux qui lui étaient chers et pouvoir ensuite appeler les meurtriers ses frères. Il le regarda, et il sut qu'il n'avait même pas encore commencé à connaître cet homme, et qu'il ne pourrait jamais, jamais le connaître...

— « Il n'est pas difficile de lire vos pensées, dit Jansci d'une voix égale. J'ai perdu tellement de personnes que j'aimais ; et pendant un moment, j'ai même perdu la raison. Le Comte, je vous raconterai un jour son histoire, a perdu encore plus que moi, moi, au moins, j'ai encore Julia, et, je le crois du fond de mon cœur en tout cas, ma femme. Il a tout perdu au monde, lui. Mais il y a une chose que lui et moi nous savons : nous savons que ce ne fut qu'un fleuve de sang, un déferlement de violence qui nous a pris les personnes que nous aimions, mais nous savons aussi que tout le sang qui a jamais été versé, et qui pourra jamais être versé, jamais ne pourra nous les rendre. La vengeance est bonne pour les fous et pour les sauvages. La vengeance ne pourra jamais créer un monde dans lequel le sang et la violence ne pourront *jamais*, ne risqueront jamais de nous prendre les personnes que nous aimons. Il y a peut-être un monde meilleur qui vaut la peine qu'on lutte, qu'on travaille, qu'on se sacrifie pour lui, mais moi, je suis un homme simple, et je suis incapable de me le représenter. » Il s'arrêta, puis sourit. « Eh bien, nous voilà en train de parler des grands problèmes de la barbarie et de l'humanité. N'en oublions pas pour autant la situation précise dans laquelle nous nous trouvons. Oh ! non, non ! s'écria Reynolds en secouant violemment la tête. Oublions-la, oublions-la complètement.

— Et voilà ce que dit le monde entier ; oublions ; ne voyons pas. N'y pensons pas – ce serait trop atroce d'y penser. Évitions à nos cœurs, à nos esprits, à nos consciences de se soucier de ces choses, car alors peut-être ce qu'il y a de bon en nous, ce qu'il y a de bon dans chaque homme risquerait de nous donner envie de faire quelque chose. Et il n'est pas question que nous fassions quelque chose, dit le monde, pour la bonne raison que nous ne savons ni où ni comment commencer. Mais en toute humilité, je peux suggérer une façon de commencer – nous pouvons commencer par *ne pas* penser que la barbarie est endémique, qu'elle appartient en particulier à un endroit particulier de ce pauvre monde.

« Je vous ai parlé des Hongrois, des Polonais et des Tchèques. J'aurais pu tout aussi bien vous parler de la Bulgarie et de la Roumanie où des atrocités innombrables ont été commises dont le monde n'a jamais entendu parler, et dont il n'entendra peut-être jamais parler. Je pourrais aussi vous parler des sept millions de

réfugiés de Corée. Et à tout ceci, vous pourriez me répondre : mais c'est toujours la même chose ; il n'y a qu'un responsable, le communisme. Et vous auriez raison, mon garçon.

« Mais que diriez-vous si je vous rappelais les atrocités qui ont été commises par la Phalange en Espagne, ou à Buchenwald et à Belsen, et dans les chambres à gaz d'Auschwitz et les camps de prisonniers des Japonais, et les trains de la mort d'il n'y a pas si longtemps ? Vous me donneriez la même réponse : toutes ces choses n'arrivent que sous des régimes totalitaires. Mais je vous ai dit également que la barbarie ignorait aussi les frontières dans le temps. Remontez d'un siècle ou deux en arrière. Remontez à l'époque où les deux grands défenseurs actuels de la démocratie n'étaient pas aussi adultes qu'ils le sont aujourd'hui. Retournez à cette époque où les Anglais étaient en train de construire leur empire colonial – l'un des processus de colonisation les plus brutaux que le monde ait jamais vus – revenez à l'époque où ils faisaient la traite des noirs, où ils les emmenaient comme du bétail en Amérique, tandis que les Américains eux-mêmes étaient en train de faire disparaître les Indiens de la face de leur continent. Et alors, que me diriez-vous, mon garçon ?

— Vous avez vous-même donné la réponse : nous étions jeunes à cette époque.

— Et aujourd'hui, les Russes sont jeunes. Mais même aujourd'hui, même dans ce xx^e siècle, des choses arrivent dont tous les hommes qui ont un soupçon de dignité devraient avoir honte. Vous vous souvenez de Yalta, Michael, vous vous souvenez des accords entre Staline et Roosevelt, vous vous souvenez des grands rapatriements par la force de tous ces habitants de l'est qui s'étaient enfuis vers l'ouest ?

— Je m'en souviens.

Vous vous en souvenez. Mais ce dont vous ne pouvez pas vous souvenir, c'est ce que vous n'avez pas pu voir, pas pu savoir, mais que le Comte et moi nous avons vu et que nous n'oublierons jamais : des milliers et des milliers de Russes, d'Estoniens, de Lituaniens, de Lettons qu'on a envoyés de force chez eux, chez eux où ils savaient qu'une seule chose les attendaient : la mort. Vous n'avez pas vu ce que nous avons vu, des milliers et des milliers d'hommes rendus fous par la terreur, se pendant à tout ce qui leur permettait de se pendre, se laissant tomber sur leurs canifs, se jetant sous les roues des wagons, se tranchant la gorge avec des lames de rasoir rouillées, enfin tout, tout au monde, toute façon aussi douloureuse fût-elle d'en finir, mais mourir plutôt que de retourner vers les camps de concentration, les salles de torture et la mort la plus atroce qui soit. Mais ceci, nous l'avons vu, et nous avons vu des milliers d'hommes qui, eux, n'ont pas

eu le bonheur de pouvoir se suicider et nous les avons vu embarquer : on les faisait monter comme du bétail dans les wagons, dans des camions, à coups de baïonnettes, et c'étaient des baïonnettes anglaises et américaines... Ne l'oubliez jamais, Michael ; c'étaient des baïonnettes anglaises et américaines... Que celui qui n'a jamais péché...»

Jansci secoua la tête pour faire tomber les gouttes de sueur qui coulaient en rigoles sur son front avec l'humidité croissante. Tous les deux, ils commençaient à avoir le souffle court, à respirer difficilement ; avec cette chaleur étouffante, il leur fallait lutter pour arriver à prendre chaque respiration, mais Jansci n'avait pas encore fini de dire ce qu'il avait à dire.

« Je pourrais continuer indéfiniment, mon garçon, à parler de votre propre pays, et de ce pays qui se considère aujourd'hui comme le seul véritable dépositaire et gardien de la démocratie sur terre, l'Amérique. Et si votre peuple et si les Américains ne sont pas les plus grands champions de la démocratie sur terre, ils sont en tout cas les plus bruyants. Je pourrais parler de l'intolérance, des cruautés qui marquent l'intégration raciale en Amérique, je pourrais parler du jaillissement du Ku Klux Klan en Angleterre qui s'est longtemps considérée, mais à tort, comme de beaucoup supérieure à l'Amérique par l'absence chez elle de discrimination raciale. Mais c'est inutile, et ces pays sont assez grands et assez sûrs d'eux-mêmes pour pouvoir venir à bout de leurs minorités racistes, et ils sont assez libres pour oser ne pas s'en cacher devant le monde. Tout ce que je veux dire, c'est que la cruauté, la haine et l'intolérance ne sont pas le monopole d'une race, d'une croyance ou d'une époque. Nous les avons connues depuis que le monde est monde, elles sont toujours présentes, et dans tous les pays du monde. Il y a autant d'hommes mauvais, pervers, sadiques, à Londres et à New York qu'il y en a à Moscou, mais les démocraties occidentales veillent sur les libertés publiques comme sur la prunelle de leurs yeux, et l'écume de la société ne peut pas prendre le pouvoir ; mais ici, avec un système politique qui ne peut exister, se maintenir que par la répression, il faut disposer d'une police dont le pouvoir soit absolu, dont l'existence soit légale mais dont les méthodes soient au-dessus des lois, soient arbitraires et essentiellement despotiques. Et une police de ce genre ne peut manquer d'attirer, comme le miel attire les mouches, les pires éléments de la société ; ceux-ci y entrent, puis ils s'en rendent maîtres, pour finir par dominer le pays lui-même. À l'origine on ne crée pas la police avec l'intention de la voir devenir quelque chose de monstrueux, mais, inévitablement, de par la nature même des éléments qui sont attirés par elle, elle devient quelque chose de monstrueux, et le Frankenstein qui en est le créateur devient son esclave.

— Et on ne peut pas détruire le monstre ?

Il est comme une hydre, avec des têtes qui repoussent au fur et à mesure qu'on les coupe, et il grandit de lui-même. On ne peut pas le détruire. Personne ne peut non plus tuer le Frankenstein qui en est l'auteur. C'est le système, c'est la croyance qui nourrit le Frankenstein que nous devons détruire, et la meilleure façon de le détruire, est de faire disparaître le besoin de son existence. Il ne peut pas exister dans le vide parfait. Et je vous ai déjà expliqué pourquoi ce système existe. » Il eut un sourire triste. « Il y a trois jours ou il y a trois ans de cela ?

— Je dois vous avouer que ma mémoire et ma capacité de réflexion ne sont pas dans leur forme idéale en ce moment », lui répondit Reynolds, comme cherchant à s'excuser. Il regarda un moment les gouttes de sueur qui n'arrêtaient pas de couler de sa figure et tombaient dans l'eau qui recouvrait le sol. « Est-ce que vous croyez que notre ami a l'intention de nous faire fondre ?

— On le dirait bien. À propos de ce que je vous disais, je me demande si je ne parle pas trop et au mauvais moment... Vous ne vous sentez pas un peu moins irrité, un peu plus compréhensif à l'égard de notre cher commandant ?

— Ah ! Non !

— Bon, très bien, dit Jansci avec un soupir résigné. Après tout, ce n'est pas parce que l'on comprend la raison de l'avalanche qu'on aime être pris par elle. » Il se tut. On entendait des pas lourds dans le couloir. Jansci se tourna vers la porte de la cellule. « Je crains bien, murmura-t-il, que notre tranquillité ne soit bientôt troublée. »

Les gardes entrèrent dans la cellule, détachèrent les prisonniers, les firent mettre debout et les poussèrent vers le couloir ; ils leur firent remonter l'escalier, traverser la cour, toujours aussi efficaces et toujours aussi peu communicatifs. Le chef des gardes frappa à la porte du bureau du commandant ; il attendit qu'on lui ait répondu de l'intérieur, puis il ouvrit la porte et poussa les prisonniers devant lui. Le commandant n'était pas seul, et Reynolds reconnut tout de suite son visiteur – c'était le colonel Josef Hidas, le commandant en second de l'A.V.O. Hidas se leva dès qu'il les vit entrer et se dirigea vers Reynolds qui essayait d'empêcher ses dents de claquer et son corps tout entier de frissonner, mais sans résultat : même sans les produits chimiques, ces changements brutaux de température, de 40° au moins, avaient un effet épuisant, débilitant sur son organisme. Hidas lui adressa un sourire et lui dit :

« Eh bien, capitaine Reynolds, il paraît que nous sommes faits pour nous rencontrer. Mais j'ai bien peur que les circonstances actuelles ne

soient encore plus désagréables pour vous que celles de notre dernière rencontre... Ce qui me rappelle que je voulais vous faire part d'une bonne nouvelle : votre ami Coco est maintenant remis de ses émotions et il a repris son service ; je dois vous dire qu'il boite encore.

— J'en suis absolument désolé, dit Reynolds assez sèchement. Si j'avais su, j'aurais frappé plus fort. »

Hidas releva un sourcil, et se tourna vers le commandant.

« Ils ont reçu le traitement complet ce matin ?

— Oui, colonel. Ils ont un étonnant degré de résistance tous les deux – mais c'est un défi à mes capacités professionnelles qui me touche profondément. Ils auront parlé avant minuit.

— Certainement. Je n'en doute pas. » Hidas se retourna vers Reynolds. « Votre procès aura lieu jeudi devant le Tribunal du Peuple. Nous l'annoncerons officiellement demain, et nous offrirons des visas immédiats pour la Hongrie en même temps qu'une réception de toute première classe, à tous les journalistes occidentaux qui pourront avoir envie d'assister au procès.

— Il n'y aura pas de place pour qui que ce soit d'autre, murmura Reynolds.

— Ce qui nous conviendra admirablement... Mais quoi qu'il en soit, ce procès a peu de charme pour moi, comparé à un autre procès qui va avoir lieu encore plus tôt dans la semaine et qui recevra, lui, moins de publicité. » Hidas s'avança vers Jansci et lui dit : « En ce moment précis, j'avoue franchement que je vois se réaliser mes désirs les plus chers, l'ambition la plus vive, la plus grande de toute ma vie : faire la connaissance, dans la situation mutuelle où nous nous trouvons actuellement, de l'homme qui m'a valu plus de soucis, plus d'inquiétudes et d'ennuis, plus de nuits blanches que n'ont pu m'en valoir tous les efforts de tous les autres ennemis de l'État que j'ai jamais connus. Oui, je l'admets. Il y a pratiquement sept ans maintenant que tous les jours vous vous êtes mis en travers de mon chemin, que vous n'avez pas arrêté de faire disparaître et s'enfuir des centaines de traîtres et d'ennemis du communisme, que vous n'avez pas cessé de tourner en ridicule toutes les lois de la justice. Pendant les dix-huit derniers mois, secondé par votre ami, le malheureux mais brillant major Howarth, vos activités ont pris une extension pratiquement intolérable. Mais vous êtes maintenant au bout de votre rouleau – comme chacun d'entre nous doit arriver au bout du sien. Je meurs d'envie d'en être arrivé au moment où vous parlerez... Comment vous appelez-vous, mon ami ? Jansci. C'est le seul nom que je possède.

— Naturellement ! Je ne m'attendais à rien... » Mais Hidas s'interrompit brusquement au beau milieu de sa phrase. Ses yeux s'agrandirent et sa figure pâlit brusquement. Il recula d'un pas, puis d'un autre pas encore.

« Comment m'avez-vous dit que vous vous appeliez ? » Mais sa voix, cette fois-ci, n'était plus qu'un murmure rauque.

Reynolds le regarda, stupéfait.

« Jansci. Simplement Jansci. »

Dix secondes au moins se passèrent dans le silence le plus total. Tout le monde avait les yeux tournés vers le colonel de l'A.V.O. Hidas passa sa langue sur ses lèvres et dit, sauvagement :

« Tournez-vous ! »

Jansci se retourna et Hidas regarda ses mains attachées par les menottes. Les autres entendirent Hidas s'arrêter brusquement de respirer, puis Jansci se retourna de lui-même.

« Mais vous êtes mort ! » Hidas parlait avec cette même voix rauque ; sa figure était tirée. « Vous êtes mort il y a deux ans. Vous êtes mort quand nous avons emporté votre femme... »

— Je ne suis pas mort, mon cher Hidas, l'interrompit Jansci. C'est un autre homme qui est mort. Si vous voulez bien vous en souvenir, il y a eu des dizaines de suicides pendant cette semaine-là, où vos camions ont eu tellement de travail. Nous nous sommes contentés de prendre le cadavre qui me ressemblait le plus, par la taille et par les traits. Nous l'avons emmené à l'endroit où nous habitons et là, nous lui avons mis mes vêtements et nous avons maquillé ses mains, suffisamment bien pour que n'importe qui, en dehors d'un médecin, fût capable de s'y tromper. Le major Howarth, comme vous devez vous en être rendu compte par vous-même, est un génie du maquillage. » Jansci haussa les épaules. « Ce fut une chose assez désagréable à faire, mais l'homme était déjà mort. Tandis que ma femme était vivante, et nous nous sommes dit qu'elle aurait une chance de survivre si nous réussissions à vous faire croire que j'étais mort.

— Je vois, je vois. » Le colonel Hidas avait retrouvé son équilibre maintenant, mais il ne pouvait pas cacher le tremblement de sa voix, tellement il était excité. « Ce n'est pas étonnant que vous ayez réussi si longtemps à nous tenir tête. Ce n'est pas étonnant que nous ne soyons jamais arrivés à briser votre organisation. Si j'avais su ! Si seulement j'avais su ! Je suis très flatté en un sens de vous avoir eu pour adversaire.

— Colonel Hidas ! s'écria le commandant d'une voix qui n'en

pouvait plus d'impatience. *Qui est cet homme ?*

— Un homme qui, hélas ! ne sera jamais jugé à Budapest. À Kiev, ou peut-être à Moscou. Mais en tout cas, certainement pas à Budapest. Commandant, permettez-moi de vous présenter le major-général Alexis Illyurine, commandant en second de l'Armée nationale ukrainienne du général Vlassov.

— Illyurine ! » Le commandant n'en croyait pas ses yeux. « Illyurine ! Ici, dans mon bureau ? C'est impossible !

Je le sais ; je sais que c'est impossible, mais il n'y a qu'un seul homme au monde à posséder des mains telles que celles-ci. Il n'a pas encore parlé ? Non ? Mais il faut qu'il parle, il faut que nous ayons une confession complète, toute prête pour le moment où il partira pour Moscou. » Hidas jeta un coup d'œil à sa montre. « Il y a beaucoup à faire, mon cher commandant, et vous avez peu de temps pour y arriver. Ma voiture, tout de suite ! Veillez bien sur mon ami jusqu'à mon retour. Je serai revenu dans deux heures ; trois heures au maximum. Illyurine ! Au nom du Ciel, Illyurine ! »

Une fois qu'ils eurent réintégré leur cellule, Jansci et Reynolds ne se sentirent guère l'envie de parler. L'optimisme habituel de Jansci semblait lui faire défaut pour une fois, mais ses traits étaient toujours aussi tranquilles qu'avant. Reynolds savait que tout était maintenant terminé, pour Jansci encore plus que pour lui-même, et que la dernière carte était jouée. Il y avait quelque chose de tragique, d'inexprimable dans cet homme qui était assis, tranquille, en face de lui, un géant sur le point de s'effondrer, mais calme et qui n'avait pas peur.

En le regardant, Reynolds se sentit presque heureux à l'idée que, lui aussi, il allait mourir et il ne put s'empêcher en même temps d'éprouver une sorte d'ironie amère à l'égard de ce courage qui n'était en fait que de la peur, il le savait. S'il acceptait l'idée de la mort, c'était parce qu'une fois Jansci mort, il n'aurait jamais pu revoir la fille de Jansci. Et ce qui était pire, ce qui était bien pire, c'était l'image du sort qui attendait inévitablement Julia une fois que le Comte, Jansci et lui-même auraient été éliminés. Il venait à peine d'avoir cette pensée que brutalement, sauvagement, il la chassait de son esprit : s'il y avait jamais eu un moment où il fallait se garder de toute pensée qui risquait de l'affaiblir, c'était bien celui-ci, et s'il se mettait à rêver au rire et à la tristesse de cette figure délicate et sensible, dont l'image lui venait déjà trop facilement à l'esprit, alors sa perte ne serait pas loin... La vapeur sortait en sifflant des tuyaux ; l'air était toujours plus humide, en même temps que la température montait sans cesse : 40°, 50°, 55° ; leurs corps étaient absolument trempés de sueur ; elle leur

coulait dans les yeux et l'air qu'ils respiraient à grand-peine leur paraissait enflammé. Deux fois, trois fois, Reynolds perdit complètement conscience ; il serait tombé et se serait noyé dans les quinze centimètres d'eau qui recouvraient le sol s'il n'avait pas été retenu par ses liens.

Ce fut au moment où il sortait juste d'un dernier évanouissement qu'il sentit qu'on était en train de défaire ses liens. Avant qu'il ait pu vraiment se rendre compte de ce qui lui arrivait, les gardes les avaient fait sortir tous les deux, Jansci et lui, dans le couloir. Pour la troisième fois de la journée, ils se retrouvèrent dans la cour glacée. Reynolds se sentait la tête aussi faible que le corps ; il comprit vaguement que les gardes étaient obligés de soutenir Jansci lui aussi pour le faire avancer. Mais même au milieu de ce brouillard où il avait l'impression de flotter, Reynolds se souvint brusquement de quelque chose, et il regarda sa montre : il était deux heures. Jansci le regarda et lui fit un signe de tête pour lui montrer qu'il comprenait. Le commandant les attendait certainement ; il allait être aussi ponctuel et précis pour ce qui allait arriver qu'il semblait l'être en tout. Oui, il était deux heures, et le commandant les attendait certainement : avec le café et les seringues, avec l'actédron et la mescaline, qui leur feraient franchir la frontière de la folie.

Le commandant les attendait effectivement, mais il ne les attendait pas seul. La première personne que Reynolds vit en entrant fut un garde de l'A.V.O., puis deux autres gardes, et Coco, un Coco grimaçant qui lui fit un grand sourire de plaisir en le voyant entrer, un sourire qui déforma un peu plus sa figure couturée et bestiale. Et finalement, Reynolds vit le dos de l'homme qui s'appuyait de façon négligente contre la fenêtre en fumant une cigarette russe dans un fume-cigarettes ; lorsque l'homme se retourna, Reynolds reconnut le Comte.

CHAPITRE IX

REYNOLDS était certain que ses yeux et son esprit le trompaient. Il savait que les supérieurs du Comte l'avaient envoyé dans une autre ville, à un endroit où il ne pourrait pas les gêner. Ils surveillaient certainement ses moindres mouvements. Reynolds était également conscient du fait que la dernière heure et demie qu'ils venaient de passer dans cette chaudière qu'était leur cellule avait eu un effet extrêmement débilitant sur lui ; son esprit, à moitié plongé dans le noir, vague, imprécis, lui jouait des tours. Mais l'homme qui regardait par la fenêtre vint vers les prisonniers, le fume-cigarettes dans une main et dans l'autre une paire de lourds gants de cuir. Et tout d'un coup, Reynolds fut incapable d'éprouver encore le moindre doute ; c'était bien le Comte, en vie, libre, avec cet air moqueur qui le caractérisait si bien. Sous le choc, les lèvres de Reynolds s'entrouvrirent, ses yeux s'agrandirent, et un mince sourire commença à se dessiner sur sa figure pâle et hagarde.

« Au nom du Ciel... » commença-t-il, mais il recula brusquement en arrière et alla se cogner contre le mur : – le Comte avec ses gants de cuir venait de le gifler sauvagement sur la bouche : Reynolds sentit le sang couler d'une des coupures à peine cicatrisées de sa lèvre supérieure ; venant après tout ce qu'il avait déjà supporté, cette dernière douleur, et le choc, le plongèrent d'un seul coup dans un état de faiblesse extrême. Sa tête tournait. Il arrivait à peine à distinguer la silhouette du Comte à travers un brouillard.

« Leçon numéro un, mon petit », dit le Comte d'une voix supérieure, tout en examinant avec un déplaisir évident une légère tache de sang sur un de ses gants. « À l'avenir, vous ne parlerez que lorsqu'on vous aura dit de le faire. » Avec le même air dégoûté dont il avait examiné son gant, il regarda les deux prisonniers, l'un après l'autre. « Est-ce que ces hommes sont tombés dans une baignoire, commandant ?

— Non, absolument pas. » Le commandant avait l'air très ennuyé. « Ils sont en train de subir le traitement dans une de nos cellules à vapeur... C'est très, très ennuyeux, capitaine Zsolt, vraiment très ennuyeux. Tout le traitement va en être bouleversé. Il va falloir recommencer à zéro.

— Je ne m'inquiéterais pas beaucoup à votre place, commandant, dit le Comte d'une voix calme. Ce que je vais vous dire n'est pas

officiel, et ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai dit, mais d'après ce que j'ai compris, on vous les rendra ou tard ce soir ou tôt demain matin. Je crois que le camarade Furmint a la plus grande confiance dans vos talents de – comment dirais-je ? – de psychologue.

— Vous en êtes certain, capitaine ? » Le commandant avait l'air inquiet. « Vous en êtes vraiment sûr ?

— Absolument. » Le Comte jeta un coup d'œil à sa montre. « Je dois vous quitter, commandant. Vous savez que le temps est un facteur essentiel en ce moment, et de plus, ajouta-t-il en souriant, plus vite ils seront partis, plus vite vous les récupérerez.

— Alors que je ne vous retarde pas. » Maintenant, le commandant était l'affabilité même. « Je suis bien obligé de me faire à l'idée de me séparer d'eux. Mais j'attends avec impatience la possibilité de poursuivre mes expériences avec un sujet aussi remarquable que le major-général Illyurine.

— C'est une chance qui ne se représentera certainement pas deux fois pour vous », dit le Comte. Il se tourna vers les quatre hommes de l'A.V.O. : « Bon. Dehors ! Dans le camion, tout de suite... Coco, mon enfant, j'ai bien l'impression que vous êtes en train de perdre votre coup de main. Vous vous imaginez qu'ils sont en verre, qu'ils vont se casser ? »

Coco eut une grimace pour montrer qu'il avait compris la suggestion. Il posa tout simplement sa main ouverte, la paume en avant, contre la tête de Reynolds, et il poussa. Reynolds en trébuchant alla se cogner contre le mur, incapable de résister, tandis que les deux autres gardes prenaient Jansci par les bras et le faisaient sortir sans ménagements du bureau. Le commandant leva les bras en l'air, horrifié.

« Capitaine Zsolt ! Est-ce que c'est nécessaire... Je veux dire – je veux les récupérer en bon état, pour...

— Ne vous inquiétez pas, commandant, dit le Comte avec un sourire. Nous aussi, à notre façon un peu vive, nous sommes des spécialistes. Vous expliquerez ce qui s'est passé au colonel Hidas quand il reviendra, et vous lui demanderez de téléphoner au chef, n'est-ce pas ? Vous pourrez lui dire que je suis désolé de l'avoir manqué, mais que je ne pouvais pas l'attendre. Bon. Merci encore, commandant, et au revoir. » On fit traverser la cour et monter dans un car de l'A.V.O. Jansci et Reynolds qui dans leurs vêtements trempés, frissonnaient de tous leurs membres. Un garde monta avec le chauffeur dans la cabine du car. Le Comte, Coco et l'autre garde montèrent à l'arrière, posèrent leurs carabines sur leurs genoux et se mirent à surveiller les prisonniers. Une seconde plus tard, le moteur

démarrait, le car commençait à avancer et ils passaient le portail de la forteresse, devant une sentinelle qui présentait les armes.

Presque immédiatement, le Comte sortit une carte de sa poche, la consulta quelques instants, puis l'y remit. Cinq minutes plus tard il se leva, passa devant Jansci et Reynolds, souleva le volet de communication et dit au chauffeur :

« À un demi-kilomètre d'ici, vous trouverez une route secondaire qui part sur la gauche. Prenez-la et avancez jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter. »

Une minute plus tard, le car ralentissait, tournait dans la petite route secondaire dont le revêtement était dans un état abominable. Avec la neige glacée qu'il y avait par terre, le car qui sautait tout le temps sur les nids de poule, et n'arrêtait pas de déraiper, le chauffeur avait toutes les peines du monde à ne pas sortir de la route. Mais s'ils avançaient lentement, ils n'en avançaient pas moins. Dix minutes plus tard, le Comte se leva et se pencha par la portière comme s'il cherchait à se reconnaître. Il dut trouver ce qu'il cherchait car il rentra à l'intérieur du car et donna un ordre au chauffeur. Le car s'arrêta. Le Comte sauta dans la neige fraîche, suivi par Coco et par l'autre garde. D'un geste de leur carabine, les hommes de la police firent descendre Jansci et Reynolds à leur tour. Ils se trouvaient au milieu d'un bois, tout près d'une clairière que traversait la route.

Le Comte donna l'ordre au chauffeur de profiter de cet endroit dégagé pour faire faire demi-tour au car. Mais celui-ci dérapa, sur l'herbe glacée ; les gardes placèrent des branchages sous les roues arrière du véhicule, ils poussèrent et finalement le car se retrouva sur la petite route, le capot tourné dans la direction d'où ils étaient venus.

Le chauffeur arrêta le moteur et sortit de la cabine, mais le Comte lui dit de laisser tourner le moteur au ralenti ; il ne voulait pas risquer de se retrouver avec un moteur gelé dans ce froid glacial.

Et il faisait vraiment froid. Jansci et Reynolds, toujours dans leurs vêtements trempés, tremblaient comme des feuilles, comme s'ils avaient eu la fièvre. Ils avaient les oreilles, le menton et le bout du nez bleus et blancs ; la condensation de leur respiration était épaisse comme de la fumée, montant lentement dans l'air immobile.

« Allez, vite, tout le monde ! ordonna le Comte. Vous n'avez pas envie de mourir de froid ici, non ? Coco, tu gardes les prisonniers. Je peux te faire confiance ?

— Jusqu'à la mort, fit Coco en grimaçant un sourire. Le moindre mouvement et je tue.

— J'en suis sûr. » Le Comte le regarda d'un air de réfléchir.

« Combien d'hommes as-tu tué dans ta vie, Coco ?

— Il y a longtemps que j'en ai perdu le compte, camarade », dit Coco avec simplicité ; et Reynolds, en le regardant, comprit qu'il ne disait que la stricte vérité.

« Ta récompense viendra un de ces jours, dit le Comte avec un air mystérieux. Vous autres, prenez chacun une pelle. Le travail qui vous attend va vous activer la circulation du sang. »

Un des gardes le regarda l'air stupide.

« Des pelles, camarade ? Pour les prisonniers ?

— Vous vous imaginiez peut-être que je vous emmenais planter des fleurs ? dit le Comte froidement.

— Non, non, c'est simplement que vous aviez dit au commandant... Je veux dire que je croyais que nous retournions à Budapest... » Mais il ne continua pas.

« Exactement, dit le Comte, sèchement. Heureusement que vous vous êtes rendu compte de votre erreur à temps – et juste à temps. La seule chose qu'on ne vous demande pas, camarade, dans votre travail, c'est de penser. Allez, mettons-nous en route, ou nous allons tous geler sur place. Et n'ayez pas peur, il n'y aura pas besoin de creuser le sol. Ce serait impossible, du reste, tellement il est gelé. Il est dur comme du fer. Il suffit de trouver dans le bois un creux où la neige aura été tassée et sera assez profonde. Vous creuserez simplement une tranchée dans la neige... et... enfin, Coco, lui, au moins comprend ce que je veux dire.

— Oui, ça j'ai compris, fit Coco grimaçant et en passant sa langue sur ses lèvres. Peut-être que le camarade me permettra aussi...

— De mettre un terme à leurs souffrances, par exemple ? » suggéra le Comte. Il haussa les épaules. « Je n'y vois aucun inconvénient. Qu'est-ce que c'est que deux hommes de plus une fois qu'on a perdu le compte de tous ceux qu'on a fait passer dans l'autre monde ? »

Il disparut à l'autre extrémité de la clairière, dans le bois, suivi par les trois autres gardes, et dans cet air clair où la voix portait particulièrement bien, ceux qui étaient restés près du car entendirent leurs voix devenir de plus en plus faibles ; à la fin, ce ne fut plus qu'un murmure indistinct et très lointain. Le Comte devait avoir conduit les hommes jusqu'au cœur même du bois. Pendant ce temps-là, Coco ne cessa de fixer ses petits yeux méchants sur Reynolds et Jansci. Il ne se détourna pas d'eux une seule seconde et les prisonniers, qui savaient trop bien qu'il n'attendait que le plus petit prétexte pour appuyer sur la détente de la carabine qu'il tenait entre ses énormes pattes comme s'il ne s'était agi que d'un jouet d'enfant, firent tout ce qu'ils purent

pour ne pas lui donner le moindre motif de tirer. À l'exception des frissons de froid qu'ils ne pouvaient pas contrôler, ils restèrent immobiles comme des statues.

Quelques minutes plus tard, le Comte ressortait du bois, claquant un de ses gants contre ses bottes vernies et contre le bas de sa longue capote pour en faire tomber la neige qui s'y était collée.

« Les choses avancement normalement, annonça-t-il. Encore deux minutes, et nous irons retrouver nos camarades. Ils se sont bien conduits, Coco ?

— Ils se sont bien conduits. » Dans la voix de Coco, la déception n'était que trop évidente.

« Ne t'inquiète pas, camarade », lui dit le Comte comme pour le consoler. Il marchait de long en large derrière Coco, en se claquant les bras de chaque côté de la poitrine, pour essayer de se réchauffer. « Tu n'auras pas longtemps à attendre. Ne les quitte pas des yeux une seule seconde... Comment vont tes – tes bleus aujourd'hui ?

— Ça me fait toujours mal. » Coco fixa Reynolds et jura. « Je suis bleu et noir partout !

— Mon pauvre Coco ! Tu n'as vraiment pas de chance ces jours-ci », dit le Comte d'une voix aimable, et le coup qu'il lui assena avec la crosse du revolver résonna dans le silence du bois comme une détonation. Il le toucha, avec la plus grande précision, juste au-dessus de l'oreille, de toutes ses forces. Coco oscilla, sa carabine lui tomba des mains, ses yeux se révoltèrent dans leurs orbites et il s'écroula d'une seule masse sur la neige, comme un arbre frappé à mort. Le Comte fit un pas de côté pour ne pas se trouver dans la trajectoire du géant. Vingt secondes plus tard, le car avait démarré et derrière un tournant de la petite route, les trois hommes étaient en train de perdre la clairière de vue.

Pendant les trois ou quatre premières minutes, il n'y eut pas un bruit, pas une parole prononcée dans la cabine du car. On n'entendait que le grondement bas et régulier du moteur diesel. Une centaine de questions, une centaine de phrases se bousculaient sur les lèvres de Jansci et de Reynolds, mais ils ne savaient pas par où commencer. Ils avaient trop de choses à dire, et l'ombre du cauchemar auquel ils venaient juste d'échapper était encore trop proche de leurs esprits pour qu'ils fussent capables de s'exprimer calmement. Mais le Comte ralentit, s'arrêta, sa mince figure aristocratique éclairée d'un de ses rares sourires, il plongea sa main dans l'immense poche de sa capote et en sortit sa flasque de métal.

« De l'eau-de-vie de prune, mes amis. » Sa voix à lui non plus

n'était pas encore parfaitement calme. « Oui, de l'eau-de-vie, et seul le Ciel pourrait dire si jamais personne en a eu autant besoin que nous en ce moment. Moi, parce que j'ai souffert plus de mille morts aujourd'hui, et surtout au moment où notre ami ici présent a failli tout ruiner lorsqu'il m'a reconnu dans le bureau du commandant, et vous deux parce que vous êtes trempés et que vous gelez, et que la pneumonie vous guette. Et aussi, j'imagine, parce qu'ils n'ont pas dû être très tendres avec vous. Est-ce que je me trompe ?

— Non. » Ce fut Jansci qui dut répondre car Reynolds, lui, était en train de pleurer, de s'étrangler, de tousser comme un malheureux : il venait d'avaler une gorgée d'eau-de-vie et sa gorge était en feu. « Le traitement par les produits chimiques habituels, plus un autre produit qu'il vient juste de mettre au point – et en plus, comme vous le savez, le traitement par la vapeur.

— Ce n'était pas difficile à deviner, fit le Comte avec un signe de tête. Vous n'aviez pas l'air très frais. Normalement, vous n'auriez pas dû avoir la force de vous tenir debout, mais ce qui vous a soutenus, c'est la certitude que j'allais faire mon apparition sur la scène d'une seconde à l'autre, n'est-ce pas ?

— Évidemment », dit Jansci sèchement. Il avala une grande gorgée à la flasque ; ses yeux se remplirent aussitôt de larmes et il donna l'impression d'être en train de se noyer. « Du poison, c'est du pur poison ! – mais je n'ai jamais rien goûté d'aussi bon de ma vie.

Il y a des moments où il vaut mieux ne pas chercher à être trop difficile », admit le Comte. Il porta à son tour le goulot de la flasque à ses lèvres et se mit à boire comme si c'était de l'eau, sans qu'on pût remarquer quoi que ce soit sur ses traits. Puis il remit la flasque dans sa poche. « C'était un arrêt essentiel, mais il faut se dépêcher. Le facteur temps ne joue pas en notre faveur. »

Il embraya, et le car se remit à rouler. Reynolds dut hurler pour se faire entendre au-dessus du grondement de la première que le Comte poussa à fond :

« Mais vous allez tout de même nous dire !...

— Vous m'arrêterez si vous voulez, dit le Comte, mais laissez-moi conduire, si cela ne vous fait rien. Je vous expliquerai pourquoi tout à l'heure. Maintenant, pour ce qui est de ce qui s'est passé aujourd'hui... Mais tout d'abord, il faut que je vous fasse part d'une triste nouvelle : j'ai démissionné de l'A.V.O. À contrecœur, naturellement.

— Naturellement, murmura Jansci. Est-ce que quelqu'un est déjà au courant ?

— Furmint est au courant, je suppose. » Les yeux du Comte

restaient rivés sur la route et il devait sans cesse manœuvrer le volant pour rattraper le amorces de dérapage qui menaçaient tout le temps de les faire aller dans le fossé. « Je ne lui ai pas envoyé ma démission par écrit, mais comme je l'ai laissé avec les pieds et les mains ligotés et un bâillon dans la bouche, dans son propre bureau, je ne pense pas qu'il ait beaucoup de mal à comprendre mes intentions. »

Ni Jansci ni Reynolds ne parlèrent sur le moment. Aucun commentaire ne semblait pouvoir accompagner ce qu'ils venaient d'entendre, et au fur et à mesure que le silence se prolongeait, ils voyaient une grimace de plaisir, de plus en plus marquée, éclairer la figure du Comte.

« Furmint ! » Ce fut Jansci qui rompit finalement le silence, et d'une voix nettement altérée. « Furmint ! Vous voulez dire votre chef...

— Mon ex-chef, le corrigea le Comte. Oui, lui en personne. Mais laissez-moi commencer par le commencement. Vous vous souvenez que je vous avais envoyé un message par le Cosaque – et au fait est-ce qu'il est arrivé à bon port avec l'Opel ?

— Tous les deux sont arrivés intacts.

— C'est un miracle. Vous auriez dû voir son démarrage. Mais, comme je le disais, je l'avais chargé de vous avertir qu'on m'envoyait à Gödöllő pour une enquête de sécurité ; une grosse affaire : normalement c'est Hidas qui aurait dû s'en occuper. Mais il m'a dit qu'il avait une question importante dont il devait s'occuper à Győr.

« Nous sommes donc partis pour Gödöllő – huit hommes, moi et le capitaine Kàlmàn Zsolt, un expert de la matraque en caoutchouc, mais en dehors de cela étrangement borné. Pendant le trajet, j'étais assez inquiet ; dans le rétroviseur, j'avais pu voir le chef en train de me regarder d'une façon curieuse, juste comme nous partions d'Andrassy Ut. Il n'y a rien d'étonnant, vous me direz, à ce que le chef regarde quelqu'un de façon curieuse ; il n'a même pas confiance en sa propre femme. Mais j'ai trouvé que c'était quand même assez bizarre venant de la part d'un homme qui pas plus tard que la semaine dernière m'avait encore adressé ses félicitations en me disant que j'étais l'officier de l'A.V.O. le plus capable de Budapest.

— Vous êtes absolument irremplaçable, murmura Jansci.

Merci... Et juste au moment où nous arrivions à Gödöllő, Zsolt a vraiment lâché une bombe ; dans le courant de la conversation, il m'a raconté qu'il avait bavardé avec le chauffeur de Hidas le matin même et que celui-ci lui avait dit que le colonel devait aller à la prison de Szarhàza, et il se demandait ce que le colonel pouvait bien vouloir

aller faire dans ce trou d'enfer. Il a continué à parler de choses et d'autres, je ne me rappelle même plus ce qu'il m'a dit ensuite ; et c'est heureux, car je suis sûr que l'expression de ma figure à ce moment-là devait présenter un spectacle assez intéressant et assez curieux pour une personne qui s'y serait intéressée.

« Tous les éléments se sont mis en place dans mon esprit d'un seul coup, et je me demande même comment Zsolt a pu ne pas s'en rendre compte. Cette façon de m'envoyer à l'écart à Gödöllő, le regard du chef à mon intention, le mensonge de Hidas, la facilité avec laquelle j'avais appris que le professeur était enfermé à Szarhàza, la facilité encore plus grande avec laquelle j'avais pu pénétrer dans le bureau de Furmint pour mettre au point les documents que je vous avais envoyés. Mon Dieu ! j'aurais voulu pouvoir me donner des coups de pied, surtout lorsque je me suis rappelé que c'était Furmint lui-même qui était venu exprès me trouver, alors qu'il n'avait aucune raison de le faire, pour me dire qu'il allait assister à une réunion avec des officiers, de façon à me faire comprendre qu'il n'y aurait personne dans son bureau pendant plusieurs heures ; et c'était à l'heure du déjeuner, il n'y aurait personne dans son bureau de réception... Comment ils ont fait pour avoir la puce à l'oreille, je n'en sais rien. Tout ce que je peux jurer, c'est qu'il y a quarante-huit heures encore, j'étais l'officier de Budapest en qui ils avaient le plus de confiance. Enfin, c'est comme ça et c'est secondaire. « Il fallait faire quelque chose, et quelque chose de sérieux ; je savais que les ponts étaient coupés derrière moi et que par conséquent je n'avais rien à perdre. Il fallait que j'admette une chose par principe, *a priori* : que seuls Furmint et Hidas étaient au courant. Il était évident que Zsolt ne savait rien, mais ceci ne voulait rien dire car il est trop stupide pour qu'on lui confie un secret. Je parlais simplement de l'idée que Furmint et Hidas étaient tellement méfiants qu'ils n'avaient pas pris le risque de mettre quelqu'un dans leur secret. » Le Comte eut un large sourire. « Après tout, si leur meilleur homme les trahissait, comment pouvaient-ils savoir jusqu'où s'étendait la gangrène ?

— Oui, comment est-ce qu'ils pouvaient le savoir ? répéta Jansci.

— Exactement. Aussitôt arrivés à Gödöllő, nous avons pris possession du bureau du maire ; nous n'avons pas été à notre section locale parce qu'elle devait être soumise à l'enquête elle aussi. Nous avons donc mis le maire à la porte et nous nous sommes installés. J'ai laissé Zsolt en place, je suis redescendu, j'ai rassemblé mes hommes et je leur ai dit que leur mission jusqu'à cinq heures ce soir consistait à faire le tour des cafés et des bars et à y jouer le rôle d'hommes de l'A.V.O. mécontents pour voir ce qu'on pourrait leur faire comme confidences. Ils ne pouvaient rêver de travail plus sympathique. Ils

étaient ravis ; je leur ai donné à chacun une bonne somme d'argent pour la couleur locale ; de la sorte j'étais tranquille : ils allaient se mettre tranquillement à boire et ils ne risqueraient pas de me déranger.

Ensuite, je suis retourné en courant à l'hôtel de ville, l'air très excité et j'ai annoncé à Zsolt que je venais de découvrir quelque chose d'une importance capitale. Il n'a même pas pris le temps de me demander ce que c'était. Il est sorti avec moi du bureau à toute vitesse, des larmes dans les yeux en pensant à l'avancement qui le guettait. » Le Comte toussa légèrement. « Je passe sur les détails déplaisants. Qu'il vous suffise de savoir qu'actuellement il est enfermé dans une cave abandonnée à moins de cinquante mètres du bureau du maire. Il n'est ni blessé ni ligoté, mais il faudra une torche à acétylène pour le libérer. »

Le Comte se tut brusquement, freina, arrêta le car et sortit de la cabine pour nettoyer le pare-brise. Il neigeait très fort depuis quelques minutes, mais ni Jansci ni Reynolds ne s'en étaient rendu compte. Le Comte remonta dans la cabine, redémarra et reprit son récit.

« J'ai pris les papiers d'identité de mon malheureux collègue et quarante-cinq minutes plus tard, ne m'arrêtant en route que le temps d'acheter un rouleau de corde, je me retrouvais devant notre quartier général ; une minute plus tard, j'étais dans le bureau de Furmint. Le seul fait que j'aie pu y arriver sans encombre montrait parfaitement que Furmint et Hidas avaient gardé le silence sur ma défection, exactement comme je m'y étais attendu. Après, la suite a été d'une simplicité ridicule. Je n'avais rien à perdre, j'étais toujours officiellement major de l'A.V.O., et rien ne réussit aussi bien que l'effronterie. Plus le coup est gros, plus il a de chances de réussir. Furmint a été tellement stupéfait de me voir entrer que je lui ai mis le canon de mon revolver dans la bouche avant même qu'il ait eu le temps de la refermer après l'avoir ouverte sur le coup de la surprise. Il est entouré de cordons, de sonneries de tous genres qui ont uniquement pour but de le protéger dans un cas d'urgence, mais vous vous imaginez bien que tous ces systèmes d'alarme n'étaient pas prévus pour le mettre à l'abri d'une personne comme moi.

« Je l'ai bâillonné et je l'ai obligé à écrire une lettre, de sa propre main et sous ma dictée. Furmint est un homme courageux et il n'avait pas tellement envie de faire ce que je lui disais, mais rien ne réussit à faire oublier les principes moraux les plus élevés comme un canon de revolver qui s'enfonce dans votre oreille... Il a donc écrit une lettre au commandant de la prison de Szarhàza qui connaît l'écriture de Furmint aussi bien que la sienne, lui demandant de confier vos deux précieuses personnes à moi, capitaine Zsolt. Il a signé ; on a mis sur la

lettre tous les tampons qu'on a pu trouver dans son bureau, on a mis la missive dans une enveloppe qu'on a scellée avec son sceau privé. Un sceau qu'il y a peu de gens à connaître, en Hongrie, mais moi je le connaissais, sans que Furmint le sache du reste.

« J'avais avec moi la corde de vingt mètres que j'avais achetée en route, et quand j'ai eu fini d'attacher Furmint, il était troussé comme une volaille. Il ne pouvait bouger rien d'autre que les yeux et les sourcils, et je vous assure qu'il les a remués quand j'ai pris le téléphone qui le relie directement à Szarhàza et que j'ai eu une petite conversation avec le commandant de la forteresse, en me livrant à une imitation de la voix de Furmint dont je ne suis pas peu fier. J'ai dans l'idée qu'à ce moment, Furmint a dû commencer à entrevoir la solution de beaucoup de problèmes qui le tracassaient depuis un an à peu près. Enfin, quoi qu'il en soit, j'ai dit au commandant que je lui envoyais le capitaine Zsolt pour me ramener ses deux prisonniers et que je lui faisais en même temps parvenir une autorisation écrite de ma propre main et scellée de mon propre sceau. De la sorte, lui dis-je, il n'y aurait pas d'erreurs.

— Mais si Hidas avait été encore à Szarhàza ? » demanda Reynolds avec curiosité. Il a dû partir très peu de temps avant votre coup de téléphone.

— Il n'y aurait eu aucun problème. Rien de plus facile », fit le Comte avec un geste dégagé de la main, mais en se dépêchant aussitôt de rattraper le volant : le car filait droit sur le bas-côté. « J'aurais dit à Hidas de vous ramener avec lui, et je lui aurais tendu une embuscade sur la route... Pendant ma conversation téléphonique avec le commandant, j'ai fait exprès de tousser et d'éternuer, et de parler avec une voix enrouée. J'ai dit au commandant que j'avais un rhume terrible en train de couvrir. J'avais mes raisons. Ensuite, j'ai pris l'interphone qui connecte Furmint avec son bureau extérieur, et j'ai interdit qu'on me dérange sous quelque prétexte que ce fût pendant les trois heures à venir, même si un ministre voulait me parler. Je leur ai bien fait comprendre ce qui arriverait si mes ordres n'étaient pas respectés. À ce moment-là, j'ai eu l'impression que Furmint allait avoir une attaque d'apoplexie. Ensuite, toujours avec la voix de Furmint, j'ai appelé la section des transports, et j'ai dit qu'on envoie immédiatement un car pour le major Howarth avec quatre hommes en armes prêts à l'accompagner. Je n'en avais pas besoin, mais il fallait que je les prenne pour la couleur locale. Après, j'ai mis Furmint dans une armoire que j'ai verrouillée, je suis sorti de son bureau, je l'ai fermé à clef et j'ai emporté la clef avec moi. Et c'est tout ; nous sommes partis pour Szarhàza... Je voudrais bien savoir ce que Furmint est en train de penser en ce moment ! Et Zsolt ! Et les

hommes de l'A.V.O. que j'ai laissés à Gödöllö derrière moi ! je me demande s'il y en a un seul à tenir encore debout. Et vous pouvez vous imaginer les têtes que vont faire Hidas et le commandant quand ils vont se rendre compte de la vérité ? » Le Comte eut un sourire céleste. « Ah, je pourrais passer la journée à essayer de me représenter leurs têtes ! »

Le Comte conduisit en silence pendant quelques minutes. La neige n'était pas encore aveuglante, mais elle tombait de plus en plus dense, et le Comte devait concentrer toute son attention sur la route. À côté de lui, Jansci et Reynolds qui commençaient à revivre grâce à la chaleur dégagée par le moteur et grâce également à une deuxième tournée prise à la flasque du Comte, sentaient leur circulation redevenir normale ; leurs frissons s'apaisèrent petit à petit pour finir par disparaître complètement. Mais, dans tous leurs membres, ils se mirent à avoir des fourmis, les douleurs exquises et atroces de la circulation qui se rétablît. Ils avaient écouté le Comte leur faire le récit de ses aventures dans un silence à peu près complet, et ils continuaient toujours à se taire. Reynolds se sentait tout à fait incapable de faire le moindre commentaire à ce récit extraordinaire de cet homme extraordinaire, et pour ce qui était de le remercier correctement, c'était une perspective qu'il se sentait absolument impuissant à envisager. De plus, Reynolds avait dans l'idée que ses remerciements risquaient d'être accueillis de façon assez fraîche.

« Est-ce que l'un d'entre vous a vu dans quelle voiture Hidas est arrivé à la forteresse ? demanda le Comte brusquement.

— Je l'ai vue, lui répondit Reynolds. Une Zis noire – énorme.

— Je la connais. La carrosserie est en acier épais comme le doigt et les vitres sont à l'épreuve des balles. » Le Comte ralentissait, conduisant le car sur le bord de la route qui traversait maintenant un petit bosquet.

« À mon avis, il serait étonnant que Hidas ne se mette pas à avoir des idées en croisant sur la route un de ses cars. Voyons l'allure de l'endroit. »

Il stoppa, sauta de la cabine dans la neige tourbillonnante, suivi par Jansci et Reynolds. À cinquante mètres de là, ils retrouvèrent la grand-route. Sur toute la largeur de la chaussée, la neige fraîche était parfaitement lisse.

« Personne n'est passé là depuis que la neige a commencé à tomber, fit remarquer Jansci.

— D'accord », dit le Comte. Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Il y a trois heures à une minute près que Hidas a quitté Szarhàza – et il a

dit qu'il reviendrait au plus tard dans trois heures. Il devrait passer d'un moment à l'autre.

Est-ce qu'on ne pourrait pas tout simplement mettre le car en travers de la route pour l'arrêter ? suggéra Reynolds. Comme cela, ils ne pourraient donner l'alarme que quelques heures plus tard. »

Le Comte fit non de la tête. « Impossible. J'y ai déjà pensé mais c'est une mauvaise idée. D'abord les hommes que nous avons laissés derrière nous dans le bois vont arriver à Szarhàza d'ici une heure – une heure et demie au maximum. D'un autre côté, il faudrait une barre à mine ou un bâton de dynamite pour arriver à forcer les portes d'une voiture blindée comme l'est cette Zis. Et ce n'est même pas cela le plus important : avec le temps qu'il fait, le chauffeur de la Zis n'aurait pas le temps de voir le car, et cette Zis pèse près de trois tonnes. Le car serait hors d'état de servir, et si nous voulons pouvoir nous sortir de là, il nous faut absolument le garder.

— Il aurait pu passer ici juste avant que la neige ne commence à tomber, dit Jansci.

— C'est possible, lui accorda le Comte, mais je crois que le mieux, c'est de lui donner encore quelques minutes de...»

Mais il se tut brusquement, et Reynolds entendit presque au même moment un faible ronronnement, celui d'un moteur puissant dont le bruit allait en s'amplifiant très rapidement.

Ils eurent juste le temps de s'éloigner de la route et d'aller se mettre à l'abri du petit bois. La voiture, la Zis noire de Hidas, passa devant eux dans un tourbillon de neige. Ils entendirent le chuintement des gros pneus à neige qui écrasaient la neige fraîche, et ils perdirent presque tout de suite la voiture de vue et d'oreille. Reynolds avait juste pu apercevoir le chauffeur à l'avant et Hidas à l'arrière ; près de lui, il crut voir une petite silhouette, mais sans en être sûr. Ils coururent à leur car, et le Comte démarra immédiatement. Le signal de la chasse serait donné dans quelques minutes et le temps leur était compté. Le Comte était à peine passé en troisième qu'il rétrograda et arrêta le car près d'un petit bois que traversaient les lignes téléphoniques pour éviter un tournant de la route. Il était à peine arrêté que deux hommes, l'air à moitié gelés de froid et tellement couverts de neige qu'ils ressemblaient plus à des bonshommes de neige qu'à des êtres humains, sortirent du bois en courant et se précipitèrent vers le car, chacun d'entre eux portant une boîte sous le bras. Apercevant à travers le pare-brise Jansci et Reynolds dans la cabine, ils se mirent à faire de grands signes de bras, l'air ravi, de larges sourires sur les figures. Il était facile de les reconnaître maintenant : c'étaient Sandor et le Cosaque, et l'expression de leur

visage était celle d'hommes qui retrouvent des amis qu'ils croyaient bien être morts. Ils sautèrent à l'arrière du car aussi vite que le leur permettaient leurs bras et leurs jambes raidis de froid, et quinze secondes à peine après avoir arrêté le car, le Comte avait redémarré.

La petite trappe qui se trouvait dans le dos des passagers de la cabine s'ouvrit et Sandor et le Cosaque bombardèrent les deux rescapés de questions excitées et de félicitations. Une ou deux minutes plus tard, le Comte ressortit sa flasque de sa poche, et Jansci profita du silence qui s'établit pour demander :

« Qu'est-ce qu'il y a dans ces boîtes qu'ils ont avec eux ?

— La petite, c'est une trousse de téléphoniste ; on s'en sert pour se brancher sur les lignes. Il y en a une dans chaque car de l'A.V.O. Avant d'arriver à Szarhàza, je me suis arrêté à l'auberge de Petoli et j'ai donné cette boîte à Sandor. Je lui ai dit de nous suivre jusqu'à proximité de la prison, de monter à un poteau téléphonique dans un endroit discret, et de se brancher sur la ligne qui relie directement la prison à Andrassy Ut. Si le commandant se mettait à se méfier et cherchait à avoir une confirmation de son coup de téléphone, Sandor lui aurait répondu. Je lui avais dit de parler en mettant un mouchoir sur le micro, comme si le rhume de Furmint dont j'avais parlé au commandant s'était brusquement aggravé.

— Seigneur ! fit Reynolds incapable de cacher son admiration. Est-ce qu'il y a quelque chose à quoi vous n'avez pas pensé ?

— Pas grand-chose, admit le Comte avec modestie. Enfin, de toute façon, ça a été une précaution inutile puisque le Commandant, comme vous l'avez vu, n'a pas eu l'ombre d'un soupçon. La seule chose qui me faisait vraiment peur, c'était que ces imbéciles de gardes que j'avais avec moi se mettent à m'appeler major Howarth devant le commandant, au lieu de capitaine Zsolt, comme je leur avais dit de le faire, pour des raisons que Furmint se chargerait de leur expliquer personnellement s'ils faisaient la moindre erreur... Dans l'autre boîte, il y a vos vêtements civils que Sandor a emportés avec lui de Petoli dans l'Opel. Je vais m'arrêter dans un moment ; vous pourrez aller à l'arrière et vous débarrasser de ces uniformes... Où est-ce que tu as laissé l'Opel, Sandor ?

— Elle est cachée dans les bois. Personne ne peut la voir.

— Ce n'est pas une perte, fit le Comte avec un geste de la main. D'abord, elle n'était pas à nous. Bon, eh bien, maintenant, messieurs, le signal de la chasse est donné ou sera donné d'un moment à l'autre, et je vous garantis qu'ils ne vont pas y aller de main morte. Tout ce qui conduit vers l'ouest, des grandes routes aux sentiers de forêt, va être bloqué comme cela n'a jamais été fait. Avec tout le respect que je

vous dois, monsieur Reynolds, le général Illyurine est le plus gros poisson qui ait jamais essayé d'échapper à leurs filets. Nous aurons déjà beaucoup de chance si nous arrivons à nous en sortir vivants ; je ne parierais pas beaucoup sur notre peau. Qu'allons-nous faire maintenant ? Telle est la question. »

Sur le moment, personne n'eut de suggestions précises à faire. Jansci restait assis, regardant droit devant lui ; sous sa chevelure blanche, sa figure usée toujours aussi calme et aussi impassible. Reynolds aurait presque juré qu'un léger sourire était en train de se dessiner aux coins de ses lèvres. Pour lui, jamais il n'avait eu moins envie de sourire et, tandis que le car s'enfonçait aveuglément vers le mur blanc et opaque qui se dressait devant lui, laissant derrière lui un autre mur opaque et blanc, il catalogua mentalement tous les succès et tous les échecs qu'il avait accumulés depuis qu'il était entré en Hongrie quatre jours plus tôt. Et il n'y avait pas de quoi se vanter ni être satisfait du résultat : à l'actif, tout ce qu'on pouvait porter, c'étaient les contacts qu'il avait pu prendre avec Jansci et son groupe, puis avec le professeur ; et encore de cela il ne pouvait même pas être satisfait car, sans le Comte et Jansci, jamais il n'aurait pu atteindre le professeur ; au passif – il fit la grimace en se rendant compte de la longueur de la liste – il s'était fait prendre dès son entrée dans le pays, il avait offert gratuitement à l'A.V.O. l'enregistrement qui avait ruiné tous les plans, il s'était précipité la tête la première dans le piège que lui avait tendu Hidas, c'étaient Jansci et ses hommes qui avaient dû le sauver, c'était Jansci qui avait dû l'empêcher de succomber aux effets des produits chimiques à Szarhàza, et il avait failli trahir ses amis et lui-même quand il s'était laissé emporter par la stupéfaction en reconnaissant le Comte dans le bureau du commandant de la forteresse. Il se remua, gêné, sur son siège, à la pensée de cette dernière stupidité. Au total, il avait perdu le professeur, et il lui avait fait perdre sa famille de façon irrémédiable. C'était encore à cause de lui que le Comte avait perdu sa position à l'A.V.O., sans laquelle l'organisation de Jansci aurait les plus grandes difficultés à fonctionner correctement. Et, ce qui était aussi grave que tout ceci, il ne lui restait maintenant plus aucun espoir de voir la fille de Jansci lui sourire. C'était la première fois que Reynolds reconnaissait, s'avouait à lui-même qu'il avait nourri cet espoir, et ce fut pour lui comme une découverte dans les profondeurs de laquelle il resta plongé, presque sans s'en rendre compte, pendant de longues minutes. Il lui fallut presque fournir un effort physique pour ne plus y penser ; il savait qu'il ne pouvait dire qu'une seule chose à ses amis maintenant. Il dit, d'une voix lente :

« Il y a une chose que je veux faire, et que je veux faire tout seul. Je veux trouver un train. Je veux trouver le train qui...

— Mais est-ce que ce n'est pas ce que nous voulons tous ! » s'écria le Comte en donnant une claque gigantesque de sa main gantée sur son volant ; sa tête mince et creusée était illuminée par une grimace de plaisir. « Est-ce que ce n'est pas ce que nous voulons tous, mon garçon ? Regardez Jansci, là : voilà au moins dix minutes qu'il ne pense pas à autre chose ! »

Reynolds jeta un rapide coup d'œil au Comte, puis il se tourna vers Jansci. C'était bien le début d'un sourire qu'il avait vu sur ses traits, il s'en rendait compte maintenant, et sous ses yeux, le sourire s'agrandit encore. Jansci se tourna vers lui :

« Je connais ce pays comme ma poche. » Il parlait sur un ton qui était presque un ton d'excuse. « Il y a bien cinq kilomètres maintenant que j'ai vu que le Comte roulait droit vers le sud. Et je ne m'imagine pas, ajouta-t-il, que nous puissions nous attendre à un accueil très chaleureux de l'autre côté de la frontière yougoslave.

— Non, ce n'est pas possible, dit Reynolds d'une voix entêtée et avec un geste de la tête. C'est moi et seulement moi qui dois le faire. Tout ce que j'ai fait jusqu'ici a mal tourné ; chacune de mes interventions n'a réussi qu'à nous rapprocher un peu plus des camps de concentration. Et cette fois-ci, il n'y aura pas de Comte à pouvoir faire une apparition ; comme un diable qui sort d'une boîte, avec un car de l'A.V.O. Sur quel train est-ce que se trouve le professeur ?

— Vous voulez le faire tout seul ? demanda Jansci.

— Oui. Je dois le faire seul.

— Il est fou, déclara le Comte.

— Je ne peux pas le laisser faire, fit Jansci en secouant sa chevelure blanche. Je ne peux pas vous le laisser faire. Mettez-vous à ma place, et avouez que vous êtes un peu égoïste. Malheureusement, moi, j'ai une conscience qui m'accompagne et qui m'accompagnera, et je sais que je ne pourrais pas dormir en paix une seule nuit si je vous laissais faire ça. » Il eut l'air de fixer le pare-brise. « Et ce qu'il y a de pire, je n'oserais pas regarder en face ma propre fille pendant le reste de ma vie.

— Je ne comprends pas...

— Évidemment que vous ne comprenez pas. » C'était le Comte qui venait de l'interrompre, mais il parlait d'une voix qui était presque gaie. « Votre dévouement exclusif à votre mission est peut-être quelque chose d'admirable, et pour être franc, à mon avis, ce ne l'est pas, mais il a tout de même tendance à vous empêcher de voir des choses qui crèvent les yeux de vos aînés. Mais de toute façon, nous discutons dans le vide. Le colonel Hidas est en ce moment même en

train d'avoir une crise de nerfs dans le bureau de notre cher commandant. Alors, Jansci ? »

Il lui demandait sa décision, et Reynolds l'avait compris.

« Vous avez tous les renseignements dont nous avons besoin ? demanda Jansci au Comte.

— Naturellement, fit le Comte, piqué. J'ai eu quatre minutes à attendre avant qu'on nous fasse venir les... heu... prisonniers, et je n'ai pas perdu ces minutes.

— Bon, très bien. Alors voilà, Michael : les renseignements en échange de notre aide.

— Je n'ai pas beaucoup de choix, dit Reynolds, amer.

— C'est là qu'on reconnaît l'homme intelligent ; il sait s'il a perdu. » Le Comte était si content qu'on aurait dit qu'il allait se mettre à ronronner. Il freina brutalement, sortit une carte de sa poche, l'ouvrit de façon à ce que Sandor et le Cosaque puissent la voir d'où ils étaient, derrière la cabine, et il montra un endroit avec son doigt. « Voilà Cece c'est là que le professeur doit monter, ou plutôt où il est monté dans le train aujourd'hui. Il a un wagon spécial qui est accroché en queue de rame.

— Ah ! oui, le commandant a parlé de quelque chose dans ce genre, dit Jansci. Il paraît qu'il y a un certain nombre de savants fameux...

— Allons donc ! Des savants ? Des condamnés de droit commun, oui ! Ils partent pour la taïga sibérienne, et c'est tout ce qu'ils méritent. Ce n'est pas un traitement de faveur qui attend le docteur Jennings, mais un wagon pour condamnés, rien d'autre qu'un wagon à bestiaux, avec chargement par l'avant. Le commandant n'a pas cherché à le cacher. » Du doigt, il suivit la ligne de chemin de fer jusqu'à un endroit où elle retrouvait la grande route partant au sud de Budapest ; l'endroit s'appelait Sekszàrd, à une soixantaine de kilomètres de la frontière yougoslave. « Le train s'arrêtera ici, ensuite il suit la grande route droit sur le sud, jusqu'à Batazsek – qu'il traverse sans s'arrêter – puis il tourne vers l'ouest, vers Pécs, et à cet endroit-là, il quitte complètement la grande route. Il va falloir que nous agissions quelque part entre Sekszàrd et Pécs, messieurs, et ça, c'est un problème. Il y a beaucoup de trains que je ne demanderais pas, mieux que de faire dérailler, mais je me refuse à faire dérailler un train à bord duquel se trouvent des centaines de mes compatriotes d'adoption. C'est un train de voyageurs normal.

— Est-ce que je peux voir la carte, s'il vous plaît ? » demanda Reynolds. C'était une carte routière à grande échelle, mais elle donnait

aussi le relief, avec les cours d'eau et les mouvements du terrain. Reynolds l'étudia un moment, et en la regardant, il se sentit pris d'une sorte de fièvre ; son esprit revenait quatorze ans en arrière, à l'époque où il était l'officier le plus jeune du S.O.E. C'était une idée folle qui lui venait maintenant à l'esprit, mais l'idée qui lui était venue à l'esprit à l'époque avait été tout aussi folle... Il montra du doigt un endroit sur la carte, à quelques kilomètres au nord de Pécs, un endroit où la route venant de Sekszàrd, après avoir traversé quarante kilomètres de campagne, rejoignait la ligne de chemin de fer et se mettait à la suivre. Il regarda le Comte :

« Est-ce que vous pouvez arriver là avec le car avant le train ? »

— Avec de la chance, si les routes ne sont pas fermées, et surtout avec Sandor pour me faire sortir du fossé si je dérape, oui, je crois que je peux y arriver.

— Très bien. Alors voilà ce que je vous propose. » Avec rapidité et concision, il expliqua son plan. Et lorsqu'il eut terminé, il regarda les autres et leur dit : « Alors ? »

Jansci hocha la tête lentement, mais ce fut le Comte qui répondit :

« C'est impossible. » Il était ferme. « C'est impossible d'y arriver.

— On y est arrivé déjà. Dans les Vosges en 1944. Grâce à cela, un train de munition a sauté. Je le sais parce que j'y étais... Vous avez une autre solution à proposer ? »

Il y eut un bref moment de silence, puis Reynolds reprit :

« Vous voyez ? Comme l'a dit le Comte, l'homme intelligent sait reconnaître qu'il a perdu. Nous perdons du temps.

— Oui, c'est vrai. » Jansci avait déjà accepté ; le Comte eut un signe de tête. « Nous n'avons pas le choix.

— Allez à l'arrière et changez-vous, dit le Comte qui maintenant en avait pris son parti. Je démarre tout de suite. Le train arrive à Sekszàrd dans vingt minutes ; il faut que j'y sois dans quinze.

— Du moment que l'A.V.O. n'y est pas dans dix », dit Reynolds d'une voix sombre.

Presque involontairement, le Comte jeta un regard par-dessus son épaule.

« Impossible. Nous n'avons pas eu le moindre signe de vie de Hidas.

Il y a aussi le téléphone. – Il y avait le téléphone. » C'était Sandor qui venait de parler pour la première fois depuis longtemps ; il montra à Reynolds une paire de pinces qu'il tenait dans son énorme main. « Il

y avait six câbles – six coups de pince, c'est tout. Szarhàza est complètement coupé du monde extérieur. »

Le Comte baissa les yeux.

« Je pense à tout. »

CHAPITRE X

LE vieux train sautait, cahotait sur la voie en mauvais état ; il avait des sursauts, des hoquets inquiétants chaque fois qu'un coup de vent plus fort, chargé de neige et fonçant du sud-est, le prenait de flanc, sur toute sa longueur, et chaque fois, dans un moment angoissant, mais qui revenait toutes les quelques secondes, on avait l'impression qu'il allait sortir des rails et se coucher. Les roues qui transmettaient toutes les vibrations aux wagons, à vous en faire grincer les dents – la suspension était tellement antique qu'elle avait depuis longtemps renoncé à jouer le moindre rôle – grinçaient, cognaient dans une horrible cacophonie métallique chaque fois qu'elles sautaient sur les jonctions inégales des rails mal alignés. Le vent et la neige se précipitaient par mille fentes des portes et des fenêtres qui joignaient mal ; il faisait une température glaciale dans les compartiments ; les cloisons et les sièges de bois craquaient et protestaient comme sur un navire qui se tord par une grosse mer. Mais le vieux train n'en avançait pas moins dans cet enfer blanc d'une fin d'après-midi d'hiver, ralentissant parfois sur une ligne droite, parfois se mettant à accélérer dans des courbes peu rassurantes. Le mécanicien de la locomotive qui ne quittait pratiquement pas son sifflet à vapeur, un sifflet qui lançait un son rauque et déjà étouffé par la neige à moins de cent mètres de là, ce mécanicien avait de toute évidence la plus grande confiance en lui-même, dans les possibilités de son train et dans sa connaissance de la voie.

Reynolds, trébuchant, se cognant dans le couloir d'un wagon agité de cahots invraisemblables, était loin d'éprouver la même confiance que le mécanicien de la locomotive, non pas dans la sécurité qu'offrait ce train, ce dont il se moquait éperdument, mais dans sa facilité de venir à bout de l'entreprise qui l'attendait. Lorsqu'il avait exposé son plan aux autres, il avait eu en mémoire le souvenir d'une douce nuit d'été éclairée par les étoiles et celui d'un train roulant tranquillement et régulièrement à travers les collines des Vosges. Mais maintenant – il y avait dix minutes à peine que Jansci et lui avaient pris leurs billets et étaient montés dans le train à Sekszàrd sans rencontrer la moindre opposition et sans le moindre incident – maintenant, ce qu'il avait devant lui, ce qu'il devait faire, prenait les dimensions d'un cauchemar pratiquement impossible à réaliser.

Ce qu'il avait à faire était très simple : il fallait qu'il libère le professeur ; pour libérer le professeur, il fallait décrocher son wagon

du reste du train ; pour cela, il fallait faire arrêter le train de façon à pouvoir décrocher les chaînes d'attelage entre le wagon des condamnés et le reste de la rame. D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il atteigne la locomotive, ce qui paraissait impossible actuellement, et ensuite qu'il arrive à convaincre l'équipe de la locomotive d'arrêter la machine au moment et à l'endroit choisis. Les « convaincre », c'était bien l'expression qui convenait, se dit Reynolds : il pourrait peut-être arriver à les persuader de le faire s'ils montraient des dispositions plus ou moins amicales à son égard ; il pourrait peut-être arriver à leur faire peur, mais en tout cas, il était sûr d'une chose, et c'était qu'il ne pourrait pas les forcer à arrêter la locomotive s'ils se mettaient dans la tête de ne pas le faire. Ils n'auraient qu'à refuser d'obéir, et il serait complètement impuissant ; les commandes d'une locomotive étaient un mystère pour lui. Il n'y connaissait rien, et de toute façon, même pour le professeur, il ne voulait ni tuer ni assommer le mécanicien ou le chauffeur, risquant de mettre des centaines de passagers innocents en danger de mort ; sans personne pour le conduire, le train déraillerait fatalement au bout d'un moment. Devant l'image de toutes ces possibilités aussi inquiétantes les unes que les autres, Reynolds sentit son esprit envahi par un sentiment presque physique d'un désespoir froid et paralysant ; il fournit un violent effort de volonté pour arriver à chasser ces pensées. Une chose à la fois. La première c'était d'arriver à la locomotive.

Il parvenait au bout du wagon, se tenant d'une main à la barre d'appui courant devant les fenêtres du couloir, gardant son autre main dans la poche de son pardessus pour diminuer le poids et masquer la bosse révélatrice du marteau et de la torche électrique, lorsqu'il se cogna dans quelqu'un. C'était Jansci qui murmura quelques mots d'excuse, leva vaguement les yeux sur lui sans avoir l'air de le connaître, s'avança d'un pas de façon à voir sur toute sa longueur le couloir que Reynolds venait de prendre, se recula, puis ouvrit la porte des lavabos qui se trouvaient au bout du wagon vit qu'ils étaient vides, et dit très vite à voix basse :

« Ça va ?

— Pas tellement. Ils m'ont déjà repéré.

— Ils ?

— Oui, ils sont deux. En civil, des gabardines serrées à la ceinture, pas de chapeaux. Ils m'ont suivi à l'aller et au retour, sur toute la longueur du train. Discrètement. Si je n'avais pas fait attention, je ne les aurais pas remarqués.

— Allez dans le couloir. Dites-moi...

— Les voilà qui arrivent », murmura Reynolds.

Il regarda, l'air distrait, les deux hommes qui arrivaient vers lui en se cognant aux cloisons du couloir. Jansci rentra dans les lavabos, repoussa la porte sur lui, la laissant à peine entrebâillée, pour voir ce qui allait arriver. Le premier des deux hommes, qui était grand, avait la peau extrêmement blanche et les yeux très noirs, regarda Reynolds avec des yeux dépourvus d'expression au moment où il passa devant lui ; l'autre fit comme s'il ne le voyait même pas.

« Oui, c'est bien à vous qu'ils en ont, dit Jansci, ressortant des lavabos lorsque les deux hommes eurent disparu. Et ce qui est plus ennuyeux, c'est qu'ils savent que vous les avez repérés. Nous aurions dû nous rappeler que tous les trains en provenance ou en direction de Budapest sont sous surveillance policière pendant toute la durée du Congrès.

— Vous les connaissez ?

— Je crois. Celui qui a la tête si pâle fait partie de l'A.V.O. C'est l'un des exécuteurs de Hidas. Il est dangereux comme un serpent. L'autre, je ne le connais pas.

— Mais nous ne risquons rien en admettant qu'il fait lui aussi partie de l'A.V.O. C'est sûrement Szarhàza...

Non, ils ne sont pas encore au courant. Ce n'est pas possible. Mais il y a déjà deux ou trois jours que les hommes de l'A.V.O. ont votre signalement.

— Ah ! oui, c'est cela, fit Reynolds avec un signe de tête. Naturellement... Et vous, la situation de votre côté ?

— Il y a trois soldats dans le wagon des gardes, avant celui des prisonniers – il n'y aura personne en queue. Ils ne voyagent jamais dans le même wagon que les prisonniers. Ils sont assis avec les gardes autour du poêle, et il y a une bouteille de vin qui circule.

— Vous y arriverez ?

— Je crois. Mais comment...

— Cachez-vous ! » siffla Reynolds.

Il s'était appuyé contre la fenêtre, les deux mains dans les poches et semblait perdu dans la contemplation du parquet lorsque les deux mêmes policiers repassèrent à sa hauteur. Il leur jeta un regard indifférent, leva un sourcil en les reconnaissant, se replongea dans la contemplation du sol, et s'effaça de côté pour les laisser passer. Il les regarda s'éloigner dans le couloir, se cognant à droite et à gauche à chaque cahot du wagon, et les perdit finalement de vue.

« La guerre des nerfs, murmura Jansci. Un problème.

— Et ce n'est pas le seul. On ne peut pas passer dans les trois

wagons de tête. »

Jansci leva un œil, mais ne dit rien.

« Des wagons militaires, expliqua Reynolds. Le troisième wagon à partir de l'avant est un wagon sans compartiments, à couloir central. Il est plein de soldats. Un officier m'a fait signe de ne pas essayer de passer. La porte donnant sur la voie est fermée à clef ; je l'ai essayée juste au moment où je lui tournais le dos.

Fermée de l'extérieur, dit Jansci avec un signe de tête. Ce sont de nouvelles recrues, et les officiers se méfient de l'envie qui pourrait leur prendre de retourner trop tôt à la vie civile. Vous voyez une solution, Michael ? Il y a des câbles, quelque chose ?

— Absolument rien. Mais j'y arriverai – il n'y a pas le choix. Vous êtes assis ?

— Dans l'avant-dernier wagon.

— Je vous préviendrai dix minutes avant. Il faut que je parte maintenant. Ils vont revenir d'une seconde à l'autre.

— Vous avez raison. Nous serons à Bataszek dans cinq minutes exactement. Souvenez-vous, si le train s'y arrête c'est que Hidas s'est méfié et qu'il a prévenu la gare. Dans ce cas, sautez à contre-voie et prenez vos jambes à votre cou.

— Les voilà qui arrivent », murmura Reynolds. Il reprit le couloir, croisa les deux hommes. Cette fois-ci, ils le regardèrent avec des yeux neutres. Reynolds se demanda combien de temps ils allaient encore attendre avant de passer à l'action. Il traversa deux autres wagons, cacha son marteau et sa torche dans le petit placard triangulaire situé sous le lavabo de zinc fendu, mit son revolver dans sa poche droite, mais sans le lâcher, et sortit dans le couloir. Ce n'était pas son pistolet belge – on le lui avait pris – c'était le revolver du Comte ; il n'avait pas de silencieux, et de toute façon, Reynolds ne voulait pas s'en servir, sauf dans un cas d'extrême urgence. Tout dépendrait des deux hommes qui le suivaient.

Ils traversaient maintenant la banlieue de Bataszek et Reynolds se rendit brutalement compte qu'ils étaient en train de ralentir très nettement. Et au moment même où il s'en rendait compte, il fut obligé de se rattraper pour ne pas tomber : les freins venaient d'être serrés. Une curieuse démangeaison lui piquait le bout de ses doigts serrant la crosse du revolver. Il sortit du lavabo, alla se poster à mi-chemin entre les deux portes qui donnaient sur la voie – il ne savait pas de quel côté allait se trouver le quai dans la gare – vérifia que le cran de sûreté de son revolver était bien enlevé, et attendit, tendu, son cœur battant à grands coups douloureux dans sa poitrine. Le train ralentissait

toujours ; il passa dans un bruit de ferraille sur des aiguillages, dans un grand cahot, et Reynolds encore une fois dut se retenir pour ne pas tomber, mais, si vite que le changement lui fit perdre l'équilibre, les freins furent relâchés, le sifflet de la locomotive poussa son cri rauque, et la locomotive se remit à accélérer. Quelques secondes plus tard, la gare de Bataszek n'était plus qu'un souvenir confus : il avait juste eu le temps d'apercevoir quelques alignements de lampes jaunes à moitié perdues derrière le rideau vaguement gris-blanc de la neige.

La main de Reynolds qui serrait toujours le pistolet se décontracta. Malgré le froid mordant qui régnait dans le couloir de ce wagon, le col de la chemise de Reynolds était trempé. Il se rendit compte que la main qu'il gardait sur le revolver était moite elle aussi. Il alla à la porte de gauche, sortit sa main de sa poche et l'essuya sur son pardessus.

Il descendit la vitre de la porte de quelques centimètres, mais une seconde plus tard, il la remontait aussi vite qu'il le pouvait, et reculait brutalement, le souffle coupé, se frottant les yeux brûlés par le vent piquant qui lui avait claqué sur le front comme une lanière et l'avait aveuglé complètement. Il s'adossa contre la cloison, alluma une cigarette. Ses mains tremblaient.

C'était impossible, se dit-il ; c'était pire qu'impossible. Avec le vent dont la vitesse augmentait sans cesse, et qui par moments devait arriver à soixante ou soixante-dix kilomètres à l'heure, et le train qui allait à la même vitesse, mais en diagonale par rapport à lui, le vent glacé claquait le train à la vitesse d'une véritable tornade, peut-être même encore plus vite ; c'était pire qu'une tornade : c'était un véritable mur qui fonçait sur les wagons, un mur de neige et de glace. Et dans cette simple fraction de seconde où il avait pris le vent en pleine figure, tout en profitant encore de la chaleur et de l'abri relatif du couloir du wagon, ç'avait été épouvantable. Dieu seul savait ce que ce serait que de rester dehors pendant des minutes et des minutes, et quand toute sa vie dépendrait uniquement...

Mais volontairement, sauvagement, il chassa ces pensées de son esprit. D'un pas souple et rapide, il traversa le soufflet qui menait au wagon suivant et jeta un rapide coup d'œil dans le couloir. Les deux policiers n'avaient pas encore fait leur réapparition. Il retourna dans le wagon d'où il était venu, alla à la porte située sous le vent, l'ouvrit lentement, de façon à ne pas être aspiré sur la voie par la dépression de l'air, mesura de l'œil la dimension du passage du pêne dans le montant de la porte, puis il la referma, vérifia que la vitre fonctionnait facilement, et il retourna dans le lavabo. Là, avec son poignard, il découpa un morceau de la porte du petit placard situé sous le lavabo, et deux minutes plus tard, il avait taillé une cheville dont le diamètre

était très légèrement supérieur à celui du passage du pêne. Dès qu'il eut terminé, il ressortit dans le couloir. Il était capital pour ce qu'il préparait que ses deux ombres le voient et continuent à le voir. S'ils le perdaient de vue, ils se mettraient immédiatement à le chercher dans tout le train, et ils avaient cent, peut-être deux cents soldats qu'ils pouvaient appeler à la rescousse pour les aider à le retrouver.

Cette fois-ci, il se cogna presque dans les deux policiers juste au moment où il refermait la porte du lavabo derrière lui. Ils s'étaient dépêchés, et un soulagement très net et très vif se peignit sur la figure du plus petit des deux hommes en reconnaissant Reynolds ; l'autre homme, celui qui était grand et pâle, ne changea pas d'expression, mais il ralentit si brusquement que l'autre, qui ne s'y attendait pas, se cogna dans lui. Les deux hommes ralentirent encore, s'arrêtèrent à moins d'un mètre de Reynolds qui restait immobile, ne bougeant pas, le dos appuyé dans un coin pour garder son équilibre au milieu des » cahots très secs tout en ayant les deux mains libres pour le cas où il aurait besoin d'elles. L'homme pâle repéra tout de suite le manège et ses yeux noirs et sans expression se plissèrent très légèrement ; puis il sortit un paquet de cigarettes de sa poche et avec un sourire qui ne compromettait guère que les coins de ses lèvres, il dit :

« Vous avez du feu, camarade ?

— Oui. Tenez, servez-vous. » Reynolds sortit une boîte d'allumettes de sa poche avec sa main gauche, et les lui tendit, à bout de bras. En même temps, il déplaçait légèrement sa main droite dans sa poche de façon à faire ressortir contre l'étoffe mince le contour du canon du revolver. L'homme pâle vit immédiatement le mouvement, regarda un instant la poche de Reynolds ; les yeux de ce dernier ne quittèrent pas une seule seconde la figure du policier. Au bout d'un moment, l'homme pâle releva les yeux, regarda Reynolds froidement à travers la flamme de son allumette, lui rendit la boîte, fit merci d'un geste de la tête et repartit dans le couloir. Ils disparurent tous les deux. C'était regrettable, se dit Reynolds, mais il n'y avait pas eu moyen de faire autre chose. Ç'avait été une sorte de défi silencieux, un pavé qu'ils avaient lancé dans la mare, pour voir s'il était armé ou s'il ne l'était pas. Et s'il ne l'avait pas été, Reynolds était sûr qu'ils l'auraient coincé sur place, sans attendre plus longtemps.

Il regarda sa montre pour la dixième fois. Encore trois minutes, quatre au maximum : il sentait le train commencer à ralentir ; il abordait une longue montée en pente douce, et Reynolds eut la certitude intime qu'il pouvait voir la route dehors derrière la neige. C'était ici qu'elle rejoignait la voie de chemin de fer, et elles allaient rester parallèles pendant de nombreux kilomètres. Il se demanda un instant quel pourcentage de chances il y avait que le Comte et les

autres réussissent à arriver à temps à l'endroit du rendez-vous ; il se demanda quel pourcentage de chances il y avait que l'entreprise elle-même réussisse. On entendait maintenant le hululement aigu du vent, bien plus fort, bien plus aigu que les chocs et les craquements sourds du train ; Reynolds par la fenêtre ne voyait qu'un mur rigide et d'un blanc absolu qui collait au train et limitait la visibilité à quelques mètres au-dehors. Et malgré lui, Reynolds hocha la tête. Par ce temps presque arctique, entre un train qui suit des rails et un car qui roule sur une route, il y avait une immense différence, et il n'était que trop facile de se représenter la figure tendue du Comte essayant d'y voir à travers le pare-brise où la neige s'accumulait de plus en plus, son propre poids et le souffle du vent freinant et bloquant progressivement les essuie-glaces.

Mais il fallait admettre que le Comte allait réussir. Il le fallait absolument. Cette possibilité si mince, il devait la prendre pour une certitude. Il jeta un dernier regard à sa montre, entra dans le lavabo encore une fois, remplit d'eau un gros pot de terre qui se trouvait là avec de l'eau, le rangea dans le petit placard, puis il prit la cheville qu'il avait préparée, ressortit dans le couloir, ouvrit, la porte qui donnait sur la voie et qui était sous le vent, coinça sa cheville dans le trou de la serrure, l'enfonça avec la crosse de son revolver et referma la porte. Le pêne de la serrure vint s'enfoncer d'un millimètre à peu près dans la cheville. Il éprouva la résistance de son piège. Il suffirait d'une pression de quinze ou vingt kilos pour que la porte s'ouvre.

Il se mit en route vers l'arrière du train, lentement, sans faire de bruit. Un wagon plus loin, deux hommes surgirent d'un coin sombre et se mirent à le suivre en silence, mais il fit comme s'il ne les voyait pas. Il savait qu'ils ne feraient rien tant qu'ils seraient en train de passer devant des compartiments remplis de voyageurs. Et lorsqu'ils arrivèrent au bout du wagon, Reynolds fonça à travers le soufflet pour arriver le plus vite possible à la hauteur des compartiments du wagon suivant. Lorsqu'il fut arrivé dans l'avant-dernier wagon, il se mit à marcher plus lentement, la tête droite sur les épaules pour tromper ses poursuivants, mais il regardait de côté et fouillait les compartiments des yeux. Jansci était assis dans le troisième compartiment. Reynolds s'arrêta brusquement ; ses poursuivants en firent autant, pris au dépourvu. Reynolds s'effaça de côté dans le couloir pour les laisser passer, resta immobile jusqu'à ce qu'ils aient fait trois mètres de plus, puis il fit un bref signe de tête à Jansci et partit en courant aussi vite qu'il le pouvait dans la direction d'où il était arrivé, souhaitant que les couloirs soient encore libres. Il suffirait maintenant d'un homme assez gros bloquant le couloir pour que tout soit perdu.

Il entendait les pas des hommes qui couraient derrière lui ; il

accéléra, et là, ce fut presque sa perte : il glissa sur une flaque, se cogna violemment la tête contre la barre d'appui d'une fenêtre, tomba, mais dans un sursaut nerveux se força à se relever, refusant volontairement de penser à la douleur aiguë et presque étourdissante qu'il ressentait et aux éclairs aveuglants qui claquaient derrière ses yeux. Il traversa deux wagons, trois wagons, quatre wagons et il était arrivé : il pivota brusquement au bout du couloir, ouvrit sauvagement la porte des lavabos, la referma en faisant le plus de bruit possible – il ne voulait pas que ses poursuivants aient le moindre moment d'hésitation – mit le verrou. Ensuite, il sortit son pot d'eau, en boucha le goulot avec la serviette sale qui pendait au-dessus du lavabo, recula d'un pas et le lança de toutes ses forces dans la vitre. Le bruit fut encore plus assourdissant qu'il ne l'avait espéré ; il en eut les oreilles bourdonnantes sur le moment, mais il avait encore le fracas du verre brisé dans les oreilles quand il sortit son revolver de sa poche, le prit par le canon, éteignit la lumière sans faire de bruit, déverrouilla tout aussi silencieusement le loquet et sortit sur la pointe des pieds dans le couloir.

Comme il s'y était attendu, les deux policiers avaient ouvert la vitre de la porte donnant sur la voie et ils étaient en train de regarder dehors, se penchant à l'extérieur aussi loin qu'ils le pouvaient, se gênant l'un l'autre dans leur impatience de voir ce qui s'était passé, ce qu'avait fait Reynolds. Il aurait vraiment fallu ne pas être humain pour ne pas réagir de cette façon. Reynolds n'hésita pas une seconde ; il sortit des lavabos comme un diable d'une boîte, et partit les pieds en avant, dans un bond énorme, et il atterrit sur le dos de l'homme qui était le plus proche de lui. La porte s'ouvrit brusquement ; un des deux hommes disparut dans la neige et l'obscurité avant même d'avoir eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, sans avoir le temps de pousser un seul cri. L'autre, celui qui avait la tête si pâle, sembla faire un saut de chat en l'air, réussit à s'accrocher d'une main au bord de la porte, la figure tordue de haine et de terreur et se mit à lutter de toutes ses forces pour reprendre pied dans le wagon. Mais la lutte ne dura que deux secondes au maximum, et Reynolds fut sans pitié. Tenant son revolver par le canon, il fit comme s'il visait la tête du policier ; l'homme leva instinctivement sa main libre pour se protéger, mais Reynolds au dernier moment, changea de direction et écrasa de toutes ses forces les doigts qui s'accrochaient à la porte, avec une violence telle que le coup résonna jusque dans son coude. Une seconde plus tard, il n'y avait plus personne dans l'ouverture de la porte, rien d'autre que l'obscurité croissante qui annonçait la nuit ; une fraction de seconde, il entendit comme un hurlement aigu qui se perdit dans le bruit de tonnerre des roues et dans la vibration assourdissante du vent.

Il ne fallut que quelques secondes à Reynolds pour faire ressortir sa cheville de la serrure et pour refermer la porte. Ensuite, il remit son revolver dans sa poche, alla récupérer son marteau et sa torche dans les lavabos et se rendit à l'autre porte donnant sur la voie, celle qui se trouvait du côté du vent. Il rencontra là la première difficulté, et une difficulté qui faillit bien ruiner son entreprise avant qu'il n'ait vraiment commencé. Le train roulait maintenant vers le sud-ouest, en direction de Pécs, et la tornade de vent et de neige qui arrivait du sud-est le prenait en plein par le travers. Quand il voulut pousser la porte pour l'ouvrir, Reynolds eut l'impression que de l'autre côté, se trouvait un autre homme en train de pousser de toutes ses forces pour l'empêcher de l'ouvrir. Deux fois, trois fois, il poussa de toutes ses forces, mais sans réussir à ouvrir la porte de plus d'un centimètre.

Il lui restait à peine le temps de faire ce qu'il avait à faire – sept minutes, huit au maximum. Il se redressa, saisit la poignée métallique qui se trouvait en haut du cadre de la vitre et d'un seul mouvement l'ouvrit en grand. S'il n'était pas tombé par terre sur le coup, le vent et la neige qui s'engouffrèrent par l'ouverture l'auraient plaqué contre l'autre porte de l'autre côté du wagon. C'était encore pire que tout ce qu'il avait imaginé ; il comprenait maintenant pourquoi le mécanicien de la locomotive ralentissait : ce n'était pas à cause de la montée, mais simplement parce qu'il voulait que son train reste sur les rails, et dans un moment d'angoisse, Reynolds se sentit tenté de tout abandonner, de tourner le dos à cette entreprise qui n'était rien d'autre qu'un suicide sûr et certain. Mais il revit l'image de ce vieux professeur assis tout seul dans ce dernier wagon, au milieu d'une bande de criminels endurcis, repensa à Jansci et à tous les autres qui comptaient sur lui, et à la jeune fille qui lui avait tourné le dos au moment où il avait voulu lui dire au revoir, et une seconde plus tard, il s'était remis sur ses pieds et luttait de toutes ses forces pour arriver à respirer, avec la neige qui lui claquait la figure et semblait lui aspirer l'air des poumons. Il recommença une fois, deux fois, trois fois, sans vouloir penser que le vent n'aurait eu qu'à s'apaiser pendant une fraction de seconde pour qu'il bascule sur la voie, et à la quatrième tentative, il réussit à passer la pointe de son soulier dans l'ouverture. Il glissa verticalement son avant-bras dans la fente, puis son épaule, puis finalement la moitié de son corps, repoussant de toutes ses forces la porte avec son dos. En tâtonnant du pied droit, il finit par sentir sous sa semelle la marche recouverte de neige gelée. Il passa son pied gauche dans l'ouverture de la porte. C'est là que son marteau et sa torche le retinrent, coincés à travers sa poche dans la porte qui cherchait à se refermer. Il resta dans cette position pendant une minute qui lui parut durer une éternité, coincé, immobilisé, tirant frénétiquement, s'attendant à tout moment à ce qu'un voyageur

vienne voir d'où venaient ce vent glacial et cette avalanche de neige qui devaient balayer tout le wagon. Mais tout d'un coup, dans un déchirement d'étoffe, il sentit que la bosse passait. Il donna une dernière secousse, son pied glissa du marchepied glacé, et il se retrouva arqué en arrière, ne se tenant que de la main gauche et du pied gauche qui était toujours coincé dans l'ouverture de la porte. Lentement, péniblement, il se redressa – il ne pouvait trouver aucune prise pour sa main droite – il reposa son pied sur la marche, et il resta un moment immobile, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son contrôle sur lui-même. Ensuite, il passa sa main gauche à l'extérieur, s'assura une bonne prise au montant de la fenêtre ouverte, et tira son pied gauche. La porte se referma avec un cognement dur. Maintenant il était complètement à l'extérieur du wagon, ne tenant sur place que par sa main gauche, dont il sentait déjà les doigts s'engourdir, et par la pression du vent qui le plaquait contre la paroi du wagon.

C'était le crépuscule, mais s'il faisait encore relativement jour, Reynolds n'y voyait strictement rien. Avec cette neige coupante et aveuglante, c'était à peine s'il pouvait ouvrir les yeux. Il était comme un homme aveugle qui cherche son chemin dans un monde aveugle. Il se trouvait, il le savait, à l'extrême bout du wagon, et le coin arrondi de la voiture n'était qu'à une trentaine de centimètres de lui, mais il avait beau tendre le bras droit et tâter aussi loin qu'il le pouvait, et il arrivait bien à cinquante centimètres de l'autre côté, il ne pouvait pas sentir la moindre aspérité, le moindre crampon qui pût lui offrir une prise. En allongeant son bras gauche au maximum, il tâta de son pied droit, et il trouva le coffrage du tampon, mais l'angle qu'il lui aurait fallu franchir était beaucoup trop aigu pour qu'il pût monter dessus sans la moindre prise pour les mains. Il essaya de trouver le tampon lui-même, mais échoua ; il était sans doute trop loin. Et son bras gauche commençait à lui faire mal. C'était lui qui supportait tout son poids, et ses doigts étaient tellement engourdis qu'il ne pouvait même pas se rendre compte s'ils glissaient ou non. Il fit une traction et se remit debout sur la marche, changea de bras pour se reposer, et se maudit tout à coup de sa stupidité : il venait de penser à sa torche électrique. Il changea de main une deuxième fois, et se pencha de l'autre côté aussi loin qu'il le put. Il chercha en s'aidant de sa torche dont le puissant faisceau perça relativement bien la demi-obscurité et la neige. Il lui fallut deux secondes à peine pour repérer tout ce qu'il avait besoin de voir, et se souvenir des positions relatives de la tige d'acier qui se trouvait sur la face arrière du wagon, du soufflet et du tampon qui sautait de droite et de gauche chaque fois que les cahots modifiaient brutalement les positions relatives des deux tampons opposés. Il se remit debout, laissa tomber la torche dans sa poche, et n'hésita pas une seule seconde : il sentait, sans vouloir se l'admettre à

lui-même, que s'il s'arrêtait, ne fût-ce que le temps de réaliser ce qui lui arriverait s'il manquait son coup, glissait et se retrouvait sous les roues, il n'arriverait jamais à faire ce qu'il devait faire. Et il le fit, brusquement, d'un seul coup, sans vouloir penser aux conséquences possibles. Il avança ses pieds jusqu'au bord extrême de la marche, lâcha la fenêtre qu'il tenait de la main gauche, et resta une fraction de seconde dans cette position, collé contre le wagon par la seule force du vent. Il avança sa jambe droite et posa son pied à l'aveuglette, se penchant en même temps sur la gauche pour ne pas perdre complètement l'équilibre. Le pied en l'air, le seul point de contact qu'il avait encore avec le train était l'extrémité de son pied gauche ; ce pied commença à glisser sur la planche gelée, mais le vent souffla encore plus fort et il plongea en avant dans le noir.

Il attrapa avec un genou la tige d'acier qu'il avait repérée tout à l'heure, se cognant de toute la force de son élan le devant du tibia de l'autre jambe contre le tampon, en même temps que ses mains, elles, tendues en avant dans le noir, rencontraient la toile raide du soufflet. Il avait un tel élan que sa jambe droite dérapa immédiatement sur la surface glacée du tampon, mais il crispa tous les muscles de sa jambe et réussit à freiner la chute, se retenant par le devant du pied contre la partie la plus étroite de la tige du tampon, ses genoux pliés vers le bas, vers la voie qui filait un peu plus bas, à une vitesse qu'on sentait vertigineuse dans le noir. Pendant quelques secondes, il resta dans cette position, en opposition avec ses mains qui raclaient le soufflet et son tibia qui poussait contre le tampon. Il se demanda vaguement s'il s'était cassé la jambe. Mais il sentit ses mains, malgré ses efforts frénétiques, commencer à glisser irrémédiablement sur la toile lisse et recouverte de glace du soufflet. Désespérément, il étendit le bras gauche, se cogna contre la paroi du wagon, racla la paroi vers l'avant et sentit une fente étroite entre le wagon et le soufflet. Il agrippa le bord raide de la toile imprégnée, comme s'il voulait y creuser des trous avec ses doigts, et trois secondes plus tard, il se retrouvait debout sur la tige métallique qu'il avait repérée avec sa torche, se tenant solidement de la main gauche et tremblant malgré lui. C'était la réaction à son effort physique.

Mais il ne tremblait pas seulement à cause de la réaction. Reynolds qui venait d'avoir peur comme jamais il n'avait eu peur de son existence, venait de passer la frontière imprécise qui existe entre la peur et le monde d'insouciance et d'indifférence suprême qui se trouve au-delà de l'égoïsme et de la peur. De sa main droite, il prit son poignard à lame rétractile, fit sortir la lame et la plongea dans la toile du soufflet à la hauteur de sa ceinture. Il aurait pu y avoir une douzaine de gens en train de passer dans le soufflet à ce moment-là que Reynolds aurait continué à faire la même chose. Il s'en moquait

complètement. Il scia la toile avec sa lame qui coupait comme un rasoir et finalement obtint un trou assez grand pour y mettre le pied. À la hauteur de sa tête, il découpa une autre ouverture pour sa main. Il posa son pied droit dans le trou inférieur, sa main gauche dans le trou supérieur, fit une traction, enfonça sa lame jusqu'à la garde au sommet du soufflet. La prise était excellente. Une seconde plus tard, il se retrouvait en haut du soufflet, mais il se retenait désespérément au manche du poignard : le vent venait de le prendre de toute sa force, et il avait l'impression que s'il n'avait pas eu le poignard, il se serait déjà retrouvé de l'autre côté du soufflet qui était secoué de vibrations et de cahots affolants.

Le premier wagon, c'est-à-dire le quatrième à partir de l'avant, ne posa pas de grands problèmes. Au centre du toit, sur toute la longueur du wagon, il y avait une bordure surélevée, les prises d'air alignées, et en moins de trente secondes, couché à l'abri du vent, la tête collée contre le toit pour se protéger du blizzard, se tenant d'un bras passé par-dessus la bordure, Reynolds se retrouvait au bout du wagon. Il avait avancé avec les pieds dépassant contre le rebord du toit, mais il n'avait rien pu y faire : il était impossible de se retenir à la gouttière, elle était complètement bouchée par de la neige glacée.

Il descendit les pieds en avant sur le soufflet suivant, mais il n'avait pas quitté l'abri de la bordure qui lui avait servi à arriver jusque-là qu'il se rendait compte de son erreur : il aurait dû plonger carrément vers l'autre wagon au lieu de s'exposer à ce vent terriblement irrégulier qui faillit d'abord le faire tomber du haut de ce soufflet agité de hoquets fantastiques, avant de s'arrêter si brusquement qu'il faillit basculer en avant. Il lui fallut se retenir des deux mains. Mais en fin de compte, il s'accroupit autant qu'il put, progressa prudemment de pli en pli, et arriva finalement au bord du toit du troisième wagon.

Il n'eut pas de problème non plus pour traverser celui-ci, et lorsqu'il fut arrivé au bout, il s'assit, posa ses pieds sur le soufflet, pencha le buste en avant et sauta. Il se cogna brutalement un genou contre le rebord du toit, mais en même temps, il réussit à s'assurer une bonne prise sur le toit lui-même. Un peu plus tard, il se retrouvait à l'avant de ce deuxième wagon, et ce fut juste au moment où il s'asseyait sur le bord du toit, les pieds sur le soufflet qu'il aperçut pour la première fois les faisceaux des phares allumés en code qui apparaissaient et disparaissaient dans les tourbillons de neige, sur la route parallèle à la voie de chemin de fer, et qui se trouvait à moins de vingt mètres d'elle. Le soulagement qui emporta Reynolds lui fit oublier immédiatement l'épuisement et le froid et ses mains presque complètement paralysées maintenant et dont il serait bientôt incapable de se servir. Ce pouvait être n'importe quelle voiture,

naturellement, ce pouvait être n'importe qui en train de rouler sous cette neige aveuglante, mais Reynolds se sentit absolument sûr que ce n'était pas n'importe quelle voiture. Il courba le dos, se mit en équilibre sur la pointe des pieds et se lança en avant pour attraper le toit du premier wagon, et ce ne fut que lorsqu'il se retrouva en train de glisser désespérément sur le ventre qu'il se rendit compte que ce wagon, à la différence des autres, n'avait pas de bordure au centre de son toit.

Pendant un moment, il sentit la panique l'envahir à nouveau et il se mit à gratter désespérément la surface glissante, glacée, parfaitement lisse du toit, tendant les bras, cherchant une prise, n'importe quelle prise où se retenir. Mais il se força à être calme : ces mouvements désordonnés et affolés des bras et des jambes étaient exactement ce qu'il fallait pour l'empêcher de profiter du coefficient de friction, aussi minime fût-il, qui existait entre ses vêtements et la surface glissante, et le faire finalement basculer dans le vide. Il y avait forcément, se répéta-t-il avec la conviction du désespoir, des prises d'air d'une sorte ou d'une autre sur ce wagon, et, tout d'un coup, il les vit en esprit : c'étaient sûrement de ces petites cheminées cylindriques comme il y en a sur certains types de wagons, alignées sur toute, la longueur de la voiture. Mais au même moment, il sentit quelque chose d'autre : le train venait d'aborder une courbe assez sèche vers le vent, et la force centrifuge recommençait maintenant à le faire glisser, lentement mais inexorablement, vers le bord du toit.

Il glissait les pieds en avant, la tête contre le toit ; il se mit à battre désespérément des pieds, dans l'espoir d'arriver à faire craquer la glace qui bouchait la gouttière au bord du toit, gouttière grâce à laquelle il aurait pu freiner sa glissade. Mais c'était de la glace dure comme la pierre qu'il y avait dans cette gouttière ; il continua un moment à marteler de toutes ses forces, ce fut en vain, et il se rendit finalement compte qu'il n'arriverait à rien de cette façon lorsqu'il commença à cogner le bord du toit, non plus avec la pointe des souliers, mais, douloureusement, avec l'arête de ses tibias. Et le train continuait toujours à tourner, sur cette courbe interminable.

Il avait maintenant ses genoux appuyés sur le bord du toit, et il s'arrachait les ongles à essayer de griffer la glace lisse qui collait au toit, pour tenter de se raccrocher. Rien ne pouvait plus le sauver ; plus tard, il fut incapable d'expliquer par quel instinct jailli mystérieusement de son subconscient – car dans ce moment d'intimité avec la mort, toute réflexion normale était impossible – il sortit soudain son poignard de sa poche, fit sortir la lame et la piqua de toutes ses forces dans le toit, juste au moment où ses hanches arrivaient au bord de la gouttière et où il allait basculer de l'autre

côté.

Combien de temps il resta allongé dans cette position, se retenant à bout de bras à la lame de son poignard, il n'en sut jamais rien. Peut-être que ce ne fut que quelques secondes, mais toujours est-il qu'il sentit la voie de chemin de fer redevenir progressivement droite ; nulle force centrifuge ne l'attirait plus vers le vide. Il pouvait se mettre à remonter, ce qu'il fit avec une prudence extrême. Centimètre par centimètre, il se tira, il se hissa, il ramena ses jambes sur le toit, dégagea la lame de son poignard d'un geste sec, le repiquant un peu plus loin, et de cette façon, réussit à revenir au milieu du toit. Un moment plus tard, son poignard toujours sa seule amarre, il trouvait la première prise d'air, et il l'accrochait comme s'il avait l'intention d'y rester rivé jusqu'à la fin de ses jours. Mais il fallut la quitter ; il ne devait lui rester maintenant que deux ou trois minutes. Il fallait trouver la deuxième petite cheminée. Il s'allongea vers l'avant, tendit le bras et piqua son poignard dans le toit. Mais la pointe se cogna dans du fer, probablement un boulon ; il sentit un choc sec, sur une surface dure, et lorsqu'il ramena le poignard à ses yeux, il vit que la lame était cassée, au ras du manche. Il lança le manche inutile dans la nuit, glissa lentement vers l'avant, se retrouva couché sur le ventre, à moitié plié en deux, avec la prise d'air contre la semelle de ses chaussures ; alors il s'élança avec un coup sec des jambes ; il se cogna brutalement dans la prise d'air suivante qui se trouvait à moins de deux mètres de la première. Quelques secondes plus tard, se servant toujours de ses jambes pour se faire glisser d'une prise d'air à la suivante, il avait atteint la troisième puis la quatrième petite cheminée. Mais alors, il se rendit compte qu'il ne savait pas quelle était la longueur exacte du wagon. Est-ce qu'il avait encore une autre prise d'air devant lui ou est-ce qu'une autre glissade sur le toit n'allait pas le faire passer sans rémission par-dessus l'avant du toit, pour être broyé un peu plus bas, sur la voie, sous les roues du wagon ? Il se dit qu'il allait prendre ce risque : il s'allongea, appuya ses pieds contre la prise d'air et il allait partir en avant, quand il réalisa brusquement qu'en se relevant il devrait pouvoir voir le poste de conduite de la locomotive, et se détachant contre le rougeoiement du foyer, l'emplacement du bord du toit. Heureusement, la neige commençait à tomber un peu moins fort.

Il s'agenouilla, serrant la prise d'air entre ses deux jambes, et il eut l'impression de sentir son cœur s'arrêter de battre : le bord du toit, qui se détachait nettement contre le rougeoiement sombre venant de la porte du foyer qui était ouverte, ne se trouvait qu'à un peu plus d'un mètre de lui. À travers les tourbillons de neige, dans le poste de conduite ; il distingua la silhouette du mécanicien et celle de son chauffeur qui, courbé en deux, était en train de lancer des pelletées de

charbon dans le feu. Mais il vit aussi quelqu'un qui n'aurait pas dû être là, mais dont il aurait dû prévoir la présence : un soldat, armé d'une carabine dont la bretelle était passée autour de son épaule, et qui était accroupi tout près du foyer pour se protéger du froid.

Reynolds sortit comme il le put son revolver de sa poche, mais ses mains étaient complètement insensibles, et il ne put même pas arriver à passer son index raidi dans la garde de la détente. Il renfonça rageusement le revolver dans sa poche, et se mit debout, d'un seul mouvement, ses deux pieds entourant la prise d'air. C'était maintenant qu'il devait jouer le tout pour le tout. Il fit un pas en avant, puis un deuxième. Il sentit le rebord du toit sous son pied droit, et sauta. Il décrivit un arc de cercle et se retrouva, dégringolant, roulant sur lui-même dans le charbon qui déboulait en même temps que lui, et il atterrit sur les tôles du tender, sur le dos, à moitié étourdi, à l'arrière du poste de conduite. Les trois hommes, le mécanicien, le chauffeur et le soldat, se tournèrent tous ensemble vers lui, le regardant avec des yeux ronds, leurs têtes presque comiques de stupéfaction et d'incompréhension. Cinq secondes s'écoulèrent, cinq précieuses secondes qui permirent à Reynolds de retrouver quelque peu son souffle, mais, tout d'un coup, le soldat se reprit : il saisit sa carabine, la leva la crosse en l'air et s'avança sur Reynolds. Il allait l'assommer. Reynolds, toujours allongé par terre, prit à l'aveuglette un morceau de charbon – il n'avait rien d'autre à sa disposition – et le lança à la tête du soldat dans un effort désespéré. Mais ses doigts étaient trop raides ; le soldat plongeait et le morceau de charbon passa bien au-dessus de sa tête. Mais le chauffeur, lui, ne manqua pas son coup, et le soldat s'écroula sur le charbon ; le plat de la pelle venait de le prendre en plein sur la nuque.

Reynolds réussit à se remettre sur pied. Avec ses vêtements déchirés, ses mains blanches de froid et saignantes, sa tête noire de poussière de charbon, il offrait un spectacle assez incroyable, mais sur le moment, c'était bien le dernier de ses soucis. Il regarda un moment droit dans les yeux le chauffeur, un grand gaillard, jeune, les cheveux bouclés, les manches de chemise relevées très haut comme pour défier le froid pénible, puis il regarda le soldat écroulé par terre.

« C'est la chaleur, dit le chauffeur en souriant. Il a eu une attaque.

— Mais pourquoi...

— Écoutez, l'ami, je ne sais pas pour qui vous êtes, mais moi je sais contre qui je suis. » Il s'appuya sur le manche de sa pelle. « On peut faire quelque chose pour vous ?

— Je crois bien ! » Reynolds leur expliqua rapidement ce qu'il voulait. Les deux hommes se regardèrent. Le mécanicien qui était plus

vieux, hésita :

« Il faut qu'on pense aussi à nous-mêmes...

— Regardez ! s'écria Reynolds en ouvrant sa veste d'un seul geste. Une corde. Défaites-la, voulez-vous – je ne peux pas me servir de mes mains. Vous pouvez vous attacher les poignets l'un à l'autre. Comme cela...

— Parfait ! » Le chauffeur souriait de toutes ses dents ; le mécanicien, lui, avait déjà la main sur la commande du frein à air. « Une attaque à main armée. Vous étiez cinq ou six. Pas de problème, l'ami. »

Reynolds prit à peine le temps de remercier ces hommes qui l'aidaient avec un tel naturel, un tel désintéressement, en pensant si peu à eux-mêmes. Le train ralentissait très nettement, déjà freiné par la montée elle-même, et il fallait que Reynolds arrive au dernier wagon avant qu'il ne soit complètement arrêté, pour pouvoir décrocher les chaînes d'attelage, juste au moment où elles ne seraient, plus sous tension ; s'il laissait au wagon le temps de commencer à repartir en arrière par son propre poids, il serait trop tard. Il sauta à terre de la dernière marche de l'échelle montant au poste de conduite, fit un roulé-boulé, se retrouva sur ses pieds et se mit à courir vers l'arrière de la rame. Le train était presque immobile lorsque le wagon des gardes arriva à sa hauteur, et il vit, en sentant son cœur se remettre à battre, dans l'encadrement de la porte de ce wagon, qui était ouverte, Jansci qui en surveillait l'intérieur, une carabine en main, immobilisant les gardes et les soldats.

Les tampons se mirent à se cogner et à s'entrechoquer ; la locomotive venait de s'arrêter complètement. Reynolds alluma sa torche, décrocha l'attelage, débrancha la connexion des freins à air avec son marteau. Il regarda s'il y avait un branchement de vapeur ; mais il n'y en avait pas : les prisonniers n'avaient pas besoin de chauffage. Le wagon où se trouvait Jennings n'était plus accroché au reste du train. Tous les wagons repartaient maintenant en arrière avec des chocs sonores, sous les coups brusques des ressorts des tampons qui se détendaient, et Jansci, un trousseau de clefs dans une main et dans l'autre sa carabine toujours braquée sur le wagon des gardes passait sur le wagon de marchandises, et Reynolds, lui, venait juste de saisir la rampe qui menait à la plateforme lorsque le wagon des gardes cogna brusquement celui des prisonniers, lui donnant le premier élan dont il avait besoin pour se mettre à descendre la longue rampe qu'ils venaient de monter si lentement.

Le grand volant du frein à main se trouvait à l'extérieur du wagon et Reynolds commençait à le tourner – il y avait peut-être deux

kilomètres qu'ils avaient quitté la rame – quand Jansci trouva finalement la bonne clef, la tourna dans la serrure, ouvrit la porte du wagon avec un coup de pied et braqua le faisceau de sa torche à l'intérieur du wagon. Huit cents mètres plus tard, Reynolds donnait le dernier tour au volant et le wagon s'immobilisait doucement, avec à bord un Jansci souriant et un docteur Jennings qui après avoir été complètement stupéfait et incrédule était maintenant aussi surexcité et aussi enthousiaste qu'un jeune garçon. Ils avaient à peine quitté le wagon et commencé à courir vers l'ouest, vers la route, qu'ils entendirent des hurlements et des cris forcenés, et virent la silhouette d'un homme qui galopait dans leur direction, dans la neige fraîche. C'était le Comte, oubliant toute sa réserve aristocratique, qui les appelait en leur faisant de grands gestes des deux bras. On aurait dit un fou.

CHAPITRE XI

ILS arrivèrent au quartier général de Jansci, situé en pleine campagne à moins de quinze kilomètres de la frontière autrichienne, à six heures et demie le matin suivant. Ils y arrivèrent après quatorze heures consécutives de route, sur les chaussées gelées de la Hongrie, à une vitesse moyenne bien inférieure à trente-cinq kilomètres à l'heure, après les quatorze heures de voyage, les plus inconfortables, les plus froides, les plus épuisantes que Reynolds ait jamais passées. Mais ils y parvinrent à bon port, et malgré le froid, leur faim, leur fatigue, leur manque de sommeil, ils y arrivèrent avec un moral extraordinaire, dans une forme merveilleuse, leur soulagement et leur joie leur faisant complètement oublier leur fatigue physique. Tous, à l'exception du Comte qui après les premiers moments d'enthousiasme sous le coup de cette réussite, et d'une réussite qui ne leur avait rien coûté, était petit à petit retombé, au fur et à mesure que s'étaient allongées les ombres de la nuit, dans son monde personnel, détaché, lointain, sombre et cynique. Ils avaient très exactement parcouru pendant cette nuit quatre cents interminables, épouvantables kilomètres, et c'était le Comte qui avait conduit tout le temps, ne s'arrêtant en route que deux fois pour prendre du gas-oil, réveillant des pompistes endormis et de mauvaise humeur mais que firent trembler les menaces implicites de sa voix et de son uniforme. Plus d'une fois, en voyant les marqués de la fatigue se creuser de plus en plus profondément sur la figure maigre du Comte, Reynolds s'était senti sur le point de lui proposer de prendre le volant, mais chaque fois, son bon sens l'avait empêché de le faire : comme il avait déjà pu s'en rendre compte dans la Mercedes noire, le premier jour qu'il avait passé en Hongrie, au volant d'une voiture, le Comte se trouvait transporté dans un autre monde où il régnait en maître incontesté, et sur ces routes dangereuses et recouvertes de neige, leur arrivée à destination avait plus d'importance que la fatigue du Comte. Et Reynolds avait donc pratiquement passé toute la nuit à somnoler à moitié ou à regarder le Comte, assis dans la cabine, avec le Cosaque à côté de lui. Il faisait relativement chaud dans cette cabine et ils y étaient tous les deux pour la même raison : pour se dégeler. Car le Cosaque avait eu un sort qui avait été pire que celui de Reynolds lui-même : pendant la seconde moitié du trajet de Sekszàrd à Pécs – presque trente-cinq kilomètres – il était resté à l'extérieur du véhicule, coincé entre le capot et l'aile, à nettoyer le pare-brise au fur et à mesure qu'il se bouchait, pendant

que le Comte, lui, fonçait à tombeau ouvert à travers les tourbillons de neige aveuglante. Et de là, comme aux premières loges, il avait pu suivre toutes les péripéties de l'équipée effarante de Reynolds sur les toits des wagons ; et maintenant, il n'y avait aucune trace de mépris dans ses yeux lorsqu'il regardait Reynolds, mais au contraire une sorte d'émerveillement presque apeuré.

S'ils avaient suivi la route directe de Pécs au quartier général de Jansci dans la campagne, ils n'auraient eu à couvrir que la moitié de la distancé qu'ils parcoururent pour arriver à destination, mais Jansci et le Comte avaient été persuadés que s'ils prenaient cette route, elle ne les mènerait qu'à un seul endroit : un camp de concentration. Les quatre-vingts kilomètres du lac Balaton bloquaient la plupart des routes qui auraient permis d'arriver à la frontière autrichienne, vers l'ouest, et les deux hommes étaient absolument certains qu'entre la pointe sud du lac et la frontière yougoslave, il n'y aurait pas une route, pas un chemin, pas un sentier qui ne soit gardé. Les autres routes qui conduisaient vers l'ouest, entre l'extrémité nord du Balaton et Budapest risquaient d'être coupées comme elles risquaient d'être libres, mais ils n'avaient pas voulu prendre de risques. Ils avaient donc commencé par rouler deux cents kilomètres plein nord, contourné la capitale par le nord, puis ils avaient pris la grande route qui de Budapest conduisait vers l'Autriche, et l'avaient quittée en prenant un embranchement vers le sud-ouest un peu avant d'arriver à Győr.

Et c'était pour cela que le voyage avait duré quatorze heures et quatre cents kilomètres, et c'est pour cela qu'ils étaient arrivés à destination glacés, affamés, épuisés. Mais, une fois en sécurité et à l'abri, dans la maison, leur épuisement disparut comme par miracle, et lorsque Jansci et le Cosaque eurent allumé un feu qui se mit à ronfler dans le grand poêle à bois, lorsque Sandor eut apporté une marmite d'où sortait une odeur délicieuse, lorsque le Comte eut produit une bouteille de *barack* provenant d'un stock impressionnant qu'il avait dans la maison, leur soulagement à se sentir maintenant complètement en sécurité, leur joie à l'idée d'avoir réussi dans leur entreprise et d'avoir échappé à l'A.V.O., s'exprimèrent, se traduisirent par des rires, et des paroles, et encore des paroles, et une fois qu'ils eurent mangé et que le *barack* du Comte eut commencé à rendre la vie à leurs membres et à leurs corps raides de froid, ils avaient complètement oublié leur fatigue physique et leur besoin de dormir. Ils auraient tout le temps de dormir le lendemain, ils allaient avoir toute la journée pour dormir : Jansci avait décidé qu'ils ne passeraient la frontière qu'après minuit, la nuit suivante.

Huit heures du matin arrivèrent, et ils écoutèrent les informations et le bulletin météorologique sur la puissante radio que Jansci avait

récemment installée dans la maison. Il ne fut question ni de leurs activités ni de l'évasion du professeur ; ils ne s'y étaient pas attendus du reste : la confession d'un tel échec était la dernière chose que les communistes accepteraient de faire à leurs sujets. Mais le bulletin de la météorologie, qui annonçait des chutes de neige très fortes et continuelles sur presque tout le territoire, leur fournit un renseignement d'une extrême importance ; tout le sud-ouest de la Hongrie, c'est-à-dire une zone s'étendant du lac Balaton à Szeged sur la frontière yougoslave, était complètement coupé du reste du pays par la plus violente tempête de neige qu'on ait vue depuis la guerre, et toutes les routes, toutes les voies de chemin de fer, tous les aéroports étaient bloqués. Jansci et les autres écoutèrent cette annonce dans un silence qui plus que n'aurait pu le faire aucune parole exprima parfaitement leur soulagement : s'ils avaient attendu douze heures de plus, ils n'auraient pu ni mener à bien leur entreprise de sauvetage, ni, ensuite, prendre la fuite.

Vers neuf heures apparurent les premières teintes grises de l'aube derrière le rideau de la neige qui tombait toujours plus épais, plus dense ; ils avaient entamé la deuxième bouteille de *barack* et ils parlaient toujours. Jansci raconta leur séjour à Szarhàza, le Comte, qui avait déjà une demi-bouteille d'alcool dans l'estomac, fit un récit ironique de son interview avec Furmint, et Reynolds lui-même dut raconter plusieurs fois de suite son dangereux voyage sur les toits des wagons. Et de tous ces récits, l'auditeur le plus avide et le plus attentif de loin fut le vieux professeur dont les sentiments à l'égard de ses hôtes russes, comme Jansci et Reynolds avaient pu s'en rendre compte lorsqu'ils l'avaient vu à Szarhàza, avaient changé de façon aussi nette que violente. Ils avaient commencé à changer, tout comme les autres à son égard, à partir du moment où il avait refusé de prendre la parole au Congrès scientifique tant qu'il ne saurait pas ce qui était arrivé à son fils – et lorsqu'il avait finalement appris que Brian avait réussi à passer en Suède, il avait refusé carrément de prendre la parole ; les Russes n'avaient plus aucun moyen de pression sur lui. Être enfermé à Szarhàza l'avait rendu plus furieux que jamais, et la dernière injure, ce wagon à bestiaux où régnait une température glaciale et où il s'était retrouvé en compagnie de criminels, avait mis le point final à sa conversion. Et lorsqu'il apprit quelles tortures avaient été infligées à Jansci et à Reynolds, sa rage ne connut plus de bornes. Il se mit à jurer avec une verdeur étonnante, même pour lui.

« Attendez ! Attendez ! Au nom du Ciel, attendez que je rentre en Angleterre, et vous verrez ! Le gouvernement, avec ses projets et ses missiles – qu'il aille au diable avec ses projets et ses missiles ! Il y a des choses plus importantes qu'il faut faire d'abord !

— Telles que ? demanda Jansci d'une voix douce.

— Le communisme ! » Jennings vida d'un seul trait son verre de *barack* ; il hurlait presque. « Je ne me vante pas, mais je peux vous dire que j'ai dans ma poche pratiquement tous les grands journaux du pays. Et ils m'écouteront, je vous le garantis – surtout quand ils repenseront à toutes ces bêtises que je leur servais avant. Je leur montrerai ce que c'est que ce système pourri de communisme, et lorsque j'aurai fini...

— Trop tard. » C'était le Comte qui venait de le couper, d'une voix ironique.

« Qu'est-ce que vous voulez dite : trop tard ? demanda Jennings.

— Le Comte veut simplement dire qu'on a déjà montré de a à z ce qu'est ce système, dit Jansci d'une voix apaisante, et sans vouloir vous vexer, docteur Jennings, cela a déjà été fait par des gens qui ont dû le supporter pendant des années et des années, et non pas, comme vous, pendant un simple week-end.

— Vous vous imaginez que je vais rentrer à Londres et rester assis sur mon derrière... » Mais Jennings se tut ; puis il reprit un peu plus tard, d'une voix qui était plus calme : « Bon Dieu, c'est le devoir de tout homme... Bon, bon, je sais, je m'en rends compte un peu tard, mais le principal est que je m'en rende compte... C'est le devoir de chaque homme de faire tout ce qu'il peut pour stopper la propagation de cette croyance abominable et...

— Trop tard. » Pour la deuxième fois le Comte venait de l'interrompre sèchement.

« Il veut simplement dire que le communisme, à l'extérieur de son propre pays, est en train de mourir de lui-même », se dépêcha de lui expliquer Jansci. « Vous n'avez pas besoin de l'arrêter, docteur Jennings, il s'est déjà arrêté. Oh ! oui, il fonctionne ici et là, mais seulement dans des limites très étroites, et chez des peuples primitifs, dans le genre des Mongols, qui se laissent prendre aux belles phrases et aux promesses encore plus belles, mais avec nous, le système ne fonctionne pas ; il ne fonctionne pas avec les Hongrois, les Tchèques, les Polonais, et autres, enfin dans aucun pays où les gens sont plus avancés politiquement que les Russes. Prenez ce pays lui-même – quelle couche de la population a été la plus endoctrinée ?

— Les jeunes, j'imagine », dit Jennings. On sentait qu'il avait du mal à refréner son impatience. « C'est toujours à eux qu'on s'attaque.

— Oui, les jeunes, dit Jansci. Et qui sont les enfants chéris du communisme ? Ce sont les écrivains, les intellectuels et ces fameux travailleurs de l'industrie lourde. Et qui a mené la révolte ici, contre

les Russes ? Ce sont exactement les mêmes gens : les jeunes, les intellectuels et les ouvriers. Le fait qu'à mon avis le soulèvement en lui-même ait été une erreur et qu'il ait eu lieu au plus mauvais moment n'a rien à voir avec l'affaire. La seule chose importante, c'est que le communisme a échoué lamentablement auprès de ceux chez qui il avait normalement les plus grandes chances de réussir ; si jamais il devait réussir.

— Et vous devriez voir les églises de mon pays, murmura le Comte. On s'y bouscule tous les dimanches, et ce sont des enfants qui y vont. Vous n'avez pas à vous faire de soucis à propos du communisme, vous savez, professeur. Et en fait, ajouta-t-il assez sèchement, la seule chose qui puisse correspondre à l'échec du communisme dans nos pays, c'est son succès remarquable en France et en Italie, des pays qui ne l'ont jamais vu de près. » Il eut un geste de dégoût en montrant l'uniforme qu'il portait encore, et hocha la tête, l'air triste. « La nature humaine est vraiment quelque chose d'étonnant.

— Et alors, au nom du Ciel, qu'est-ce que vous croyez que je doive faire ? demanda Jennings. Qu'est-ce que vous croyez que je doive faire ? Oublier toute l'affaire ?

— Oh ! non, répondit Jansci en hochant la tête, avec un soupçon de fatigue. C'est la dernière chose qu'il faille faire, c'est la dernière chose que je voudrais voir faire par qui que ce soit. Il y a peut-être un crime plus grand, un péché plus grave que l'indifférence, mais moi je ne le connais pas. Non, ce que je voudrais que vous fassiez, docteur Jennings, c'est qu'une fois rentré chez vous, vous disiez à votre peuple que nous en Europe centrale, nous ne disposons chacun que d'une seule petite vie ; nous n'avons qu'elle à vivre, et le temps passe vite. Il faut leur dire qu'avant de mourir, nous voudrions respirer au moins une fois l'air embaumé de la liberté. Dites que voilà maintenant dix-sept longues années que nous attendons, et que l'espoir ne peut pas durer toujours. Dites aux vôtres que nous ne voulons pas que nos enfants et les enfants de nos enfants suivent la même route sombre et interminable de l'esclavage que nous, sans jamais voir la moindre lumière luire dans le lointain, au bout de la route. Dites-leur que nous ne voulons pas grand-chose ; nous voulons simplement un peu de paix, des champs verts, des cloches d'église et des enfants heureux qui jouent au soleil, sans crainte, sans manque, sans se demander quels nouveaux nuages noirs demain ne manquera pas de leur apporter. »

Jansci était penché en avant dans son fauteuil, ayant oublié son verre, sa figure usée, creusée, sous son épaisse chevelure blanche, se creusant encore plus durement dans la lueur irrégulière des flammes. Ses yeux étaient graves et il avait l'air tendu comme Reynolds ne l'avait jamais vu.

« Dites-leur, dites aux vôtres, chez vous, que nos vies et celles des générations à venir se trouvent entre leurs mains ; dites-leur qu'il n'y a qu'une seule chose qui ait de l'importance en fin de compte sur cette terre, et que c'est la paix sur la terre. Et dites-leur que nous vivons tous sur un seul monde, un monde qui est très petit et qui devient de plus en plus petit avec chaque année qui passe ; et que nous devons y vivre ensemble, que nous devons absolument vivre ensemble.

— La coexistence ? demanda le docteur Jennings en levant un sourcil.

— La coexistence. Oui, c'est un mot qui inspire la méfiance, c'est un mot passe-partout, je le sais, mais qu'est-ce qu'un homme sain d'esprit pourrait offrir à la place ? Les horreurs sans nom d'une guerre thermonucléaire, le *requiem* pour tous les espoirs perdus de l'humanité ? Non, il faut que la coexistence arrive, il le faut : c'est la condition de toute survie de l'humanité, mais un monde sans sphères, le rêve de ce grand américain qu'était Cordell Hull ne pourra jamais exister si des imbéciles bruyants comme il y en a tellement aujourd'hui, docteur Jennings, continuent à réclamer à cor et à cri des résultats décisifs, immédiats, dans le présent, tout de suite. Ce monde vivant en paix ne pourra jamais exister tant que les gens de l'Occident penseront en termes de diplomatie aéroportée, penseront qu'il faut nous aider à nous aider nous-mêmes, etc... Mon Dieu ! Ils n'ont jamais vu une division mongole en action ; autrement ils ne diraient pas de bêtises aussi insensées. Cette paix ne viendra jamais tant que les imbéciles de l'Occident laisseront entendre qu'en secret le peuple russe est leur meilleur allié, tant qu'ils crieront : « Il suffit de s'adresser au peuple russe par-dessus la tête de ses gouvernants », ou tant qu'on écouterait les avis fantaisistes et sans rapport avec la réalité de gens qui ont quitté il y a des années ces pays malheureux où nous vivons, et qui ignorent tout de nos façons de penser et de nos façons d'être actuelles.

« Et avant tout, cette paix ne viendra jamais tant que nos chefs et nos gouvernants, nos journaux, nos propagandistes nous répéteront inlassablement, tout le temps, qu'il faut que nous haïssions, que nous craignons, que nous méprisons tous les peuples qui ne sont pas le nôtre – mais des peuples qui vivent en même temps que nous en ce bas monde. Le nationalisme détestable de ceux qui crient : « C'est nous qui sommes le vrai peuple ! », cet abominable patriotisme – voilà quels sont les grands maux du monde actuel, les barrières qui empêchent la paix de régner et qu'aucun homme ne peut renverser. Quel espoir pourra-t-il y avoir pour le monde tant que nous nous en tiendrons à ces conceptions dépassées d'allégeance nationale ? Nous n'appartenons à personne en particulier, docteur Jennings, en tout cas pas sur cette terre. » Jansci sourit. « On nous dit que le Christ est venu

sur terre pour sauver l'humanité ; mais aussi qu'il a peut-être fait une exception pour les Russes.

— Ce que Jansci est en train d'essayer de vous dire, docteur Jennings, dit le Comte d'une voix assez basse, c'est que tout ce que vous avez à faire, c'est de convertir le monde occidental au christianisme, et qu'une fois que vous y serez arrivé, tout sera parfait.

— Non, pas exactement, dit Jansci en hochant la tête. Ce que je dis s'applique encore plus aux Russes qu'au monde occidental, mais je crois que c'est le monde occidental qui doit faire le premier geste parce que c'est un monde qui est plus mûr, qui est plus avancé politiquement, et qu'il est loin d'avoir aussi peur des Russes que les Russes n'ont peur de lui.

— Des paroles, dit Jennings qui n'était plus en colère, même pas ironique, mais simplement pensif. Des paroles, des paroles. Il faut bien plus que cela, mon ami, pour que le changement se produise. Il faut de l'action. Un premier geste, vous dites – mais après, quels autres gestes préconisez-vous ?

— Seul le Ciel pourrait le dire, fit Jansci avec un mouvement de la tête. Je ne le sais pas, et si je le savais, je vous assure qu'il n'y aurait aucun nom au monde plus respecté que celui du major général Illyurine. On ne peut rien faire de plus, on ne peut pas oser faire quoi que ce soit de plus, on ne peut rien faire d'autre que des suggestions. »

Pendant un moment, un silence total régna, puis Jansci reprit, à voix lente :

« Il est essentiel, à mon avis, de proclamer que la seule chose qui compte, c'est la paix, c'est le désarmement ; il faut le faire et il faut convaincre les Russes que nos intentions sont pacifiques. Ah ! oui, les intentions pacifiques, fit Jansci avec un rire sans joie, parlons-en ! Les Anglais et les Américains qui remplissent les arsenaux de l'Europe occidentale de bombes à hydrogène, voilà une drôle de façon de faire preuve d'intentions pacifiques ! Quelle façon au contraire de convaincre les Russes qu'ils ne doivent surtout pas relâcher leur emprise sur des satellites dont ils n'ont plus besoin ! Quelle façon de pousser les hommes du Kremlin, qui sont des hommes qui ont peur, je vous le dis, de les pousser à faire la dernière chose au monde qu'ils aient envie de faire – c'est-à-dire d'appuyer sur le bouton qui enverra en l'air le premier missile intercontinental ! Ce serait la dernière chose qu'ils feraient, ce serait un geste de panique et de désespoir car ils savent très bien que, même s'ils réussissaient à survivre à l'attaque dans leurs abris bétonnés sous le Kremlin, des représailles arriveraient, et qu'ils ne survivraient pas à la furie vengeresse des survivants de l'holocauste, ivres de rage, et que ces représailles feraient tout

simplement disparaître leur propre nation de la surface de la terre. Armer l'Europe, c'est provoquer les Russes, c'est les rendre absolument fous : il y a beaucoup d'autres choses que nous ne devons pas faire, mais avant tout, nous devons éviter tout geste provocateur, nous devons toujours laisser ouverte la porte à la négociation, quelles que soient les rebuffades que nous puissions essuyer. »

— Et il est capital de ne jamais les perdre de l'œil non plus, à mon avis, fit remarquer Reynolds.

— Et moi qui espérais que nous avions commencé à faire entrer la sagesse dans sa tête, murmura le Comte, d'une voix triste. Peut-être que nous n'y arriverons jamais.

— Peut-être que non, dit Jansci, mais il n'a pas entièrement tort tout de même. Dans une main, il faut avoir le fusil, et dans l'autre, la branche d'olivier, mais la main qui tient la branche d'olivier doit toujours être un peu plus en avant que celle qui tient le fusil, et il faut être armé d'une patience infinie ; tout mouvement d'humeur, toute brusquerie, toute impatience ne réussiraient qu'à amener le monde à la catastrophe. De la patience. Une patience sans bornes. Quelle importance peut avoir un coup porté à l'orgueil personnel quand la paix du monde est en jeu ?

Il faut essayer de les rencontrer, d'entrer en contact avec eux dans autant de domaines qu'il est possible de le faire ; la culture, le sport, la littérature, le tourisme, toutes ces choses sont importantes – tout a de l'importance qui met les peuples en contact les uns avec les autres et qui leur fait comprendre que particularisme et chauvinisme ne sont que des idioties criminelles. Mais le moyen le plus précieux dont nous puissions disposer, c'est le commerce. Il faut faire du commerce avec eux, et ne pas se soucier des concessions qu'on peut être obligé d'accepter ; les pertes joueront peu comparées à la bonne volonté qui aura été créée et à la méfiance qui aura disparu. Et que vos Églises collaborent à cette tâche comme les Églises y collaborent actuellement ici et en Pologne. Le cardinal Wyszinski marche la main dans la main avec Gomulka en Pologne et il fait certainement plus pour la paix mondiale qui arrivera un jour ou l'autre que moi je ne pourrai jamais en faire. Dans toute la Pologne d'aujourd'hui, les gens sont libres, ils sont libres de parler, de se déplacer, d'assister aux cérémonies de leur culte, et qui sait ce que cinq ans de cette vie pourront apporter en plus ; et ceci, uniquement parce que des hommes ayant des croyances fondamentalement différentes, mais animés par une bonne volonté égale, ont pris la résolution de vivre ensemble et de bien s'entendre, quels que soient les sacrifices qu'ils doivent faire, quels que soient les coups que leur orgueil à chacun puisse avoir à supporter.

« Et c'est là, je crois, que se situe la véritable réponse : il ne s'agit pas de proposer des modes d'action comme le docteur Jennings le suggérerait, mais il faut créer un climat de bonne volonté dans le cadre duquel ces actions puissent fleurir et porter leurs fruits. Demandez aux grands de ce monde, qui devraient être en train de conduire notre monde malade vers des temps meilleurs, quel est à leur avis le plus grand besoin des fractions de l'humanité qui obéissent à leurs lois respectives et vous savez ce qu'ils vous répondent ? Il nous faut des savants, toujours plus de savants – ces malheureuses créatures qui sont brillantes mais qui ont depuis longtemps vendu leur droit à l'indépendance, qui ont fait taire leur conscience et se sont vendues aux gouvernements du monde contre la permission de travailler toujours plus et toujours plus jusqu'à ce qu'ils réussissent enfin à mettre la main sur l'arme ultime de destruction. »

Jansci se tut, et hocha la tête, l'air fatigué, puis il reprit : « Les gouvernements du monde ne sont peut-être pas fous, mais ils sont aveugles, et leur aveuglement est bien proche de la folie. Le besoin le plus urgent, le plus réel de ce monde, maintenant et dans l'avenir, c'est le besoin d'un effort qui n'a jamais eu son pareil dans toute l'histoire, un effort qui vise à se connaître et à connaître les autres peuples vivant dans ce monde aussi bien qu'on se connaît soi-même, et ensuite nous nous apercevrons que notre prochain est bien fait à notre propre image, qu'il nous ressemble, et que le droit, la vertu, la vérité, il y a droit autant que nous y avons droit nous-mêmes. Nous ne devons pas nous représenter les peuples comme un vague conglomérat, sans personnalité, sans âme, non pas de cette façon vague, trop facile : nous devons toujours nous souvenir qu'une nation est composée de millions et de millions d'êtres humains tels que nous en sommes nous-mêmes, et, que parler de péché national, de culpabilité nationale, de barbarie nationale, c'est être volontairement aveugle, injuste et antichrétien, et s'il peut être vrai que telle ou telle nation peut sortir des rails ou commettre des erreurs, elle ne le fait jamais parce qu'elle choisit de le faire, mais parce qu'elle est contrainte de le faire, parce qu'il y a eu ou il y a quelque chose dans son passé ou dans son environnement qui l'a faite ce qu'elle est aujourd'hui, de même que des incidents oubliés, des influences que nous ne pouvons pas saisir, ou dont nous ne pouvons pas nous souvenir, ont fait de chacun de nous ce qu'il est aujourd'hui. »

« Et avec cette compréhension et cette connaissance mutuelles, pourront venir la pitié, la compassion – aucun pouvoir sur terre ne peut rien contre la pitié une fois qu'elle est là – cette pitié qui a poussé les juifs à faire des campagnes mondiales de collectes de fonds en faveur de leurs pires ennemis, mais qui mouraient de faim : les réfugiés arabes ; cette pitié qui a poussé un soldat russe à donner son

fusil à Sandor ; cette pitié – une pitié née de la compréhension mutuelle – à cause de laquelle la plupart des soldats russes qui étaient en garnison à Budapest ont refusé de combattre les Hongrois, parce qu'ils les connaissaient. Et cette compassion, cette charité, viendront, elles doivent venir, mais il doit y avoir dans le monde entier des hommes qui luttent pour qu'elles arrivent. »

« Rien ne nous garantit que nous le verrons dans le cours de notre vie. C'est un pari, ce doit être un pari, mais un pari fondé sur l'espoir, aussi mince que soit cet espoir, et cela vaut mieux qu'un, pari fondé sur le désespoir, et qui risque d'amener quelqu'un à appuyer sur ce bouton qui enverra vers sa cible le premier missile intercontinental. Mais pour que ce coup de chance réussisse, il faut commencer par lutter pour la compréhension mutuelle ; les montagnes, les fleuves, les mers ne sont plus des barrières isolant l'humanité, la scindant en petits groupes ; ce sont les esprits des hommes qui jouent ce rôle. L'intolérance de l'ignorance, le *refus* de savoir – voilà quelle est la dernière vraie frontière qui existe sur la terre. »

Pendant un long moment après que Jansci eut fini de parler, il n'y eut que le craquement des bûches de pin dans le feu et le doux chantonement d'une bouilloire sur le poêle pour rompre le silence dans la pièce. Le feu semblait fasciner, hypnotiser toutes les personnes qui étaient assises autour de lui ; elles avaient toutes les yeux fixés sur lui, comme si à force de le regarder elles pouvaient arriver à voir cet avenir que promettait le rêve de Jansci. Mais en réalité, ce n'était pas ce feu qui les fascinait, c'était cette voix calme, insistante, presque hypnotisante de Jansci, et les paroles qu'il avait prononcées, et le souvenir qui en restait dans l'esprit de chacun. Le professeur lui-même avait senti tomber toute sa colère, et Reynolds, lui, était en train de se dire, non sans une certaine ironie, que si le colonel Mackintosh savait les pensées qui couraient maintenant dans l'esprit de son meilleur agent, celui-ci aurait toutes les chances de se retrouver en chômage dès son arrivée à Londres. Au bout d'un moment, le Comte se leva, prit la bouteille, fit le tour des verres et les remplit, puis alla se rasseoir, tout ceci en silence. Personne ne leva les yeux sur lui. Personne, avait-on l'impression, ne voulait être le premier à rompre le silence, ou n'avait envie de voir le silence rompu. Ils étaient tous profondément plongés dans leurs pensées personnelles. Reynolds repensait à ce poète anglais mort depuis longtemps qui avait exprimé des siècles plus tôt presque exactement la même chose que ce que Jansci avait dit tout à l'heure, lorsque l'interruption, la fin de ce rêve arriva brusquement ; la sonnerie stridente d'un téléphone, et tellement en accord avec les pensées de Reynolds que la première chose qui lui vint à l'esprit, et dans un moment qu'il ne devait jamais oublier, ce fut cette question : pour qui sonnait le glas ? Et la réponse fut vite

fournie : c'était pour Jansci qu'il sonnait.

Jansci, sortant comme étourdi d'une rêverie profonde, se redressa sur son siège, passa son verre dans sa main droite et prit le récepteur du téléphone de sa main gauche. En même temps qu'il soulevait le récepteur, la sonnerie se tut brusquement, et à sa place, tous ceux qui étaient dans la pièce entendirent un hurlement atrocement aigu, un cri qui était l'expression même de toute l'angoisse et de toute la souffrance du monde, et qui mourut progressivement, se transformant en une sorte de murmure presque imperceptible, horrible. Jansci appuyait l'écouteur de toutes ses forces contre son oreille ; le murmure se transforma en une sorte de monologue haché prononcé par une voix entrecoupée de sanglots aigus, une voix frissonnante. Dans la salle on ne pouvait comprendre les paroles elles-mêmes. Tous, ils ne voyaient que cette main dont les articulations étaient blanches. Jansci appuyait si fort le récepteur contre son oreille que les autres ne pouvaient plus entendre maintenant que de vagues murmures incohérents. Les amis de Jansci ne pouvaient rien faire d'autre que de fixer ses traits, ils les virent se durcir, prendre l'apparence d'un masque de pierre, ils virent toute couleur se retirer lentement des joues tannées et la figure devenir presque aussi blanche que la chevelure de neige. Vingt secondes, trente secondes peut-être se passèrent sans que Jansci prononce un seul mot, puis, tout d'un coup, il y eut un craquement sec, un bruit de verre ; c'était son verre que Jansci venait d'écraser dans sa main ; et le sang commença à couler, en gouttes régulières, de cette main mutilée, déformée, sur la pierre, sur les centaines de fragments de verre. Jansci ne s'en était même pas rendu compte. Son esprit, tout son être se trouvait en ce moment à l'autre bout de cette ligne de téléphone. Il dit, brusquement : « Je vous rappellerai », écouta pendant quelques secondes, murmura : « Non, non », d'une voix basse et étranglée, et reposa sauvagement le téléphone sur son support, mais pas avant que les autres n'aient eu le temps d'entendre le même hurlement qu'ils avaient entendu lorsque Jansci avait pris le téléphone, un hurlement rauque qui leur donna l'impression d'être tranché comme par une guillotine lorsque la communication fut coupée.

« C'était assez bête, n'est-ce pas ? » dit Jansci en regardant sa main. Il fut le premier à parler, et il le fit d'une voix qui était calme et vide de toute expression. Il sortit un mouchoir de sa poche et tamponna le sang qui coulait toujours. « Et avoir gaspillé tout ce bon *barack*. Je m'excuse, Vladimir. » C'était la première fois qu'on l'entendait appeler le Comte par son vrai prénom.

« Mais au nom du Ciel, qu'est-ce que c'était ? » Les mains du vieux Jennings tremblaient, l'alcool passait par-dessus le bord de son verre,

et sa voix n'était qu'un frissonnement à peine audible.

« C'était la réponse à beaucoup de choses », dit Jansci en entourant sa main avec le mouchoir et en serrant le poing pour le maintenir en place, les yeux fixés sur la masse rouge sombre du feu. « Nous savons pourquoi Imre a disparu. Nous savons maintenant pourquoi le Comte a été découvert. Ils ont pris Imre, ils l'ont emmené dans la rue Staline et là, il leur a parlé juste avant de mourir.

— Imre ! s'écria le Comte dans un souffle. Avant de mourir. Que Dieu me pardonne ! Et je pensais qu'il nous avait abandonnés. » Il regarda le téléphone, l'air de ne pas comprendre. « Vous voulez dire que...

— Imre est mort hier, murmura Jansci. Pauvre Imre ; pauvre Imre tout seul et perdu. C'était Julia. Imre leur a dit l'endroit où elle se trouvait ; ils ont été la prendre à la campagne, juste au moment où elle en partait pour venir nous rejoindre. Et ils l'ont obligée à leur dire où nous étions. » Le dossier de la chaise de Reynolds claqua par terre. Il bondit sur ses pieds ; on voyait ses dents, blanches comme celles d'un jeune loup.

« C'était Julia qui hurlait. » Il parlait d'une voix rauque, irrégulière, complètement différente de sa voix normale. « Ils l'ont torturée, ils l'ont torturée !

— C'était Julia ; Hidas voulait me faire bien comprendre qu'il n'était pas en train de s'amuser. » La voix de Jansci leur parvenait, étouffée, à travers ses mains derrière lesquelles il se cachait. « Mais ils n'ont pas torturé Julia, ils ont torturé Catherine devant Julia, et Julia n'a pas pu faire autrement que de parler. »

Reynolds le regarda un moment, sans comprendre, Jennings avait l'air stupéfait et effrayé en même temps, et le Comte jurait pour lui tout seul, une impossible litanie de jurons, une litanie interminable qu'il récitait comme s'il n'allait jamais s'arrêter. Et Reynolds comprit que le Comte comprenait. Et tout à coup Jansci se mit à murmurer, seul, se parlant à lui-même. Et tout d'un coup, Reynolds comprit lui aussi, et il se sentit malade d'horreur ; il ramassa sa chaise et se rassit. Il était incapable de se tenir plus longtemps sur ses jambes ; il avait l'impression qu'on les lui avait coupées.

« Je savais bien qu'elle n'était pas morte, murmurait Jansci. J'ai toujours su qu'elle n'était pas morte. Je n'ai jamais cessé d'espérer, n'est-ce pas, Vladimir ? Je savais qu'elle n'était pas morte... Oh ! Dieu, pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas laissée mourir ? Pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas fait mourir ? »

La femme de Jansci, Reynolds s'en rendit vaguement compte, sa

femme était toujours vivante. Julia lui avait dit qu'elle était certainement morte, qu'elle avait dû mourir dans les premiers jours qui avaient suivi son arrestation par l'A.V.O., mais en réalité elle n'était pas morte, et la même foi et le même espoir qui avaient poussé Jansci à fouiller la Hongrie avec la certitude qu'elle était encore vivante, l'avaient fait vivre elle aussi, avaient empêché de s'éteindre en elle l'étincelle de la vie, elle avait gardé la certitude qu'un jour Jansci finirait par la retrouver... Mais maintenant ils l'avaient en leur possession, Hidas était parti de Szarhàza pour la chercher, il avait su où elle était, et ces monstres de l'A.V.O. la gardaient prisonnière. Comme ils avaient Julia, et cela, c'était mille fois pire. Des images qu'il ne cherchait pas à évoquer, des images de Julia bondirent à son esprit, ce sourire gamin qu'elle avait eu quand elle l'avait embrassé pour lui dire au revoir près de l'île de Margit, la profonde inquiétude sur sa figure quand elle avait vu ce que Coco lui avait fait, ce regard qu'elle avait eu pour lui lorsqu'elle était venue le réveiller, ce regard froid, mort, et ces yeux voilés lorsqu'elle avait senti le drame qui se préparait... Et tout d'un coup, sans même avoir conscience de ce qu'il allait faire, Reynolds se leva.

« D'où venait l'appel, Jansci ? » Il avait retrouvé sa voix habituelle ; on n'y sentait aucune trace de la rage glacée qui le faisait trembler.

« D'Andrassy Ut. Quelle importance, Michael ?

— Nous pouvons aller les y rechercher. Nous pouvons y aller tout de suite et les reprendre. Seulement le Comte et moi. Nous pouvons le faire.

— S'il y a deux hommes au monde qui soient capables de le faire, je sais que je les ai en ce moment en face de moi. Mais je sais que c'est impossible. » Jansci sourit, d'un sourire pâle, misérable, qui effleura à peine les coins de ses lèvres, mais néanmoins un sourire. « La mission, toujours la mission, rien que la mission. C'est votre *credo*, c'est la règle d'après laquelle vous vivez. Votre mission est accomplie maintenant ; que penserait de ce que vous venez de dire le colonel Mackintosh, Michael ?

— Je ne sais pas, Jansci, dit Reynolds d'une voix lente. Je ne le sais pas, et le Ciel sait que je m'en moque. C'est fini, tout est fini de ce côté. J'ai accompli ma dernière mission pour le colonel Mackintosh, j'ai accompli ma dernière mission pour notre service d'espionnage, si bien qu'avec votre permission, le Comte et moi, maintenant...

— Une seconde, dit Jansci en levant la main. Vous ne savez pas tout, c'est encore pire que ce que vous croyez... Que venez-vous de dire, docteur Jennings ?

— Catherine, murmura le vieil homme. Quelle étrange

coïncidence ! Ma femme s'appelle Catherine, elle aussi.

— Et la coïncidence va encore bien plus loin que cela, j'en ai peur, professeur. » Pendant un long moment, Jansci resta les yeux fixés sur le feu, l'air de ne rien voir, puis il reprit : « Les Anglais se sont servis de votre femme pour vous faire agir, et maintenant...

— Naturellement, naturellement », murmura Jennings. Il ne tremblait plus maintenant ; il parlait d'une voix calme, il n'avait plus peur. « C'est évident, n'est-ce pas ? Autrement, pourquoi est-ce qu'ils auraient appelé ? Je vais partir tout de suite.

— Partir tout de suite ? demanda Reynolds. Qu'est-ce qu'il veut dire ?

— Si vous connaissiez Hidas aussi bien que je le connais, dit le Comte, vous n'auriez pas besoin de poser cette question. C'est un échange bien honnête, n'est-ce pas, Jansci ? Catherine et Julia en vie en échange du professeur ici présent.

— C'est ce qu'ils disent. Ils me les rendront si je leur rends le professeur. » Jansci secoua la tête, lentement, définitivement. « Mais cela ne peut pas être, naturellement, cela ne peut pas être. Je ne peux pas vous abandonner, je ne peux pas vous rendre à eux. Dieu seul sait ce qu'ils vous feraient s'ils réussissaient à remettre la main sur vous.

— Mais il le faut, il le faut. » Jennings s'était levé, et il fixait Jansci. « Ils ne me feront pas de mal ; je leur suis trop précieux. Votre femme, Jansci, votre famille – quelle importance peut avoir ma liberté en comparaison de leurs vies ? Vous n'avez pas le choix du reste. Je pars.

— Vous me rendriez ma famille – en acceptant de ne jamais revoir la vôtre. Vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de dire, docteur Jennings ?

— Oui. » Jennings parlait d'une voix tranquille, entêtée. « Je sais parfaitement ce que je dis. La séparation n'est pas si importante puisque si j'y vais, nos deux familles seront vivantes – et peut-être qu'un jour, je pourrai retrouver ma liberté. Et si je ne le fais pas, votre femme et votre fille mourront. Vous vous en rendez compte, non ? »

Jansci fit signe qu'il comprenait, et Reynolds, du fond même de son anxiété, malgré la colère qu'il n'arrivait presque pas à maîtriser, Reynolds éprouvait en même temps de la pitié, il avait mal pour cet homme à qui se posait un choix aussi terrible, aussi inhumain : et de plus, le fait que ce choix fût offert à un homme tel que Jansci, un homme qui quelques minutes plus tôt prêchait l'amour des ennemis, le besoin de l'esprit de compréhension, de bonne volonté, de concession vis-à-vis des communistes qu'il considérait comme ses frères, rendait

la situation encore plus amère et intolérable. Et lorsque Jansci se racla la gorge avant de parler, Reynolds sut ce qu'il allait dire avant même qu'il l'ait dit.

« Je suis plus heureux que jamais, docteur Jennings, d'avoir pu participer, dans la mesure de mes moyens, à votre sauvetage. Vous êtes un homme brave, et vous êtes un homme bon, mais vous ne mourrez pas, ni pour moi, ni pour les miens. Je vais dire au colonel Hidas...

« Non, c'est *moi* qui vais le dire au colonel Hidas », coupa le Comte. Il alla au téléphone, prit le récepteur, tourna la manivelle et donna un numéro. « Le colonel aime tellement que ses officiers lui fassent des rapports... Non, Jansci, laissez-moi faire. Vous n'avez jamais mis mon bon sens en doute, jusqu'ici ; je vous en prie, ne commencez pas à le faire maintenant. »

Il se tut un moment, se raidit légèrement, puis se détendit et, souriant, dit :

« Colonel Hidas ? Ici l'ex-major Howarth... Mais oui, en parfaite santé... Oui, nous avons réfléchi à votre proposition et nous en avons une autre à vous faire en échange. Je sais combien je dois vous manquer – moi, l'officier le plus efficace de tout l'A.V.O., et vous voudrez bien vous rappeler que je ne fais que répéter vos propres paroles – et je me propose de ne plus vous faire souffrir. Voici : si je vous garantis que le professeur Jennings n'ouvrira pas la bouche une fois qu'il sera à l'ouest, voulez-vous accepter mon humble personne –, je ne suis qu'un petit personnage, je le sais – en échange de la femme et de la fille du major général Illyurine ?... Oui, oui, naturellement ; je vais attendre ; mais je n'ai pas toute la journée. »

Il posa le creux de sa main sur le micro et se retourna vers le professeur et vers Jansci, tendant le bras en avant à la fois pour couper court aux objections et pour repousser le professeur qui essayait de lui prendre le téléphone des mains.

« Allons, restez tranquilles, messieurs, et rassurez-vous. Marcher noblement vers le couteau du bourreau ne me tente guère ; pour être franc, ne me tente pas du tout... Ah ! colonel Hidas... Eh oui, c'est bien ce que je craignais... Un coup pour ma vanité personnelle, mais je ne suis, je m'en rends compte, qu'un gibier de troisième ordre... Il faut donc que ce soit le professeur... Oui, oui, il est tout à fait disposé à partir... *Non*, il n'ira pas à Budapest pour l'échange, colonel Hidas... Est-ce que vous vous imaginez que nous sommes fous ? Si nous y allions, vous nous auriez tous les trois sous la main ; si vous insistez pour que ce soit à Budapest, je vous préviens, le docteur Jennings passe la frontière ce soir même, et ni vous ni personne dans toute la

Hongrie ne pourra faire quoi que ce soit pour l'en empêcher. Voyons, vous n'êtes pas un enfant – ah, je savais bien que vous comprendriez – vous êtes un homme raisonnable par excellence, n'est-il pas vrai ? Écoutez-moi bien.

« À trois kilomètres au nord de cette maison – la fille du général vous montrera le bon chemin pour y arriver si vous avez du mal à le trouver – il y a une route secondaire qui part sur la gauche. Suivez cette route – elle aboutit huit kilomètres plus loin à peu près à un petit bac sur un tributaire du Raab. Restez-y. Trois kilomètres plus au nord, il y a un petit pont en bois qui passe sur cette même rivière. Nous, nous passerons sur ce pont et le couperons derrière nous pour vous enlever toute envie de le prendre, et nous redescendrons la rivière au sud jusqu'à la maison du passeur, de façon à nous trouver en face de vous. Vous verrez, il y a là un petit bateau et un filin qui enjambe la rivière ; nous nous en servirons pour procéder à l'échange des prisonniers. Tout est bien clair ? »

Pendant un long moment, on n'entendit dans la pièce où régnait le silence le plus total qu'un murmure vaguement métallique ; c'était Hidas qui parlait à l'autre bout de la ligne ; mais sans que les autres pussent comprendre ce qu'il disait. Le Comte dit : « Attendez un moment », puis il couvrit le micro avec sa main et se tourna vers les autres :

« Il dit qu'il lui faut une heure avant de pouvoir donner sa réponse – il lui faut la permission du gouvernement. C'est assez vraisemblable. Et il est encore plus vraisemblable que dans des circonstances normales, notre ami se servirait de ce délai pour nous faire encercler par l'armée pendant qu'il chargerait quelques avions de nous envoyer quelques bombes par la cheminée.

— Impossible, fit Jansci avec un hochement de tête. Les unités militaires les plus proches se trouvent à Kaposvár, au sud du Balaton, et, d'après ce qu'a dit la radio, elles doivent être complètement bloquées.

Et l'unité d'aviation la plus proche se trouve près de la frontière tchèque. Le Comte jeta un coup d'œil dans la direction de la fenêtre derrière laquelle soufflait le rideau de neige épaisse et grise. « Même s'ils pouvaient prendre l'air – ce que je ne crois pas – ils ne pourraient sûrement pas nous trouver par ce temps. Nous prenons le risque ?

— Nous prenons le risque, dit Jansci en écho.

— Vous avez votre heure de délai, colonel Hidas. » Le Comte avait enlevé sa main du microphone. « Mais appelez-nous une minute en retard, et nous serons partis. Ah ! une autre chose. Vous arriverez ici en passant par le village de Vylok, et par aucun autre chemin. Nous ne

voulons pas que notre retraite soit coupée dans notre dos – et vous connaissez la taille de notre organisation. Toutes les autres routes du nord de Szombathely seront surveillées, et s'il y a le moindre car ou le moindre camion qui apparaît sur ces routes, vous trouverez le nid vide en arrivant ici. Eh bien, à bientôt, mon cher colonel... Dans trois heures à peu près, vous dites ? Au revoir. »

Il raccrocha et se tourna vers les autres.

« Vous voyez ce que c'est, messieurs – c'est moi qui reçois toutes les fleurs pour mon attitude chevaleresque et mon esprit de sacrifice, et sans avoir à en supporter aucun des inconvénients. Les fusées leur tiennent plus à cœur que la vengeance. C'est le professeur qu'ils veulent. Nous avons trois heures à attendre. »

*

Trois heures, et la première de ces heures était maintenant presque écoulée. C'était une heure qu'ils auraient dû passer à dormir ; ils étaient tous épuisés, ils avaient tous atrocement besoin de sommeil, mais aucun d'entre eux ne pensa une seule seconde à dormir. Jansci ne put penser à dormir, ébloui comme il l'était par la joie à la pensée de revoir Catherine, mais souffrant en même temps, affreusement torturé par l'angoisse et le remords, et, dans le fond de son cœur, toujours aveuglément décidé à empêcher le professeur de se rendre à son rendez-vous avec la mort. Le professeur, lui, ne put penser à dormir car il n'avait pas envie de passer ses dernières heures de liberté dans le sommeil et l'inconscience. Le Cosaque ne put penser à dormir, car il était trop occupé par son entraînement avec son fouet, en prévision de quelque bataille glorieuse avec les hommes de l'A.V.O. Sandor ne put penser à dormir ; il faisait les cent pas devant la maison, dans la neige, à côté de Jansci il ne voulait pas le laisser seul une seule minute. Le Comte ne put penser à dormir ; il but, régulièrement, sans arrêt, comme si c'était la dernière fois qu'il voyait une bouteille d'alcool. Reynolds le regarda avec une sorte d'émerveillement étonné ouvrir la troisième bouteille d'alcool – il avait à lui seul bu plus de la moitié des deux autres. Pour ce qui était des effets extérieurs de l'alcool, il aurait pu boire de l'eau qu'ils auraient été les mêmes.

« Vous trouvez que je bois trop, mon ami ? demanda le Comte à Reynolds en souriant. Il est facile de lire dans vos pensées.

— Non, vous vous trompez. Pourquoi est-ce que vous ne boiriez pas ?

— Oui. Pourquoi ? J'aime l'alcool.

— Mais...

— Mais quoi, mon ami ? »

Reynolds haussa les épaules. « Ce n'est pas pour cela que vous buvez.

— Non ? fit le Comte en relevant un sourcil. Pour noyer mes nombreux chagrins, peut-être ?

— Pour noyer ceux de Jansci, je crois plutôt », dit Reynolds à voix lente. Mais il eut un moment de conscience supérieure, aiguë : « Non, je crois que je sais. Vous savez, comment vous pouvez le savoir, je n'en sais rien, mais vous êtes sûr que Jansci va revoir Catherine et Julia. Ses soucis auront disparu, mais les vôtres existeront toujours, et les vôtres sont les mêmes que les siens, et vous allez vous retrouver tout seul à devoir supporter les vôtres. C'est pour cela sans doute qu'ils vous paraissent deux fois plus lourds en ce moment.

— Jansci vous a parlé ?

— Il ne m'a rien dit.

— Je vous crois. » Le Comte le regarda, l'air de réfléchir. « Vous savez, vous avez vieilli de dix ans en quelques jours, mon ami. Vous ne serez plus jamais le même. Vous abandonnez naturellement votre service d'espionnage ?

— C'est ma dernière mission. Je n'en veux plus.

— Et vous allez épouser la belle Julia ?

— Seigneur ! fit Reynolds en le regardant dans les yeux. Est-ce que... est-ce que c'est aussi évident que cela ?

— Vous êtes le dernier à vous en rendre compte. C'est évident pour tout le monde.

— Bon, alors, oui. Naturellement. » Il fronça les sourcils, surpris. « Mais je ne le lui ai pas encore demandé.

— Ce n'est pas la peine. Je connais les femmes, fit le Comte avec un geste dégagé de la main. Elle a dans la tête qu'elle arrivera à faire quelque chose de vous.

— Je l'espère. » Reynolds s'arrêta, hésita, puis fixa le Comte dans les yeux : « Vous avez esquivé ma question, en beauté, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Je n'aurais pas dû. Et je vous ai attaqué sur des questions personnelles, et vous avez eu la politesse de ne pas vous cabrer. Il y a des moments où je trouve que l'orgueil est bien méprisable. » Le Comte remplit à moitié son verre d'alcool, le vida d'un coup, alluma une autre de ses cigarettes russes à son mégot, puis reprit brusquement : « Jansci cherchait sa femme, et moi, je cherchais

mon petit garçon. Petit garçon ! Il aurait vingt ans le mois prochain – peut-être qu'il aura vingt ans. Je ne sais pas, je ne sais pas. J'espère qu'il a survécu.

— Il n'était pas votre enfant unique ?

— J'avais cinq enfants, et ces enfants avaient une mère et un grand-père et des oncles, mais pour eux je ne m'inquiète pas ; ils sont en paix. »

Reynolds ne dit rien ; il n'y avait rien à dire. Il savait d'après ce que Jansci lui avait dit, que le Comte avait tout perdu, perdu tout ce qu'il avait et tout ce qu'il aimait dans ce monde, à l'exception de son petit garçon.

« Il n'avait que trois ans quand ils m'ont emmené, continua le Comte d'une voix douce. Je le vois encore, là, debout dans la neige, immobile, l'air de ne pas savoir, de ne pas comprendre ! J'ai pensé à lui tous les jours, toutes les nuits que j'ai vécu. Est-ce qu'il a survécu ? Est-ce que quelqu'un s'est occupé de lui ? Est-ce qu'il a eu des vêtements pour le protéger du froid ? Est-ce qu'il a encore aujourd'hui des vêtements pour le protéger du froid ? Est-ce qu'il a assez à manger ou est-ce qu'il est maigre, décharné ? Peut-être que personne n'a voulu de lui, mais, et je le dis devant le Seigneur, c'était un petit garçon, un tel petit garçon, monsieur Reynolds. Je me demande à quoi il ressemble maintenant, je me suis toujours demandé à quoi il ressemblait. Je me suis demandé comment il souriait, comment il riait, comment il jouait, comment il courait, et tout le temps j'avais envie d'être à côté de lui, j'ai eu envie de pouvoir le voir tous les jours de ma vie, enfin j'ai eu envie de voir toutes ces choses merveilleuses qu'on voit lorsque son enfant est en train de grandir, mais j'ai tout perdu, j'ai tout manqué, et les années les plus belles sont parties, il est trop tard maintenant. Hier, tous les hiers, jamais ne reviendront. C'était lui qui était la seule raison pour laquelle j'ai continué de vivre, mais à chaque homme vient sa minute de vérité, et la mienne est venue ce matin. Je ne le reverrai jamais. Que Dieu veille sur mon petit garçon.

— Je suis désolé de vous avoir parlé, murmura Reynolds. Terriblement désolé. » Il s'arrêta un moment, puis il reprit : « Non, ce n'est pas vrai, je ne sais pas pourquoi je viens de vous dire cela. Non, je suis content de vous en avoir parlé.

— C'est curieux, mais je suis heureux de vous l'avoir dit. » Le Comte vida son verre d'un coup, le remplit encore une fois, jeta un coup d'œil à sa montre, et lorsqu'il se remit à parler, il était redevenu le Comte que Reynolds connaissait, la voix tranchante, affirmative, ironique. « Le *barack* incite à s'apitoyer sur soi-même, mais fait aussi

passer cette envie. Il est temps de se remuer, mon garçon. L'heure de délai est presque écoulée. Nous ne devons pas rester ici plus longtemps – il n'y aurait qu'un fou pour avoir confiance en Hidas.

— Alors Jennings doit y aller ?

— Jennings doit y aller. S'ils ne le récupèrent pas, Catherine et Julia...

— Elles disparaissent. C'est cela ?

— Oui, j'en ai peur.

— Hidas doit vraiment avoir envie de le récupérer.

— Il a désespérément envie de le récupérer. Les communistes ont une peur mortelle que s'il s'échappe et parle lorsqu'il sera à l'ouest, les dégâts ne soient irréparables. Et il leur faudrait beaucoup de temps pour se remettre d'un coup pareil. C'est pour cela que je lui ai téléphoné en lui proposant de m'accepter comme monnaie d'échange, je savais combien ils avaient envie de moi, et je voulais savoir s'ils souhaitaient réellement récupérer Jennings. Vous avez vu, ils veulent désespérément le récupérer.

— Pourquoi ? » La voix de Reynolds était tendue.

« Il ne travaillera plus jamais pour eux, dit le Comte en évitant de répondre directement à la question de Reynolds. Et ils le savent.

— Vous voulez dire que...

— Je veux dire, que tout ce qu'ils veulent, c'est qu'il se taise pour toujours, dit le Comte d'une voix brusque. Et il n'y a qu'une seule façon d'être absolument sûr d'une chose comme celle-là.

— Dieu du ciel ! s'écria Reynolds. Nous ne pouvons pas le laisser partir, nous ne pouvons pas le laisser marcher à la mort sans faire...

— Vous oubliez Julia », dit le Comte d'une voix assourdie.

Reynolds se cacha le visage entre les mains, il se sentait emporté par un tourbillon, il était incapable de penser clairement. Une demi-minute s'écoula, une minute peut-être ; Reynolds sursauta brusquement – la sonnerie stridente et rauque du téléphone déchirait le silence de la pièce. Le Comte avait le récepteur en main deux secondes plus tard.

« Ici Howarth. Colonel Hidas ? »

Encore une fois, les autres – Jansci et Sandor rentrèrent précipitamment dans la pièce, les épaules et la tête couvertes de neige – entendirent le murmure métallique de la voix dans le récepteur, mais sans pouvoir distinguer les paroles de Hidas. Tout ce qu'ils purent faire fut de surveiller le Comte ; il était à moitié appuyé contre

le mur, l'air détendu, ses yeux dérivant lentement sur les différents objets qui meublaient la pièce, mais tout d'un coup, il se contracta, et les muscles de son front creusèrent brusquement une ligne profonde et verticale entre ses sourcils.

« C'est impossible ! J'ai dit une heure, colonel Hidas. Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. Vous nous prenez pour des fous, à rester ici à vous attendre sans rien faire à la merci de votre bon plaisir, ou de je ne sais pas quoi ? »

Il se tut ; à l'autre bout du fil on venait de l'interrompre. Il écouta quelques instants les paroles prononcées d'une voix pressante, hachée et il eut un bref sursaut : la communication venait d'être coupée. Il regarda un moment le téléphone muet puis, lentement le reposa sur son support. Il se tourna vers les autres, frottant lentement de son pouce droit le côté de son index et se mordant la lèvre inférieure.

« Il y a quelque chose qui ne va pas. » Et sa voix traduisait parfaitement l'inquiétude qui se lisait sur sa figure. « Il y a quelque chose qui ne va pas du tout. Hidas dit que le ministre responsable est dans sa maison de campagne, que les lignes de téléphone sont coupées qu'il a envoyé une voiture le chercher et qu'il peut y en avoir encore pour une demi-heure ou peut-être... Imbécile ! »

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Jansci. Qui...

— Moi. C'est moi l'imbécile. » Toute trace d'incertitude, de doute avait disparu de sa figure, et il parlait maintenant à voix basse mais d'une voix dont il était parfaitement maître et qui frémissait d'impatience, d'une impatience que Reynolds ne lui avait jamais vue. « Sandor, fais démarrer le car tout de suite. Les grenades, le nitrate d'ammonium pour faire sauter le pont à la sortie de la route ; le téléphone de campagne. Dépêchez-vous tous. Pour l'amour du Ciel, faites vite ! »

Personne ne prit le temps de poser la moindre question au Comte. Dix secondes plus tard, ils se retrouvaient tous dehors, sous la neige qui tombait très épaisse, à lancer ce dont ils avaient besoin dans le car qui une minute plus tard cahotait sur le sentier plein de trous et de bosses qui menait à la route. Jansci se tourna vers le Comte, un sourcil levé, lui posant une question muette.

« Le dernier appel venait d'une cabine téléphonique, dit le Comte d'une voix calme. Négligence criminelle de ma part de ne pas m'en être rendu compte tout de suite. Et vous savez pourquoi M. le colonel Hidas, de l'A.V.O., nous appelle d'une cabine ? Parce qu'il y a longtemps qu'il a quitté son bureau de Budapest. Je suis prêt à parier cent contre un que l'appel précédent ne venait pas de Budapest non plus, mais de notre centre divisionnaire de Györ. Hidas était en

chemin ; et il a fait tout ce qu'il a pu pour nous faire rester sur place en nous retardant avec ses faux appels téléphoniques. La permission du gouvernement, les lignes coupées, tout cela, rien que des mensonges. Rien d'autre. Mon Dieu, et dire que nous nous y sommes laissés prendre comme des idiots ! Budapest ! – il y a longtemps que Hidas a quitté Budapest. Moi je vous parie qu'en ce moment, il n'est pas à plus de dix kilomètres d'ici, et un quart d'heure de plus, et il nous aurait tous coincés – six petites mouches qui attendaient gentiment dans l'antichambre de l'araignée ! »

CHAPITRE XII

ILS attendaient, au pied d'un poteau téléphonique, juste à la lisière d'un bois, essayant d'y voir à travers le rideau de neige qui avait l'air de commencer à s'éclaircir. Ils n'arrêtaient pas de frissonner. Trop peu de sommeil, trop de fatigue et cette fausse chaleur intérieure qui s'évapore si vite, celle qu'apporte l'alcool : ils n'auraient pu être plus mal préparés à cette garde, aussi brève qu'elle ait été jusqu'ici, dans le froid mordant.

En effet, quinze minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'ils étaient arrivés ici après avoir quitté la maison, descendu le sentier, passé le petit pont en dos d'âne, puis tourné vers l'ouest sur la route principale, qu'ils avaient suivie pendant deux cents mètres à peu près, jusqu'à ce bois où ils avaient caché le car. Ils avaient laissé le Comte et Sandor au pont pour qu'ils mettent en place les charges d'explosif, pendant que Reynolds et le professeur, eux, couraient dans le bois, préparaient en hâte des fagots de branches sèches et retournaient au pont aider le Comte et Sandor à balayer les traces du car et à camoufler sous les branches les fils qui reliaient l'explosif au bois, où Sandor fut posté, caché, la main sur la poignée du détonateur. Le temps qu'ils soient retournés au car, Jansci et le Cosaque, ce dernier agile comme un singe chaque fois qu'il était question de grimper à un arbre, avaient déjà branché les connexions de leur téléphone de campagne sur les lignes du téléphone de la maison.

Dix minutes s'écoulèrent encore, vingt minutes, une demi-heure ; la neige tombait toujours, éparse ; le froid pénétrait jusqu'aux os et Jansci et le Comte, avec l'A.V.O. maintenant franchement en retard, commençaient à être vraiment inquiets et méfiants. Ce n'était pas dans les habitudes de l'A.V.O. d'être en retard, surtout quand ils avaient un gibier de ce genre qui les attendait ; et ce retard était encore moins compréhensible étant donné que c'était Hidas qui dirigeait l'expédition, déclara le Comte. Peut-être qu'ils étaient retardés par de mauvaises routes ou par des routes coupées ; peut-être que Hidas n'avait pas tenu compte des instructions qui lui avaient été données et que ses hommes étaient en train de bloquer toutes les routes menant à la frontière pour encercler le petit groupe par l'arrière ; mais le Comte pensait que c'était très invraisemblable. Il savait Hidas persuadé que Jansci avait à sa disposition une vaste organisation possédant des ramifications dans tout le pays, et l'idée que Jansci ait pu négliger une précaution aussi élémentaire que de poster des sentinelles sur toutes

les routes dans un cercle de plusieurs kilomètres autour de la maison ne lui viendrait certainement pas à l'esprit. Mais qu'Hidas ait quelque chose en tête, le Comte en était absolument convaincu. Hidas était un adversaire redoutable, et beaucoup d'hommes se trouvaient maintenant dans les camps de concentration uniquement parce qu'ils avaient sous-estimé l'astuce et l'entêtement de ce petit juif amer. Hidas était en train de préparer quelque chose.

Ils ne se trompaient pas, et ils s'en rendirent compte dès que Hidas fit son apparition. Il arriva de l'est, dans un énorme camion peint en vert, avec une carrosserie fermée, dont le Comte dit à ses amis que c'était son quartier général sur roues ; derrière lui, ils virent arriver un second camion brun, plus petit, et qui était certainement bondé de tueurs de l'A.V.O. À cela, Jansci et le Comte s'étaient attendu. Mais ce à quoi ils ne s'étaient pas attendu, et qui expliquait facilement le retard de l'A.V.O., c'était le troisième véhicule du convoi : un énorme half-track avec un canon impressionnant monté sur tourelle ; c'était un canon antitank lançant des charges à haute vitesse ; le tube du canon était aussi long que la moitié du half-track. Les guetteurs, à la lisière du bois, au pied de leur poteau téléphonique, se regardèrent, perplexes, se demandant pourquoi Hidas avait fait venir avec lui cette artillerie ; mais ils n'eurent pas à attendre longtemps.

Hidas agit sans la moindre hésitation – il avait dû apprendre de Julia que les deux murs des extrémités de la maison de Jansci étaient sans fenêtres – et la manœuvre commença tout de suite ; ses hommes avaient sûrement reçu des instructions précises, car toute l'attaque fut menée avec une efficacité parfaite et sans la moindre confusion. Une fois le convoi parvenu à quelques centaines de mètres du sentier qui menait à la maison, les deux camions accélérèrent, laissant l'half-track derrière eux, puis ralentirent presque en même temps, rétrogradèrent, freinèrent, quittèrent la route, franchirent le petit pont à dos d'âne, accélérèrent jusqu'à la maison, se séparèrent et allèrent se garer à l'abri des murs sans fenêtres, à quelques mètres d'eux.

Ils avaient à peine stoppé que des hommes en armes sautaient et prenaient position, couchés par terre derrière les camions, les communs et la rangée d'arbres se trouvant derrière la maison.

Avant même que le dernier homme ait pris position, le gros half-track quittait la route, passait le pont en dos d'âne en éraflant les parapets de pierre, le tube de son canon pointant en l'air tandis qu'il montait et basculant de façon ridicule lorsqu'il passa de l'autre côté, puis venait s'arrêter brutalement à une cinquantaine de mètres de la maison. Une seconde s'écoula, puis une autre, et ils entendirent comme un craquement sec ; c'était le half-track qui venait de tirer. Il y eut un grondement et une explosion de fumée et de débris ; l'obus

venait d'exploser contre le mur de la maison, juste un peu plus bas que les fenêtres du rez-de-chaussée. Quelques secondes s'écoulèrent. La poussière de la première explosion n'avait même pas eu le temps de retomber lorsque l'obus suivant vint exploser à un mètre à peine du premier, suivant une ligne horizontale, puis un autre, et un autre, et un autre ; et ils avaient découpé un trou de près de trois mètres de long dans la maçonnerie de la façade.

« L'assassin, le porc ! murmura le Comte. Ses traits étaient pratiquement dépourvus d'expression. Je savais qu'on ne pouvait pas avoir confiance en lui, mais il a fallu que j'attende jusqu'à maintenant pour découvrir jusqu'où on ne peut pas avoir confiance en lui. » Il se tut un moment ; le half-track venait de se remettre à tirer ; le Comte attendit que les échos des détonations se soient apaisés. « J'ai déjà vu cela plus de cent fois : c'est une technique que les Allemands ont découverte à Varsovie ; c'est là qu'ils l'ont mise au point. Si on veut démolir une maison sans bloquer les rues, il suffit de la découper au ras de terre, et la maison s'écrase sur elle-même. Et ils ont découvert qu'en même temps cela leur garantissait la mort certaine de tous ses occupants.

— Et c'est ce qu'ils sont en train de faire – je veux dire qu'ils s'imaginent que nous sommes à l'intérieur. » Il y avait un tremblement dans la voix de Jennings, et l'horreur se lisait sur ses traits vieilliss.

« Vous croyez qu'ils sont en train de s'amuser à faire du tir à la cible ? demanda le Comte d'une voix rude. Naturellement qu'ils croient que nous sommes à l'intérieur. Hidas a tous ses chiens de chasse en cercle autour de la maison pour le cas où les rats essaieraient de sortir de leur trou.

— Je comprends. » La voix de Jennings était plus calme : « Il faut croire que j'ai surestimé ma propre valeur aux yeux des Russes.

— Non, mentit le Comte. Non, vous ne l'avez pas surestimée. Ils veulent vous avoir, mais j'imagine qu'ils ont encore plus envie de mettre la main sur le major général Illyurine et sur moi. Jansci est l'ennemi N° 1 de la Hongrie communiste, et ils savent qu'ils ont en ce moment une chance qu'ils ne retrouveront pas deux fois. Ils ne pouvaient pas la laisser passer – et ils sont prêts à vous sacrifier vous-même pour arriver à le tuer. »

Reynolds sentit à l'intérieur de lui-même une sorte de picotement ; c'était de la colère et de l'admiration à la fois : colère pour la façon dont le Comte cachait la vérité à Jennings en lui faisant croire que l'échange ne serait pas dangereux pour lui, et admiration devant l'étonnante habileté qui lui permettait d'inventer sur-le-champ une explication aussi plausible.

« Ce sont des barbares – ce sont des monstres, répétait Jennings, l'air de ne pas en croire ses yeux.

— En effet, il y a des moments où on a de la peine à les prendre pour autre chose, dit Jansci, d'une voix lourde. Est-ce que... est-ce que quelqu'un les a vus ? » Il n'avait besoin de dire à qui il faisait allusion par ce « les », et les signes de tête négatifs montrèrent que tout le monde avait compris. « Non ? Alors, peut-être que nous ferions aussi bien d'appeler notre ami. Les fils du téléphone suivent le mur du bout. Ils ne devraient pas avoir été coupés encore. »

Ils n'étaient pas coupés. Le tir s'arrêta un moment, et dans l'air calme et glacé ils entendirent très nettement la sonnerie du téléphone pendant que Jansci tournait la manivelle du téléphone de campagne ; ils entendirent aussi un ordre qu'on criait et virent un homme courir autour du coin de la maison et faire signe aux artilleurs de l'half-track. Immédiatement, le tube du canon s'abaissa de côté. Un autre ordre, et les soldats qui encerclaient la maison à plat ventre se précipitèrent, coururent, les uns vers le devant, les autres vers le dos de la maison. Sur le devant, les guetteurs virent les hommes de l'A.V.O. progresser par bonds, se baisser devant le trou du mur et passer leurs carabines par les embrasures des fenêtres. Deux hommes poussèrent du pied la porte d'entrée dont les gonds étaient brisés. Ils pénétrèrent à l'intérieur. De cette distance, les guetteurs ne se trompèrent pas un seul instant sur l'identité du premier des deux hommes. Il était facile de reconnaître la silhouette simiesque du géant Coco.

« Vous commencez à comprendre comment il se fait que ce précieux colonel Hidas ait réussi à rester en vie si longtemps, murmura le Comte. On ne pourrait guère l'accuser de prendre des risques inutiles. »

Coco et l'autre homme de l'A.V.O. réapparurent à la porte, et sur un mot prononcé par le géant, les guetteurs qui étaient en position de tir aux fenêtres se détendirent, tandis que l'un d'entre eux disparaissait en courant derrière le coin de la maison. Il revint presque tout de suite, suivi par un autre homme qui entra directement dans la maison, et que cet autre homme fût le colonel Hidas en personne était parfaitement évident, et le fut encore plus lorsqu'ils entendirent sa voix leur parvenir par les écouteurs du téléphone quelques secondes plus tard ; Jansci se servait seulement de l'un des écouteurs du casque, et la voix de l'officier sortait si clairement de l'autre écouteur que tous les autres pouvaient facilement comprendre ce qu'il disait.

« Major général Illyurine, je présume ? » La voix de Hidas était calme, détendue, et il fallait la connaître comme la connaissait le Comte pour pouvoir sentir la vague trace de colère qui se cachait

derrière ce calme apparent.

« Oui. Est-ce que c'est là la façon dont vous autres, messieurs de l'A.V.O., respectez votre parole ?

— Nous n'avons pas le temps de nous lancer dans des récriminations puériles. Elles n'ont pas de place entre nous, répliqua Hidas. D'où parlez-vous, puis-je savoir ?

— Question indiscreète. Avez-vous amené avec vous ma femme et ma fille ? »

Il y eut un long silence ; aucun bruit ne leur parvenait dans les écouteurs. Puis la voix de Hidas revint :

« Naturellement. J'ai dit que je le ferais.

— Est-ce que je peux les voir, s'il vous plaît ?

— Vous ne me faites pas confiance ?

— Question superflue, colonel Hidas. Montrez-les-moi.

— Il faut que je réfléchisse. » Encore une fois, le téléphone se tut, et le Comte murmura d'une voix pressante :

« Il n'est pas en train de réfléchir. Ce renard n'a jamais besoin de réfléchir. Il cherche à gagner du temps. Il sait que nous sommes quelque part à proximité, d'où nous pouvons le voir, et, où par conséquent, il peut nous voir. C'est pour cela qu'il s'est arrêté la première fois – pour donner des ordres à ses hommes de...».

Un cri venant de la maison confirma les suppositions du Comte, avant même qu'il ait eu le temps de les exprimer entièrement ; une seconde plus tard, ils voyaient un homme sortir en courant de la maison et se précipiter vers le half-track.

« Il nous a vus, dit le Comte d'une voix calme. Nous ou le car. Et maintenant, qu'est-ce que vous croyez qui va arriver ?

— Pas la peine de chercher, dit Jansci en reposant le casque. L'half-track. À l'abri ! Est-ce qu'il va nous tirer dessus d'où il est, ou est-ce qu'il va vouloir venir jusqu'ici ? C'est la seule question.

— Il va venir ici, dit Reynolds, sûr de lui. Les obus antitanks n'ont aucune utilité dans les bois. »

Il avait raison. Il n'avait pas encore fini de parler qu'ils entendaient gronder le puissant diesel du half-track ; ils le virent avancer jusqu'à l'espace dégagé qui se trouvait juste devant la maison, puis s'arrêter et passer en marche arrière.

« Oui, il vient ici, fit Jansci avec un signe de tête. S'ils avaient voulu tirer d'où ils étaient, ils n'auraient pas eu besoin de changer de position : cette tourelle tourne sur 360°. » Il abandonna le tronc de

l'arbre derrière lequel il s'était mis à l'abri, sauta par-dessus le fossé rempli de neige, et, sur la route leva les deux bras en l'air, les doigts de ses deux mains se joignant au-dessus de sa tête – c'était le signal convenu avec Sandor qui, caché, l'attendait pour déclencher l'explosion.

Personne ne s'attendait à ce qui arriva, pas même le Comte qui avait sous-estimé l'acharnement et l'angoisse de Hidas. Faiblement, dans les écouteurs du téléphone posés par terre ils entendirent le cri de Hidas : « Feu ! » et avant que le Comte ait eu le temps de prévenir Jansci, plusieurs carabines automatiques ouvraient le feu, depuis la maison ; ils sautèrent tous derrière des troncs pour échapper à la grêle sifflante des balles qui commençaient à tomber dans le bois tout autour d'eux, certaines balles s'enfonçant de plein fouet dans les troncs des arbres avec un « bang » sourd, d'autres ricochant et allant se perdre avec un sifflement mauvais dans d'autres troncs, plus profond dans le bois, d'autres balles encore cisillant de petites branches qui tombaient par terre accompagnées de quelques duvets de neige légère. Mais Jansci, lui, n'avait eu aucun avertissement, il n'avait pas eu le temps de se mettre à l'abri ; il oscilla sur place, tituba, s'écroula sur la route, comme le font les troncs des arbres quand la hache du bûcheron donne le dernier coup près de la souche. Reynolds allait bondir de son abri, il s'était déjà ramassé sur lui-même quand quelqu'un l'attrapa par-derrière et le ramena brutalement à l'abri de l'arbre.

« Vous voulez vous faire tuer vous aussi ? » Le Comte parlait avec sauvagerie, mais cette sauvagerie ne s'adressait pas à Reynolds. « Je ne crois pas qu'il soit mort – vous voyez, ses pieds remuent.

— Mais ils vont tirer encore », protesta Reynolds. Le caquètement des carabines venait de se taire, tout aussi rapidement qu'il avait commencé. « Ils peuvent l'achever, là où il est.

— Une raison supplémentaire pour ne pas chercher à vous suicider.

— Mais Sandor attend ! Il n'a pas eu le temps de voir le signal...

— Sandor n'est pas un imbécile. Il n'a besoin d'aucun signal pour savoir ce qu'il a à faire. »

Le Comte passa prudemment sa tête sur le côté du tronc et vit le half-track en train de rouler sur le sentier cahoteux, pour repasser le pont. « Si le pont saute tout de suite, cette cochonnerie de half-track, dit le Comte, n'aura qu'à s'arrêter ; rien ne l'empêchera de nous tirer dessus d'où il est. Et ce qui est pire, c'est qu'il peut parfaitement passer le fossé sans pont. Sandor le sait. Tenez, regardez ! »

Et Reynolds regarda. Le half-track était presque au pont

maintenant. Dix mètres, cinq mètres, et il était en train de monter sur le premier versant du dos d'âne. Sandor avait attendu trop longtemps, se dit Reynolds ; il était sûrement trop tard. Mais soudain, ils virent un éclair brutal, ils entendirent un grondement sourd, loin d'être aussi sonore que ce que Reynolds avait attendu ; le grondement fut suivi par le tonnerre de l'éboulement des pierres du pont, puis il y eut un grincement métallique, un déchirement, et un choc sourd qui ébranla le sol presque autant que l'explosion elle-même. Le half-track, le nez en avant, avait piqué dans le fossé, coincé contre la culée du pont ; le long tube du canon retenu par ce qui restait du parapet, s'était tordu, formant un angle bizarre maintenant, comme un jouet de carton bouilli.

« Notre ami a un sens merveilleux de l'à-propos », murmura le Comte. Le ton sec et ironique correspondait mal à sa bouche amère ; il donnait l'impression d'être dans une rage qu'il n'arrivait à maîtriser qu'à grand-peine. Il prit le téléphone de campagne, tourna rageusement la manivelle, et attendit.

« Hidas ?... Ici Howarth. » Le Comte crachait les mots plutôt qu'il ne les prononçait. « Espèce d'abruti, d'idiot ! Vous savez qui vous avez touché ?

— Comment est-ce que je le saurais ? Et pourquoi est-ce que je m'en soucierais ? » La voix de Hidas avait perdu toute sa suavité décontractée ; on sentait que la perte du half-track l'avait touché.

« Je vais vous dire pourquoi vous devriez vous en soucier. » Le Comte retrouvé tout son contrôle sur lui-même, et sa voix n'était plus qu'une menace à peine voilée. « C'est Jansci que vous avez touché et s'il est mort, je crois que vous ferez bien de nous accompagner ce soir de l'autre côté de la frontière autrichienne.

— Crétin ! Vous êtes tombé sur la tête.

Écoutez ce que je vais vous dire et ensuite vous pourrez me dire qui est fou. Si Jansci est mort, nous n'avons plus la moindre raison de nous intéresser à sa femme et à sa fille. Vous pourrez en faire ce que vous voudrez. S'il est mort, nous serons de l'autre côté de la frontière à minuit, et vingt-quatre heures plus tard, l'histoire du professeur Jennings s'étalera en gros titres sur la première page de tous les journaux de l'Europe occidentale et de l'Amérique ; de tous les journaux du monde libre, je vous le garantis. La colère de vos maîtres de Budapest et de Moscou ne connaîtra pas de bornes – et je veillerai personnellement avec le plus grand soin à ce que tous les journaux publient un compte rendu de notre fuite et du rôle que vous y avez joué personnellement, colonel Hidas. Pour vous, ce sera le canal de la mer Noire si vous avez de la chance, peut-être la Sibérie, mais je

parierais plutôt pour une... comment dirais-je ?... disparition pure et simple. Si Jansci est mort, vous mourrez aussi, et personne ne le sait mieux que vous-même, colonel Hidas. »

Il y eut un long moment de silence, et lorsque Hidas répondit, sa voix n'était plus qu'une sorte de sifflement rauque.

« Peut-être qu'il n'est pas mort, major Howarth.

— Vous ferez bien de faire vos prières pour qu'il ne le soit pas. Nous allons voir – je vais voir tout de suite. Si vous tenez à la vie, dites à vos chiens de garde de ne pas tirer.

— Je vais donner des ordres immédiatement. »

Le Comte reposa le téléphone ; Reynolds le regardait avec des yeux ronds.

« Vous avez vraiment pensé ce que vous avez dit ? Est-ce que vous lui auriez vraiment abandonné Julia et sa mère...

Juste Ciel ! Mais pour qui me prenez-vous ?... Excusez-moi, mon garçon. Je ne voulais pas vous blesser. J'ai été convaincant, non ? Je bluffe, mais Hidas ne le sait pas, et même s'il n'avait pas aussi peur qu'il a peur en ce moment et se demandait si je bluffe, il n'oserait pas en faire l'expérience. Nous le tenons. Bon, venez, il doit avoir donné les ordres maintenant. »

Ils coururent l'un à côté de l'autre jusqu'à la route et se penchèrent pour examiner Jansci. Il était allongé sur le dos, les bras et les jambes écartés, détendu, mais il respirait calmement et régulièrement. Il n'y avait pas besoin de chercher loin la blessure – il suffisait de voir le sang rouge couler d'une longue estafilade qui courait de la tempe jusque derrière l'oreille et qui se détachait sur la chevelure blanche. Le Comte se baissa, examina un moment la blessure, puis se redressa.

« Ils ne s'attendaient tout de même pas à ce que Jansci meure aussi facilement que cela. » Mais son large sourire exprimait plus que n'auraient pu le faire des paroles son soulagement. « Il a été éraflé et assommé, mais je ne pense pas que l'os ait été seulement touché. Il sera sur pied dans deux heures. Tenez, aidez-moi à le porter.

— Je vais le porter. » C'était Sandor qui venait de parler, sortant du bois derrière eux. Il les écarta sans brutalité, prit Jansci sous les jambes et sous les épaules et le souleva comme s'il ne s'était agi que d'un enfant. « Est-ce qu'il est gravement blessé ?

— Merci, Sandor. Non, il a juste été éraflé... Ça a été formidable, ce que tu as fait, au pont. Mets-le à l'arrière du car, et tu veilles à ce qu'il soit bien installé, n'est-ce pas ? Cosaque, tu prends une paire de pinces, tu montes à ce poteau téléphonique et tu attends que je te

donne le signal. Monsieur Reynolds, voulez-vous aller faire démarrer le moteur ? Il risque d'être froid. »

Le Comte ramassa le téléphone, et sourit doucement. Il entendait la respiration anxieuse de Hidas à l'autre bout du fil.

« Votre heure n'a pas encore sonné, colonel Hidas. Jansci est gravement blessé, il a été atteint à la tête, mais il s'en sortira. Maintenant, écoutez-moi bien : il est malheureusement évident que nous ne pouvons pas avoir confiance en vous – quoique je puisse dire que, pour moi, ce ne soit pas une découverte récente. Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas procéder à l'échange ici – nous n'avons aucune garantie que vous respecteriez votre parole, et il y aurait tout à parier que vous ne le feriez pas. Bon. Coupez à travers champ » sur un demi-kilomètre à peu près – vous aurez de la peine à y arriver dans la neige fraîche, mais vous êtes nombreux, et cela nous donnera le temps de nous mettre en route – et vous trouverez un pont de bois qui vous amènera sur la route. De là, vous allez droit jusqu'au bac. C'est clair ?

— C'est clair. » On sentait que Hidas avait retrouvé un peu de confiance en lui-même. « Nous y serons aussi vite que possible.

— Vous y serez dans une heure, et pas plus tard. Nous ne tenons pas à vous donner le temps d'appeler des renforts pour nous couper la retraite vers l'ouest.

Et en passant ce ne sera pas la peine que vous perdiez un temps précieux à essayer de téléphoner. Je coupe immédiatement les fils, et je les recouperai dans cinq kilomètres, au nord d'ici.

— Mais dans une heure ! » On sentait la consternation dans la voix de Hidas. « Pour réussir à passer dans ces champs, qui sont sous la neige – et qui sait dans quel état est cette petite route dont vous me parlez. Si nous n'y sommes pas dans une heure...

— Alors vous ne nous trouverez plus là. » Et le Comte raccrocha. Il fit signe au Cosaque de couper les fils, jeta un coup d'œil dans l'arrière du car pour voir si Jansci était bien installé, puis alla à la cabine. Reynolds avait fait démarrer le moteur ; il se poussa pour que le Comte puisse s'asseoir au volant, et quelques secondes plus tard, ils sortaient en cahotant du bois, pour rejoindre la route, et vers le nord-est, on voyait les premières touches roses teinter les sommets des collines couvertes de neige, sous un ciel lourd et sombre.

*

Il faisait presque complètement noir, et la neige avait recommencé à tomber de plus en plus épaisse – et on sentait qu'elle n'était pas près

de s'arrêter de tomber – lorsque le Comte braqua brusquement, quitta la route qui suivait la rivière, suivit pendant deux cents mètres environ un petit sentier de terre, et s'arrêta finalement au fond d'une petite carrière de pierre abandonnée. Reynolds, sortant brusquement de la rêverie profonde où il était plongé, regarda le Comte, l'air surpris.

« Mais la maison du passeur... Vous avez quitté la rivière ?

— Oui. À trois cents mètres d'ici, il y a le bac. Laisser le car en pleine vue de Hidas serait vraiment lui offrir une trop grande tentation. »

Reynolds fit un signe de tête, mais il ne dit rien. C'était à peine s'il avait prononcé une douzaine de mots depuis qu'ils étaient en route. Il était resté assis, silencieux, auprès du Comte pendant tout le trajet ; c'était à peine s'il avait échangé une seule parole avec Sandor quand ils s'étaient arrêtés, le temps de détruire le pont. Il se sentait l'esprit confus, il était déchiré par des émotions contradictoires, torturé par une angoisse atroce qui rendait toutes les angoisses qu'il avait jamais éprouvées dans sa vie insignifiantes comparées à ce qu'il souffrait en ce moment. Le plus horrible de tout, c'était que le vieux Jennings s'était mis à être bavard comme une pie maintenant, il était même dans une bonne humeur que Reynolds ne lui avait jamais vue depuis qu'il le connaissait, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour remonter le moral de ses amis ; Reynolds avait l'impression, sans aucune raison tangible du reste, que le professeur savait, malgré ce que le Comte lui avait dit, qu'il marchait à la mort. Il était intolérable, il était insupportable qu'un vieil homme courageux comme lui dût mourir de cette façon. Mais s'il ne le faisait pas, il était certain que Julia mourrait. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Reynolds restait assis, dans l'obscurité qui allait bientôt être totale, les poings serrés de toutes ses forces, ses bras lui en faisaient mal, mais au fond de son esprit, il savait, sans vouloir se l'avouer ouvertement à lui-même, qu'il n'y avait qu'une seule solution possible.

« Comment va Jansci, Sandor ? fit le Comte qui venait d'ouvrir la trappe de communication avec l'arrière du car.

— Il remue, dit Sandor d'une voix douce et tranquille. Et il parle tout seul.

— Excellent. Il faut plus qu'une balle dans la tête pour arriver à bout de Jansci. » Le Comte s'arrêta un moment, puis il reprit : « Nous ne pouvons pas le laisser là ; il fait trop froid, et je ne veux pas qu'il se réveille sans savoir où il est et où nous sommes. Je crois...

— Je vais le porter jusqu'à la maison. »

Cinq minutes plus tard, ils arrivaient à la maison du passeur, une petite maison de pierre blanche, située entre la route et la rive bordée d'un escarpement qui donnait sur une pente douce et couverte de galets descendant jusqu'à l'eau. En cet endroit, la rivière était large d'une douzaine de mètres, l'eau coulait paresseusement, mais dans cette demi-obscurité, elle donnait l'impression d'être très profonde. Laissant les autres à la porte de la maison du passeur – la porte donnait sur la rivière – le Comte et Reynolds descendirent la pente de galets et allèrent jusqu'au bord de l'eau.

Le bac était une petite embarcation de bois, où l'on pouvait monter par les deux extrémités, longue de quatre mètres à peu près, sans moteur ni rames. Un filin était tenu entre deux poteaux d'acier, ancrés dans des blocs de ciment, de chaque côté de la rivière. Ce filin passait dans des poulies, une à chaque extrémité de l'embarcation et une troisième au centre du bac, et les passagers, pour aller d'une rive à l'autre, tiraient sur le filin. Reynolds n'avait jamais vu ce système de navigation, mais il fut forcé d'avouer que pour deux femmes qui ne connaissaient sans doute absolument rien aux bateaux, il n'y avait vraiment pas moyen de se tromper. Le Comte exprima à haute voix les pensées de Reynolds lorsqu'il dit :

« C'est parfait, monsieur Reynolds. Rien à dire. Et le terrain de l'autre côté de la rivière nous convient parfaitement. » Il montra d'un geste la rive opposée, où se trouvait une sorte de vaste clairière semi-circulaire, limitée par la forêt, couverte de neige fraîche et immaculée, sauf la route qui la traversait et menait au bac. « On le dirait conçu uniquement pour décourager notre bon ami Hidas, qui en ce moment, n'en doutez pas, est en train de voir en esprit ses hommes rampant au bord de l'eau, mitrailleuse en main. Il aurait été difficile – je le dis avec modestie – de trouver meilleur endroit pour procéder à cet échange... Venez, on va aller trouver le passeur ; il va être obligé de prendre un peu d'exercice physique, quoiqu'il ne s'y attende pas et qu'il n'en ait sans doute pas envie. »

Le passeur ouvrit la porte de sa maison juste au moment où le Comte levait la main pour frapper. Il regarda la casquette haute, puis le portefeuille ouvert que lui tendait le Comte. Il se passa la langue sur ses lèvres devenues brusquement sèches et raides. En Hongrie, il n'y a pas besoin d'avoir mauvaise conscience pour trembler en voyant l'A.V.O. frapper à sa porte.

« Vous êtes seul dans cette maison ? demanda le Comte.

— Oui, oui, je suis seul. Qu'est-ce... qu'est-ce qu'il y a, camarade ? » Il essaya de se reprendre. « Je n'ai rien fait, camarade, rien !

— C'est ce qu'ils disent tous, dit le Comte froidement. Allez chercher votre casquette et votre manteau et revenez ici tout de suite. »

L'homme disparut, puis revint quelques secondes plus tard à peine, enfonçant sur sa tête une toque de fourrure. Il voulut dire quelque chose, mais le Comte leva la main. « Nous avons l'intention de nous servir de votre maison pendant un moment, pour une raison qui ne vous regarde pas. Nous ne nous intéressons pas à vous. » Le Comte montra la route qui partait vers le sud. « Allez vous promener, camarade, et ne revenez que dans une heure. Nous serons partis. »

L'homme le regarda, comme s'il ne comprenait pas, regarda autour de lui pour voir le piège, ne vit rien de spécial, passa le coin de la maison et partit sur la route sans dire un seul mot. Trente secondes plus tard, ils le virent disparaître, marchant aussi vite qu'il le pouvait, derrière un tournant de la route.

« En fait de distraction, murmura le Comte, faire systématiquement peur à mon prochain commence à me déplaire singulièrement. Cela manque vraiment de charme. Il va falloir que je m'arrête. Tu veux amener Jansci dans la maison, Sandor ? » Le Comte entra le premier. Il traversa un petit couloir puis pénétra dans la pièce principale de la maison, mais dès qu'il eut passé le seuil, il s'arrêta, souffla de toutes ses forces et se retourna.

« En y repensant, il vaut mieux le laisser dans le couloir. On se croirait dans une chaudière dans cette pièce, tellement il y fait chaud ; cela lui ferait plus de mal que de bien. » Il ne quitta pas des yeux la tête de Jansci tandis que Sandor l'installait dans un coin avec des couvertures et des coussins qu'il alla prendre dans la grande pièce. « Regardez, ses yeux sont déjà ouverts, mais il est encore tout étourdi. Reste avec lui, Sandor, et tu le laisses revenir à lui tout seul... Oui, mon garçon ? » fit-il en relevant un sourcil ; le Cosaque venait d'entrer en courant, essoufflé, dans le couloir. « Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Le colonel Hidas et ses hommes, dit le Cosaque. Ils viennent d'arriver. Leurs deux camions se sont arrêtés juste au bord de l'eau.

Ah tiens ? » Le Comte inséra une de ses cigarettes russes dans son fume-cigarettes, l'alluma et d'une chiquenaude projeta l'allumette dans l'ouverture de la porte. « Ils sont vraiment ponctuels, à la seconde près. Allons, venez, nous allons bavarder un petit moment avec eux. »

CHAPITRE XIII

LE Comte alla au bout du couloir, mais il s'arrêta brusquement et barra le passage avec ses bras au professeur Jennings.

« Restez à l'intérieur, professeur Jennings, s'il vous plaît.

— Moi ? » Le professeur le regardait avec des yeux surpris. « Rester à l'intérieur ? Mais mon cher ami, s'il y a une personne qui ne reste pas ici, c'est bien moi.

— Je sais. Mais restez ici pour le moment. Sandor, veilles-y. » Et le Comte fit brusquement demi-tour et s'éloigna, Reynolds sur ses talons, sans laisser au professeur le temps de répondre quoi que ce soit Reynolds dit d'une voix basse et amère :

« Ce que vous aviez dans la tête, c'est qu'il suffirait d'une seule balle bien ajustée, en plein dans le cœur du professeur, pour que le colonel Hidas puisse faire demi-tour en remmenant ses prisonniers, sans avoir à regretter quoi que ce soit de sa journée ?

Oui, j'ai eu une idée de ce genre, je dois le reconnaître », admit le Comte. Ses pieds dérapaient sur les galets ronds ; il s'arrêta au bac et fixa un moment les eaux froides et paresseuses de la rivière noire. Contre la toile de fond blanche de la neige, on voyait très nettement les deux camions et des silhouettes humaines, mais il faisait déjà si noir qu'il était pratiquement impossible de reconnaître les traits particuliers ou les uniformes des hommes de l'autre côté ; on ne voyait que des silhouettes noires. Il n'y avait que Coco qu'on pût reconnaître, grâce à sa taille ; un homme se tenait en avant des autres, les pieds juste au bord de l'eau, et c'est à cet homme que le Comte s'adressa.

« Colonel Hidas ?

— Je suis ici, major Howarth.

— Bon, ne perdons pas de temps. Je suggère que nous procédions à cet échange aussi rapidement que possible. La nuit, colonel Hidas, est presque tombée, et vous êtes déjà assez menteur et traître en plein jour : Dieu sait ce que vous pourriez vouloir faire une fois dans l'obscurité. Et je n'ai pas l'intention d'en faire la découverte.

— Je respecterai ma parole.

— Vous ne devriez pas vous servir de mots que vous ne comprenez pas... Dites à vos chauffeurs de faire marche arrière jusqu'à la lisière de la forêt. Vos hommes et vous-même les suivrez jusque-là. De cette

distance – il doit y avoir deux cents mètres à peu près – vous ne pourrez probablement pas nous distinguer et nous reconnaître. De temps en temps, il y a des fusils qui partent accidentellement, et ce soir, je ne veux pas de cela.

Tout se passera exactement comme vous l'aurez dit. » Hidas se retourna, donna quelques ordres, attendit que les deux camions et ses hommes aient commencé à s'éloigner du bord de la rivière, puis il se retourna vers le Comte. « Et maintenant, major Howarth ?

— Maintenant, ceci : quand je vous en donnerai le signal, vous laisserez partir la femme et la fille du général et elles se dirigeront à pied vers le bac. Au même moment, le docteur Jennings montera dans le bac qui se trouve ici, de notre côté, et il passera de l'autre côté. Une fois là, il montera sur la rive, attendra que les femmes soient arrivées à sa hauteur. Lorsqu'elles l'auront rejoint, il partira, à pied, lentement dans votre direction. Le temps qu'il soit arrivé, les femmes devraient être en sécurité de ce côté-ci de la rivière ; et lorsque nous en serons là, il devrait être trop tard, à mon avis, pour que des coups de feu puissent être tirés avec des chances d'avoir des résultats intéressants. J'ai l'impression que mon plan nous met à l'abri de toute surprise.

— Tout se passera exactement comme vous l'avez dit », répéta Hidas. Il fit demi-tour, remonta en haut de l'escarpement de la rive et se mit à marcher dans la direction de la ligne sombre des arbres dans le lointain. Le Comte le suivit du regard en se frottant le menton, l'air de réfléchir.

« Juste un tout petit peu trop facile ; il avait trop envie de faire ce que je lui disais, murmura-t-il. Un tout petit peu trop... Bah ! c'est ma nature toujours méfiante. Qu'est-ce qu'il pourrait faire ? Il n'a pas le choix maintenant. » Il éleva la voix et cria : « Sandor ! Cosaque ! »

Il attendit que les deux hommes soient sortis de la maison, et il dit à Sandor : « Comment va Jansci ?

— Il s'assied. Il a la tête qui tourne ; elle lui fait très mal. C'est normal. » Le Comte se tourna vers Reynolds et lui dit : « Je voudrais dire quelques mots à Jennings, seul – juste Jansci et moi. Peut-être que vous comprenez. Je n'en ai pas pour plus d'une minute. Je vous le promets.

— Prenez tout le temps qu'il vous faut, dit Reynolds d'une voix terne. Je ne suis pas pressé.

— Je sais, je sais. » Le Comte hésita un instant, eut l'air de vouloir dire quelque chose, mais changea d'avis. « Vous pourriez mettre le bac à l'eau, non ? »

Reynolds fit un signe de tête, regarda le Comte disparaître dans la

maison, et alla aider les autres à faire glisser le bac sur les galets pour le mettre à l'eau. L'embarcation était plus lourde qu'elle n'en avait l'air, elle avançait difficilement sur les galets, mais avec l'aide de Sandor au bout de quelques secondes le bac tirait doucement sur le filin, entraîné par le courant paresseux. Sandor et le Cosaque remontèrent sur l'escarpement mais Reynolds resta au bord de l'eau. Il resta quelques moments immobile, puis sortit son revolver, vérifia que le cran de sécurité était bien mis et le remit dans la poche de son manteau, mais en gardant la main sur la crosse.

Il avait l'impression que le temps ne passait pas, quand il aperçut le professeur Jennings dans l'encadrement de la porte. Le professeur dit quelque chose que Reynolds ne comprit pas. Ensuite, il reconnut la voix profonde de Jansci, et après, celle du Comte.

« Vous... vous m'excuserez de rester ici, docteur Jennings. » Le Comte avait l'air d'hésiter et de n'être pas sûr de ce qu'il devait faire ; c'était la première fois que Reynolds le voyait ou plutôt l'entendait, dans cet état. « C'est simplement que... Je préférerais... »

— Je comprends très bien. » Jennings parlait d'une voix calme et régulière. « Ne vous inquiétez pas, mon ami, et merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. »

Jennings se détourna brusquement ; Sandor lui donna le bras pour l'aider à descendre l'escarpement ; une fois sur les galets, il trébucha, l'air maladroit ; sa silhouette était cassée, courbée en deux – c'était la première fois que Reynolds se rendait compte que le professeur était courbé à ce point – le col relevé très haut pour : se protéger du froid mordant du soir, les pans de son manteau très mince claquant de façon pathétique contre ses jambes. Reynolds sentit son cœur le lâcher en voyant ce vieil homme sans défense et si courageux.

« C'est le bout du chemin, mon garçon. » Jennings était toujours calme, mais sa voix avait maintenant quelque chose de rauque. « Je suis désolé, je suis terriblement désolé de vous avoir valu tellement d'ennuis, et tout ceci pour rien en fin de compte. Vous vous êtes donné beaucoup, beaucoup de mal – et maintenant, voilà où nous en sommes. Ce doit être un coup dur pour vous. »

Reynolds ne dit rien, il n'osait rien dire, de peur de ne pas pouvoir se contrôler, mais il sortait lentement son revolver de sa poche.

« Il y a une chose que j'ai oublié de dire à Jansci, murmura Jennings. *Dowidzenia*. Rien d'autre. Dites-lui simplement ceci : *Dowidzenia* ! Il comprendra. »

— Je ne comprends pas, et cela n'a pas d'importance. » Jennings fit un pas dans la direction du bac, mais il ouvrit une bouche ronde en se

trouvant nez à nez avec le canon du revolver que Reynolds braquait droit sur lui. « Vous n'allez nulle part, docteur Jennings. Il n'en est pas question. Vous pouvez aller faire part vous-même, de vive voix, de votre message à Jansci.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, mon garçon ? Je ne vous comprends pas.

— Il n'y a rien à comprendre. Vous n'y allez pas, c'est tout.

— Mais alors... mais alors, Julia...

— Je sais.

— Mais... mais le Comte disait que vous deviez l'épouser. »

Reynolds fit un signe de tête silencieux dans l'obscurité.

« Et vous voulez... je veux dire, vous renonceriez à elle...

— Il y a des choses qui sont encore plus importantes que cela. » Reynolds parlait d'une voix tellement basse que Jennings fut obligé de se pencher en avant pour comprendre ce qu'il disait.

« Votre dernier mot ?

— Mon dernier mot.

— Cela me suffit, murmura Jennings. Je n'ai pas besoin d'en entendre plus. » Il fit demi-tour comme pour remonter la pente de galets, mais au moment où Reynolds remettait son revolver dans sa poche, Jennings le poussa de toutes ses forces, Reynolds dérapa sur les galets qui roulèrent sous lui, tomba lourdement en arrière, et sa tête porta durement contre une pierre. Il en fut étourdi quelques secondes. Lorsqu'il eut retrouvé ses esprits et se fut remis debout, Jennings avait crié quelque chose de toutes ses forces – et ce ne fut que plus tard que Reynolds se rendit compte que c'était le signal convenu avec Hidas pour que celui-ci laisse partir Catherine et Julia – il avait sauté dans le bac, et il se trouvait déjà au milieu de la rivière.

« Revenez ! Revenez ! Vous êtes complètement fou ! » Reynolds hurlait d'une voix rauque et sauvage, et sans se rendre compte de l'inutilité enfantine de ce qu'il faisait, il se mit à tirer frénétiquement sur le filin qui servait de guide au bac, et il lui fallut un bon moment pour se rappeler que ce filin était complètement indépendant de l'embarcation. Jennings fit comme s'il n'entendait pas ses cris ; il ne se retourna même pas. L'avant du bac raclait déjà les galets, de l'autre côté, lorsqu'il entendit Jansci qui l'appelait de la porte de la maison.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, lui répondit Reynolds d'une voix fatiguée. Tout se passe conformément au plan. »

Il remonta la pente, comme si ses jambes étaient de plomb, fixa un moment Jansci, sa tête blanche avec du sang coagulé sur tout un côté de la figure, de la tempe au menton. « Vous feriez mieux de vous nettoyer un peu. Votre femme et votre fille vont être ici dans un moment. On peut déjà les apercevoir de l'autre côté.

— Je ne comprends pas, dit Jansci en serrant son front dans sa main.

— Cela n'a pas d'importance, dit Reynolds en sortant une cigarette fripée de sa poche et en l'allumant. Nous avons tenu notre engagement de notre côté. Jennings est parti. » Il regarda un moment l'extrémité de sa cigarette qui rougeoyait dans le creux de sa paume. Il releva les yeux. « J'ai oublié. Il m'a dit de vous dire ceci : *dowidzenia*.

— *Dowidzenia* ? » fit Jansci en relevant la tête, et en regardant d'un air perplexe le sang sur ses doigts. Puis il dit à Reynolds, en le fixant avec un regard étrange : « C'est bien cela qu'il a dit ?

— Oui. Il a dit que vous comprendriez. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Au revoir – en polonais. Au revoir.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! » fit Reynolds à mi-voix. Il jeta sa cigarette dans l'obscurité, fit demi-tour et pénétra d'un pas régulier dans le couloir de la maison. Dans la grande pièce, à côté du feu, dans le coin le plus éloigné de la pièce, il y avait un divan. Et Reynolds y vit le vieux Jennings, sans chapeau, sans manteau, qui se secouait la tête à droite et à gauche, tout en essayant de s'asseoir. Jansci sur ses talons, Reynolds traversa la pièce, et, passant son bras autour des épaules du vieillard, l'aida à s'asseoir.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Reynolds d'une voix douce. Le Comte ?

— Il est venu ici, dit Jennings en frottant sa mâchoire qui avait l'air de commencer à enfler. Il est entré, il a pris deux grenades dans une sacoche ; il les a mises sur la table et quand je lui ai demandé ce qu'il voulait en faire, il m'a dit : « S'ils ont l'intention de retourner à Budapest avec ces camions, je crains qu'ils ne trouvent le chemin bien long. » Et puis il est venu à moi, il m'a serré la main, et c'est tout ce dont je me souviens.

— C'est tout ce qu'il y a à se rappeler, professeur, dit Reynolds d'une voix calme. Restez ici, nous allons bientôt revenir, et vous verrez votre femme et votre fille dans moins de vingt-quatre heures. »

Reynolds et Jansci ressortirent dans le couloir, et ce fut Jansci qui parla le premier, et dit d'une voix douce :

« Le Comte. » Il y avait de la chaleur dans sa voix, et même quelque chose qui ressemblait peut-être à de la vénération. « Il meurt comme il a vécu, sans jamais penser à lui. Ces grenades font disparaître le dernier risque que notre retraite soit coupée entre ici et la frontière.

— Des grenades ! » Une colère, lente et sourde, commençait à grésiller au plus profond de Reynolds, une colère étrange, comme il n'en avait jamais ressenti auparavant. « Vous parlez de grenades – en ce moment ! Je croyais qu'il était votre ami.

Vous ne verrez jamais un ami comme lui. » Jansci parlait d'une voix calme comme un homme rempli d'une conviction simple. « Il est le meilleur ami que j'aie jamais pu avoir, ou que n'importe quel homme pourrait jamais avoir, et parce qu'il est justement le meilleur ami que je pourrai jamais avoir, je ne l'arrêtera pas, si je pouvais le faire encore. Le Comte a voulu mourir, il a toujours voulu mourir depuis que je le connais ; c'était simplement un point d'honneur chez lui de repousser ce moment le plus longtemps possible. Il a voulu donner tout ce qu'il a pu à des êtres souffrant dans l'attente de paix, de liberté, de bonheur, avant lui, de demander à la mort tout ce qu'il attendait d'elle. C'est pourquoi les risques n'avaient pas d'importance pour le Comte, c'est pourquoi il courtisait la mort, tous les jours de sa vie, mais il ne s'en vantait pas, et j'ai toujours su que le jour où la mort s'offrirait à lui avec honneur, il lui tendrait les deux bras sans hésiter. » Jansci hocha sa tête ensanglantée, et Reynolds put voir dans le reflet de la lumière qui venait de la pièce voisine que ses yeux gris et fatigués étaient brouillés de larmes : « Vous vous trompez, Michael, vous ne pouvez pas imaginer ce qu'est l'usure, l'inutilité, l'horrible vide d'une vie que l'on doit poursuivre jour après jour, de façon interminable, alors que le désir de vivre vous a déjà depuis longtemps quitté. Je suis aussi égoïste que tout le monde, mais je ne suis pas assez égoïste pour vouloir acheter mon bonheur ce prix-là. J'aimais le Comte. Que la neige soit douce sur lui ce soir !

— Je suis sincèrement désolé, Jansci », dit Reynolds. Et il parlait en éprouvant un regret sincère, et dans son cœur, il savait qu'il était profondément désolé, triste, mais à cause de quoi ou à cause de qui, il n'aurait pu le dire sur le moment. Tout ce qu'il savait, c'était qu'à l'intérieur de lui-même, le feu de la colère montait, montait, le chauffait, plus que jamais. Ils se trouvaient à la porte de la maison maintenant. Reynolds plissa les yeux pour voir ce qui se passait dans la clairière recouverte de neige de l'autre côté de la rivière. Il pouvait très nettement voir Julia et sa mère qui progressaient dans la direction de la rive, mais pendant les premières secondes, il fut incapable de voir le Comte. Ses pupilles se dilatèrent progressivement, se

réaccoutumant à l'obscurité, et finalement, il reconnut la silhouette du Comte, une simple tache noire à demi-brouillée, presque contre la ligne sombre des arbres – et Reynolds se rendit tout d'un coup compte qu'il était trop près de la lisière de la forêt. Julia et sa mère n'en étaient encore qu'à la moitié du chemin qu'elles avaient à parcourir pour arriver au bac.

« Regardez ! fit Reynolds en prenant Jansci par les bras. Le Comte est presque arrivé, et c'est à peine si Julia et votre femme avancent. Au nom du Ciel, qu'est-ce qui se passe ? Elles vont se faire reprendre, elles vont se faire tirer dessus... Qu'est-ce que c'est que ça ? »

C'était un claquement sonore, comme un coup de tonnerre très sec, qui venait de le faire sursauter, le prenant complètement par surprise. Il courut jusqu'au bord de l'eau ; les eaux sombres et glacées de la rivière semblaient bouillonner, comme si quelqu'un était en train de nager à toute vitesse. Et quelqu'un était bien en train de nager : Sandor avait vu le danger avant lui, il avait enlevé son manteau et sa veste et plongé sans perdre une seconde dans la rivière. De ses épaules et de ses bras puissants, il progressait vers l'autre rive comme une torpille.

« Elles sont en mauvaise posture, Michael », dit Jansci. Lui aussi, maintenant, il s'était avancé jusqu'à la rive, et sa voix était tendue. « Il y en a une – ce doit être Catherine – qui peut à peine marcher. Regardez comme elle se traîne. C'est trop pour Julia... »

Sandor était arrivé de l'autre côté maintenant, il sortit de l'eau, monta la pente de galets, sauta l'escarpement haut d'un mètre, exactement comme s'il s'était trouvé en terrain plat. Et juste au moment où il se retrouvait au niveau du sol, on entendit une explosion sèche, cruelle, nettement reconnaissable : c'était une grenade et le bruit venait des bois de l'autre côté de la clairière ; puis il y eut une seconde explosion avant même que les échos de la première se soient tus, dans la forêt, et, immédiatement après, le crépitement rauque et haché d'une carabine automatique, et puis le silence. Reynolds grimaça, regarda Jansci, mais il faisait trop noir pour qu'il pût voir l'expression de sa figure ; il pouvait seulement l'entendre qui se répétait quelque chose à lui-même, à voix basse, mais sans qu'il pût comprendre les mots. Jansci devait parler en ukrainien. Mais ce n'était pas le moment de se poser des questions ; en cet instant même, le colonel Hidas devait être en train d'examiner ce qui restait de l'homme qu'il avait cru être le professeur Jennings...

Sandor avait rejoint les deux femmes maintenant ; il les prit chacune par la ceinture et commença à les entraîner avec lui à travers la neige, en courant, vers la rive et le bac. On aurait dit qu'il entraînait

des coureurs et non qu'il était en train de porter deux femmes, une sous chaque bras. Reynolds se retourna. Le Cosaque était juste à côté de lui.

« Il va y avoir des ennuis, lui dit Reynolds rapidement. Va à la maison, mets-toi en position de tir de la fenêtre avec la mitraillette et dès que Sandor aura descendu la rive...»

Mais le Cosaque était déjà parti, en courant, faisant rouler les galets sous ses pieds.

Reynolds se retourna encore une fois, contractant, décontractant machinalement les poings, les bras pendants, anxieux, torturé par son impuissance. Il y avait encore trente mètres, vingt-cinq mètres, et dans les bois, dans le lointain une absence totale et étrange de tout bruit, de toute activité et Reynolds commençait à espérer contre tout espoir quand il entendit tout à coup des cris d'excitation, un ordre lancé brutalement, et la toux hachée d'une carabine automatique, et les premières balles sifflaient dans le noir à quelques centimètres seulement de sa tête. Il se laissa tomber d'un seul coup par terre, comme une pierre, entraînant Jansci avec lui dans sa chute, sa main libre martelant les galets, rageant d'impuissance tandis que les balles continuaient à siffler par-dessus sa tête. Mais même en ce moment, il eut le temps de se demander pourquoi il n'y avait qu'un seul homme à tirer – il se serait plutôt attendu à ce que Hidas mette toute sa puissance de feu en action.

Puis tout à coup, étouffé par la neige, il entendit le chuintement de pas écrasant la neige, et un instant plus tard, enveloppé d'un tourbillon de neige qui le cachait jusqu'à la poitrine, nuage soulevé par sa course, Sandor apparut en haut de l'escarpement de la rive, fonçant comme un taureau, portant Julia et sa mère. Il plongea d'un seul bond et dérapa sur les galets, plus bas, arriva au bord de l'eau, et il s'était à peine stabilisé sur ses jambes, qu'une autre mitraillette, au rythme différent, entra en jeu. Le Cosaque avait parfaitement minuté son intervention. Il était passé à l'action sans perdre la moindre fraction de seconde. Il était peu probable que le Cosaque pût voir quelqu'un, mais la mitraillette de l'A.V.O. tirait droit sur lui et devait lui avoir révélé sa position, qu'elle ait été munie d'un cache-flammes ou non, par les éclairs qui zébraient l'air noir à la sortie du canon. Quoi qu'il en soit, les rafales tirées des bois s'arrêtèrent presque immédiatement.

Sandor était arrivé à l'eau maintenant. Il portait quelqu'un dans le bac ; un moment plus tard, il déposa une seconde personne dans l'embarcation, qu'il tira à l'eau d'une seule poussée, et il se mit à faire progresser le bac à une vitesse folle, tirant de toutes ses forces sur le

filin ; l'eau bouillonnait sous l'étrave du bac, formant une vague couronnée d'écume qui rayonnait d'une lumière blanchâtre dans l'obscurité.

Jansci et Reynolds, qui s'étaient relevés, étaient au bord de l'eau, à attendre, les bras tendus, prêts à saisir l'avant de l'embarcation pour la tirer au sec quand tout à coup, ils entendirent une sorte de sifflement, puis un craquement léger et une lueur blanche et aveuglante éclata au-dessus de leurs têtes, à trente mètres d'altitude à peu près, et se mit à brûler régulièrement. Presque au même instant une mitrailleuse et plusieurs carabines ouvraient le feu, venant des arbres, mais bien plus au sud, de l'endroit où la forêt rejoignait la rivière.

« Tire dans la fusée ! hurla Reynolds au Cosaque. Tire dans la fusée. » Il plongea dans l'eau – et au même moment, il entendit Jansci faire la même chose – jura à mi-voix en se cognant une rotule contre le bord de la coque ; saisit le bord du bac d'une main, tira le bac sur les galets, faillit retomber en arrière lorsque l'une des passagères, vacillant, se porta brutalement de son côté, retrouva son équilibre et attrapa dans ses bras une des deux femmes au moment précis où la fusée s'éteignait aussi brutalement qu'elle s'était allumée. Le Cosaque faisait vraiment ses preuves cette nuit. Mais, de la forêt, les armes toussaient et crachaient toujours leur feu mortel ; les hommes de l'A.V.O. devaient tirer de mémoire, et des balles sifflaient et ricochaient encore tout autour des sauveteurs.

Reynolds, sans la voir, savait que c'était la femme de Jansci qu'il avait dans les bras. Ce corps était beaucoup trop maigre, beaucoup trop léger pour pouvoir être celui de Julia. Se repérant uniquement par la pente de la rive, – après la blancheur aveuglante de la fusée, il n'y voyait absolument rien maintenant dans l'obscurité totale – Reynolds voulut faire un pas ; il posa le pied en avant, mais il faillit tomber : son genou, celui qu'il avait cogné contre le bac, lui faisait horriblement mal ; il se sentait presque paralysé. Il dégagea une main, se retint au filin pour retrouver son aplomb, entendit un choc sourd par terre comme si quelqu'un venait de tomber, sentit quelqu'un d'autre passer tout près de lui, entendit des pas qui montaient la rive en courant, serra les dents pour vaincre la douleur, et se mit à grimper, en boitant, mais aussi vite qu'il le pouvait. Il sentit une balle déchirer la manche de son manteau, l'escarpement haut d'un mètre qu'il avait à escalader avec sa jambe presque hors de service et cette femme dans les bras lui paraissait un obstacle infranchissable quand tout d'un coup, une paire de mains énormes le saisirent par-derrière et il se retrouva debout en haut de l'escarpement serrant toujours la femme contre lui, avant d'avoir eu seulement le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Il avait juste devant lui maintenant le rectangle de lumière pâle découpé par la porte ouverte de la maison du passeur, à moins de trois mètres de lui. Et il aperçut, dans l'embrasure de cette porte, Jansci, alors qu'on entendait toujours les balles siffler dans la nuit ou s'écraser contre le mur de la maison ; on aurait dit que Jansci cherchait absolument à se suicider. Reynolds voulut le prévenir, lui crier de rentrer, mais changea d'avis : si un tireur d'élite l'avait déjà mis en joue, il était trop tard ; et il était presque arrivé à lui ; il avança donc encore d'un pas, entendit la femme qu'il portait dans ses bras se mettre à dire quelque chose, comprit instinctivement, sans comprendre ses paroles, ce qu'elle voulait, la déposa par terre. Elle fit deux ou trois pas en avant, titubant à moitié, et se précipita vers l'homme qui lui tendait les bras en murmurant : « Alex ! Alex ! Alex ! » puis elle eut l'air de trembler d'un frisson brutal, se laissa tomber de tout son poids dans ses bras, comme si on venait de lui donner un coup dans le dos, mais Reynolds ne put rien voir de plus : Sandor venait de les pousser tous dans le couloir, et il claquait la porte derrière eux.

Julia était à moitié assise, à moitié étendue au bout du couloir ; le docteur Jennings qui la soutenait avait l'air extrêmement inquiet. Reynolds se précipita vers eux et se laissa tomber à genoux à côté de la jeune fille. Elle avait les yeux fermés, sa tête était très pâle, et en haut de son front on voyait une marque, un bleu qui commençait à se former. Elle respirait à coups rapides mais réguliers.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda Reynolds d'une voix rauque. Est-ce qu'elle a... Est-ce qu'elle a...

— Rien de grave. » C'était Sandor qui venait de parler, derrière lui, de sa voix grave et rassurante. Il se baissa, la souleva dans ses bras et se tourna vers la porte de la grande pièce.

« Elle est tombée en sortant du bac et elle s'est cognée la tête contre les galets. Je vais l'étendre sur le divan. » Reynolds suivit des yeux le géant, qui, ses vêtements tout dégoulinant d'eau, passa la porte, porta la jeune fille jusqu'au divan, comme si elle n'était pas plus lourde qu'un enfant. Puis il se leva, et se trouva face à face avec le Cosaque. La tête du jeune homme était transfigurée de plaisir.

« Tu devrais être à ta fenêtre, lui dit Reynolds d'une voix calme.

— Pas la peine, fit le Cosaque avec un sourire qui lui coupa la figure en deux. Ils se sont arrêtés de tirer et ils sont retournés aux camions – je les ai entendus dans là forêt. J'en ai eu deux, monsieur Reynolds ! J'en ai eu deux ! Je les ai vus tomber à la lumière de la fusée, juste avant que vous ne me criiez de tirer sur la fusée.

— Et tu y es arrivé », dit Reynolds. C'était là la raison pour laquelle

ils n'avaient pas envoyé d'autre fusée : c'était une arme à deux tranchants, qui s'était révélée extrêmement dangereuse pour la troupe de Hidas. « Oui, tu nous as tous sauvés cette nuit. » Il donna une grande claque sur l'épaule du jeune garçon qui en rougit de plaisir, mais Reynolds se retourna vers Jansci et se figea brusquement.

Jansci était à genoux sur le parquet grossier, et il tenait sa femme dans ses bras. Reynolds voyait le dos de Catherine, et la première chose qu'il remarqua, ce fut le trou rond et bordé de rouge dans son manteau, juste sous son épaule gauche. C'était un trou minuscule, il y avait peu de sang, et la tache n'avait pas l'air de s'agrandir. Lentement, Reynolds alla jusqu'au couloir, et se laissa tomber à genoux à côté de Jansci. Celui-ci releva sa tête blanche et tachée de sang, et le regarda avec des yeux qui avaient l'air de ne pas le voir.

« Elle est morte ? » souffla Reynolds à voix sourde.

Jansci fit signe que oui sans dire un mot.

« Mon Dieu ! fit Reynolds, la tête crispée. Mourir maintenant – mourir maintenant !

— Notre Dieu est miséricordieux, Michael, un Dieu qui comprend nos besoins plus que nous ne saurions le dire. Ce matin encore, je Lui demandais pourquoi Il n'avait pas laissé Catherine mourir, je Lui demandais pourquoi Il ne l'avait pas *fait* mourir... Il m'a pardonné mon orgueil, Il savait ce qu'Il faisait. Catherine était morte, Michael, elle était morte avant même que la balle ne la frappe. » Jansci hocha la tête, comme un homme qui s'émerveille de la splendeur de ce qu'il voit. « Est-ce qu'il peut y avoir quelque chose de plus merveilleux, Michael, que de quitter cette terre sans douleur, au moment de son plus grand bonheur ? Regardez ! Regardez sa figure, regardez comme elle sourit ! »

Reynolds eut un geste de la tête, mais il ne dit rien ; il n'y avait rien à dire, il ne pouvait trouver quoi que ce fût à dire ; son esprit était complètement paralysé, engourdi.

« Nous sommes bénis tous les deux. » C'était Jansci qui parlait, qui semblait rêver tout seul. Il dégagea ses bras pour pouvoir regarder sa femme, et sa voix était aussi douce que ses souvenirs. « Les années ont été douces pour elle, Michael. Le temps l'a chérie presque autant que moi j'ai pu le faire. Il y a vingt ans, il y a vingt-cinq ans, nous descendions le Dniepr par une nuit d'été... Ah ! je la vois maintenant comme je la voyais alors. Elle n'a pas été touchée par le temps. » Il dit quelque chose d'une voix si basse que Reynolds ne put comprendre ce que c'était, mais ensuite sa voix se fit plus claire : « Vous vous souvenez de sa photographie, Michael, celle dont vous disiez qu'elle était mieux que Julia le disait ? Eh bien, maintenant, vous la voyez, et

vous voyez que ce ne pouvait être personne d'autre qu'elle.

— Oui, ce ne pouvait être personne d'autre qu'elle, Jansci », répondit Reynolds comme en écho. Il revit en mémoire la photo de cette belle jeune femme en train de sourire, et regarda la morte allongée dans les bras de Jansci, les cheveux blancs et clairsemés, et la tête grise, maigre, émaciée, une tête comme il n'en avait encore jamais vu, une figure tristement ravagée, creusée des lignes profondes de la vieillesse prématurée, provoquée par des privations et des souffrances inimaginables, et il sentit ses yeux se brouiller. « Oui, ce ne pouvait être personne d'autre qu'elle, répéta Reynolds encore une fois. La photo était encore moins bien qu'elle.

— C'est ce que j'ai toujours dit à Catherine, c'est ce que je lui ai toujours dit », murmura Jansci. Il se détourna et baissa la tête, et Reynolds comprit qu'il voulait être seul. Reynolds se redressa, il se sentait comme aveugle et dut s'appuyer au mur pour retrouver son chemin. Il s'éloigna lentement de Jansci, l'engourdissement de son esprit remplacé progressivement, d'abord par un maelström de pensées et de sentiments contradictoires, puis par une sorte de clarté ; et finalement tout son esprit fut envahi, occupé par un seul désir, par une seule pensée. La colère qui avait monté, qui avait bouillonné en lui pendant toute la soirée venait de faire brusquement explosion : une flamme blanche, terrible qui dévorait son esprit, qui dévorait toutes ses pensées à l'exclusion d'une, seule, mais on ne put voir trace de cette fureur blanche qui rageait en lui lorsqu'il se tourna vers Sandor et lui dit :

« Est-ce que je peux vous demander d'amener le car ici, s'il vous plaît ?

— Tout de suite », promit Sandor. Il montra d'un geste la jeune fille allongée sur le divan. « Elle revient à elle. Il faut nous dépêcher.

— Merci. Nous allons faire vite. » Reynolds se tourna vers le Cosaque : « Monte bien la garde, Cosaque. Je n'en ai pas pour longtemps. » Il reprit le couloir, passa à côté de Jansci et de Catherine sans les regarder, prit la carabine automatique qui était appuyée contre le mur, passa la porte et la referma sans bruit derrière lui.

CHAPITRE XIV

LES eaux noires et lentes étaient froides comme la tombe, mais Reynolds ne sentit même pas leur contact glacial. Lorsqu'il se laissa glisser sans faire de bruit dans la rivière, tout son corps fut pris d'un frisson impossible à réprimer, mais son esprit n'enregistra même pas le choc. Il n'y avait place dans son esprit pour aucune sensation physique, pour aucune émotion, pour aucune pensée, de quelque sorte qu'elle fût – à l'exception de ce désir originel, primordial qui le dévorait, ce désir qui avait fait disparaître en lui tout le vernis de la civilisation ; le désir de la vengeance. De la vengeance ou du meurtre – aucune distinction n'existait entre les deux concepts dans l'esprit de Reynolds en ce moment. Il ne connaissait qu'une chose, et c'était l'absolue fixité de son dessein. Ce jeune garçon terrorisé à Budapest, la femme de Jansci, l'incomparable Comte – ils étaient tous morts. Ils étaient morts avant tout parce que Reynolds avait mis le pied en Hongrie, mais ce n'était pas lui qui avait été leur bourreau ; c'était seulement le génie malfaisant de Hidas qui était responsable de ces horreurs. Hidas avait vécu trop longtemps.

Tenant la carabine automatique à bout de bras au-dessus de sa tête, Reynolds, nageant d'une main, sentit contre son cou et sa poitrine la mince couche de glace qui frangeait la rive opposée de la rivière. Il reprit pied, et il rampa à terre. Se baissant, il étala son mouchoir à terre et le remplit de poignées de sable et de petits cailloux ; puis il attacha les quatre coins du mouchoir ensemble et il se mit en route, sans même prendre le temps de tordre ou de secouer ses vêtements lourds d'eau glacée.

Il avait descendu le bord de la rivière sur deux cents mètres à peu près avant d'entrer dans l'eau, si bien qu'il se trouvait maintenant dans cette partie du bois, à l'est et au sud de la route, où étaient garés les camions de l'A.V.O. Où il était, protégé par les arbres, il était impossible de le voir avancer, et la mince couche de neige glacée qui recouvrait le sol, dans le sous-bois, étouffait si bien ses pas qu'on ne devait guère pouvoir l'entendre marcher à plus de trois mètres de distance. Il avait mis sa carabine à son épaule, et le mouchoir rempli de pierres et de sable se balançait lentement au bout de son poing, suivant le rythme de ses pas, tandis qu'il progressait prudemment d'arbre en arbre.

Mais malgré sa prudence et l'attention qu'il portait à ne pas faire

de bruit, il avançait rapidement, et trois minutes plus tard, il était arrivé aux camions. Il inspecta l'endroit, caché derrière un arbre. Ni de l'un ni de l'autre camion ne parvenait le moindre signe de vie ; tous les deux, ils avaient leurs portes arrière fermées ; on ne voyait, on n'entendait personne. Reynolds se redressa, se préparant à courir jusqu'au camion de Hidas. Mais tout d'un coup, il se figea, et s'immobilisa contre le tronc de son arbre : un homme venait d'apparaître brusquement, caché jusque-là derrière le camion de Hidas, et il marchait droit sur Reynolds.

Pendant une seconde, Reynolds crut que l'homme l'avait vu, mais presque aussitôt, il se décontracta : les hommes en armes de l'A.V.O. ne paraient certainement pas se battre dans une forêt obscure en tenant leur fusil dans le creux du coude et en fumant une cigarette. Cette sentinelle, de toute évidence, ne se doutait de rien. Elle faisait les cent pas pour éviter de geler sur place. Elle passa à moins de deux mètres de Reynolds, et dès qu'elle le dépassa Reynolds déclencha l'action. Il s'élança le bras droit tendu, et juste au moment où l'homme se retournait, la bouche déjà ouverte pour pousser son cri d'alarme, la matraque improvisée le prenait en pleine nuque. Reynolds eut tout le temps d'attraper au vol l'homme et son fusil, et il les coucha silencieusement dans la neige.

Il tenait sa carabine dans sa main maintenant, et en quelques pas, il arriva à l'avant du camion brun et vit que son capot était arraché et le moteur avait explosé : c'était l'une des grenades du Comte ; puis sans bruit, il alla jusqu'au quartier général de campagne, de Hidas, ses yeux surveillant avec une telle intensité la porte arrière que ce fut tout juste s'il ne tomba pas par terre en trébuchant contre un corps allongé dans la neige. Reynolds se baissa ; avant même de se baisser, il savait dans qui il s'était cogné, mais il éprouva néanmoins un tel choc en voyant de ses yeux le cadavre du Comte qu'il serra sa carabine entre ses mains, comme s'il voulait l'écraser.

Le Comte était allongé sur le dos dans la neige, la casquette de l'A.V.O. surmontant toujours sa tête mince et aristocratique, ses traits aquilins et délicats encore plus hautains et distants dans la mort qu'ils ne l'avaient jamais été dans la vie. Il n'était pas difficile de voir de quoi il était mort – la rafale de la mitraillette lui avait cisailé la poitrine en deux. Ils l'avaient tué comme un chien, et comme un chien, ils l'avaient laissé là, seul dans l'obscurité de cette nuit amère. La neige qui tombait doucement des arbres commençait déjà à recouvrir la tête froide du mort. Poussé par une sorte d'impulsion étrange, Reynolds prit la casquette de l'A.V.O. et la lança dans l'obscurité ; puis il prit dans la poche de la veste du Comte son mouchoir, un mouchoir taché de sang, et l'étendit sur sa figure. Puis il

se redressa et alla à la porte du camion de Hidas.

Quatre marches de bois montaient à cette porte, et Reynolds les gravit l'une après l'autre, faisant aussi peu de bruit qu'un chat. Il s'agenouilla sur la dernière marche pour regarder par le trou de la serrure. En une seconde, il avait vu tout ce qu'il voulait voir : il y avait un fauteuil sur la gauche, une couchette toute préparée sur la droite, tout au fond, une table et, fixé à la cloison au-dessus de cette table un appareil que Reynolds pensa être un émetteur radio. Hidas, le dos tourné à la porte, était assis à cette table, et en le voyant tourner une manivelle de la main droite tout en prenant un récepteur téléphonique de la main gauche, Reynolds comprit que ce n'était pas un émetteur radio qu'il avait devant lui, mais un radio-téléphone. Ils auraient dû y penser. Hidas n'était pas homme à partir en campagne sans avoir sous la main le moyen de communiquer immédiatement avec son quartier général. Et maintenant, avec le ciel qui se dégageait, il était certainement sur le point d'appeler l'aviation à la rescousse, dans un effort désespéré pour arrêter les fugitifs. Mais il était trop tard ; cela n'avait plus d'importance, ni pour les poursuivis, ni pour Hidas lui-même.

À tâtons, Reynolds trouva la poignée de la portière, et se glissa comme une ombre par la porte qui s'ouvrit sans faire de bruit. Il ne la ferma pas complètement derrière lui. Hidas, l'oreille occupée par le crachotement de son radio-téléphone, n'entendit rien. Reynolds fit trois pas en avant, tenant au-dessus de sa tête sa carabine par le canon, des deux mains, et au moment où Hidas commençait à parler, il fracassa d'un coup de crosse, de toutes ses forces, le radio-téléphone.

Hidas resta un moment sans bouger, comme paralysé, puis il se retourna dans son fauteuil, mais il avait perdu la seule chance qui s'était offerte à lui : Reynolds avait déjà reculé de deux pas, la crosse de sa carabine en mains, et le canon braqué droit sur le cœur de Hidas. La tête de Hidas n'était qu'un masque de pierre ; il semblait paralysé par le choc ; ses lèvres bougeaient, mais aucun bruit n'en sortait. Reynolds recula lentement, prit la clef qu'il avait vue sur la couchette, à tâtons trouva la serrure dans son dos et ferma la portière à clef sans que ses yeux aient quitté un seul instant le visage de Hidas. Puis il revint en avant et s'arrêta, le canon de sa carabine ne déviant pas d'un millimètre, à moins de cinquante centimètres de l'homme assis dans le fauteuil.

« Vous avez l'air surpris de me voir, colonel Hidas, dit Reynolds à mi-voix. Vous ne devriez pas être surpris. Tous ceux qui vivent par l'épée, comme vous, doivent savoir mieux que personne qu'il y a un moment qui nous arrive à chacun de nous. Et ce moment est arrivé pour vous.

— Vous êtes venu m'assassiner. » C'était une déclaration de fait, ce n'était pas une question. Hidas avait trop souvent vu la mort de près, pour ne pas savoir la reconnaître quand elle le regardait dans les yeux. Les marques du choc commençaient à disparaître de sa figure, mais aucune crainte ne se lisait sur ses traits.

« Vous assassiner ? Non, je suis venu vous exécuter. Un assassinat, telle a été la mort du major Howarth. Y a-t-il une seule raison au monde qui devrait m'empêcher de vous tuer de sang-froid, comme vous l'avez tué, lui ? Il n'avait même pas de pistolet sur lui.

— Il était un ennemi de l'État et un ennemi du peuple.

— Mon Dieu ! Est-ce que vous essayez de justifier vos actions ?

— Elles n'ont pas besoin de justification. Le devoir n'en a jamais besoin, capitaine Reynolds. »

Reynolds le regarda dans les yeux. « Est-ce que vous essayez de vous excuser – ou est-ce que vous me demandez d'épargner votre vie ?

« Je ne demande jamais rien. » Il n'y avait ni orgueil ni arrogance dans la voix du juif, rien d'autre qu'une dignité simple.

« Imre – le jeune homme, à Budapest. Il est mort, lui, lentement.

— Il possédait des renseignements importants. Il était essentiel que nous les obtenions le plus vite possible.

— La femme du major général Illyurine. » Reynolds parlait d'une voix rapide, comme pour lutter contre un sentiment croissant d'irréalité. « Pourquoi l'avez-vous tuée ?

Pour la première fois, un soupçon d'émotion parut sur la tête intelligente de Hidas, mais il disparut aussi vite qu'il était apparu.

« Je ne savais pas qu'elle était morte. » Il baissa la tête. « Mon devoir ne consiste pas à faire la guerre aux femmes. Je regrette sincèrement sa mort. Même si elle était, déjà en train de mourir.

— Vous êtes responsable des actions de vos tueurs ?

— De mes hommes ? » Il fit un signe de la tête. « Oui, c'est moi qui leur donne les ordres.

— Ils l'ont tuée – mais c'est vous qui êtes responsable de leurs actions. Par conséquent, vous êtes responsable de sa mort.

— Si vous le présentez de cette façon, oui, je le suis.

— Si ce n'était à cause de vous, ces trois personnes seraient encore vivantes maintenant.

— Je ne peux rien dire pour la femme du général, mais pour les deux autres, oui.

— Y a-t-il donc, je vous le demande pour la dernière fois, une raison qui devrait m'empêcher de vous tuer – maintenant ? »

Le colonel Hidas le regarda un long moment en silence, puis il eut un vague sourire, et Reynolds aurait juré que ce sourire était teint de tristesse.

« Il y aurait mille raisons, capitaine Reynolds, mais aucune qui pourrait convaincre un espion de l'ennemi occidental. »

Ce fut ce mot, « occidental », qui déclencha tout. Mais Reynolds ne devait le réaliser que beaucoup plus tard. Tout ce qu'il sut, ce fut que quelque chose venait de se libérer en lui, une digue de se rompre, tout un arsenal d'images et de souvenirs de se libérer : l'image de Jansci en train de lui parler, dans sa maison de Budapest, et pendant qu'ils enduraient ces tortures atroces dans la prison de Szarhàza, et dans la maison de campagne, la figure illuminée par le feu, souvenir de ce que Jansci lui avait dit, de ce qu'il avait répété et répété mille fois avec une insistance, un entêtement jamais lassé, une conviction passionnée qui avait fait pénétrer ses idées bien plus profondément dans l'esprit de Reynolds que celui-ci ne s'en était rendu compte. Tout, ce qu'il avait dit... Délibérément, presque désespérément, Reynolds s'efforça de chasser de son esprit tous ces souvenirs, toutes ces images. Sa carabine avança de dix centimètres en avant.

« Debout, colonel Hidas. »

Hidas se leva, tourné vers lui, ses bras pendant à ses côtés, regardant la carabine.

« Proprement, sans douleur, n'est-ce pas, colonel Hidas ?

— Comme vous voudrez. » Ses yeux quittèrent l'index de Reynolds qui blanchissait déjà sur la détente et se portèrent sur sa figure. « Je ne me permettrais pas de demander pour moi ce que j'ai refusé à tellement de mes victimes. »

Pendant une fraction de seconde, le doigt de Reynolds se contracta encore plus sur la détente de la carabine, mais, brusquement, comme si quelque chose venait de claquer à l'intérieur de lui-même, il se détendit et recula d'un pas. La flamme de la colère brûlait toujours en lui, elle grondait toujours aussi fort qu'avant, mais ces derniers mots, ces mots d'un homme qui n'avait pas peur de mourir, venaient de faire monter en lui l'amertume de la défaite, et si puissamment qu'il en sentait presque le goût dans sa bouche. Et lorsqu'il se remit à parler, sa voix était tendue et rauque, et ce fut à peine s'il la reconnut.

« Demi-tour !

— Merci, mais non : je préfère mourir de cette façon.

— Demi-tour, fit Reynolds d'une voix sauvage. Ou je vous écrase les genoux et je vous tourne moi-même. »

Hidas le regarda dans les yeux, y vit une résolution implacable, haussa les épaules devant l'inévitable, se retourna et s'écroula sans un bruit sur son bureau. Le canon de la carabine de Reynolds venait de le prendre juste derrière l'oreille. Il était assommé. Pendant un long moment, Reynolds regarda l'homme évanoui, et jura dans une rage amère qui n'était pas dirigée contre l'homme étendu devant lui, mais contre lui, contre lui-même ; il fit demi-tour et sortit du camion.

En descendant les marches, Reynolds se sentait possédé par un sentiment de vide, presque de désespoir ; il n'essayait même pas de se cacher, il n'y pensait même pas, et la rage qui brûlait en lui n'avait toujours pas trouvé son déversoir, le moyen de se libérer, et, quoiqu'il n'en fût pas ouvertement conscient, il aurait accepté avec joie de se battre maintenant contre les hommes en armes de l'A.V.O. qui se trouvaient dans l'autre camion, pour les tuer l'un après l'autre, au fur et à mesure qu'ils sortiraient de leur camion, se dessinant à contre-jour, contre la lumière de l'intérieur, exactement comme ils avaient tué la femme de Jansci, lorsqu'elle s'était détachée en noir contre la porte ouverte de la maison du passeur. Et tout d'un coup, il se figea sur place, s'immobilisa, comme paralysé : il venait juste de se rendre compte de quelque chose qu'il aurait dû voir bien plus tôt si tout son esprit n'avait pas été uniquement occupé par le colonel Hidas. Le camion brun n'était pas normalement silencieux ; il était beaucoup trop silencieux pour que ce fût vraisemblable.

En trois pas, il arriva au camion et appuya son oreille contre la cloison. On n'entendait rien à l'intérieur, absolument rien. Il contourna le camion, alla à l'arrière, ouvrit la portière et regarda à l'intérieur. Il n'y voyait rien ; il faisait complètement noir dans le camion, mais il n'avait pas besoin d'y voir pour savoir qu'il était vide, qu'il n'y avait absolument personne à l'intérieur.

La vérité lui explosa à la figure, avec une force et une violence telles que sur le moment, il en fut assommé, paralysé, incapable d'aucune réaction, ne voyant rien d'autre que l'énormité de son erreur, la facilité effarante avec laquelle il s'était fait prendre, complètement, sans rémission. Il aurait dû s'en douter, il aurait dû penser – et le Comte s'en était méfié dès le début – que le colonel Hidas n'accepterait jamais la défaite, n'abandonnerait jamais, et n'abandonnerait surtout pas avec une telle facilité. Le Comte, lui, ne s'y serait jamais laissé prendre ; jamais. Au moment même où la fusée avait été tirée, les hommes de Hidas devaient déjà avoir été en train de se préparer à passer la rivière, au sud de la clairière ; et le Cosaque et lui, ils avaient accepté comme argent comptant, aveuglément, les

bruits qui leur avaient fait croire que les hommes de l'A.V.O. se retiraient dans la forêt, vers les camions. Ils devaient être à la maison du passeur maintenant, ou ils étaient sur le point d'y arriver, et, lui, Reynolds, il avait abandonné ses amis au moment où, entre tous les moments, il fallait qu'il soit auprès d'eux ; et pour couronner le tout, il avait envoyé Sandor, le seul homme qui aurait été capable de les sauver, il l'avait envoyé chercher le car. Jansci n'avait avec lui que le jeune homme et le vieillard pour se défendre ; et il y avait aussi Julia qui était là-bas. Mais lorsque l'image de Julia surgit à son esprit, et qu'y surgit presque en même temps la tête de cauchemar de Coco, quelque chose se détendit brusquement dans l'esprit de Reynolds, et le libéra de cette sorte de transe paralysante dans laquelle il était resté enfermé jusqu'ici.

Il n'y avait que deux cents mètres entre l'endroit où il se trouvait et le bord de l'eau, deux cents mètres d'un terrain recouvert d'une neige profonde et gelée ; et il était épuisé par le manque de sommeil, par les privations, par la fatigue physique ; il était gêné par ses lourdes bottes et par ses vêtements trempés d'eau glacée, mais il couvrit ces deux cents mètres plus vite qu'il n'aurait jamais pu le faire dans les meilleures conditions. Ce n'était pas la colère – même si la colère brûlait toujours en lui – ce n'était pas la colère qui donnait des ailes à ses jambes, qui le faisait courir si vite qu'il soulevait la neige fraîche jusqu'à la hauteur de sa tête, ce n'était pas la colère, c'était la crainte, c'était une terreur telle qu'il n'en avait jamais connue auparavant !

Mais ce n'était pas une terreur paralysante, engourdissante ; au contraire, c'était une terreur qui semblait aiguïser tous ses sens et éveiller en lui une clarté d'esprit extraordinaire. Il freina brusquement, les bras écartés, en arrivant à l'escarpement au-dessus de la rive, sauta, descendit sans bruit sur la pente recouverte de galets, courut jusqu'au bord de l'eau toujours sans faire le moindre bruit, et se glissa dans le courant glacé sans provoquer la moindre éclaboussure. Il avait franchi la moitié du chemin, nageant d'une main, de l'autre tenant la carabine au-dessus de sa tête, mais nageant avec puissance et souplesse à la fois, qu'il entendit la première détonation venant de la maison du passeur, suivie presque immédiatement par une seconde et par une troisième détonation.

Il n'était plus temps de songer à être prudent – en admettant qu'il y ait eu un temps pour cela. Progressant de toute la vitesse dont il était capable, sans se soucier de l'eau qu'il soulevait rageusement autour de lui, Reynolds parvint de l'autre côté en quelques secondes. Il sentit le fond sous ses pieds, grimpa sur la rive, les galets déboulant traîtreusement sous ses pieds, sauta sur l'escarpement, mit la carabine en position de tir coup par coup et non plus par rafale – une

mitrailleuse serait pire qu'inutile, elle serait dangereuse si amis et ennemis combattaient au corps à corps – et courut, courbé en deux, vers le rectangle de lumière pâle qu'était la porte de la maison. Il y avait dix minutes au plus qu'il avait quitté la maison.

La femme de Jansci n'était plus dans le couloir d'entrée, mais le couloir n'était pas vide. Reynolds tomba sur un homme de l'A.V.O., carabine à la main, qui venait de sortir de la grande pièce et qui refermait la porte derrière lui, et dans ce moment d'urgence, Reynolds eut le temps de se rendre compte d'une chose : la présence de cet homme ici ne pouvait signifier qu'une seule chose, et c'était que le combat était terminé, en admettant qu'il y ait eu un combat et non pas un égorgement pur et simple. L'homme de l'A.V.O. le vit, essaya de relever le canon de sa carabine, se rendit immédiatement compte qu'il n'aurait pas le temps de le faire, voulut alerter les autres, mais son cri d'alarme s'étrangla dans sa gorge : la crosse de la carabine de Reynolds venait de lui écraser la tête avec une violence terrible.

La crosse en main, Reynolds ouvrit lentement la porte. D'un seul regard rapide, il vit toute la scène à l'intérieur de la pièce. La bataille était bien terminée. Il vit six hommes de l'A.V.O. à l'intérieur de la pièce, et il y en avait quatre de vivants. Un homme était allongé à ses pieds, dans une de ces attitudes bizarres qui s'accompagnent d'une sorte de détente intérieure et qui n'appartiennent qu'aux morts ; un autre était allongé près du mur à droite, à peu de distance de Jennings qui était assis, courbé en deux, remuant lentement la tête de droite à gauche. Dans le coin le plus éloigné, un homme couvrait avec sa carabine Jansci qui saignait tandis qu'un autre encore était en train de lui attacher les mains à la chaise sur laquelle il était assis, et dans un autre coin, le Cosaque allongé sur le dos, luttait désespérément avec un homme qui assis à cheval sur lui était en train de lui assener des séries de coups de poing à la tête. Mais le Cosaque avait l'air de continuer à lutter, et Reynolds comprit une seconde plus tard ce qu'il était en train de faire : il tirait de toutes ses forces sur le manche de son fouet dont les six mètres étaient enroulés autour du cou de l'homme de l'A.V.O. dont la tête prenait une teinte de plus en plus bleue. Il étouffait lentement. Près du centre de la pièce il y avait le géant Coco, ignorant d'un air méprisant la jeune fille qu'il tenait sous un de ses bras énormes, et qui se débattait de toutes ses forces mais sans aucun résultat. Sur la tête bestiale du géant une grimace de plaisir sadique se dessina lorsqu'il vit l'homme de l'A.V.O. qui luttait avec le Cosaque, s'arrêter de le frapper, porter une de ses mains à sa ceinture, dans son dos, chercher un moment, puis brandir en l'air un poignard à la lame nue.

Reynolds avait été formé, et formé sans douceur par des

professionnels du temps de guerre qui avaient réussi à se sortir de centaines de situation de ce genre parce qu'ils n'avaient pas fait lever les mains en l'air, et n'avaient pas laissé à leurs ennemis le temps de se rendre compte de leur présence. Ceux qui ouvrent les portes d'un coup de pied théâtral en criant : « Bonsoir, messieurs », sont sûrs de ne jamais pouvoir raconter la suite de l'histoire. La porte s'ouvrait encore doucement lorsque Reynolds tira le premier de trois coups précis, régulièrement espacés, soigneusement ajustés. Il élimina l'adversaire du Cosaque, dans le coin de la pièce ; son poignard résonna sur le parquet ; le second coup élimina l'homme qui couvrait Jansci avec sa carabine, et le troisième, l'homme qui était en train d'attacher à la chaise les mains de Jansci. Reynolds ajustait le quatrième coup qui était destiné à la tête de Coco – il procédait avec une lenteur et une précision qui avaient quelque chose d'inhumain, mais le géant venait de plaquer la jeune fille devant lui pour s'en faire un bouclier – quand une crosse de carabine s'écrasa sur son avant-bras gauche, et sa carabine tomba par terre avec un bruit infernal. Il y avait encore un autre homme de l'A.V.O. caché derrière la porte, que Reynolds n'avait pas vu, et qui n'avait pas réagi en voyant la porte s'ouvrir parce qu'il avait cru que c'était son camarade qui rentrait dans la pièce.

« Ne le descends pas ! Ne le descends pas ! » C'était Coco qui venait de lancer cet ordre d'une voix rauque. D'une poussée négligente, il envoya la jeune fille s'affaler sur le divan, et resta debout sur place, les mains sur les hanches, deux sentiments contradictoires, la fureur devant ce qui venait de se passer, et la joie à voir Reynolds à sa merci, se lisant clairement sur sa figure repoussante. Mais la lutte entre ces deux sentiments ne dura pas longtemps car la vie humaine, même s'il s'agissait de celle de ses propres camarades, avait peu d'importance pour Coco, et un sourire de plaisir mauvais se répandit sur sa figure couturée.

« Regarde si notre ami est armé », ordonna-t-il.

L'autre homme fouilla rapidement Reynolds, passant ses mains sur son corps, et il fit « non » de la tête.

« Excellent. Attrape ça. » Et Coco lança sa carabine à l'homme, puis il se frotta pendant un moment les mains, à plat, sur le devant de sa capote. « J'ai un compte à régler avec vous, capitaine Reynolds. Peut-être que vous ne vous en souvenez pas. »

Coco voulait le tuer, Reynolds le savait, il voulait avoir le plaisir de le tuer avec ses mains nues. Son propre bras gauche était complètement inutilisable ; il se demandait même s'il n'était pas cassé ; de toute façon, il en avait pour un bon moment avant d'être capable de s'en servir à nouveau. Tout au fond de lui-même, Reynolds

savait qu'il n'avait aucune chance d'arriver à quoi que ce soit, que tout ce qu'il pourrait faire, ce serait de tenir Coco à distance pendant quelques secondes, mais il se dit que s'il lui restait la moindre chance de pouvoir retarder l'issue, c'était maintenant qu'il fallait la saisir, avant que le combat ait vraiment commencé, alors que pouvait encore jouer un certain élément de surprise en sa faveur. Et au moment même où cette pensée lui venait à l'esprit, il s'élançait dans la pièce, pour faire un ciseau avec ses jambes à la hauteur de la ceinture de Coco. Coco fut presque pris par surprise – presque, mais pas complètement. Il avait déjà changé de position au moment où les pieds de Reynolds le frappèrent à la poitrine, lui arrachant un grognement de douleur, mais de l'un de ses bras, il attrapa Reynolds derrière la tête ; celui-ci fit un saut de carpe et alla se cogner contre le mur près du divan, avec une violence qui lui vida complètement la poitrine. Pendant un moment, il resta presque complètement paralysé, le souffle coupé, mais avant qu'il ait eu le temps de retrouver son souffle, il lutta pour se remettre debout, tout son corps douloureux. Si Coco arrivait à lui pendant qu'il était encore allongé sur le plancher, il ne pourrait jamais se relever. Tout serait tout de suite réglé. Il marcha sur le géant qui avançait maintenant vers lui et le frappa à la tête, de toute la force qui lui restait encore, sentit son poing cogner contre l'os de la mâchoire de cette tête grimaçante, un choc qui lui ébranla tout le bras. *Coco*, ignorant purement et simplement le coup, lui arracha un hurlement de douleur en lui envoyant un coup de poing fantastique en plein dans la ceinture.

Reynolds n'avait jamais été frappé aussi fort, et il n'imaginait pas qu'un homme pût frapper aussi fort. Cet homme avait la force d'un bœuf. Malgré l'océan de douleur qui lui tordait le ventre, malgré ses jambes de coton, malgré les vagues de nausée qui semblaient vouloir l'étouffer, l'étrangler, il était toujours debout, mais uniquement parce qu'il s'appuyait de ses deux mains à plat sur le mur contre lequel il avait été projeté. Il crut entendre la jeune fille l'appeler par son nom, mais sans en être sûr. Il lui semblait être devenu subitement sourd. Sa voie était brouillée ; c'était à peine s'il pouvait vaguement distinguer Jansci qui luttait désespérément avec les cordes avec lesquelles les hommes de l'A.V.O. avaient commencé à l'attacher. Mais Coco revenait sur lui. Désespérément, Reynolds repartit à l'attaque, une dernière tentative pour retarder le géant, mais Coco fit un pas de côté en riant et posa sa main à plat sur le dos de Reynolds, et l'envoya traverser la pièce à une vitesse folle et s'écraser contre le montant de la porte qui était toujours ouverte. Reynolds glissa lentement à terre.

Pendant quelques secondes, il s'évanouit. Mais il reprit conscience presque immédiatement et secoua la tête pour essayer de retrouver ses esprits. Coco était toujours debout au milieu de la pièce, les bras

écartés, le triomphe se lisant sur chaque trait de sa figure mauvaise et couturée, se mordant les lèvres à l'idée du plaisir, de la jouissance qui l'attendaient ; Coco allait le faire mourir, se dit Reynolds, mais il avait l'intention de le faire mourir lentement. S'il continuait de cette façon, les choses seraient vite réglées. Reynolds n'avait plus la moindre force. Il devait lutter pour respirer, et c'était, à peine s'il sentait encore ses jambes.

Faiblement, avec la tête qui lui tournait, il réussit encore une fois à se remettre sur ses pieds, et resta debout, immobile, ne voyant rien d'autre que la pièce qui tournait et qui basculait autour de lui, ne sentant que le feu qui lui brûlait la gorge, et le goût salé du sang dans sa bouche, avec, en face de lui, son ennemi indestructible qui le regardait en riant, au milieu de la pièce. Encore une fois, encore un essai, se dit Reynolds à moitié consciemment ; il ne peut me tuer qu'une seule fois ; et il ramenait ses mains derrière lui pour prendre de l'élan quand il vit l'expression de Coco changer brusquement, tandis qu'un bras d'acier passait devant sa poitrine et le forçait à rester dans son coin.

Sandor avançait lentement dans la pièce.

Reynolds plus tard, ne put jamais oublier l'allure de Sandor lorsqu'il entra dans la pièce. On aurait dit un personnage qui n'était pas de ce monde, mais qui sortait plutôt de quelque forteresse de glace de la mythologie scandinave. Quinze minutes, vingt minutes peut-être s'étaient écoulées depuis que Sandor avait plongé dans la rivière glacée, mais tout ce temps, il l'avait passé dehors, dans un froid glacial. Il était maintenant comme enrobé dans une sorte de carapace de glace qui le couvrait des pieds à la tête, et la neige qui tombait toujours s'était agglomérée à cette glace et s'était glacée à son tour. Et dans la lumière jaune de la lampe à huile qui éclairait la pièce, Sandor brillait des mille reflets de cet habit craquant, comme quelque visiteur venu d'un autre monde.

L'homme de l'A.V.O., près de la porte, de surprise en resta la bouche ouverte, retrouva ses esprits avec une difficulté évidente, laissa tomber une des deux carabines – il portait la sienne et celle de Coco – qui l'encombraient et essaya de mettre Sandor en joue, mais il était trop tard. Sandor prit la carabine par le canon, d'une seule main, l'arracha à l'homme comme si c'était un simple morceau de bois qu'il prenait à un enfant, et de sa main libre, envoya l'homme bouler contre le mur situé derrière lui. L'homme jura, fit deux pas en avant, avec l'idée de sauter sur Sandor, un ricanement à la bouche, mais Sandor le souleva de terre, lui fit faire demi-tour sur lui-même et le lança à travers la pièce avec une violence et une force telles qu'il alla s'écraser contre le mur, contre lequel, ridicule, il donna un moment

l'impression d'être collé, retenu par des mains invisibles, ayant de s'écrouler sur place, sur le plancher, comme une poupée disloquée.

Au moment où l'homme de l'A.V.O. voulait sauter sur Sandor, Julia elle, sautait du divan sur le dos de Coco, entourant sa poitrine de ses deux bras, pour essayer de le retarder ne fût-ce que d'une seconde. Mais ses bras étaient trop courts pour faire le tour de la poitrine du géant ; il se débarrassa d'elle comme si elle n'était qu'une poupée de chiffons et la poussa de côté sans prendre seulement la peine de la regarder. Il tomba sur Sandor déséquilibré ; il se mit à lui marteler le corps avec ses poings. Les coups résonnaient sourdement, lourdement et Sandor tomba à terre, Coco assis sur lui, ses mains énormes déjà serrées autour de la gorge de Sandor. Il n'y avait plus de grimace de plaisir maintenant sur la tête de Coco ; aucun éclair de jouissance dans ses petits yeux noirs. Il luttait pour défendre sa vie, et il le savait.

Pendant un moment, Sandor resta presque immobile tandis que les doigts d'acier de Coco se resserraient inexorablement autour de son cou. On voyait les épaules massives se gonfler ; le géant mettait toute sa force dans son effort pour étrangler Sandor. Mais Sandor se mit à remuer, remonta les mains et saisit les poignets de Coco.

Reynolds, mortellement faible et incapable de se relever, Julia à côté de lui accrochée à son bras, regardait la lutte, fasciné. Reynolds avait l'impression que son corps n'était que douleur, mais même au sein de cette douleur, il lui parut retrouver la torture qu'il avait subie lorsque Sandor lui avait pris les avant-bras et avait serré ; mais il avait serré avec ses doigts à plat cette fois-là, et non pas comme il était en train de le faire maintenant, les doigts crochetés creusant dans les tendons des poignets de Coco.

Ce fut le choc de la surprise qui se lut d'abord sur la tête de Coco, un choc d'incrédulité, puis la terreur, puis la douleur, tandis que Sandor serrait de plus en plus l'étau de sa prise, lui écrasant les poignets. Les doigts de Coco se desserrèrent lentement autour de la gorge de Sandor. Alors, tenant toujours Coco par les poignets, Sandor le poussa de côté, se releva, tira Coco à lui, le souleva de terre, lâcha brusquement les poignets du géant dont la tête était bien plus haut que la sienne, et ceintura Coco avant que celui-ci ait eu le temps de se rendre compte de ce qui arrivait. Reynolds pensa d'abord que Sandor allait le projeter en avant et voyant l'impression de soulagement qui se peignit l'espace d'une seconde sur la tête de Coco, il comprit que celui-ci avait eu le même espoir, mais la désillusion, la douleur et la terreur le remplacèrent vite. Sandor venait d'enfouir sa tête dans la poitrine de Coco, il relevait les épaules, et il commençait à écraser le géant dans une étreinte qui rappelait celle de l'ours. Coco, dans un éclair soudain de conscience, dut comprendre qu'il ne sentirait pas

cette étreinte se relâcher car dans ses yeux la peur se changea en une terreur folle, et en même temps que sa tête bleuissait par manque d'oxygène, et que ses poumons réclamaient de l'air de façon de plus en plus urgente, il poussa un grognement rauque puis se mit, affolé, à marteler désespérément le dos et les épaules de Sandor, or il aurait aussi bien pu se battre avec un bloc de granit. Mais le souvenir de cette scène que Reynolds garda toujours en lui ne fut pas celui de ce martèlement hystérique de Coco, ni celui de ses traits déformés par la terreur et la douleur, ni même celui de la tête dépourvue d'expression de Sandor qui avait toujours les mêmes yeux aussi doux, mais celui du craquement régulier de la glace qui accompagna chaque resserrement de l'étreinte et celui de l'horreur qui se peignit sur la tête de Julia avant qu'il ne la serre contre sa poitrine et n'essaie de lui boucher les oreilles pour l'empêcher d'entendre le hurlement rauque et atroce qui remplit soudain la pièce, et puis lentement s'éteignit et finalement mourut.

CHAPITRE XV

IL était juste un peu plus de quatre heures du matin lorsque Jansci arrêta la petite troupe au milieu d'un fourré d'immenses roseaux qui poussaient à hauteur d'homme. Il se retourna en arrière, et attendit que les autres l'aient rejoint. Ils arrivèrent en file indienne, Julia, Reynolds, le Cosaque, le docteur Jennings avec Sandor à côté de lui le portant à moitié pour l'aider à avancer dans ce marais gelé. Ils avaient tous la tête baissée ; tous, à l'exception de Sandor, marchaient de cette démarche lourde et trébuchante d'êtres qui sont sur le point de s'effondrer d'épuisement.

Et leur épuisement n'était pas sans raison, loin de là. Il y avait maintenant deux heures et cinq kilomètres entre l'endroit où ils se trouvaient et celui où ils avaient laissé le car, deux heures d'un parcours tortueux parmi ces roseaux gelés qui craquaient au moindre frôlement, qui chuchotaient sans cesse, deux heures d'une marche interminable sur la mince couche de glace du marais gelé, mais une couche de glace qui n'était pas assez épaisse pour supporter leur poids, juste assez coupante et assez résistante pour leur rendre la marche extraordinairement pénible ; à chaque pas, ils devaient lever très haut le pied, avant de s'enfoncer dans la boue et l'eau qui leur montaient souvent bien au-dessus du genou. Mais cette glace était en même temps leur garantie de sécurité pour cette nuit-là car les chiens des gardes-frontière étaient parfaitement inutiles par un temps pareil ; ils auraient eu assez de mal à éviter de se noyer pour qu'il ne fût pas question de suivre des pistes. Les furtifs n'avaient vu ni chiens ni gardes pendant ces cinq kilomètres : par une nuit telle que celle-ci, les plus fanatiques des hommes de l'A.V.O. eux-mêmes se pelotonnaient dans leurs miradors, autour de leurs poêles : que ceux qui voulaient passer passent ! C'était une nuit en tous points semblable à celle par laquelle Reynolds avait pénétré en Hongrie, avec des étoiles froides très haut dans le ciel vide et glacé, et un vent qui faisait soupirer les marais, un vent amer qui griffait les joues et soufflait la condensation de la respiration dans les touffes de roseaux chuchotant à mi-voix. Pendant un moment, Reynolds lui-même se perdit dans le souvenir de cette première nuit, où il était resté couché dans la neige, ayant aussi froid sinon plus froid qu'il n'avait maintenant, et il sentit encore une fois le vent glacé qu'il avait senti et il revit les mêmes étoiles qu'il avait vues briller très haut, très loin, mais avec un effort qui était presque un effort physique, il chassa le souvenir de cette nuit car ses

pensées venaient de le ramener au barrage routier et à l'apparition du Comte, et il avait senti le cœur lui manquer lorsqu'il s'était rappelé pour la centième fois que le Comte plus jamais ne pourrait faire d'apparition.

« Ce n'est pas le moment de rêver, Michael », dit Jansci d'une voix douce. Il fit un signe de sa tête entourée de bandages de fortune, avança d'un pas et écarta les roseaux pour que Reynolds puisse voir ce qu'il y avait de l'autre côté. Une étendue de glace qui devait avoir trois mètres de large et qui s'étendait vers la droite et vers la gauche à perte de vue. Reynolds, se redressa et se tourna vers Jansci.

« Un canal ?

— Un fossé, c'est tout. Rien qu'un petit fossé de drainage, mais c'est le plus important de toute l'Europe. De l'autre côté, c'est l'Autriche. » Jansci sourit. « À cinq mètres d'ici, c'est la liberté, Michael ; la liberté, et en plus, une mission réussie. Rien ne peut vous arrêter maintenant.

— Rien ne peut m'arrêter maintenant », répéta Reynolds comme en écho. Sa voix était neutre, dépourvue de toute expression. Cette liberté tellement désirée, c'était à peine s'il s'y intéressait maintenant, et au succès de sa mission il s'intéressait encore moins : ce succès avait un goût de cendres dans sa bouche ; on avait dû le payer infiniment trop cher. Et le pire de tout, peut-être, c'était ce qui allait arriver maintenant et il savait, il savait sans l'ombre d'un doute, ce qui allait arriver. Il frissonna dans le froid piquant. « Il fait encore plus froid, Jansci. La traversée est sûre – il n'y a pas de gardes à proximité ?

— La traversée est sûre.

— Bon, venez – ce n'est pas la peine d'attendre plus longtemps.

— Pas moi. » Jansci hocha la tête. « Simplement vous et le professeur et Julia. Je reste ici. »

Reynolds secoua la tête pesamment et ne dit rien. Il avait su ce que Jansci dirait ; et il savait tout aussi bien qu'il était inutile d'essayer de le faire changer d'avis. Il se détourna, ne sachant que dire, mais Julia s'arracha de ses bras et agrippa son père par les revers de son manteau.

« Qu'est-ce que tu as dit, Jansci ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je t'en prie, Julia. Il n'y a pas d'autre solution, tu sais qu'il n'y a pas d'autre solution. Je dois rester.

— Oh ! Jansci, Jansci ! » Elle tirait sur les revers de son manteau, elle le secouait, affolée. « Tu ne peux pas rester, tu ne dois pas rester, pas maintenant, pas après tout ce qui s'est passé !

— Plus que jamais après tout ce qui s'est passé. »

Il l'entoura de ses bras, la serra contre lui et lui dit : « J'ai du travail qui m'attend, j'ai beaucoup de travail à faire, et j'ai à peine commencé. Si je m'arrête maintenant, le Comte ne me le pardonnera jamais. » De sa main mutilée et déformée, il caressa les cheveux blonds de Julia. « Julia, Julia, comment pourrais-je jamais accepter d'être libre pendant que je sais qu'il y a des centaines de pauvres gens qui ne connaîtront jamais la liberté si ce n'est pas moi qui la leur donne ? Et personne ne peut la leur donner comme moi. Tu le sais. Tu crois que je pourrais m'offrir aux dépens des autres un bonheur qui ne serait pas un bonheur ? Tu peux t'imaginer heureux, tranquille, quelque part à l'ouest pendant qu'il y aura des jeunes hommes qu'on emmènera vers le canal de la mer Noire et des vieilles femmes qu'on fera travailler jusqu'à la mort dans les champs de betteraves, quand la neige gèle encore la terre ? Tu as vraiment une si pauvre idée de moi, Julia ?

— Jansci. » Sa tête était enfouie dans le manteau de son père, et sa voix était étouffée. « Je ne peux pas te laisser. Jansci.

— Tu le peux et tu le dois. Ils ne te connaissaient pas jusqu'à maintenant, mais maintenant ils te connaissent, et il n'y a pas de place pour toi en Hongrie. Aucun mal ne m'arrivera, ma chérie – pas tant que Sandor sera là. Et le Cosaque lui aussi veillera sur moi. » À la lueur des étoiles, le Cosaque eut l'air de se redresser.

« Et tu peux me laisser ? Tu peux me laisser partir ?

— Tu n'as plus besoin de moi maintenant, mon enfant. Tu es restée à côté de moi pendant toutes ces longues années parce que tu croyais que j'avais besoin de toi – mais maintenant c'est Michael, ici, qui va veiller sur toi. Tu le sais.

— Oui. » Sa voix était encore plus sourde qu'auparavant. « Il est très gentil. »

Jansci la prit par les épaules, les bras tendus et la regarda dans les yeux.

« Pour la fille du major général Illyurine, tu es vraiment une bien petite fille. Est-ce que tu ne sais pas, ma chérie, que si ce n'était pas pour toi, Michael ne retournerait pas à l'ouest ? »

Elle se retourna et regarda Reynolds, qui, dans la lumière des étoiles, vit que ses yeux étaient brillants de larmes qu'elle ne cherchait pas à cacher. « Est-ce que... est-ce que c'est vrai ?

— C'est vrai. » Reynolds eut un mince sourire. « Une longue discussion, mais c'est moi qui ai perdu. Il ne veut de moi à aucun prix.

— Je suis désolée. Je ne savais pas. » Sa voix était complètement sans vie. « Alors tout est fini, je crois.

— Non, ma chérie, tout commence. » Jansci la serra contre lui et là tint serrée un long moment. Son corps était secoué de longs sanglots silencieux, sans larmes. Par-dessus l'épaule de sa fille, Jansci fit un signe à Reynolds et à Sandor. Reynolds lui fit signe qu'il avait compris, serra la pauvre main mutilée, sans bruit, sans un mot, dit au revoir au Cosaque, écarta les roseaux et descendit dans le fossé, suivi de Sandor qui tenait dans sa main une des extrémités du fouet du Cosaque tandis que lui, tenant l'autre extrémité ; s'avavançait d'un pas décidé sur la glace. Au second pas, la glace se brisa sous son poids. Il avait les pieds dans la boue gelée, il était jusqu'aux cuisses dans la boue glacée, mais il ne sentait même pas le froid engourdissant ; il continua à avancer, brisant la glace à chaque pas, et finalement, il monta sur l'autre bord du fossé. L'Autriche, se dit-il en lui-même, c'est l'Autriche, mais ce mot ne voulait absolument rien dire pour lui.

Quelque chose se mit à galoper dans l'eau. Il se retourna. Sandor prenait le même chemin, portant haut dans ses bras le docteur Jennings, et dès que Reynolds l'eut fait monter à côté de lui, Sandor repartit sur la rive hongroise, prit doucement la jeune fille des bras de Jansci et la porta à son tour dans ses bras jusqu'à l'autre côté du fossé. Pendant un moment, elle s'accrocha à lui, désespérément, comme si elle n'osait pas briser le dernier contact qui existait encore entre elle et sa vie passée, mais Reynolds se baissa et la fit monter sur le bord à côté de lui.

« N'oubliez pas ce que je vous ai dit, docteur Jennings », dit Jansci de l'autre bord. Le Cosaque et lui avaient dépassé la frange des roseaux et ils étaient debout, au bord du fossé. « Nous sommes sur une route sombre et noire, mais nous ne voulons pas y marcher toute notre vie.

— Je n'oublierai pas. » Jennings frissonnait de froid. « Je n'oublierai jamais.

— Tout est bien. » Jansci inclina sa tête bandée, dans un signe d'adieu, et il dit : « Dieu soit avec vous ! *Dowidzenia*.

— *Dowidzenia* », répondit Reynolds en écho. *Dowidzenia* – au revoir. Il se détourna, prit le docteur Jennings et Julia par la main et les entraîna tous les deux, le vieil homme qui tremblait et la jeune fille qui pleurait en silence, sur la pente douce qui menait à la liberté. En haut, il se retourna, juste un moment, et il vit dans la nuit les trois hommes qui, lentement, se frayaient leur chemin dans les marais, sans regarder derrière eux, et petit à petit, il les perdit de vue derrière les immenses roseaux ; et il savait qu'il ne les reverrait jamais.

1 En français dans le texte. (N. du T.).

2 En français dans le texte. (N. du T.).

3 En français dans le texte. (N. du T.).